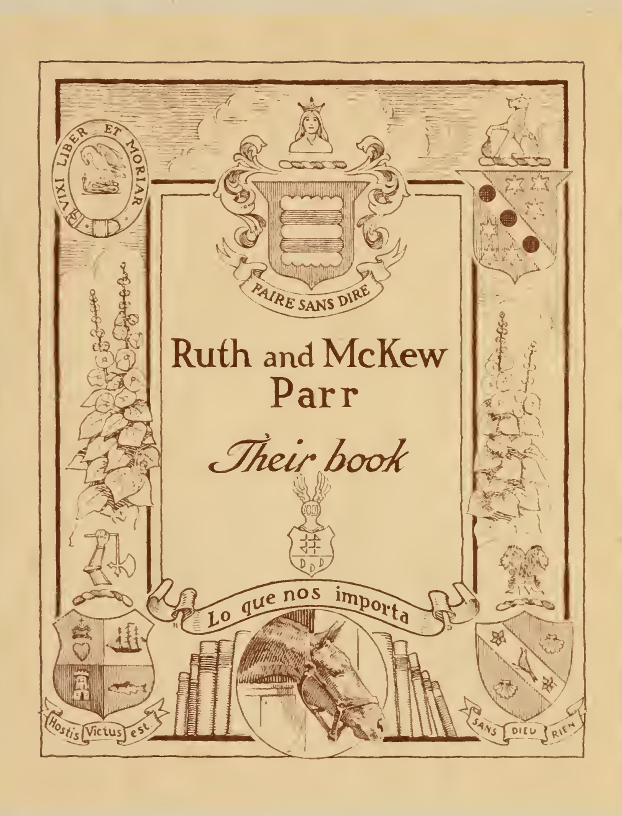



VIXI LIBER ET MORIAR
PAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN


N°

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

Douzième année.

(JANVIER, FÉVRIER, MARS 1830.)

TOME 45 DE LA COLLECTION ET 15 DE LA 2me SÉRIE.

A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE MONSIEUR LE DAUPHIN ET DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, nº 37.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,
CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH.

TOME PREMIER DE L'ANNÉE 1830.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1830.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

DES

VOYAGES EN FRANCE.

Nous dédaignons trop notre beau pays, cette France, objet d'envie pour toute l'Europe; nous jetons un coup d'œil de pitié sur les richesses qui nous entourent, et nous allons à grands frais gravir des monts pelés et des cimes neigeuses; nous geler et risquer notre vie sur les glaciers du Montanvert et du Rhône; parcourir des ruines, fouler la poussière des tombeaux, interroger des monumens étrangers; chercher un ciel qui brûle, une terre qui dévore ses habitans, des volcans qui peuvent se rallumer sous nos pas; nous exposer enfin à toutes les fatigues d'une longue route, à la carabine des brigands, et aux écueils de la mer. La France nous paraît trop pauvre et trop petite; il faut, pour satisfaire notre humeur voyageuse, la Suisse, l'Italie,

l'Angleterre et ses trois royaumes (1); comme si la Providence, qui nous a traités en enfans gâtés, n'avait pas prodigué ses plus abondantes faveurs aux heureuses contrées que nous habitons; comme si la température modérée dont nous y jouissons n'était pas un bienfait inappréciable du ciel; comme si nous n'avions pas aussi nos antiquités, nos châteaux dé-

(1) Des lecteurs, des lectrices surtout, échauffés par les romans de l'infatigable Walter-Scott, veulent visiter l'Écosse montagneuse et stérile; ils aiment ses habitans couverts de haillons et les pâtres de ses landes incultes. Un bourgeois de Paris, son livre à la main, parcourt les champs de batailles célèbres, et fouille des ruines illustres; il va s'extasier devant les vieilles cathédrales, près des arceaux détruits de Kenilworth, où la fière Élisabeth visita Leicester; il veut fouler le pavé de la belle ville de Perth, croyant encore y retrouver la jolie Catty.

La Bretagne à elle seule n'est-elle pas aussi mélancolique et aussi sauvage que l'antique Calédonie, aujourd'hui si fort à la mode? Les rochers noirs de Penmark et de Plougastel, luttant contre la mer en fureur, et se prolongeant jusqu'aux bornes de l'horizon, d'épais nuages de vapeurs roulant en tourbillons, le ciel et la terre qui se confondent, d'énormes masses d'écume qui s'élèvent, se brisent en bondissant dans les airs, ne suffisent-ils pas à ceux qui veulent être remués par des spectacles effrayans, et qui ne se plaisent que dans le bouleversement de la nature? C'est encore quelque chose de bien plus terrible que l'aspect des montagnes crevassées, des torrens bondissant dans un lit étroit, de toute cette nature horrible, mais immobile des Alpes, rendez-vous obligé de tous les promeneurs.

labrés sur le penchant des monts, nos chroniques, nos vieux et nos jeunes souvenirs, et par-dessus tout une abondance de paysages admirables, d'aspects gracieux ou sauvages; des fleuves majestueux, des vallons étroits dont le pinceau de Daguère sait enrichir le Diorama, et des vallées riches pour les Poussins et les Claude Lorrains de nos jours?

Les costumes des Basquèses, des Normandes, des Provençales et des Guérandaises, ne sont-ils pas tout aussi piquans que ceux des femmes de Berne, des Italiennes et des Écossaises? Nos fêtes de village, nos kermesses, nos corps-saints (1), n'offrent-ils pas un spectacle aussi varié, aussi divertissant qu'en aucun lieu du monde? Chaque ville n'a-t-elle pas son mail, son boulevard, son cours, sa grande et sa petite promenade, son musée, sa bibliothèque, son jardin botanique?

Le Français d'ailleurs, avant de voyager dans les royaumes étrangers, ne doit-il pas connaître son propre pays? Certes l'étude des vingt-deux cantons, le berceau, l'asile de la liberté; l'étude de l'Allemagne patiente et routinière, de l'Angleterre industrielle, et de Rome, autrefois la maîtresse du monde et aujourd'hui réduite à montrer ses plaies, ne devraient passer qu'en seconde ligne dans nos explorations savantes ou d'agrément: c'est ainsi qu'on doit savoir par cœur l'histoire de France avant celle des Grecs et des Romains.

(1) Les fêtes près d'Orléans s'appellent ainsi.

Comment lire avec intérêt et avec fruit les journaux, si prompts à nous entretenir de tous les évènemens de quelque importance qui se passent chez nous ; comment prendre une part sérieuse à la conversation, devenue aujourd'hui si positive, quand nous ne savons que par des cartes géographiques la situation de ce fleuve dont les débordemens ont été si funestes, le gisement de ces rochers dont la chute vient d'ensevelir des familles entières ; la position exacte de ces plaines fertiles, théâtre d'un combat célèbre ; de ces riches vignobles ravagés par une grêle meurtrière, ou par un torrent subitement grossi ? Un canal vient d'être ouvert au commerce, un pont suspendu réunit les deux rives d'un fleuve, une grande route sollicitée depuis long-temps, offre de nouvelles communications.... Eh bien ! si je puis dire : j'ai vu ce canal à peine ébauché, je sais où coule ce torrent destructeur, je l'ai franchi à pied sec ; comment ! cette malheureuse ville de Salins, où j'ai couché il y a peu de temps, est réduite en cendres ; quoi ! la foudre a renversé cette belle flèche de Rouen, et ainsi de suite ; alors je m'associe de bien plus près au bonheur et au malheur de mes concitoyens, que si je ne connaissais ce qui les touche de si près que par une théorie aride et toujours insuffisante. Mais allons plus au fond de notre sujet. L'homme vraiment patriote qui, content de voir la fumée de son pays, n'ira point chercher des distractions et semer son or chez des peuples dont les mœurs, les

usages et la langue ne sont point les siens, et bornera son ambition à traverser, à explorer cette partie de l'Europe que bordent d'une part l'Océan et la Méditerranée, tandis que les Alpes et les Pyrénées la séparent des autres États, ne perdra rien au change, j'ose le lui assurer. Et d'abord, l'urbanité des mœurs, la politesse exquise, les charmes de la conversation, les moyens de s'instruire en tout genre, ne se trouvent nulle part à ce haut degré de perfection qu'ils ont atteint en France. Nos arcs de triomphe, nos bains, nos fontaines, nos cirques, nos tombeaux, pour être moins nombreux qu'en Italie, n'en sont pas moins dignes de tout l'intérêt du voyageur. « Il trouvera dans la patrie adoptive de Pétrarque et des troubadours, une réunion de monumens romains qui ne le cèdent en rien à ceux d'Italie (1). » Nîmes, Toulouse, Arles, Vienne, le triple pont du Gard, rappellent à l'observateur que les dominateurs de la terre ont *passé par là*. La Bretagne et l'Anjou n'ont-ils pas leurs dolmens, leurs pierres levées; le pays chartrain ses temples de druides? Ne montre-t-on pas dans toutes nos provinces des camps de César et des voies romaines? Auprès de la capitale, les aquéducs d'Arcueil, de Marly, de Maintenon, n'apparaissent-ils pas au milieu de nos paysages comme les accidens les plus heureux, comme une mine inépuisable de riches tableaux, comme des mo-

(1) Alex. de Laborde, rapport lu à l'Académie le 30 juillet 1820.

dèles de l'architecture la plus noble? Les châteaux habités par les rois des premières races, ou par ces fiers capitaines, bardés de fer, qui se battaient à outrecuidance pour leurs maîtres, et quelquefois contre leurs maîtres; les ruines de nos vieilles abbayes, dont les pieux fondateurs, aujourd'hui trop légèrement accusés de fainéantise, rendirent d'éminens services à l'agriculture et aux lettres; Marmoutiers, près de Tours, sur les rives de la Loire; Saint-Denis, vaste tombeau de nos souverains; Jumièges, élevé par un prince danois, sur les bords de la Seine; Saint-Vaast, dans les plaines de la Flandre; cette basilique de Notre-Dame de Paris, qui vit tant de grandeurs diverses : tout cela ne suffit-il pas à un Français, tout cela ne dira-t-il rien à l'homme qui sait se souvenir et penser ? J'aime mieux pour mon compte, fouler les champs de bataille de Bovines, d'Ivry, de Montmirail, que les plaines où se battirent pour l'empire du monde César et Pompée; le Rhin, traversé par Louis, le Rhin, doublement immortalisé par Boileau et Sévigné, me plaît mieux que le Rubicon; la chapelle de Guillaume Tell, toute sacrée qu'elle est à mes yeux, ne fait pas naître dans un cœur français des émotions aussi vives que la vue de l'étroit espace où combattirent les trente Bretons; l'aspect de cette fatale porte de Compiègne, où, par une horrible trahison, fut faite prisonnière l'héroïque pucelle d'Orléans; les lignes où Condé jetait son bâton de commandement, et les remparts

de Sédan où le jeune Turenne dormait paisible sur un affût de canon, et mille autres lieux qui gardent le souvenir de notre gloire. Est-il besoin d'aller chercher ailleurs des débris et des inspirations?

Au lieu d'établir sur des données presque toujours fausses ou insuffisantes quel est le trait distinctif des hommes qu'on voit en courant la poste et qu'on ne reverra jamais; avant de prononcer des arrêts injustes ou légers, et d'affirmer avec autorité que l'Allemand est bon et laborieux, le Suisse hospitalier, l'Italien vindicatif, l'Anglais fier et pétri d'égoïsme, le Russe déja corrompu quoiqu'à peine civilisé, ne vaut-il pas mieux visiter sa propre famille, étudier à fond ceux avec qui nous avons des rapports habituels de cœur ou d'intérêt? Ces Provençaux, si vifs et si spirituels, qui chantent les romances du bon roi (1), se souviennent encore de la mère et de la fille (2), et vivent gaîment sous un ciel parfumé, dans un pays ou fleurit l'oranger et où mûrit l'olive; ces Normands, un peu froids, un peu lents, même un peu chicaneurs, mais laborieux, qui s'occupent de leurs toiles, de leurs chevaux, de leurs bœufs, de mille industries lucratives, et qui s'engraissent au sein de riches vergers en buvant le cidre et le poiré; ces Tourangeaux, joyeux enfans de la

(1) René d'Anjou.

(2) Mesdames de Sévigné et de Grignan.

Loire, que César appelait *molles*, et dont le Tasse a dit :

> La terra molle, e lieta, e dilettosa,
> Simili a se gli abitator produce;

ces Tourangeaux si franchement hospitaliers et si bons convives, qui ne courent point après la fortune, mais après le doux plaisir de ne rien faire; ces Gascons, aimables conteurs, gens de ressource et de talent, qui *poussent partout*, comme le disait le Béarnais; ces Bretons, arriérés dans la civilisation et dans les arts, qui préfèrent encore aux pièces de 5 francs les écus de 6 livres à la vache, comme ils conservent religieusement leurs cheveux longs et plats et leurs hauts-de-chausses bruns à plis multipliés, au lieu d'adopter les modes nouvelles; ces gros Flamands qui, se gorgeant de bière et de tabac, passent leur vie à fumer et à cultiver avec soin des terres fertiles; ces Champenois, fins et déliés, en dépit de la popularité d'un injuste proverbe; ces Picards, dont la bonne foi, comparée à celle des Carthaginois, est sans doute suspectée à tort; ces Lyonnais, vrai type de l'activité commerciale; ces Bourguignons, heureux possesseurs de Nuits, de Vougeot et de Chambertin; ces Bourguignons qui donnèrent à la France des grands hommes en tout genre; ces Comtois, fidèles serviteurs et braves soldats; ces Vendéens au large feutre, presque inconnus il y a quarante ans à leurs propres voisins, et

dont les malheurs et le courage ont retenti dans l'Europe; qui, laissant reposer le mousquet des guerres civiles, pressent de l'aiguillon le compagnon docile de leurs travaux; sans parler des autres habitans de la France, dont le caractère n'offre pas des nuances aussi distinctes et aussi tranchées: tous ces peuples divers qui, protégés par le même sceptre, vivent à l'abri des mêmes lois, sous une zone à peu près semblable, ne méritent-ils pas mieux notre examen et notre étude que les enfans un peu dégénérés des fiers Romains, que les pauvres habitans de la Savoie, les descendans abâtardis des Suisses qui secouèrent le joug des princes autrichiens, que ces Anglais, nos rivaux dans les arts, en attendant qu'ils le deviennent sur les champs de bataille.

Avant donc d'aller respirer la poussière brûlante de la Lombardie, d'affronter l'air fétide des Marais-Pontins, de s'exposer aux feux ardens et monotones du soleil (1), et de suivre des routes peu sûres, pour jouir du spectacle monotone des montagnes, des cascades et des paysages, épuisons notre admiration autour de nous. Quand nous aurons contemplé (c'est le mot qui convient) la vallée du Graisivaudan, traversée par l'Isère qui semble un ruban argenté jeté sur la prairie, et couronnée par les blanches montagnes de la Savoie, nous souvenant avec plaisir

(1) Un chargé d'affaires à Rome, que je félicitais sur le bonheur qu'il avait de vivre sous un beau ciel, m'écrivait: *J'ai tant vu ce soleil!*

du chevalier sans peur et sans reproches; quand nous aurons traversé cette vaste plaine de Tarbes arrosée par l'Adour, plantée d'arbres si nombreux et si beaux, et d'où l'œil se promène avec délices sur les Pyrénées, dignes rivales des Alpes; quand nous aurons pendant 50 lieues suivi le canal du Languedoc, depuis son origine à Cette, jusqu'à son embouchure près de Toulouse; quand nous serons descendus des monts volcaniques de l'Auvergne dans cette Limagne, vraie corbeille de fruits et de fleurs, où notre Delille prit naissance, au sein d'un village qui n'envoie guère à Paris que de pauvres commissionnaires; quand nous aurons traversé le Bocage que parcourt le Lay encaissé d'une façon si pittoresque, que l'on se croit transporté comme par enchantement au milieu de la Suisse; ce Bocage décrit avec de si fraîches couleurs par madame de La Rochejaquelein; quand nous aurons appris et débrouillé le cours de la Seine depuis Fontainebleau jusqu'au Hâvre, et compté, s'il se peut, les magnifiques et délicieuses habitations disséminées sur ses coteaux; que, laissant de côté Paris, lui seul l'objet d'un voyage, nous aurons vu les bois de Saint-Cloud et ce palais si riant qui plaisait fort au premier consul; rasé la longue terrasse de Saint-Germain, qui ne le cède pas en beautés à celle de Windsor; salué Rosny où Sully reçut son maître victorieux, et dont les frais ombrages consolent aujourd'hui une veuve héroïque; la Roche-Guyon, plus célèbre par les vers de Lamartine

que par son vieux fort démantelé; le château de la Madeleine, délicieuse retraite où Casimir Delavigne repose sa lyre; Gaillon, dont la façade, digne des plus beaux temps de l'architecture, fut transportée à Paris par un miracle de l'art, dans ces jours néfastes où l'on mutilait tous les chefs-d'œuvre; observé dans tous ses détails l'industrie sans cesse croissante de la ville d'Elbeuf dont les produits avidement recherchés par les étrangers et par les nationaux s'élèvent de 60 à 70 millions par an, et nous être un peu initiés dans les secrets heureux d'une fabrication pour ainsi dire populaire, avec ses habitans si pleins de sens et d'activité; essayé d'embrasser dans un coup d'œil rapide cette fraîche vallée du Pont-de-l'Arche, si digne d'être explorée par le peintre, le poète, et le manufacturier; quand nous aurons vécu quelques instans au sein de la population active de Rouen qui s'assainit et s'embellit chaque jour; lorsque, malgré notre juste impatience de toucher le port de la ville du Hâvre, riche entrepôt de toutes les denrées coloniales, debout sur le pont du *Havrais* ou de la *Duchesse d'Angoulême*, munis d'une excellente lunette de Lerebours, nous aurons vu les restes du château de Bardouville perché sur une roche en face des ruines de l'abbaye de Saint-Georges, qui rappelle de malheureuses et coupables amours; jeté un coup d'œil de regret et de ravissement sur les vieux arceaux de Jumièges, rajeunis avec tant de bonheur par le crayon fidèle de

M. Taylor et le style de Nodier jeté un autre coup d'œil sur les longues et irrégulières terrasses du château de la Meilleraye (1), dont les balcons rompirent sous le poids d'une foule immense accourue pour contempler les traits de ce jeune monarque, si digne, hélas! d'un meilleur sort! surmonté avec bonheur le passage dangereux de la *Traverse* où gisent trop souvent les carcasses des navires échoués; vogué bravement au milieu de la flottille de voiles de toutes couleurs et de toutes formes, de bâtimens de nations et de constructions si diverses, qui se croisent en tous sens dans le vaste bassin de Quillebœuf; nous être dirigés au N.-N.-O, sur Tancarville, vieux manoir en ruines dont la masse grise se dessine sur le fond sombre d'une colline boisée, Tancarville, autrefois domaine seigneurial des Montmorency (2); passé devant Honfleur qui, défendu par un ligueur intrépide reçut environ 3000 boulets de canon avant de se rendre aux armes du Béarnais; et quand, après toutes les merveilles de cette navigation enchantée nous aurons vu la prospérité du Hâvre, cette création de Fran-

(1) C'est surtout quand on commence à découvrir le long et admirable rideau de verdure qui termine vers la Seine le parc de la Meilleraye, qu'on peut concevoir la réputation presque européenne dont jouit ce beau séjour après Versailles, Ermenonville ou Morte-Fontaine.

(2) Il appartient aujourd'hui à madame la maréchale Suchet.

çois Ier, cette prison du grand Condé, qui n'était rien il y a quarante ans, et dont les bassins multipliés et agrandis renferment aujourd'hui 500 navires partis de tous les ports du monde.....; quand nous aurons, sur un bateau mu par la vapeur, sans fatigue et sans danger, dans un salon élégant, avec des livres et une bonne compagnie, fendu les ondes de la Saône, de la Gironde, de la Charente, du Rhône et de la Loire, et joui des points de vue si variés et si admirables qui s'offrent à des yeux avides et à des intelligences perfectionnées par le goût et la réflexion; alors, moins mécontens, sans doute, de notre patrie, et plus empressés de l'apprécier en détail, nous voudrons consacrer, chaque année, un mois ou deux, suivant notre bourse et nos emplois, à savoir la France par cœur, et à nous mettre à même de défier les *touristes* (1) les plus enthousiastes de nous citer une beauté ou une horreur, une rivière ou un ruisseau, une ruine ou un palais moderne, une forêt sombre, un vallon bien ouvert et bien gai, de hautes montagnes et de modestes coteaux, qui soient étrangers à notre patrie.

Peu satisfait d'avoir suivi rapidement dans une diligence le cours sinueux de la Seine, et comme saisi au vol les richesses que la nature et l'art ont semées sur ses bords, essayez d'un autre fleuve plus grandiose et d'un nouveau mode de voyage plus fa-

(1) On appelle ainsi, en Angleterre, ceux qui font le tour de l'Europe.

vorable à l'observation et à l'enchantement. Après un coup d'œil donné à cet humble Loiret, tout fier d'avoir imposé son nom, autrefois obscur, à un beau département, quoiqu'il n'y ait que trois lieues entre sa source merveilleuse et son embouchure dans la Loire, frétez une petite barque dans la ville défendue et sauvée par Jeanne la Pucelle, et embarquez-vous à Orléans avec un ami, des livres et des provisions. Si votre patron est habile et de bonne humeur, si vous êtes éclairé par un soleil pur que tempèrent les vents et la fraîcheur des flots, j'ose vous promettre une navigation pleine de charmes. Mollement renversé sur l'arrière d'une cabane de sapin recouverte d'une toile grisâtre, votre crayon ou votre plume à la main, vous descendez le fleuve entre des îles verdoyantes et des grèves dorées par les feux de l'astre qui vous éclaire et vous échauffe; passant tranquillement près de ces longs trains de bateaux aux voiles blanches qui portent à Paris, grace au canal de Montargis, les vins de l'Anjou, les sels de la Bretagne, et parfois les denrées coloniales débarquées dans le port de Nantes, vous faites ainsi un cours abrégé de commerce. Bientôt vous aurez en vue la vieille abbaye de Cléry, où reposent les cendres d'un roi superstitieux, mais à qui l'on doit l'invention des postes, l'ordre de Saint-Michel, et la Bourgogne. Plus loin, entre des massifs d'arbres, vous apparaîtront les toits aigus de ce château cher à tous ceux pour qui l'amitié est le plus grand

présent du ciel (1). Avancez, et le somptueux palais de Menars (2), dont les jardins en amphithéâtre descendent jusqu'aux bords du fleuve, vous rappellera une femme belle, spirituelle et puissante, et vous fera rétrograder jusqu'à cette époque de mollesse où la monarchie *finissait dans un boudoir* (3). Vous verrez briller au-dessus des vastes forêts de Chambord les cent flèches de la demeure chérie de François Ier, offerte par la France au duc de Bordeaux. Vous voici devant Blois : ses États tumultueux, l'assassinat de Guise, Gaston qui se consola de l'exil en faisant élever par Mansard un palais dont les ruines sont encore admirables; cette belle chaussée due, selon les historiens, à Louis-le-Débonnaire, mais restaurée vingt fois, et récemment plantée (4) de peupliers pyramidaux, qui dessinent les contours majestueux du fleuve, demandent de nouvelles méditations et un instant de repos. La barque est amarrée au rivage; il faut vous convaincre que toutes les femmes de cette jolie ville ne sont pas acariâtres, et n'ont pas les cheveux roux, comme un Anglais l'a prétendu dans un accès d'humeur (5).

(1) Avaray, près Beaugency.

(2) Bâti par madame de Pompadour, et qui appartient au duc de Bellune.

(3) M. de Bonald.

(4) Par M. de Corbigny, préfet de Loir-et-Cher.

(5) Le teint des femmes de Blois est rosé, le son de leur voix est doux, et le langage plus pur que dans toute la France.

Montez à la terrasse de l'évêché, d'où la vue s'étend jusqu'à Amboise et à Tours. Sous une voûte de tilleuls élégamment taillés, à 300 pieds au-dessus de la Loire, plongeant sur un bassin immense, sur les rochers boisés qui bordent le fleuve, et sur les forêts prolongées des deux Solognes, vous jouissez d'un vaste horizon et de l'aspect de toutes les richesses d'un sol fertile. Mais le nocher à la voix rauque et au front brûlé par le soleil, vous rappelle; il faut continuer le voyage. Chaumont (1), dont les tours crénelées cachèrent quelque temps l'auteur de *Corinne*; Amboise qui rappelle la naissance de Charles VIII, une conjuration célèbre, l'exil honorable d'un ministre (2), et les vertus du duc de Penthièvre; Tours, se balançant entre les arbres qui l'enveloppent de tous côtés; Tours, jardin au milieu du jardin de la France; Cinq-Mars-la-Pile; Langeais qui vit les fiançailles de Charles et d'Anne de Bretagne; Saumur et sa tour carrée dont l'effet est magique lorsqu'elle est éclairée par la lune; Angers et ses profondes carrières d'ardoises; Saint-Florent, honoré par les cendres de Bonchamps, héros chrétien, qui demande en mourant grace pour cinq mille prisonniers; Ancenis, pris et repris six fois dans les guerres civiles..., et Nantes, cité populeuse et riche, pleine de souvenirs doux et cruels..... ne voilà-t-il

(1) Propriété de M. Rey, américain fort lié avec M. Necker.

(2) Le duc de Choiseul.

pas de quoi contenter les curieux de toute espèce, l'antiquaire, le peintre, l'amateur de chroniques, le gastronome qui n'estime une contrée qu'en raison du vin, du gibier et des poissons qu'elle offre à son estomac difficile; le commerçant qui ne voit à Orléans que du sucre, à Beaugency que des vignobles, à Amboise des limes préférables à celles d'Allemagne, à Tours des soieries et des pruneaux, à Saumur des verroteries, à Angers des toiles, de la cire et des houilles, et à Nantes des navires à deux ou trois mâts qui rapportent aux armateurs, du thé, de l'indigo et du café, et tout ce que cultivent pour notre bon plaisir les malheureux Africains, dont la vente se fait encore parfois en dépit des lois et de l'humanité?

Mais ces billes d'acajou, ces bois de teinture, ces cotons à longue soie, ce fer, ce cuivre, ces chanvres du Nord; enfin les diverses productions que nous allons demander aux autres nations et à un nouveau monde, pour les approprier à nos besoins, à nos jouissances, leur donner mille formes où l'art fait disparaître presque la matière, et les renvoyer aux pays d'où elles proviennent, travaillées et embellies occupent les bras d'un million d'ouvriers répandus inégalement dans nos provinces. La connaissance plus ou moins approfondie de cette industrie qui s'exerce sur toute la surface du royaume, est un des avantages les plus positifs que l'on doive retirer des voyages. On ne fera un crime à personne de ne

pas savoir jusqu'à quel point l'Angleterre peut l'emporter sur toutes les nations modernes par son activité commerciale, par l'importance de ses manufactures et le nombre presque incalculable de ces machines mises en mouvement par l'eau et par le feu, qui s'appliquent à tous les besoins de la vie commune, comme aux exigences du luxe le plus raffiné; mais ne serait-il pas honteux pour un Français de ne pas savoir à peu près les pas immenses que nous faisons chaque jour dans l'industrie, d'ignorer d'où nous viennent les tulles, les calicots, les dentelles, les toiles, les draps, les plus beaux ouvrages en bronze, en cuivre, en ivoire? Il faut aujourd'hui que tout homme élevé au-dessus des conditions vulgaires sache en quoi nous rivalisons avec nos voisins, et en quoi nous les surpassons. C'est bien plus par les voyages que par les livres et les feuilles publiques, que l'on appréciera, par exemple, l'accroissement prodigieux de la ville de Saint-Etienne, cette autre Manchester, qui s'avance comme un torrent dans un beau vallon, après avoir abandonné un roc étroit et stérile; que l'on sentira l'utilité de ces chemins de fer, si simples et à la fois si ingénieux, sur lesquels, sans effort, et comme par enchantement, roulent les plus pesantes voitures; chemins qui viennent d'être établis jusque dans le fond de la terre, dans ces antres d'où l'eau, la flamme et la fumée s'élèvent nuit et jour. C'est par ses yeux qu'il faut voir 40,000 métiers battre à Lyon

pour fabriquer ces riches et élégans tissus qui vont, dans le monde entier, témoigner de notre goût et de nos progrès dans le dessin. Saint-Quentin et Mulhouse, Louviers, Elbeuf et Sédan; la vallée de Déville, près Rouen, où, à travers de hauts peupliers, on voit monter la fumée des pompes à feu employées pour la fabrication des étoffes de laine, de fil et de coton; Troyes et Reims, Lisieux, Caen et Chollet; les forges de l'Alsace, du Nivernais et du Berry; les papeteries si actives des Vosges, de l'Auvergne, d'Annonay et du Val-de-Vire; les fonderies de Romilly, du Creusot et des Indrets; les glaces de Saint-Gobain, les tapis d'Aubusson et de Beauvais; tout ce département du Nord où chaque ville, chaque village, chaque hameau exploite une industrie particulière; ces fabriques établies aux portes de la capitale (1), dans des lieux qui s'étonnent du bruit des marteaux et de l'affluence des ouvriers; Paris lui-même, qui ne savait guère que créer de brillans colifichets et consommer les produits de nos provinces laborieuses, métamorphosé en un vaste atelier, en une manufacture universelle; Marseille, envoyant à la Grèce des approvisionnemens et des libérateurs; Toulon, qui vit sortir sur les vaisseaux du roi les héros de Navarin; la rade aussi sûre que vaste de Brest, d'où sont partis de savans capitaines pour faire le tour du globe et protéger notre commerce sur toutes les mers; Beaucaire et son marché euro-

(1) *Choisy, Charonne, Clichy, Saint-Denis, Jouy*, etc.

péen : voilà ce qui doit piquer la curiosité de jeunes Français, bien plus vivement que les rochers périlleux de la Suisse, et ses cascades étourdissantes; bien plus même que les ruines éloquentes de l'Italie, ou l'aspect des bruyères de l'Ecosse.

Mais il est aussi des voyages presque uniquement consacrés au plaisir, c'est-à-dire aux délassemens de l'esprit; et c'est ici qu'il faut parler de ces promenades délicieuses autour de Paris (1). Qui ne sent combien de souvenirs philosophiques, historiques et littéraires, rappellent ces demeures dont quelques-unes ont subi les ravages du temps, ou la fureur des hommes, tandis que d'autres ont conservé tout leur éclat et tout leur agrément! Peut-on faire un pas sans évoquer un personnage fameux? Ainsi, vous retrouvez Racine se jouant sur les fossés du château de la Ferté-Milon; le grand Condé cultivant des œillets à Chantilly; J.-J. Rousseau au désert d'Ermenonville et sous les châtaigniers de Montmorency; Bernardin de Saint-Pierre étudiant la nature sous les frais ombrages d'Essonne; Molière et Boileau dînant à Auteuil, chez Barbin, leur libraire; Lamoignon et Bourdaloue dans les bois de Bâville; Catinat oubliant à Saint-Gratien la cour qui l'oubliait; Voltaire mettant le feu, par une de ces distractions trop communes aux grands hommes, à une des ailes du château de Maisons; Florian composant

(1) Voir le *Guide du Voyageur aux environs de Paris*; 1 vol. in-18, avec une carte; AUDIN, quai des Augustins.

des fables qui approchent le plus près de celles qu'on ne peut imiter, dans les jardins enchantés du duc de Penthièvre, à Sceaux; Malesherbes, l'ami, le défenseur de son maître, plantant de ses propres mains, non loin des rochers de Fontainebleau, des cèdres, des sapins et des mélèzes, à l'ombre desquels l'auteur du *Génie du Christianisme*, avant de partir pour les forêts de l'Amérique, préludait à ses chefs-d'œuvre; Richelieu, du fond de ses bosquets de Ruel (1), dictant la loi à l'Europe : là, étrange effet des vicissitudes humaines! dans une église obscure, dorment les cendres de Joséphine. Son tombeau ne porte d'autre inscription que ces mots : A JOSÉPHINE : HORTENSE ET EUGÈNE. Vous traversez Nanterre, dont la vierge modeste, patronne de la France, mérita des autels dans le plus beau temple moderne; Clichy, dont le héros de la charité, Vincent de Paul, catéchisa les rustiques habitans; Vaux, illustré par la disgrace de Fouquet, et plus encore par l'amitié de La Fontaine; Port-Royal, masures célèbres qui rappellent de vaines et tristes disputes et l'école fameuse où Racine apprenait Sophocle et Euripide, et où Pascal écrivait ses petites lettres qui fixèrent la langue française; Meudon, qui nous fait souvenir de Rabelais et du joyeux Pantagruel; Champlâtreux, de l'inflexible Molé; Vincennes, de saint Louis rendant, sous un arbre,

(1) De notre temps Ruel fut habité par l'enfant de la victoire (Masséna).

la justice à ses moindres sujets, tandis qu'un des siens devait un jour..... La tant vieille tour de Monthléry vous redira la défaite des Bourguignons; Nantouillet, près du chemin de Reims, où les restes précieux d'un palais élégant sont devenus le grenier d'un laboureur, fait songer au passage du Rhin, raconté si gaîment par madame de Sévigné. Enfin, frappez la terre dans un rayon de 15 à 20 lieues, et à chaque pas il en sortira un grand homme. Ces bois, ces jardins, ces parcs, sont aussi possédés de nos jours par ceux dont les vertus, les talens et le courage honorent notre patrie : de vieux guerriers tout couverts de blessures, d'équitables magistrats, des savans modestes, des hommes de lettres, des artistes, des négocians heureux et probes dans leurs spéculations, des gens de bien achèvent leur vie dans des retraites qu'ils se plaisent à embellir pour leurs enfans et pour leurs neveux. Visitons donc ces illustres demeures, ces asiles de la gloire et du génie; comparons la vieille France à la nouvelle, et sachons nous enorgueillir du pays qui nous a vu naître.

Que de réflexions utiles, que de méditations sur le néant des grandeurs sortiraient en foule du sein de ces palais de nos rois, situés tout autour de Paris, si quelque amateur voulait borner là ses excursions philosophiques! Marly, demeure enchantée, temple des douze mois et du soleil, maison de jeu privilégiée, devenu un monceau de tuiles brisées, de pierres et de marbres; Saint-Cloud, teint encore du sang

d'Henri III, et où les bayonnettes de la garde consulaire, et la présence d'esprit de Lucien, frayèrent le chemin du trône à un homme qui, ce jour-là, faillit perdre la raison et peut-être la vie; Fontainebleau, où Christine fit périr cruellement Monadelschi; où Henri IV, donnant la main à Sully qui venait de tomber à ses genoux, lui disait: « Relève-toi, Rosny, ils croiraient que je te pardonne; » où Pie VII résista noblement au maître de l'Europe, qui plus tard devait, dans cette même galerie de Diane, abdiquer l'empire; Compiègne, qui vit la fille des orgueilleux Césars unir sa main à un ancien élève de La Fère, qui était Napoléon; Rambouillet, où le restaurateur des arts, François Ier, mourut dans une chambre étroite que n'habiterait pas aujourd'hui un bourgeois de Paris; Saint-Germain, avec son immense forêt enveloppée par la Seine, sa terrasse, l'un des plus beaux points de vue du monde, et son château de briques, où se logent assez mal quelques gardes-du-corps, tandis qu'il suffisait à la cour de Louis XIV et à l'exil d'un roi d'Angleterre; et Versailles enfin, chef-d'œuvre de la puissance et des arts, où la nature s'avoue vaincue, où

Tout bosquet est un temple et tout marbre est un dieu :

ces sept châteaux ne méritent-ils pas un examen tout particulier, et n'aura-t-on pas fait un cours d'histoire de France, quand on aura consacré le temps nécessaire à cette étude agréable? Qu'avons-

nous besoin après cela d'aller voir les résidences des autres princes, qui ne sont guère que de grandes et tristes maisons de campagne, si on les compare aux merveilles dont nous venons de parler?

Ainsi donc, sans sortir de chez nous, comme Cinéas le conseillait sagement au roi d'Epire, nous pouvons goûter mille jouissances diverses, et augmenter notre instruction; étudier la variété des mœurs et des usages, admirer les beautés que recèle la France, et qu'il ne faut que chercher; observer l'agriculture qui se perfectionne, et l'industrie dont l'essor est si rapide et l'influence si puissante pour le bien-être général; déchiffrer les monumens historiques; visiter le berceau des hommes célèbres par leurs vertus, leurs talens ou leur bravoure : voilà une tâche agréable et utile. Chacun peut choisir selon ses goûts et sa position sociale. Que le négociant voyage pour agrandir ses idées commerciales; l'artiste et le poète pour trouver des inspirations; l'agronome pour voir des défrichemens, des charrues perfectionnées ou des moutons de pure race; le minéralogiste pour ramasser des échantillons de marbre, d'agate et de cailloux; l'horticulteur pour se procurer les fleurs qui manquent à son jardin ou à sa serre; l'écrivain habile pour dédommager les infortunés cloués au sol natal, par le récit fidèle des sites enchanteurs qu'il a parcourus; l'historien pour tracer sur les lieux mêmes le récit des faits glorieux de nos ancêtres et de nos contemporains; ceux qui

ne possèdent pas la santé, le premier des trésors, et les guerriers couverts d'honorables blessures, pour se plonger dans des eaux salutaires ; l'homme de travail, pour détendre un peu l'arc ; celui qu'accable la douleur, pour tromper ses chagrins ; enfin toutes les classes de la société (comme l'a dit M. de Laborde, après avoir énuméré les avantages des voyages à l'étranger, avantages qui s'appliquent bien plus encore à ceux entrepris dans sa propre patrie), « pour « donner le goût et l'habitude de la méditation, for- « tifier le corps, développer les idées, calmer les « passions de l'âge, détruire les préjugés, et pour « acquérir les moyens d'*être utile à son pays, en y* « *apportant tout ce qui se trouve plus perfectionné* « *chez les autres.* »

A. Égron.

LES YAQUI

ET

AUTRES INDIENS DE LA SONORA.

Il y a dans la Sonora, province du Mexique, sept tribus distinctes d'Indiens, ce sont : les Opatas, les Apachès, les Cérès, les Pimas, les Yaqui, les Mayos, les Yumas, et les Tarumaras.

Les Opatas, qui forment une partie de la population de la Sonora, habitent différens villages sur les rives du Dolorès, de l'Arispe, de l'Oposura, du Batuquo et du Babispe...; on estime leur nombre à 10,000 ames.

Les Apachès vivent dans le territoire baigné par le Rio Gila; leur nombre qu'on ne peut estimer est très considérable.

Les Cérès sont bornés à l'île de Tiburon, à la côte de Tépoca, et au Pueblo de los Cérès près de Pitic; population de 4,000 au plus.

Les Pimas demeurent sur les bords du Rio San Ignacio dans la Pimèria alta, et sur ceux du Matope, du Masalon et du San Josè de los Pimas dans la Pimèria baxa.

Les Yaqui occupent huit villages sur le Rio Yaqui; les Mayo en ont sur le Rio Mayo, et sur le Rio del Fuerte, enfin Santa Cruz da Mayo port de mer; population des deux tribus 50,000 ames.

Les Tarumaras vivent dans des villages du Mulatos, et les Yamas, ainsi nommés d'après la longueur extraordinaire de leurs cheveux, n'ont que quelques villages dans la Pimèria baxa, car cette tribu appartient proprement à la Californie inférieure. Les Tarumaras sont à peu près au nombre de 5,000.

Ces nations offrent une grande diversité de caractère. Les Opatas sont guerriers et industrieux; leur valeur extraordinaire a fréquemment sauvé la province des attaques des féroces Apachès. Ceux-ci ont l'humeur belliqueuse, mais vivent de pillage.

Les Yaqui sont répandus sur toute la surface de la province. Ils sont mineurs, chercheurs d'or, plongeurs pour la pêche des perles, agriculteurs et artisans; en un mot, les plus industrieux et les plus utiles de toutes les tribus de la Sonora dans les arts de la paix. Les premiers ils se soumirent aux Jésuites; ceux-ci en firent des esclaves et les obligèrent de bâtir leurs couvens, leurs églises et leur présidios fortifiés; ils leur enseignèrent les arts mécaniques pour la défense de leurs missions, et indépendamment de la dîme exigèrent d'eux un tribut pour la permission de vivre dans leur propre pays.

Mais la génération de guerriers spirituels a passé, et les misères des Yaqui n'ont pas cessé. Aux Jésuites

ont succédé les cura, et l'esclavage a été changé en servitude. Un prêtre auquel, à raison de sa mauvaise conduite, on ne permettrait de résider nulle part, était envoyé chez les Yaqui pour y exercer son ministère. C'était l'usage au Mexique de condamner un ecclésiastique au bannissement chez les Yaqui comme un autre coupable, dans un des présidios de la frontière.

Enfin, la révolution renversa la domination de l'Espagne; une forme républicaine de gouvernement fut établie au Mexique: les Yaqui, de même que plusieurs autres tribus indiennes, furent déclarés citoyens libres, et participant également aux bienfaits de l'indépendance mexicaine. Mais cette annonce fastueuse était une véritable déception, puisque ces Indiens n'avaient pas la faculté d'élire des députés parmi eux pour représenter leur nation, soit au congrès général, soit au congrès des différens Etats. Les causes de l'oppression et les moines vicieux qui vivaient chez ces Indiens et s'engraissaient de leur substance, continuèrent à peser sur eux; mais comme un équivalent de cette liberté et de cette égalité qui leur avaient été octroyées, un droit additionnel fut imposé sur toute denrée qu'ils portaient à la ville à leurs concitoyens, n'importe qu'ils la vendissent ou qu'ils la remportassent.

Incapable de supporter plus long-temps ces maux accumulés, toute la nation courut aux armes en 1825, et plaça à sa tête Juan de la Bandèra. Ce nom

lui avait été donné parce qu'il s'était emparé d'un drapeau déposé dans une église; il le présenta à ses partisans comme celui que les conquérans espagnols avaient traîtreusement enlevé au cacique Montezuma. Bandéra portait toujours cette bannière avec lui afin d'animer ses gens à se battre en désespérés contre leurs ennemis, mais en même temps qu'il excitait leur valeur, il voulait qu'ils s'abstinssent d'actions barbares et féroces. On dit qu'il est de petite taille et extrêmement laid, mais doué d'une éloquence extraordinaire et en même temps d'un talent et d'une activité qui ont fait durer l'insurrection pendant deux ans, malgré tous les efforts du général Figueroa pour l'étouffer.

Voici ce que l'on raconte des effets de son éloquence. On a vu précédemment que les Yaqui occupent huit villages sur les rives du Rio Yaqui; à quinze lieues plus au sud coule le Rio Mayo, et à quinze lieues encore plus au sud le Rio del Fuerte. Sur chacun de ces fleuves on trouve huit villages habités par les Mayo; le rapport de cette tribu à l'autre est celui des Portugais aux Espagnols.

Au commencement, les Yaqui seuls prirent part à l'insurrection, les Mayo ayant refusé d'y coopérer. A cette nouvelle Bandéra accourt chez eux quoiqu'il sût qu'ils étaient ennemis de sa cause et qu'ils avaient promis au gouverneur de la province que si le chef des Yaqui venait chez eux ils le livreraient aux autorités civiles. Malgré cette inimitié déclarée

des Mayo, Bandéra bientôt après son arrivée chez eux rassembla les habitans des seize villes et leur adressa un discours qui se terminait par ces mots : « En imi-
« tant notre exemple dans la lutte pour la liberté,
« vous vous serez montrés dignes de la récompense,
« dignes d'être appelés les descendans du brave et trop
« confiant Montèzuma. Je vous ai offert une part dans
« cette glorieuse entreprise, mais la sagesse, le cou-
« rage, et la valeur de vos ancêtres est une flamme
« qui ne brûle plus; la terre l'a consumée, l'eau a éteint
« le feu qui l'alimentait. Je vous ai présenté la liberté
« pour prix, parce que je vous en croyais dignes ; mais
« je vois que je me suis trompé. L'esclavage a abruit
« vos ames; vous avez déshonoré vos ancêtres; vous
« serez le mépris de vos enfans. Je vous ai trouvés
« esclaves ; vous pouvez rester esclaves. »

Il est difficile de rendre le véritable esprit d'une harangue indienne, mais l'effet produit par celle de Bandéra sur les Mayo fut tel qu'ils se levèrent en masse, joignirent son étendard, et après avoir imploré son pardon, sollicitèrent sa bénédiction.

La guerre ne tarda pas à prendre un aspect formidable. On supposa que les Yaqui étaient en communication avec les Cérès de l'île Tiburon et de la côte. Quelque temps après une trève fut conclue avec eux, afin de pouvoir ajuster les différens qui avaient amené une rupture si funeste aux blancs. L'armistice devait durer un mois; mais les délégués envoyés à Bandéra ne réussirent pas dans leur

mission. Les Yaqui ravagèrent le pays entre Amolès et Villa del Fuerte. Ces succès de Bandéra répandirent la terreur dans toute la Sonora. On pensa qu'il ferait une tentative pour s'emparer de Villa del Fuerte et du congrès afin de dicter les conditions de la paix. La victoire remportée par Bandéra sur le colonel Guerrero à San Vicente, fit croire qu'on allait voir arriver les Yaqui. Heureusement ce ne fut qu'une terreur panique. Bandéra avait marché sur Santa Cruz, située plus au nord, quoique le commandement en eût été donné à Cienfuegos, chef légitime d'une nation indienne. Celui-ci avait une armée suffisante pour défendre la ville contre les Yaqui; mais tel était le talent de Bandéra, et si grande la crainte que sa personne inspirait, que dès qu'il parut devant la place, une révolte générale éclata parmi les soldats de Cienfuegos, qui voulurent le faire prisonnier et le blessèrent de deux coups de flèche dans sa fuite.

La peur rend généralement cruels les hommes timides; les blancs d'Alamos avaient pris bien imprudemment le parti de fusiller tous les prisonniers qui leur tomberaient dans les mains, se figurant que par là ils diminueraient le nombre de leurs ennemis, et oubliant que les Indiens songeraient probablement à user de représailles : c'est ce qui arriva. Des Yaqui pris les armes à la main furent menés devant une cour martiale, condamnés à mort comme rebelles, et exécutés. Bandéra fut instruit du fait; il avait en

son pouvoir des prisonniers espagnols, parmi lesquels se trouvait un prêtre; il les fit comparaître devant une cour martiale qui les condamna comme agens des usurpateurs tyranniques de l'autorité de Montezuma. Le prêtre reçut l'ordre d'administrer à ces malheureux les consolations de la religion; le lendemain matin ils furent fusillés avec les mêmes formalités observées à l'exécution des Yaqui à Alamos.

Ensuite, Bandéra écrivit au général Figueroa pour lui rendre compte de ce qu'il avait fait, et lui recommander d'éviter à l'avenir la répétition de ces actes de cruauté qui, ajoutait-il, loin de produire aucun bon effet, ne servaient qu'à enflammer les passions de leurs partisans respectifs et augmentaient beaucoup les souffrances des victimes innocentes : il disait aussi qu'il n'avait fait que suivre l'exemple que lui avaient donné ceux qui se qualifiaient chrétiens et hommes civilisés, afin de le convaincre qu'il n'était pas de caractère à être intimidé, qu'il n'était pas coupable de plus de sévérité qu'il n'avait été absolument nécessaire pour assurer la vie de ceux de ses soldats qui pourraient par la suite être faits prisonniers; enfin qu'il ne recourrait jamais à une telle extrémité, pourvu que le commandant général se conduisît à l'avenir d'après les principes de la raison et de l'humanité.

Cette lettre, remplie des sentimens les plus justes et d'une saine politique, doit d'autant plus inté-

resser qu'elle a été écrite par un indien sans éducation.

Cependant les Yaqui continuaient leurs ravages. Bandéra, avec une troupe de 300 hommes, armés pour la plupart de bâtons, de frondes et de pierres, et quelques-uns d'arcs et de flèches, entrait dans les villes et enlevait les bestiaux, l'or, l'argent, les marchandises. Ses succès inspirèrent de la confiance aux Yaqui et aux Mayo qui étaient encore tièdes. Il resta quelque temps à Tepuqué pour faire reposer son monde, et réunir à lui les mécontens. Bientôt il eut 2000 personnes en y comprenant les hommes, les femmes et les enfans, tandis que deux officiers du général Figueroa, par une estimation exagérée, disaient que son armée était de 40,000 guerriers.

Dans une occasion, Bandéra, avec ses hommes armés d'arcs, de flèches et de frondes, soutint le combat pendant toute une journée contre les troupes du général Figueroa : les deux partis dormirent sur le champ de bataille. Forcé, pendant la nuit, de s'éloigner pour donner plus d'extension à ses opérations et faire des recrues, Bandéra laissa le commandement à un de ses capitaines. Le lendemain les Yaqui attaquèrent l'ennemi, mais privés du chef qui les animait au combat, ils furent défaits avec une grande perte; ils prirent la fuite en désordre, et il y en eut beaucoup de pris: cependant les autres se réunirent d'après un plan concerté d'avance par Bandéra, dont l'esprit intelligent calculait toutes les

chances avec une précision presque prophétique. Une seconde défaite ne découragea point les Yaqui. Ils se retirèrent et attendirent Bandéra. Il les conduisait vers l'île Tiburon, lorsqu'il apprit par les espions qu'il avait dans tous les lieux habités de la Sonora, que les négocians de Guaymas le croyant très éloigné, allaient expédier une quantité considérable de marchandises à Pitic. Il se mit en embuscade et enleva tout le convoi dont la valeur était de 30,000 piastres. Après plusieurs escarmouches avec les troupes mexicaines, il fit passer sous leurs yeux la plus grande partie de son butin dans l'île Tiburon, puis se replia pour attirer l'ennemi qui ne jugea pas qu'il fût prudent de le suivre.

Bientôt le bruit courut qu'il avait pris possession des riches mines d'argent près d'Alamos, et avait emporté beaucoup de métal. Malgré la vigilance des officiers du général Figueroa, les Yaqui commirent de grandes déprédations dans le voisinage de Pitic. Bandéra, en vingt minutes de mêlée, défit complettement 150 hommes de cavalerie commandés par un colonel; la terreur des Mexicains fut telle, que les Yaqui restèrent les maîtres des armes à feu, des sabres et des lances que leurs ennemis avaient jetés pour pouvoir fuir plus aisément.

Cette défaite devait naturellement causer de vives inquiétudes, puisque 150 vétérans bien armés avaient été mis en déroute par quelques centaines d'hommes à moitié nus. Aux alarmes se joignirent les bruits

les plus extravagans, répandus probablement par les émissaires de Bandéra pour faciliter ses opérations de quelque autre côté; car les Mexicains avouaient qu'il négligeait toujours de poursuivre ses avantages, en se mettant aux trousses des vaincus pour entrer avec eux dans leurs quartiers. D'après ce que l'on savait de sa finesse et de son intelligence, on ne peut pas supposer qu'une entreprise décisive fût au-dessus de ses moyens; il fallait donc que sa circonspection dérivât d'un pur sentiment d'humanité, vertu que ses ennemis mêmes lui accordaient. Comme il connaissait bien ses soldats, il pouvait aisément calculer les horreurs qu'ils commettraient s'il les laissait entrer en vainqueurs dans une ville considérable et très peuplée, parce que, dans ce cas, son influence, quoique très grande, aurait été insuffisante pour arrêter la fureur désordonnée des Yaqui.

Bandéra aurait certainement pu s'emparer de Villa del Fuerte, d'Alamos et de Pitic, s'il l'eût voulu; mais il paraît que son seul objet était d'obtenir le redressement des griefs de sa nation, en prouvant au gouvernement mexicain que, quoique dépourvu d'armes à feu et indiscipliné, le peuple yaqui n'est pas aussi impuissant qu'on l'a constamment supposé. Il envoya donc des députés chargés d'adresser des représentations au président et au gouvernement de l'État; d'exposer les plaintes de sa nation, et de déclarer qu'aussitôt qu'on y aurait fait droit, il licen-

cierait ses soldats, et tous retourneraient à l'instant chez eux.

La guerre durait depuis deux ans, les Mexicains écoutèrent la voix de la raison. Les choses se passèrent à la satisfaction des Yaqui et de Bandéra. Le congrès de la Sonora publia un décret d'amnistie, et la paix fut rétablie dans la province. Les Yaqui reprirent leurs occupations tranquilles; et l'on doit espérer qu'à l'avenir aucune circonstance ne troublera l'harmonie qui existe aujourd'hui entre tous les partis.

Les Pimas sont inoffensifs, mais n'ont ni l'esprit entreprenant ni le caractère laborieux des Yaqui; les Youmas ont les mêmes inclinations que les Pimas.

Les Opatas sont des guerriers très braves, et de plus des poètes et des musiciens excellens. Le premier jour de l'année un certain nombre de jeunes filles très bien parées dansent en rond autour d'un potéau d'une douzaine de pieds de hauteur, au sommet duquel sont attachées autant de longues bandes de couleurs différentes qu'il y a de danseuses; chacune en tient une à la main. La moitié d'entre elles va vers la droite, l'autre va vers la gauche, en changeant alternativement de direction, de sorte qu'après un certain nombre de révolutions le poteau est entièrement couvert d'une natte bariolée et très artistement tressée qui cache le bois et présente un aspect fort joli. Ces femmes dansent sur l'air d'un chant composé en l'honneur de la circonstance. Le poète considère les saisons comme dansant avec

beaucoup d'harmonie et de régularité; il les représente comme restreignant et étendant leur influence. Ainsi quand le poteau est entièrement entouré de la natte, les danseuses sont renfermées dans un cercle si étroit que l'on peut à peine voir leurs charmes, on dit en conséquence qu'alors les saisons sont enveloppées; mais lorsque les jeunes filles, par suite de mouvemens contraires aux précédens, défont la natte, le cercle s'élargit, leur beauté et leurs visages gracieux réjouissent les regards des spectateurs, et on dit que les saisons étendent et répandent leur influence sur tout le globe.

La langue des Opatas est singulièrement poétique; tous les noms qu'ils ont donné aux villes et autres lieux sont emblêmatiques et désignent quelques particularités locales. Par exemple, *Aripa* dont les Espagnols en le changeant en *Arispe* ont détruit l'étymologie, signifie: la grande réunion des fourmis, parce que jadis il y avait dans cet endroit d'immenses nids de cet insecte. *Babîpa* qui a été métamorphosé en *Babispe*, veut dire: le point où une rivière dérive de son cours précédent. « *Cinoque* » est le pays natal des guerriers; et *Tepachè*: la ville des belles femmes.

La danse et les chants des Opatas sont imités par toutes les autres tribus des Indiens de la Sonora. Il y a une danse qui ressemble beaucoup à un quadrille de douze, excepté que le pas consiste en deux sauts sur un pied et deux sur l'autre.

Les Opatas ont une tradition suivant laquelle, avant la découverte du Mexique par les Espagnols, leurs ancêtres, dans leurs fêtes, avaient l'usage d'orner leur corps avec des morceaux d'or natif, dont on ne faisait dans ces temps là, aucun autre emploi. En 1821 trente Opatas résistèrent un jour et une nuit à huit cents hommes de troupes régulières, dans la ville de Tonichè. Ces Indiens ayant abandonné leurs familles et leurs champs pour servir dans les armées mexicaines la cause de la liberté, trouvèrent à leur retour leurs femmes et leurs enfans mourant de faim et leurs champs couverts de mauvaises herbes. Durant tout le temps qu'ils avaient passé sous les armes, ils n'avaient pas reçu de paye; se trouvant dénués de tout, sans aucun moyen de procurer du soulagement à leurs familles, ils s'adressèrent au commandant général pour une petite somme d'argent; non-seulement elle leur fut refusée de mauvais grace, mais encore avec des menaces. Ce traitement barbare indigna tellement les Opatas qu'ils essayèrent aussitôt de provoquer le ressentiment de toute la nation ; leur tentative ayant échoué ils se retirèrent dans la ville de Tonichè qu'ils entourèrent d'une palissade de bois pour résister aux attaques de la cavalerie, déterminés à se reposer sur l'esprit belliqueux de leur tribu, et à attendre la crise. Tous furent grièvement blessés, et quoiqu'ils eussent pu aisément s'échapper, ils dédaignèrent de fuir. Après une résistance de vingt heures, ac-

cablés par le nombre, ils furent cernés et faits prisonniers.

On aura de la peine à croire que ces braves gens, dignes de l'immortalité par une valeur si éclatante, et qui auraient pu être utiles au Mexique dans un temps de nécessité, furent cruellement fusillés de sang froid, à l'exception d'un seul. Celui-ci ayant reçu l'ordre de se mettre à genoux obéit, regardant en face le soldat qui devait tirer sur lui. Le fusil fit trois fois long feu; alors l'Indien se levant et se tournant vers le commandant général, lui dit tranquillement: « Il ne plaît pas à Dieu que je sois fu-« sillé. » Puis il s'en alla sans que personne essayât de le retenir.

Les Yaqui sont réputés pour leur esprit prodigieux; les Apachès pour leur profonde connaissance des vertus des plantes; les Tarumaras pour leur honnêteté; les Cérès pour leurs flèches empoisonnées, et les Pimas pour leur peu d'intelligence et leur lenteur.

Autrefois l'inimitié des Apachès pour les blancs était si forte, et leur vigilance si extraordinaire que l'on a assuré que quiconque sortait des murs du présidio de Bacuaché, passé quatre heures de l'après midi, ne reparaissait plus. Tout le bétail était réuni dans la place à deux heures; il y en avait une si petite quantité, qu'un homme qui possédait un cheval et une vache était réputé riche. Dans ce temps là, les Opatas qui sont plus courageux que les Apa-

chès conservèrent la province, et firent des actes de valeur qui mériteraient d'être conservés par écrit. Les jours de danger, causés par l'animosité des Apachès, sont passés depuis long-temps; quoiqu'il soit difficile d'en assigner un bien réel motif. On vient de voir que le souvenir des services rendus par les Opatas n'a pas été utile à ceux-ci, dans des jours où ils auraient eu des droits à l'indulgence.

(*Travels into the Interior of Mexico, by Lieut. Hardy.*)

OBSERVATIONS

SUR LE CLIMAT ET LA SALUBRITÉ

DE

DIVERSES PARTIES DE L'HINDOUSTAN.

Durant les mois de mai et de juin, le thermomètre, à Almorah, ville située sous le 29° 36′ de latitude N., s'est soutenu entre 80° et 86° (21° 31 et 23° 38), tandis que dans les autres saisons il ne varie que de 74° à 78° (18° 61 à 20° 42); c'est dans la période de l'accroissement de chaleur que le cholera-morbus étend ses ravages.

A Pouri Djaggarnath, l'air est pur et fortifiant : on nomme avec raison ce lieu le Montpellier de l'Est. Les convalescens, qui ont besoin de quitter les cantons du Bengale un peu éloignés de la côte, font bien de passer les mois compris entre octobre et février à Pouri Djaggarnath, où le thermomètre se soutient entre 64° et 76° (14° 21 à 19° 54). Il est si facile d'aller à Pouri Djaggarnath, où l'on jouit d'un climat uniforme et salubre, que les Européens peuvent y rétablir leur santé bien plus commodément

et à bien moins de frais que s'ils entreprenaient le voyage de l'Europe ou même celui du cap de Bonne-Espérance.

C'est le désir d'éviter les embarras attachés à ces longs voyages, qui fait rechercher dans l'Hindoustan tant de lieux dont le climat soit plus approprié à la constitution de la plupart des Européens que celui des plaines du Bengale. Le nord de l'Hindoustan, et surtout la chaîne du Massouri, a surtout fixé l'attention sous ce rapport. On a particulièrement indiqué le rameau nommé Landaour, qui se dirige à l'est et à l'ouest, et dont le point culminant est à 3,000 pieds du Massouri: la hauteur du chaînon de l'est est de 6,800 pieds au-dessus de Calcutta; le sommet est couvert de chênes et de rhododendrum; les flancs septentrionaux sont ombragés par des sapins. Des trois postes militaires situés dans le pays montagneux, Almorah a paru trop chaud en été: d'ailleurs on ne peut pas y arriver également dans toutes les saisons; Simla est trop éloignée et incommode, et le climat, quoique délicieux en été, a semblé trop froid en hiver; mais les monts Massouri sont accessibles dans tous les temps, et il paraît que la chaleur ainsi que le froid y sont très modérés.

On a commencé à construire sur le Landaour des barraques pour les officiers et les soldats dont la santé a souffert du séjour dans des cantons chauds.

Les cantonnemens de Mollayi sont à peu près à 100 milles au N. de Patna, et par conséquent sur

l'extrême limite du territoire de la Compagnie, qui confine au Népâl, dans la portion septentrionale de la vallée Terhaï, probablement alluviale. Mollayi n'est qu'un village insignifiant. A peu près à 25 milles plus au N., on rencontre la première rangée des montagnes du Népâl et au-delà de celles-ci, celles du Tubet, couvertes de neiges éternelles. Au sud de Mollayi, est le fertile canton de Terhout qui s'étend jusqu'au Gange, et à l'ouest celui de Tchamparoun. Tout ce pays est plat et marécageux. Les principales rivières qui coulent près de Mollayi, sont le Gondock et le Bhagmotty; elles ne sont pas à plus de 10 à 15 milles des cantonnemens. Terhout est renommé pour sa manufacture d'huile de castor et pour sa teinture en indigo; c'est un des cantons de l'Inde où l'on recueille le plus de salpêtre, puisque le terrain en est imprégné partout; aussi, même dans les chaleurs, est-il si humide, qu'il est très difficile de se procurer de la terre assez compacte pour faire des briques, ou bien, lorsque celles-ci sont façonnées, de trouver un emplacement assez solide pour supporter le poids d'une maison.

Les plus grands changemens dans l'atmosphère ont lieu durant les chaleurs et au commencement des pluies. Alors les parties septentrionales de Terhout surtout sont sujettes à des orages subits et terribles. Dans une journée où la chaleur est étouffante, le thermomètre marquant 96 ou 98° (28° 42 ou 29° 32), on voit des nuages noirs et lourds se for-

mer rapidement à l'horizon, et en une ou deux heures, couvrir entièrement le ciel; puis tout à coup éclate un ouragan épouvantable, accompagné de vent, de tonnerre, d'éclairs, de pluie, et au commencement de la saison chaude, de grêle très grosse, dont les grains sont quelquefois presque gros comme des œufs de poule. En un moment, la température baisse à 15° ou 20° (-7° 55 et-5° 77). Rarement l'orage dure plus de deux à trois heures, et le thermomètre revient bientôt à son élévation précédente. Ces ouragans arrivent à toutes les heures du jour et de la nuit, mais plus ordinairement vers le coucher du soleil; alors les champs d'indigo encore jeune sont dévastés, les bosquets de manguiers sont jonchés de fleurs arrachées de ces arbres, et les récoltes des différens grains sont détruites. Le vent d'est inclinant au sud souffle pendant 300 jours généralement avec violence, et l'on éprouve ses effets pernicieux; si l'on reste long-temps exposé à son action le jour ou la nuit, on est attaqué de la fièvre ou de rhumatismes insupportables: on doit soigneusement éviter de rester pendant la nuit à la pluie.

Les cantonnemens de Mollayi sont placés sur la rive orientale d'un lac formant un lit abandonné par le Bhagmotty, et couvert dans tous les temps de beaucoup d'animaux et de végétaux aquatiques. Les brouillards ne sont pas très communs dans la sécheresse: mais dans les temps pluvieux et froids, quelque clair que le jour ait été, une rosée très abondante

commence à tomber dans la soirée, et lendemain matin, toute l'atmosphère est remplie d'une brume si épaisse, qu'un bâtiment éloigné de 450 pieds est à peine visible, et que le terrain est mouillé comme s'il fût tombé une pluie abondante. Lorsque le soleil levant commence à avoir un peu de force, on voit toute la masse des vapeurs rouler à la surface de la terre, comme une immense couverture que l'on ôterait de dessus un lit. Cette masse est si épaisse, qu'il semble presque possible de la suivre et de la pousser; elle se reploie vers l'horizon, et se repose, pour le reste du jour, dans un créneau énorme sur les sommets des montagnes, offrant sans doute l'apparence dont parle le prophète Joel, lorsqu'il compare une armée nombreuse à l'aube du jour (c'est-à-dire le brouillard de l'aube du jour) qui s'étend sur les montagnes (ch. XI, v. 2). On sait que les végétaux vivans semblent avoir la faculté d'attirer l'humidité de l'air. Or on trouve toujours plus de rosée sur l'herbe que sur les endroits secs. Un sentier, par exemple, paraît entièrement sec et même poudreux dans quelques endroits, tandis que l'herbe des deux côtés est couverte d'une quantité d'humidité suffisante pour changer le chemin en un bourbier si elle y avait été aussi abondante.

Pendant les pluies, le nombre des animaux à sang-froid est réellement étonnant, celui des grenouilles surtout. Aucun lieu n'est exempt de ce fléau, chaque trou, chaque coin des appartemens, soit les plus re-

tirés, soit les plus fréquentés d'une maison, en est également infesté. Si on remue une table ou une commode, si on lève un tapis, on trouve les grenouilles nichées sous ces objets, par quinzaines et par vingtaines dans tous les coins, n'importe que ce soit dans une salle, une chambre à coucher ou un salon. Elles y restent pendant le jour, et vers le coucher du soleil elles commencent à sortir de leurs repaires et parcourent toute la maison pour chercher leur proie.

M. Tytler, à qui l'on doit ces détails, raconte qu'un matin au lever du soleil il fut réveillé par un bourdonnement très fort dans sa chambre, semblable à celui d'une foire qui se tient à une certaine distance. En examinant ce qui l'entourait, il vit la fenêtre obscurcie et son lit occupé par une multitude innombrable de fourmis ailées, longues d'à peu près quinze lignes, grosses comme une plume de corbeau, et d'une couleur rouge foncée, elles formaient un courant continu sortant d'un trou entre les carreaux du plancher; ces essaims sont très ordinaires, quand ils se montrent, l'air est rempli de corneilles et d'éperviers qui arrivent pour les dévorer. Le soir, après le coucher du soleil, M. Tytler fut alarmé par un bruit qui ressemblait à celui d'un torrent de pluie ; il regarde dehors, la nuit était très calme; la curiosité le porta à allumer une bougie pour examiner la cause de ce qui se passait; il découvrit que le bruit provenait d'une quantité incroyable de scarabées

noirs sortant du plancher ; il y en avait de plus gros que la première phalange du pouce, leurs bourdonnemens réunis produisaient ce qu'il avait entendu. Dire qu'ils se poussaient hors du terrain par milliers et dixaines de milliers, ne donnerait qu'une idée imparfaite de leur apparition ; il faut se les représenter comme jaillissant en un torrent continuel, de chaque point de la surface et remplissant l'atmosphère en s'envolant. Mollayi, plus que tout autre lieu, donne naissance à ces insectes qui détruisent les livres et les papiers.

Malgré les plus grands soins, l'exposition à l'air et la propreté, l'extérieur des livres paraît comme s'il avait été percé de petits trous avec une épingle; ils semblent être faits pour ménager l'entrée à un ver blanc, long de trois lignes ; dont les colonies ayant ainsi pénétré parmi les feuillets, opèrent leur travail de destruction. Ils les dévorent en décrivant des labyrinthes tortueux, jusqu'à ce que tout le livre soit consommé. Heureusement ils ont une sorte d'aversion pour l'encre, et attaquent rarement la partie des feuillets qui est imprimée, avant de s'être régalés des marges.

On a également observé que dans la saison pluvieuse les livres de toutes les sortes deviennent gonflés d'humidité et qu'une tablette ne peut alors contenir que trois volumes au lieu de quatre qui s'y plaçaient aisément dans la saison sèche. Les livres reliés en cuir mal tanné, notamment en cuir de

l'Hindoustan, surtout si on les néglige pendant un ou deux jours sur une table, se couvrent d'une couche de moisissure blanche, épaisse au moins d'un huitième de pouce : la même chose arrive à peu près au meilleur cuir européen. Les planches sont alors trempées d'humidité, tandis que dans la saison sèche elles sont desséchées et courbées comme si on les avait tenues devant le feu. On peut s'imaginer, d'après cela, que les vers dans les habits et les fourmis blanches qui dévorent tout, notamment le bois de charpente, sont proportionnellement aussi nombreuses que les autres engeances dont il a été question. Enfin de petits champignons blancs croissent dans tous les coins qu'on a négligés, même dans les appartemens les plus fréquentés; mais ils sont généralement découverts et enlevés avant d'être parvenus à maturité.

Les maladies régnantes sont : des rhumatismes incommodes, des fièvres d'un caractère ardent, et celles qu'on nomme fièvres des djengles, qui ont un caractère de malignité. Les indigènes sont sujets à une diarrhée fatigante et incurable à un gonflement dans la gorge qui est le goître des Alpes ou le ghèga de l'Hindoustan ; quelquefois il est énorme.

Tel est le climat de Mollayi et de son voisinage immédiat, mais les parties méridionales de Therout, depuis la ville de Moudzafferpore jusqu'au Gange sont regardées comme extrêmement salubres.

Asiatic Journal, mai 1829.

RELATION

D'UN VOYAGE DE CALCUTTA

EN EUROPE,

PAR LA ROUTE D'ÉGYPTE EN 1827 (1).

PAR MADAME CHARLES LUSHINGTON.

Plusieurs femmes européennes ont écrit des relations de voyages aux Indes orientales; mais jusqu'à présent toutes celles qui avaient visité ces contrées lointaines y étaient allées par mer. Quelque fatigante, dangereuse même que soit une traversée sur l'Océan, on peut assurer qu'il y a encore plus de peines, d'inconvéniens et de périls à traverser par terre une partie du vaste espace qui sépare l'Angleterre de Calcutta. Ainsi ce n'est pas une petite preuve de courage de la part de madame Lushington d'avoir effectué une tentative dont l'idée seule donne à penser aux hommes les plus aguerris.

(1) *Narrative of journey from Calcutta to Europe by way of Egypt in the years* 1827 - 1828, by Mistress Lushington. London, 1829. 1 vol. in-12.

Elle brave les tempêtes et les pirates de la mer Rouge, les fatigues des déserts d'Egypte, les alarmes qu'inspirent le sauvage Arabe et le Turc despotique; elle explore sur les bords du Nil, les tombes et les ruines de l'ancien monde; elle gravit sur les pyramides, et après avoir terminé cet intéressant voyage, elle donne le récit de ce qu'elle a fait et de ce qu'elle a vu, en employant un style et une manière qui feraient honneur à l'homme le plus instruit. Nous devons dire même qu'il y a un charme de plus dans la simplicité de la narration de madame Lushington et dans la fraîcheur avec laquelle elle décrit la route qu'elle a parcourue et les objets qu'elle a remarqués. Ces avantages sont dus à son sexe; car après Fitz-Clarence, Johnson et les récentes descriptions du même voyage, il est probable qu'aucun autre écrivain ne nous aurait présenté ce qu'il y a de nouveau et d'agréable aussi bien que l'a fait madame Lushington.

Après avoir fait connaître notre voyageuse à nos lecteurs par ce peu de mots, nous ne la suivrons pas dans l'Inde ni sur la mer Rouge; mais nous allons assister aux préparatifs qui précèdent la traversée du désert de Cosseir.

« Il s'écoula quelque temps, dit madame Lushington, avant qu'une caravane aussi nombreuse que la nôtre fût pourvue de chameaux. On put s'en procurer la quantité nécessaire et même au-delà, mais il fallut un peu de temps pour les réunir. Ils

étaient blancs et noirs outre leur couleur fauve ordinaire. Je dois ici faire remarquer que la distinction entre les dromadaires et les chameaux n'existe en Egypte que par la manière dont on les emploie; on monte les premiers et on s'en sert pour porter les dépêches; les seconds transportent les fardeaux. Notre cavalcade se composait de quatre-vingt seize chameaux et de beaucoup d'ânes, train peu considérable, si l'on veut bien songer que nous emportions nos tentes, nos vêtemens, le vin, l'eau et les provisions. » Parmi ses compagnons de voyage, madame Lushington eut la bonne fortune de reconnaître M. Elphinstone, gouverneur de Bombay, que son caractère personnel, ses connaissances étendues, sa position élevée, et l'estime publique rendaient peut-être le meilleur guide et l'ami le plus utile qu'une telle caravane pût avoir. En voici une preuve : « Les anniversaires, en pays étrangers, et à une grande distance de la patrie, sont généralement célébrés par les voyageurs avec beaucoup de zèle et de cordialité. Et, malgré la crainte de faire naître l'ennui en appuyant sur des détails qui peuvent être dénués d'intérêt pour les indifférens, j'essaierai de décrire la fête que nous donna M. Elphinstone le premier jour de l'an 1828. Malade comme j'étais et fatiguée par le chagrin autant que par le voyage, je désirai cependant me réunir à ces messieurs sous la tente où l'on dînait. Je ris d'abord du contraste que je remarquai entre la narration que je venais de lire

et l'aspect que m'offrait la table et la compagnie qui l'entourait. L'auteur du livre en question décrivait le plaisir du voyageur arrivant aux puits près desquels nous étions alors campés, la satisfaction qu'il éprouva lorsque après tant de privations il put étancher sa soif avec une eau abondante et pure; enfin il nous aurait persuadés que le désert où il avait passé, et dans lequel nous nous trouvions alors, était tel que l'a peint Burckhardt, n'offrant au voyageur que du sable, la soif et la faim. Mais je voyais notre société composée de dix personnes assises sous une tente *confortable* couverte en serge jaune et gaîment éclairée. Une table garnie de linge propre, et le service composé de ce que je vais dire : dinde rôti, jambon, volaille, mouton de diverses espèces, riz, pommes de terre, tartelette, et pudding; vin de Madère, de Bordeaux, de Xerès, de Porto, et bière d'Hodgson. Pour le dessert : biscuits, amandes et raisins, melons d'eau, pamplemouse, et une tarte aux prunes pour finale! Ce qui m'étonnait, c'était l'aisance qui présidait à l'arrangement de ce repas. Je pense qu'il faut l'attribuer principalement à l'habile direction d'Antonio, domestique en chef de M. Elphinstone. Il était actif et robuste, bon tailleur et bon cuisinier, parlant un peu plusieurs langues, et parfaitement bien l'arabe, le français et l'italien. Il raccommodait nos harnais comme un sellier expérimenté; en un mot, il était propre à tout. La cuisine, la tente, et tout l'appareil étaient partis le ma-

tin de bonne heure avant nous, et à six heures du soir le dîner était servi.»

Parmi les scènes dont madame Lushington fut témoin, elle signale l'apparition des Almées : « Ma tente fut envahie par cinq ou six danseuses appelées Almées. Je baissai immédiatement le rideau de soie, et je crus qu'elles le déchireraient au milieu de cris et de gestes pour obtenir un cadeau. Je ne pus m'empêcher de les voir, tout en m'efforçant de tenir le rideau baissé; il était réellement impossible de les apercevoir sans dégoût. Elles semblaient enflammées par les boissons spiritueuses, leur corps était presque nu, et elles ressemblaient plutôt à nos vigoureuses femmes du peuple enivrées de liqueurs qu'à l'idée que je m'étais faite des élégantes et délicates Egyptiennes. Elles portent le même petit jupon que les Indiennes de mauvaise vie. Je paraîtrai peut-être bisarrement choquée des mœurs des peuples au milieu desquels je voyageais; mais ces femmes me semblaient doublement hardies et dégradées par l'absence de leur voile. Il est si contraire au préjugé du pays qu'une femme se montre sans être voilée, que l'épouse du dernier paysan ne verrait passer personne sans couvrir son visage de son grossier voile bleu : découvrir sa figure doit être le dernier degré de dépravation. »

Après avoir traversé le Nil, madame Lushington visita Luxor, Carnac, Gournou, les Memnonium, Medinet abou et autres lieux célèbres avec lesquels

les Européens sont aujourd'hui familiarisés; elle fait une description très pittoresque de l'endroit où la caravane fit halte.

« Nous étions près des bords de la rivière; nous dominions la belle vue de Luxor, Carnac, Gournou, le grand dépôt des morts, le Memnonium, Medinet abou et les deux statues colossales placées dans la plaine comme deux frères jumeaux dans une solitaire grandeur. Ces deux statues semblent avoir formé les piliers de quelque énorme portique. Les savans sont, dit-on, fort embarrassés de décider laquelle de ces deux figures rendait un son aux premiers rayons du soleil; mais, moi qui n'entre pas profondément dans ces discussions, je me contente de croire que le Memnon vocal est celui qui porte sur son piédestal tant d'inscriptions grecques, qui affirment que telles personnes ont entendu le son, et qui spécifient le jour et l'heure où le prodige a eu lieu. A moins que ces noms ne soient considérés comme autant de mensonges, je ne devine pas comment il peut s'élever un doute sur le fait. Un matin, tandis que nous considérions ces statues, la vue d'un Turc venant à nous me causa une grande surprise, car on rencontre rarement des Turcs dans un lieu aussi solitaire que celui où nous étions. Il nous fit les salutations musulmanes, et je fus fort étonné de l'entendre s'adresser à nous en bon anglais. Cependant l'énigme fut bientôt expliquée, l'étranger était le major Temple, du quinzième régiment de

hussards, revenu récemment de Nubie. Lui et M. Wilkinson, habillé aussi en turc, avaient fait arranger deux tombeaux dans les montagnes de Gournou, et ils y faisaient leur résidence. L'habit turc peut commander le respect parmi les Arabes de la Haute-Égypte, mais il n'a certainement pas le même effet dans la Basse-Égypte, où les nations anglaise et française sont si estimées que l'habillement franc est considéré comme la meilleure protection. Les paysans qui nous entouraient, et principalement ceux qui vivent dans les caves de Gournou ont un aspect farouche et audacieux. Chaque homme était alors armé d'une lance pour résister, disait-on, aux levées forcées du pacha, qui avait reconnu l'inutilité de faire attaquer ces hommes dans leurs retranchemens. J'étais charmée de la beauté et de la tranquillité de notre nouvelle demeure; mais je fus entièrement désenchantée quand je découvris que le lieu que nous occupions avait été, quatre ans auparavant, témoin du massacre d'un grand nombre d'Arabes alors en état de résistance contre ce système de recrutement, et qui avaient été tués à coups de fusil tandis qu'ils essayaient de s'échapper à la nage. Les pauvres gens, dont nous étions entourés, étaient cependant fort civils pour nous, et je n'éprouvais aucune crainte de me trouver au milieu de ces Arabes avec un compagnon et même seule. Nous étions pourtant obligés de prendre des soins particuliers pour la conservation de notre bagage, et, à cet effet, le gouver-

neur de Luxor nous fournissait six hommes pour veiller chaque nuit à la garde de notre campement. Néanmoins, une fois, après m'être endormie, je m'éveillai comme on éteignait ma lumière et je sentis mon lit de camp soulevé par un homme qui s'était glissé dessous. Je me mis à crier, il s'enfuit et se déroba aux poursuites de mes six protecteurs comme il avait échappé à leur vigilance. »

Ce ne fut pas la seule aventure personnelle à laquelle notre héroïne fut exposée. Plus tard elle visita Denderah.

« A notre retour du temple, dit-elle, il faillit m'arriver une aventure désagréable. Après une longue promenade à cheval nous vîmes que nous avions passé l'endroit ou était le bac, et il fallait traverser un sable mouvant pour arriver à notre tente ; en une minute ma monture enfonça jusqu'à la selle, et une seconde après j'étais enlevée et jetée en travers des épaules d'un Arabe. Un sac de blé n'aurait pas été traité avec moins de cérémonie. En toute autre circonstance, j'aurais tremblé en voyant seulement le vêtement de cet homme approcher de moi ; mais quand je fus revenue de ma première surprise, ma ridicule position m'aurait fait bien rire si je n'avais pas craint qu'il ne fût pris de la même envie et ne me laissât tomber dans le fleuve. Heureusement je ne me rappelai pas dans ce moment l'aveu que m'avait fait un batelier arabe, auquel j'adressais quelques remontrances sur son dé-

faut de propreté. Je lui demandai s'il se lavait souvent, à quoi il répondit avec beaucoup de simplicité, que cela lui était arrivé trois fois dans sa vie quand les cérémonies de sa religion le lui ordonnaient. Quel contraste avec les Hindous, qui ne laissent jamais passer un jour sans faire de complètes ablutions, et qui, dans les temps les plus froids, baignent dans le Gange leurs membres frissonnans, et laissent sécher sur eux leurs vêtemens mouillés. »

Une dame anglaise, lady Belmore, monta jusqu'au faîte de la grande pyramide avec beaucoup de facilité, suivant ce que rapporte un de ses compatriotes. Madame Lushington trouve la tâche plus difficile; elle raconte ainsi son expédition :

« A mon arrivée, j'aperçus plusieurs personnes près du sommet de la pyramide, et quelques autres qui commençaient à descendre. Elles étaient tout près du bord, et leur position qui semblait si périlleuse, justifiera la conviction où j'étais qu'il me serait impossible de monter jusque-là. Cependant je résolus d'essayer. Je partis du point où l'on a fait l'entrée, et je parcourus toute la longueur d'un côté du carré jusqu'au coin opposé; c'était à peu près à quarante pieds du sol. Le bord était fort étroit et brisé en quelques endroits, de façon qu'il fallait faire une longue enjambée pour atteindre la pierre prochaine. Comme la pyramide formait un mur à droite et conséquemment une défense visible, le courage ne me manqua pas jusqu'à ce que j'eusse

atteint l'angle. Mais la montée étant là, absolument sur cet angle et n'offrant de protection d'aucun côté, je commençais à être fort effrayée; lorsque j'entendis ensuite un de mes compagnons qui était au-dessus de moi m'engager à renoncer à mon projet, et un autre me conseiller aussi de ne pas continuer, je fus fort aise de revenir et de pouvoir attribuer la non-réussite de mon entreprise à leurs avis plutôt qu'à l'insuffisance de mon courage. Ces messieurs me dirent en descendant que c'était un trajet très difficile et très fatigant, et ils semblaient en effet accablés de lassitude et de chaleur. Mais enfin à mes questions cent fois répétées : Pensez-vous que je ne puisse pas arriver jusqu'au bout? Ils me proposèrent de le tenter, et ils m'offrirent de m'accompagner. Je partis, et, avec l'assistance d'un tabouret dans quelques endroits, l'aide des guides, et les encouragemens que me donnaient ces deux messieurs, j'arrivai à moitié chemin, m'écriant tout le temps que je ne pourrais jamais redescendre. Et, en vérité, la tête me tournait si fort, que je restai quelques minutes assise sur la pierre de repos qui se trouve à mi-route avant de pouvoir me reconnaître. Après m'être un peu reposée, je continuai de monter, mais les guides étaient si bruyans, que d'abord je retournai sur mes pas. Le bruit qu'ils faisaient en se poussant et criant, était aussi effrayant que la hauteur où nous nons trouvions. Mes compagnons rétablirent un peu l'ordre, tant en adressant des remontrances à ces hommes, qu'en les

envoyant presque tous au sommet de la pyramide; ils en laissèrent seulement deux avec moi. Ce repos me rendit ma présence d'esprit. La marche devenait d'ailleurs plus facile, et j'atteignis le faîte du monument aux acclamations de toute la société. Néanmoins je fus long-temps avant d'avoir assez de confiance pour regarder autour de moi, quoique je fusse sur une surface d'environ trente pieds carrés. La vue ne me satisfit pas, malgré la grande élévation où j'étais. Je découvris une immense étendue de terre cultivée, divisée en champs de froment verdoyant, et de chanvre jaune; cela ressemblait aux carrés d'un échiquier; puis le Nil et ses divers canaux qui répandent l'abondance, et de l'autre côté une vaste étendue de désert. Je dois avouer cependant que c'est par souvenir que je me rendis compte de ce tableau. J'étais trop inquiète de la manière dont je descendrais pour être frappée de ce qu'il offrait de pittoresque. Une balustrade, eût-elle été en paille, aurait donné quelque idée de sécurité; mais il n'y avait absolument rien, et il fallait traverser et traverser de nouveau l'angle de la pyramide, parce que les bords brisés des assisses y obligeaient; car ce serait une erreur d'imaginer qu'il y a des marches. La route est formée de blocs de pierre et de granit, dont quelques-uns sont rompus, d'autres en décomposition, d'autres sont tombés et laissent un trou anguleux dans la maçonnerie; mais tout cela est fort irrégulier. Parfois les pierres se trouvent égales en largeur et en hauteur;

mais le plus généralement la hauteur excède de beaucoup la largeur. Dans beaucoup d'endroits les blocs ont quatre pieds de haut. Une fois la pierre était si haute que je glissai, et je craignis qne mes pieds n'allassent au-delà du bord sur lequel ils devaient se poser, et qui n'avait que quelques pouces de largeur. Une autre fois je courus un plus grand péril : j'avais alongé un pied avec beaucoup de peine jusqu'à l'endroit qu'il devait atteindre, et comme l'autre allait le suivre, le bout de mon soulier entra dans une crevasse du roc, et je faillis perdre l'équilibre en m'efforçant de me tirer de là. Dans quelques endroits les pierres étaient assez larges pour qu'on fît usage du tabouret, ce qui diminue considérablement la fatigue ; mais le plus grand nombre étaient beaucoup trop étroites pour qu'on pût y placer les trois pieds de ce siège, et je ne trouvai pas assez sûr de le faire soutenir par un Arabe tandis que j'aurais été dessus. Après tant de peines on peut aisément croire que je fus fort aise quand j'eus accompli cette entreprise ; car, s'il faut dire la vérité, mon plus grand plaisir en montant sur la pyramide, était de pouvoir raconter plus tard que je l'avais gravie jusqu'à son sommet. »

Revenons à Thèbes. Madame Lushington raconte une chasse aux momies : « J'acceptai du signor Piccinini, Italien au service du consul suédois à Alexandrie, qui avait demeuré environ neuf ans à Thèbes, l'invitation d'assister à l'ouverture d'une

momie. Je devais emporter le scarabée et les ornemens sacrés qui seraient trouvés dans le sarcophage. La demeure du signor Piccinini n'était autre chose qu'une hutte de terre sur les coteaux de Gournou. Je montai quelques marches pour arriver à la seule chambre qu'il y eût. Elle contenait la couche, les armes du maître, quelques dessins, et tout ce qu'il possédait de biens en ce monde; les volets, les marches et le plancher étaient faits avec des cercueils de momies, peints en caractères hiéroglyphiques et qui avaient peut être quarante siècles d'existence. C'était une circonstance curieuse pour moi que d'apercevoir cette profusion d'objets que j'avais été accoutumée à regarder comme des objets de grande valeur et dignes de figurer dans des musées ou dans des collections d'antiquités. J'avais accompagné le signor Piccinini avec beaucoup de joie, pensant que j'aurais de belles choses à raconter à mes amis d'Angleterre. Quant à l'idée que je me faisais de l'ouverture d'une momie, je serais assez embarrassée de le dire; toutefois, il y avait quelque peu de classique et d'antique, et rien certainement de ce que c'était en réalité. Une demi douzaine d'Arabes se tenaient debout couverts de poussière, haletans de chaleur et de fatigue. Ils venaient de déposer leur fardeau et ils examinaient d'un œil curieux et avide la visite du contenu de la momie (leur profit dépendant de la valeur de la prise). Les torches qu'ils tenaient à la main pour aider à faire les recherches éclairaient

leurs physionomies impatientes. Le coffre extérieur était couvert de caractères hiéroglyphiques et l'intérieur représentait une figure aussi grande que nature dont le visage et les yeux étaient peints comme un masque. Quand on l'eut ouvert on n'aperçut qu'une masse de toile d'un jaune foncé et cette étoffe quoique formant au moins quarante plis tomba comme de la poussière sous la main impitoyable de l'opérateur et le squelette parut. Il se passa quelque temps avant que je pusse me remettre de la profonde horreur dont cette scène m'avait pénétrée. Je ne voulus pas en voir davantage; ce dont j'avais été témoin suffisait pour me faire remarquer tout ce qu'il y avait de dégoûtant dans le métier de ces dénicheurs de momies, et dans la manière brutale dont ils le faisaient. On pourra appeler cela se livrer à la recherche de la science; quant à moi cela ne me paraissait qu'un outrage aux morts pour obtenir les chétifs ornemens avec lesquels ils étaient généralement ensevelis. En effet, ce n'était pas autre chose; car dès qu'on eut constaté que la momie ne possédait aucun ornement, le squelette et le papyrus sur lequel étaient inscrits un grand nombre d'hiéroglyphes furent jetés comme d'inutiles débris.

« Assez de papyrus et de reliques ont été fournis dans l'intérêt de la science; et je pense qu'en publiant un édit qui chasserait de la contrée ces profanateurs des sépultures humaines, le pacha se ferait beaucoup d'honneur. Il avait ordonné que tous les

squelettes fussent enterrés de nouveau; mais les faits prouvaient évidemment qu'habituellement on ne tenait pas grand compte de cet ordre. Les scarabées sont rares, les fellahs nous en apportèrent quelques-uns sans valeur, pendant que nous errions dans les ruines. On trouve des anciennes médailles en abondance; mais elles sont en trop grand nombre pour être curieuses, et elles n'étaient pas assez belles pour nous engager à les acheter. Le signor Piccinini avait trouvé une momie ornée de bracelets larges d'environ un pouce et formés de petits grains de pierres de couleur. Ils étaient remarquables par leur ressemblance avec ceux qui sont aujourd'hui à la mode. Etant faits sans art, ils étaient bien moins jolis, mais les grains qui étaient de corail, de cornaline, d'améthyste et de porcelaine vitrifiée d'un bleu très brillant, étaient enfilés ensemble et séparés à chaque intervalle d'un pouce par un fil ou un anneau d'or auquel tous étaient attachés afin de tenir le bracelet aplati sur le bras. Le signor Piccinini trouvait cela très beau; quant à moi, ces bijoux ne me paraissaient avoir d'autre valeur que leur antiquité.

« Durant son long séjour à Thèbes, le signor Piccinini n'avait découvert qu'une seule momie qui lui offrit la chance de l'indemniser de ses travaux. Après avoir passé par sa misérable cuisine, dont les planches étaient faites aussi avec d'anciens cercueils, nous entrâmes dans un tombeau où reposait la mo-

mie en question qu'on supposait être celle d'un grand-prêtre en dignité. Elle était placée dans un cercueil de pierre dont le couvercle avait été enlevé et il était renfermé dans trois autres cercueils dont chacun avait à la partie supérieure un masque doré; le couvercle entier du dernier cercueil était également doré et parfaitement conservé; le corps était enveloppé d'un vètement fait artistement avec de la dentelle d'or et en apparence d'un tissu très serré. Toute la figure était aussi fraîche que si elle eût été préparée quelques mois auparavant, mais l'enveloppe n'était pas déployée. Le signor Piccinini dit qu'il aurait pu vendre cette momie cinq cents piastres à Alexandrie, mais qu'il la croyait d'une telle valeur qu'il avait le dessein de l'emporter lui-même en Toscane. Cette appréciation de la momie pourrait-elle exciter la cupidité des acquéreurs; c'est ce que je ne prétends pas décider.

« Les montagnes voisines appelées monts Gournou, ont servi de cimetières pendant plusieurs siècles; et malgré les ravages qu'on y a faits depuis quelques années, elles paraissent inépuisables. Ce n'est pas une exagération de dire que leur masse n'est que le toit qui recouvre des monceaux de momies. Les sarcophages servent de chauffage dans tous les environs. Je n'ai pas vu brûler autre chose. Je ne pouvais d'abord m'habituer à l'idée de voir préparer mon dîner avec le bois des tombeaux; d'autant plus que plusieurs de ces couvercles qui ont, comme je l'ai déja

dit, la forme d'une figure humaine, étant ordinairement dressés debout contre l'arbre sous lequel le cuisinier exécutait ses opérations, leurs grands yeux semblaient s'ouvrir avec étonnement sur ce monde nouveau qu'ils regardaient fixement. Les cercueils sont ordinairement en bois de sycomore, ce qui peut, en quelque sorte, expliquer la disparition de cet arbre de toute la haute Egypte. Celui sous lequel on avait dressé ma tente était le seul qu'on eût trouvé dans les environs. Peut-être aussi faût-il attribuer cette extinction des sycomores à l'aridité croissante du sol. On a trouvé dans les montagnes un grand nombre de momies sans cercueils et seulement embaumées, c'était sans doute ainsi qu'on enterrait les gens des classes les plus pauvres qui ne pouvaient pas adopter un mode d'inhumation plus dispendieux. »

Les remarques de madame Lushington sur Thèbes ou plutôt sur ce que fut Thèbes, sont aussi très intéressantes.

« Le sol d'Egypte est extrêmement fertile, et la surprenante variété des fourrages était une agréable nouveauté pour nos chevaux. Des prairies couvertes du trèfle le plus beau, et où les troupeaux paissent et courent librement; des champs de blé, de maïs, de haricots de la plus douce odeur, d'indigo, de coton, de chanvre, et je ne dois pas oublier de lupin bleu, que l'on emploie ici pour la table, se déploient de tous côtés. Mais au milieu de

cette fécondité, je ne pouvais m'empêcher de remarquer la solitude de Thèbes, si je puis nommer ainsi Carnac et Luxor. Les animaux et les oiseaux, les pigeons exceptés, viennent rarement troubler ce calme profond. Habituée que j'étais à la population nombreuse de Calcutta, la rareté des habitans de cette antique contrée me frappait; l'absence de pêcheurs sur le Nil était encore plus remarquable. Sur le Gange, les pêcheurs sont par centaines, et les vaisseaux sont fréquemment obligés de changer leur course pour éviter d'endommager les filets multipliés; mais à Thèbes, le Nil coule silencieusement et tranquillement sans qu'un seul bateau vienne troubler ses flots. Je méditais sur cette différence, et mon imagination passant rapidement sur les évènemens de quelques semaines, me reporta aux Indes et me représenta le contraste qui existait entre Calcutta, cette ville des palais, remarquable par son activité commerciale et sa population, et cette Thèbes, autrefois si magnifique, la ville aux cent portes, aujourd'hui vide d'habitans, sans commerce, dévastée, et n'offrant plus que les tristes restes de sa majesté déchue. »

Au Caire, madame Lushington visita les objets curieux de cette grande ville; les détails qu'elle donne sur ce sujet sont fort intéressans.

Voici comme elle décrit sa visite à Choubra, maison de campagne du fameux Mohammed Aly pacha:

« Nous passâmes par une belle route, plantée de chaque côté d'acacias et de sycomores. Ces arbres devaient leur prompte croissance à la nature fertile du sol, et répondaient au caractère impatient du pacha qui, trois ans auparavant, avait fait abattre d'un seul coup l'avenue de mûriers. Nous arrivâmes bientôt à la maison, qui est située près du Nil et qui domine le fleuve et le Caire. L'extérieur du bâtiment n'offre rien de remarquable. Après être montés sur une terrasse de quelques pieds carrés, nous entrâmes par une porte de bois brut, à peu près semblable à celle d'une basse-cour, et nous nous trouvâmes dans la salle d'audience du pacha. Elle était couverte de nattes et garnie autour des murs d'une rangée de coussins; des oreillers de satin placés à deux coins opposés indiquaient le siège qu'occupait le pacha suivant la position du soleil. A l'extrémité de cette salle nous entrâmes par une porte basse dans une petite chambre où il y avait un lit à terre, c'était sa chambre à coucher. Aussi peu de luxe ne se rencontre certainement chez aucun monarque. Nous parcourûmes ensuite de magnifiques appartemens destinés à la première femme du harem. Le centre de la pièce principale formait une espèce d'octogone avec trois cabinets, tous pavés en marbre; les quatre angles s'ouvraient sur autant de chambres plus petites ornées de riches divans et de coussins de velours et d'étoffe d'or; des bains en marbre complétaient cette suite d'élégans apparte-

mens. Les plafonds faits par un artiste grec étaient hauts et voûtés, enrichis d'or et de peintures représentant des paysages, des palais et des colonnades. Le salon particulier de la sultane était encore plus somptueux; le plafond offrait un ensemble circulaire de palais dont les colonnes et les arcades étaient dessinés admirablement d'après les règles de la perspective. Ces appartemens avaient été jusque-là occupés par la femme défunte de Mohammed et mère d'Ibrahim pacha par son premier mari. Leur splendeur contrastait singulièrement avec la simplicité de ceux qu'habitait le pacha. Un de mes amis me demanda à ce sujet si cela ne m'avait pas convaincue de la galanterie des Turcs, et il me somma de lui citer un mari anglais qui en fît autant pour le plaisir exclusif de sa femme. Je me contentai de répondre qu'avec mes habitudes errantes je ne changerais pas volontiers ma liberté d'aller où bon me semblait contre de telles preuves d'affection, et que je craignais bien que fort peu d'Anglaises consentissent à être bonnes épouses, à la manière dont l'entendaient le pacha et Sancho Pança, en restant, suivant le proverbe, aussi constamment à la maison que si elles eussent eu les jambes cassées.

« La défunte épouse de Mohammed Aly avait eu beaucoup d'influence sur lui, parce qu'il regardait son mariage avec elle comme l'origine de sa fortune. Elle était chérie et estimée du peuple; car elle employait toujours son crédit pour obtenir justice et

miséricorde. Elle recevait beaucoup de requêtes et elle entretenait rarement le pacha de leur objet ; son pouvoir était trop bien connu des ministres pour qu'ils crussent nécessaire de recourir à cet appel. Si néanmoins, par suite de quelque hésitation de leur part, elle s'adressait au pacha, il répondait aux observations de ses conseillers : « C'est assez pour mes deux yeux ! qu'il soit fait selon qu'elle le désire. Je le veux, par le feu, l'eau et la pierre.

« Son altesse, durant les chaleurs de l'été, se tient dans une chambre disposée exprès pour y entretenir la fraîcheur, et au milieu de laquelle, dans un bassin de marbre, jaillit une fontaine. Sur un des murs on lit en grands caractères arabes un verset du Koran dont voici le sens : « Une heure de justice vaut soixante-dix jours de prière. »

« Les jardins de Choubra, avec leurs fruits dorés et leurs fleurs aromatiques, ayant déja été décrits par d'autres voyageurs, je parlerai seulement du magnifique pavillon qui est le principal embellissement de ce lieu, et qui fut terminé quelques semaines avant ma visite. Ce pavillon a environ deux cent cinquante pieds de long sur deux cents de large. De chaque côté se déploient quatre galeries composées d'élégantes colonnes du plus beau marbre blanc, d'un ordre ressemblant au composite, et qui entourent une cour enfoncée, profonde de six pieds et pavée en marbre blanc. A chaque coin de la colonnade s'élève une terrasse sur laquelle l'eau passe

pour tomber en cascade dans la cour; des poissons très bien sculptés en ornent les bords, et imitent si bien la nature qu'avec le voisinage de l'eau en mouvement ils semblent être animés. Toutes les eaux se réunissent ensuite pour s'élever par une fontaine qui est au centre et reparaissent par un magnifique jet d'eau, très haut, brillant et abondant. On contemple rarement des effets de ce genre sans appréhender que l'eau ne vienne à manquer; mais ici les canaux sont alimentés par le Nil, et le spectateur sait que cette source ne peut tarir. Quand le temps est beau, le pacha se rend quelquefois à cette charmante fontaine avec les femmes du harem qui se rangent dans la cour pour l'amusement de son altesse assise sous la colonnade. Il s'opère un grand mouvement quand les femmes descendent dans le jardin; à un signal donné les jardiniers disparaissent. Nous fûmes frappés de la fraîcheur et de la santé de ces hommes, ils étaient presque tous Grecs, chacun d'eux portait à la main un bouquet ou une branche de fruit, et les couleurs brillantes de leur costume pittoresque au milieu de ce riche tableau les rendaient plus semblables aux acteurs d'un ballet, représentant une fête de l'antique Arcadie, qu'à des ouvriers d'un despote. »

Comme notre intention n'est pas d'accompagner madame Lushington à Malte, en Sicile, à Naples et en Angleterre, nous terminerons notre extrait par quelques anecdotes incidentes. La première est un

trait frappant de caractère qui eut lieu durant un *combat malencontreux* livré sur mer, au mois d'octobre 1827.

« Sir Thomas Fellowes avait deux de ses fils, dont un âgé de neuf ans, à bord du *Darmouth*, à la bataille de Navarin. Ces deux petits marins se conduisirent avec un sang-froid bien extraordinaire pour leur âge; et, pendant l'action, l'aîné, âgé seulement de douze ans, eut l'admirable présence d'esprit de tenir son frère éloigné de la vue de son père, de peur d'exciter l'inquiétude de ce dernier. »

A Giarra, en Sicile, nous avons vu un spectacle tout différent. Une troupe entière des matrones d'Éphèse pleuraient les objets de leur amour!

« Le village avait été peuplé de cent-cinquante hommes avec leurs femmes et leurs enfans. Comme l'église était fort petite, on y entendait le service divin à différentes reprises. Les femmes étaient allées les premières, comme de coutume; quand elles sortirent, les hommes avaient pris leur place. Mais à peine étaient-ils rassemblés qu'un tremblement de terre vint engloutir le prêtre et toute la communauté : pas un homme n'échappa. Celui qui me donnait ces détails ajouta que ces pauvres femmes étant restées veuves, ici je m'attendais à un dénouement tragique, allèrent à une autre paroisse poür y recruter de nouveaux maris. Car, disait-il, que peuvent-elles faire de mieux, sinon de rentrer en ménage le plus tôt possible. »

Une notice relative aux antiquités égyptiennes peut être agréable à beaucoup de nos lecteurs, aujourd'hui que nous avons de si fréquentes communications avec l'antique pays des Pharaons.

« Les édifices égyptiens que M. Champollion a reconnus comme ayant été élevés sous les Pharaons, sont : les ruines de Saïs, l'obélisque d'Héliopolis, le palais d'Abydos, ou El-Arabah, un petit temple à Dendera, Carnac, Luxor, Medinet abou, Gournou, le Memnonium, le palais appelé le tombeau d'Osymandias, les excavations de Biban el Moulouk, les hypogées dans les montagnes au-dessus de Thèbes, les temples d'Élephantine et une portion des temples de Philæ. Les Grecs et les Romains ont bâti: le temple de Babbert, le Kars-Keroun, le portique de Kaïul Kebir, le grand temple et le typhonium de Dendera, le portique d'Esneh, le temple du Nord, le temple et le typhonium d'Edfou, les temples d'Ombos, la plus grande partie des bâtimens de Philæ, les ruines Ptolémaïques, le temple d'Erment et de Tuat, le temple d'Edfou, d'Esneh, le temple d'Aphroditopolis, maintenant appelé E'days au nord d'Esneh, Contralatopolis, petit temple à l'est et au bord du Nil ; El Hegs (Electhya), de petits temples ruinés et d'intéressantes catacombes à l'est et au bord du Nil. Le grand tombeau découvert par Belzoni est aussi appelé Amoun Mai Ramses; le tombeau visité par Bruce est celui de Ramses III. Le troisième était appelé

par les anciens le tombeau de Memnon: les plus belles sculptures sont celles des rois de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie. Tous les auteurs s'accordent à dire que Ramses, Sethosis et Sesostris sont le même personnage. D'après des calculs qui ne manquent pas de probabilités, il aurait été contemporain de la guerre de Troie. On croit que M. Champollion ne partage pas cette opinion. Ramses Meiamon bâtit le palais de Médinet abou et quelques portions des bâtimens de Carnac et de Luxor. Il était père d'Aménophis et grand-père de Ramses-le-Grand ou Sesostris. Les divinités de la mort qu'on trouve dans ces tombeaux sont différentes de celles qu'on voit dans les autres monumens. Les principales sont Isis et Osiris. Les attributs des diverses divinités se confondent étant appliqués à chacune d'elle; mais le nom *phonétique* est généralement inscrit sur la figure. Les dieux ont des barbes frisées, le trône est la seule marque certaine à laquelle on reconnaît Isis. »

Nous nous arrêterons ici en remerciant l'aimable auteur qui a prouvé que, même pour une femme, la route des Indes par terre, tant que nous sommes en paix avec la Turquie, est préférable au voyage par mer; elle exige moins de temps et moins de dépenses, et est à tous égards plus agréable et plus instructive. Madame Lushington donne des instructions à ceux qui voudraient suivre son courageux

exemple; et elle signale comme un des plus grands obstacles à ce voyage la connaissance imparfaite qu'on a de la mer Rouge. Puisse une exploration exacte de ces parages faire disparaître ces empêchemens!

J. C. L. M.

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Description de Péking traduite du chinois. 1 vol. in-8°, avec un plan gravé en deux feuilles.

Cette description tirée d'un livre chinois est traduite en langue russe par le père Hyacinthe (M. Bitchourinski) ancien supérieur du couvent russe à Péking, où il a résidé pendant dix années.

Cet ouvrage est curieux ; voici ce qu'il contient de plus intéressant :

Péking forme un carré oblong et a 7 lieues et demie de circonférence. Il se divise en deux villes distinctes : la septentrionale, qu'on nomme ordinairement la ville tatare ; et la méridionale, ou la chinoise. La première renferme le palais impérial ; elle est occupée principalement par les troupes mantchoues, tandis que la seconde est la ville commerçante, habitée par la population chinoise. Péking est la résidence des empereurs depuis 1421. Cette ville est située au milieu d'une vaste plaine sablonneuse et fangeuse en plusieurs endroits. Les beaux temples qui se trouvent hors de ses murs, les couvens magnifiques et les cimetières des grands formeraient, par leur situation pittoresque, des tableaux délicieux, sans l'habitude qu'ont les Chinois d'ensevelir leurs plus beaux édifices dans des enclos de murs élevés.

Les campagnes environnantes, couvertes de moissons en été, offrent, dans leur inégalité montueuse, des paysages variés dont l'effet plaît à l'œil; la ville elle-même, vue du haut des montagnes qui l'environnent au loin, se présente comme si elle était au milieu d'une épaisse forêt; cela vient de la disposition oblique des bouquets de bois attenant aux différens cimetières, puis des arbres plantés en avenue près des couvens, des villes et des bourgades du voisinage. Lorsque le voyageur s'approche de Péking par le nord, la hauteur des murs arrête ses regards impatiens. Les formes extraordinaires et gigantesques des tours placées au-dessus des portes surprennent par leur nouveauté; mais, dès qu'on a pénétré dans l'intérieur de la ville, on est étonné de ne point apercevoir de ces superbes édifices, de ces rues propres et régulières qui font l'ornement principal des capitales de l'Europe. Au lieu de rues, on ne voit que de longues files de marchandises étalées; au lieu d'hôtels et de palais, qu'un mélange de boutiques, d'auberges et de couvens.

On rencontre rarement, dans les rues du premier ordre, quelque palais ou quelque autre édifice. Les bâtimens de cette espèce, de même que les maisons des habitans, sont dans de petites rues et dans d'étroits passages. A la vérité, les rues principales, et même le plus grand nombre des autres sont assez larges et assez droites; mais dans plusieurs endroits les maisons sont mal alignées et délabrées; ailleurs se trouvent des puits au milieu des rues qui sont en outre bordées d'égoûts infects. En général, l'inégalité, le mauvais entretien des rues, ou plutôt des sentiers qu'on est obligé de suivre dans les rues, est un juste sujet de blâme contre la police chinoise; et l'insupportable puanteur d'urine qui sort des trous pratiqués dans les ruelles, presqu'à chaque recoin, est une des choses qu'on ne peut com-

prendre, lorsqu'on songe à l'extrême délicatesse des Chinois sur d'autres objets. Cependant comme la partie antérieure de chaque boutique ou magasin est disposée d'une façon particulière et avec des ornemens variés selon la nature des marchandises qu'on y débite, cette diversité de constructions embellies par le vermillon, l'azur, le vernis et la dorure, comme aussi par l'arrangement symétrique et remarquable des marchandises, enfin les arcs de triomphe qui décorent les places publiques, toutes ces choses attirent l'attention de l'étranger, et lui font oublier les désagrémens dont nous avons parlé.

Les théâtres, qui chez nous contribuent tant à l'embellissement des grandes villes, ne consistent, en Chine, qu'en échoppes ouvertes, transportables et sans décorations. Ce n'est qu'à la cour qu'il y a des théâtres permanens. La scène y est double et triple, c'est-à-dire à deux et trois étages, et les acteurs, répartis d'après l'action représentée, jouent une seule et même pièce dans le même temps, avec un tel accord de musique et de paroles, qu'ils ne sauraient mettre plus d'ensemble sur une seule scène.

Parmi les plus beaux endroits qui s'offrent aux regards dans la ville tatare, il faut citer le lac situé à l'ouest du palais impérial, et entouré de saules pleureurs; l'île de marbre qui est au milieu, et les sommets ravissans du mont Kingchan, avec la magnifique entrée qui se trouve à son pied méridional; mais l'accès en est interdit au public. Il n'y a autour de Péking aucune rivière navigable. Un seul petit canal, honoré du nom de rivière impériale, traverse la ville, et encore ses eaux ne sont-elles destinées qu'à alimenter les étangs et les canaux du palais. Les habitans de la capitale ont de l'eau de puits à discrétion; mais en général cette eau est salée, et il faut envoyer au-delà des barrières pour s'en procurer de potable. Les puits

qu'on trouve au nord de la ville donnent une eau excellente. Péking est remarquable par la force de son assiette et les proportions colossales de ses murs ; mais d'autre part, elle ne peut recevoir que par le sud-est uniquement toutes ses subsistances. Le canal impérial par où arrivent dans Péking les vivres et les combustibles, se dessèche quelquefois par suite des grandes chaleurs ; et dans le temps des révoltes et des guerres civiles, il est facile d'en fermer le passage : cette dernière circonstance fut une des principales causes de la chute de la dynastie mongole qui a régné en Chine, et dont les empereurs faisaient leur résidence dans cette ville.

La ville chinoise n'est que le faubourg méridional de Péking, et en effet elle n'est ceinte d'une muraille qu'à cause des deux grands temples du Ciel et de la Terre, dans lesquels l'empereur va sacrifier une fois par an. Elle est l'entrepôt de toutes les marchandises qui se vendent à Péking et dans la banlieue ; c'est ce qui la rend si populeuse. On y voit toujours un concours incroyable de marchands et de voyageurs. Malgré son étendue, elle ne contient que peu d'objets dignes de remarque. Les militaires, aussi bien que les employés appartenant à des familles mantchoues, n'ont pas la permission d'y demeurer, ni même d'y passer la nuit. Comme la ville tatare est censée une place de guerre, quoiqu'elle soit convertie en place de commerce, la rigueur des anciens règlemens militaires s'y maintient encore. C'est pourquoi tous les lieux où l'employé et le bourgeois cherchent à se délasser et à se distraire, tous les agrémens et les jouissances de la vie, vers lesquels jeunes et vieux se portent avec tant d'empressement, sont concentrés dans la ville chinoise.

Les lieux voisins de la porte Tsian men, et principalement les rues Sian yu kheou et Ta cha lan, avec leurs

tenans et aboutissans, sont regardés comme le foyer de la joie et du plaisir. C'est dans la première de ces deux rues que se trouvent les plus fameux restaurans de Péking. les Chinois y font bonne chère : un repas, qui consiste ordinairement en vingt plats et plus, coûte au moins 1500 petites pièces de cuivre, ou 9 à 10 fr. par tête.

Le plan de Péking, qui accompagne la description du P. Hyacinthe, est en deux grandes feuilles bien gravées ; on doit regretter qu'il soit si vide de noms, et que ceux des rues et des grandes places y manquent entièrement, quoique la grandeur de l'échelle eût permis de les mettre tous.

MÉLANGES.

Discours prononcé par M. Ouvarov, président de l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg, à la séance extraordinaire du 16/28 *novembre* 1829.

Messieurs,

C'est une grande et noble pensée que celle qui nous fait voir dans l'universalité des connaissances humaines un centre unique auquel se rallient tant d'hommes épars sur la surface du globe. Divisés par mille nuances, séparés par mille intérêts divers, ils se trouvent réunis aussitôt qu'ils s'élèvent à cette sphère supérieure où leurs plus nobles travaux, où leurs impulsions les plus désintéressées ne forment qu'un faisceau et rentrent toutes dans ce domaine commun qui appartient à tous les peuples, comme il se compose des trésors de tous les siècles.

C'est là ce mobile puissant qui, détachant les hommes de génie de tout instinct personnel, les pousse à des en-

treprises lointaines, à de glorieux hasards dont la postérité recueillera tout le fruit. Voyez avec quelle ardeur, avec quelle force de volonté ces Argonautes de la science bravent tous les dangers. Quelle est la plage aride, quel est le désert inhabité qui n'ait pas été honoré par les exploits ou la perte de quelques-uns d'entre eux? Est-il un point sur le globe vers lequel ne s'élance incessamment leur généreuse impatience? Ces paisibles mais difficiles conquêtes ont été le prix d'une constance que rien n'a pu abattre, et il n'est pas un trophée intellectuel qui n'ait été, pour ainsi dire, arrosé du sang de ces hommes courageux.

Plus heureux que ses illustres devanciers, un intrépide voyageur a bravé les feux du tropique comme il vient de sonder les profondeurs de la Sibérie. En nous faisant connaître, sous un jour nouveau, les riches contrées de l'Amérique, il a frayé une route que nul autre n'a parcourue avec un succès aussi éclatant. De bonne heure s'arrachant aux prestiges qui captivent le vulgaire, il s'est consacré tout entier à l'avancement des sciences naturelles dont chacun de ses travaux signale un nouveau progrès. Il n'est pas une seule d'entre elles à laquelle il n'ait imprimé son nom. Il eût suffi pour sa célébrité d'avoir exploré l'Amérique; mais combien sa gloire ne nous devient-elle pas plus chère, j'ose le dire, et plus précieuse, puisque née sur la cime des Andes, elle vient de se rajeunir sous nos yeux aux pieds de l'Altaï et de l'Oural, et qu'après avoir consacré ses premières investigations aux régions du Nouveau-Monde, il a reporté sa rare sagacité, son admirable coup-d'œil, son activité immense sur des pays qui forment l'une des parties les plus intéressantes de l'empire russe.

Si, mettant de côté tout intérêt scientifique, nous ne considérons dans cette noble entreprise qu'un nouveau moyen de nous faire connaître avec plus de précision notre vaste patrie; ne devons-nous pas une double reconnaissance à l'homme célèbre qui nous fournit quelques motifs de plus de nous enorgueillir du sol qui nous vit naître, de mesurer ses ressources avec plus d'assurance, de mieux apprécier sa force naturelle, d'approfondir enfin sa situation sous tant d'aspects importans?

Le voyage que vient de terminer M. de Humboldt, sa présence aujourd'hui parmi nous, suffiraient, messieurs, pour prouver cette communauté d'intérêts et d'affections, ce cosmopolisme des sciences, leur plus bel attribut et leur caractère le plus distinctif. C'est ici, c'est dans ce sanctuaire fondé par Pierre-le-Grand, honoré par Catherine, protégé par Alexandre, dans ce sanctuaire où naguère vous avez vu leur digne successeur écrire son nom à côté du nom d'Euler, de Bernoulli et de Pallas, c'est enfin au sein de de l'académie et devant vous, messieurs, qu'il convient d'exprimer à l'illustre voyageur qui siège au milieu de nous, les sentimens de notre sincère reconnaissance. Il convenait de lui montrer que, sensibles à l'éclat de son nom, pleins d'intérêt et d'estime pour ses travaux, pénétrés du haut prix de tout ce qui étend la sphère des sciences utiles, nous sommes fiers de le recevoir dans cette enceinte et de lui dire avec un ancien : « Entrez, car les dieux « sont ici ! »

Oui, messieurs, ils sont partout, les dieux de l'intelligence et de la pensée, partout où l'on sent le besoin de leur présence, partout où ils sont évoqués dans le calme de la méditation studieuse. Essentiellement cosmopolites, les sciences ne sont pas comme les arts de l'imagination, l'apanage exclusif de telle ou telle latitude, de tel ou tel peuple. Il n'en est pas un seul qui ne puisse prétendre à jouir de leurs bienfaits, à s'associer à leurs triomphes. N'est-ce pas au moyen de la civilisation, sous l'influence des lumières, que cet empire a pu reproduire dans un siècle le long enfantement des monarchies européennes, et se déployer majestueusement depuis les bords de la Baltique jusqu'aux rives de l'Araxe? N'est-ce pas un signe certain, un indubitable effet des lumières que cette modération imperturbable, ce calme de la réflexion au milieu des triomphes, ce redoublement d'énergie dans le sein du malheur, ce développement progressif et continu de tous les élémens de la vie sociale?

Félicitons-nous, messieurs, du concours favorable des évènemens qui, à l'époque la plus brillante de notre histoire, a amené parmi nous l'homme le plus digne d'en apprécier les avantages. Qui mieux que lui pourrait se rendre compte de cet accord de la force physique et de la

force morale qui constitue les grands Etats, et seul les consolide? Que les scènes variées qui se sont offertes de toutes parts à ses yeux ne s'effacent pas de sa mémoire; qu'il se souvienne long-temps d'un pays où son mérite a été apprécié, ses talens reconnus, son caractère estimé à sa véritable mesure; qu'il dise à ses compatriotes, à l'Europe, qu'il a vu la Russie s'avançant dans la carrière que lui-même a illustrée, la Russie puissante au-dehors, tranquille au-dedans, unanime dans ses vœux, unanime dans son attachement pour son auguste monarque, alarmée du moindre danger quand il s'agit d'une tête aussi chère, sans crainte s'il était question de le défendre! Qu'il dise surtout à son généreux souverain que les liens du sang et de l'affection mutuelle attachent à nos destinées, que la Russie lui doit ce qu'elle préfère même à sa gloire, le bonheur individuel de l'homme de bien sur le trône et le spectacle touchant des vertus domestiques sous le dais des rois!

Discours prononcé par M. Alexandre de Humboldt à la séance extraordinaire de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, tenue le 16/28 *novembre* 1829.

Messieurs,

Si dans cette séance solennelle où se manifeste une nobe ardeur pour agrandir et honorer les travaux de l'intelligence humaine, j'ose en appeler à votre indulgence, ce n'est que pour remplir un devoir que vous m'avez imposé. Rentré dans ma patrie après avoir parcouru la crète glacée des Cordillères et les forêts des basses régions équinoxiales, rendu à l'Europe agitée, après avoir joui long-temps du calme de la nature et de l'aspect imposant de sa sauvage fécondité, j'ai reçu de cette illustre Académie, comme une marque publique de sa bienveillance, l'honneur de lui être agrégé. J'aime encore aujourd'hui à reporter ma pensée vers l'époque de ma vie où cette même voix éloquente que vous avez entendue à l'ouverture de cette séance, m'appela au milieu de vous, et sut, par d'ingénieuses fictions, presque me persuader d'avoir mérité la palme que

vous m'aviez accordée. Que j'étais loin alors de deviner que je ne siégerais sous votre présidence, monsieur, qu'en revenant des rives de l'Irtych, des confins de la Dzongarie chinoise et des bords de la mer Caspienne! Par l'heureux enchaînement des choses dans le cours d'une vie inquiète et quelquefois laborieuse, j'ai pu comparer les terrains aurifères de l'Oural et de la Nouvelle-Grenade, les formations soulevées de porphyre et de trachyte du Mexique avec celles de l'Altaï, les savanes (*Llanos*) de l'Orénoque avec ces steppes de la Sibérie méridionale qui offrent un vaste champ aux conquêtes paisibles de l'agriculture, à ces arts industriels qui, tout en enrichissant les peuples, adoucissent leurs mœurs et améliorent progressivement l'état des sociétés.

J'ai pu porter, en partie, les mêmes instrumens ou ceux d'une construction semblable, mais perfectionnés, aux rives de l'Obi et de l'Amazone. Pendant le long intervalle qui a séparé mes deux voyages, la face des sciences physiques, surtout de la géognosie, de la chimie et de la théorie électro-magnétique, a considérablement changé. De nouveaux appareils, j'oserais presque dire de nouveaux organes ont été créés, pour mettre l'homme dans un contact plus intime avec les forces mystérieuses qui animent l'œuvre de la création, et dont la lutte inégale, les perturbations apparentes sont sujettes à des lois éternelles. Si les voyageurs modernes peuvent soumettre à leurs observations, en peu de temps, un plus grand espace de la surface du globe, c'est aux progrès des sciences mathématiques et physiques, à la précision des instrumens, au perfectionnement des méthodes, à l'art de grouper les faits et de s'élever à des considérations générales, qu'ils doivent les avantages dont ils jouissent. Le voyageur met en œuvre ce qui, par l'influence bienfaisante des académies, par les études de la vie sédentaire, a été préparé dans le silence du cabinet. Pour juger avec justesse et avec équité le mérite des voyageurs des différentes époques, il faut connaître avant tout le degré de développement que l'astronomie pratique, les connaissances géognostiques, l'étude de l'atmosphère et l'histoire naturelle descriptive avaient acquis simultanément. C'est ainsi que l'état de culture plus ou moins florissant du grand domaine des

sciences doit se refléter dans le voyageur qui veut s'élever au niveau de son siècle; que les voyages entrepris pour étendre la connaissance physique du globe doivent, à différens âges, offrir un caractère individuel, la physionomie d'une époque donnée; qu'ils doivent être l'expression de l'état de culture que les sciences ont progressivement traversé.

En traçant ainsi les devoirs de ceux qui ont parcouru la même carrière que moi, et dont l'exemple souvent a ranimé mon ardeur dans des momens difficiles, j'ai signalé la source des faibles succès d'un dévouement que votre généreuse indulgence, messieurs, a daigné agrandir par des suffrages publics.

Terminant sous d'heureux auspices un voyage lointain entrepris par ordre d'un monarque magnanime, puissamment aidé des lumières de deux savans dont l'Europe apprécie les travaux, MM. Ehrenberg et Rose, je pourrais me borner ici à déposer devant vous l'hommage de ma vive et respectueuse reconnaissance; je pourrais solliciter de celui qui, très jeune encore, avait osé pénétrer dans ces *mystères* antiques (sources mémorables de la civilisation religieuse et politique de la Grèce) de me prêter le secours de l'art de bien dire, pour exprimer plus dignement les sentimens qui m'animent. Mais, je le sais, messieurs, le charme de la parole, dût-il même être d'accord avec la vivacité du sentiment, ne suffit point dans cette enceinte. Vous êtes chargés dans ce vaste empire de la grande et noble mission de donner une impulsion générale à la culture des sciences et des lettres, à encourager les travaux qui sont en harmonie avec l'état actuel des connaissances humaines, à vivifier et à agrandir la pensée dans le domaine des hautes mathématiques, de la physique du monde, dans celui de l'histoire des peuples, éclairée par les monumens des différens âges. Vos regards se portent en avant sur la carrière qui reste à parcourir, et le tribut de reconnaissance que je viens vous offrir, le seul digne de votre institution, est l'engagement solennel que je prends de rester fidèle à la culture des sciences jusqu'au dernier stade d'une carrière déja avancée, d'explorer sans cesse la nature, et de poursuivre une route tracée par vous et vos illustres devanciers.

Cette communauté d'action dans les fortes études, le secours réciproque que se portent les différens embranchemens de l'entendement humain, les efforts tentés à la fois dans les deux continens et dans l'immensité des mers, ont imprimé un mouvement rapide aux sciences physiques, comme, après des siècles de barbarie, la simultanéité des efforts en a imprimé aux progrès de la raison. Heureux le pays dont le gouvernement accorde une auguste protection aux lettres et aux beaux-arts qui ne charment pas uniquement l'imagination de l'homme, mais augmentent aussi sa puissance intellectuelle et vivifient les nobles pensées; aux sciences physiques et mathématiques, qui influent si heureusement sur le développement de l'industrie et de la prospérité publique; au zèle des voyageurs qui s'efforcent de pénétrer dans les régions inconnues, ou d'examiner les richesses du sol de la patrie, de préciser par des mesures la connaissance utile de sa configuration. Rappeler ici une faible partie de ce qui s'est fait dans l'année qui va se terminer, c'est rendre au prince un hommage qui, par sa simplicité même, ne saurait lui déplaire.

Pendant qu'entre l'Oural, l'Altaï et la mer Caspienne nous avons, par de communs efforts, MM. Rose, Ehrenberg et moi, examiné la constitution géognostique du sol, les rapports de sa hauteur et de ses dépressions, indiqué par des mesures barométriques les variations du magnétisme terrestre à différentes latitudes (surtout les accroissemens de l'inclinaison et de l'intensité des forces magnétiques), la température de l'intérieur du globe, l'état d'humidité de l'atmosphère au moyen d'un instrument psychrométrique, qui n'avait point encore été employé dans un voyage lointain, enfin la position astronomique de quelques lieux, la distribution géographique des végétaux et de plusieurs groupes peu étudiés jusqu'ici du règne animal; de savans et intrépides voyageurs ont affronté les dangers que présentent les cîmes neigeuses de l'Elbrouz et de l'Ararat.

Je me félicite de voir heureusement retourné dans le sein de l'Académie celui dont nous venons de recueillir des notions précieuses sur les variations horaires de l'aiguille aimantée, et à qui les sciences doivent (à côté d'ingénieuses et délicates recherches sur la cristallographie)

la découverte de l'influence de la température sur l'intensité des forces électro-magnétiques. M. Kupffer revient depuis peu de ces Alpes du Caucase où, à la suite de longues migrations de l'espèce humaine, dans le grand naufrage des peuples et des langues, se sont réfugiés tant de races diverses. Au nom de ce voyageur, notre savant confrère, se joint par l'analogie des efforts le nom du physicien qui a lutté avec une noble persévérance, sur la pente de l'Ararat, regardé comme le sol classique des premiers et vénérables souvenirs de l'histoire, avec les obstacles qu'opposent à la fois l'épaisseur et la mollesse des neiges éternelles. Je craindrais presque de blesser la modestie du père, en ajoutant que M. Parrot, le voyageur de l'Ararat, soutient dignement dans les sciences l'éclat d'une célébrité héréditaire.

Dans les régions plus orientales de l'empire, illustrées à jamais par les travaux de Pallas, mon compatriote, (pardonnez, messieurs, si j'ose réclamer pour la Prusse une partie de cette gloire qui peut enorgueillir deux nations à la fois!) dans les montagnes de l'Oural et de Kolyvan, nous avons suivi les traces encore récentes des expéditions scientifiques de MM. Ledebour, Meyer et Bunge, de MM. Hoffmann et Helmerssen. La belle et nombreuse flore de l'Altaï a déja enrichi l'établissement botanique dont s'honore cette capitale, et qui s'est élevé, comme par enchantement, grace au zèle infatigable et éclairé de son directeur, au rang des premiers jardins botaniques de l'Europe. Le monde savant attend avec impatience la publication de la flore de l'Altaï, dont le docteur Bunge lui-même, dans les environs de Zméïnogorsk, a pu montrer à mon ami, M. Ehrenberg, quelques productions intéressantes. C'était sans doute la première fois qu'un voyageur de l'Abyssinie, de Dongola, du Sinaï et de la Palestine eût gravi les montagnes de Riddersky couvertes de neiges perpétuelles.

La description géognostique de la partie méridionale de l'Oural a été confiée à deux jeunes savans, MM. Hoffmann et Helmerssen, dont l'un a fait connaître le premier avec précision les volcans de la mer du Sud. Ce choix est dû à un ministre éclairé, ami des sciences et de ceux qui les cultivent, M. le comte de Cancrin, dont les soins affec-

tueux et la prévoyante activité nous ont laissé, à mes collaborateurs et à moi, un souvenir ineffacable. MM. Helmerssen et Hoffmann, élèves de la célèbre école de Dorpat, ont étudié pendant deux ans avec succès les divers embranchemens des monts d'Oural, depuis le grand Taganaï et les granits de l'Iremel jusqu'au-delà du plateau de Gouberlinsk, qui se lie, plus au sud, aux monts Mougodjares et à l'Oust-Ourt entre le lac Aral et le bassin de la mer Caspienne. C'est là que la rigueur de l'hiver n'a point empêché M. Lemm de faire les premières observations astronomiques précises qu'on ait obtenues de cette contrée aride et inhabitée. Nous avons eu la vive satisfaction d'être accompagnés, pendant un mois, de MM. Hoffmann et Helmerssen, et ce sont eux qui nous ont montré les premiers, près de Griasnouchinskaïa, une formation d'amygdaloïdes volcaniques, les seules que l'on connaisse jusqu'ici dans cette longue chaîne de l'Oural qui sépare l'Europe de l'Asie, qui offre sur sa pente orientale les plus abondantes éruptions de métaux, et qui renferme, soit en filons, soit dans des attérissemens, l'or, le platine, l'osmiure d'iridium, le diamant, découvert par le comte Polier dans des alluvions à l'ouest de la haute montagne de Catchcanar, le zircon, le saphir, l'améthyste, le rubis, la topaze, le béryl, le grenat, l'anatase reconnu par M. Rose, la ceylanite et d'autres substances précieuses des Grandes-Indes et du Brésil.

Je pourrais étendre la liste des travaux importans de la présente année du règne de sa majesté, en parlant des opérations trigonométriques de l'Ouest, qui par la réunion des travaux de MM. les généraux Schubert et Tenner, et du grand astronome de Dorpat, M. Struve, vont révéler sur une immense échelle la figure de la terre; de la constitution géologique du lac Baïkal, illustrée par M. Hess; de l'expédition magnétique de MM. Hansteen, Erman et Dowe, justement célébrée dans toute l'Europe, la plus étendue et la plus courageuse que l'on ait jamais entreprise par terre (depuis Berlin et Christiania jusqu'au Kamtchatka, où elle se rattache aux grands travaux des capitaines Wrangel et Anjou); enfin de la circumnavigation du globe, qu'a exécutée, par ordre du souverain, le capitaine Lutke, voyage fécond en beaux résultats astro-

nomiques, physiques, botaniques et anatomiques, par la coopération de trois excellens naturalistes le docteur Mertens, le baron de Kittliz et M. Postels.

J'ai entrepris de signaler cette communauté d'efforts par lesquels plusieurs parties de l'empire ont été explorées, en y portant l'appui des connaissances modernes, celui de nouveaux instrumens, de nouvelles méthodes, d'aperçus fondés sur l'analogie de faits jadis inconnus. C'est aussi par une communauté d'intérêts que, lancé encore une fois dans la carrière des voyages, j'ai dû me plaire à orner mon discours de noms qui sont devenus chers à la science. Après avoir admiré la richesse des productions minérales, les merveilles de la nature physique, on aime à signaler (c'est un devoir bien doux à remplir, dans une terre étrangère, au milieu de l'assemblée qui m'écoute) les richesses intellectuelles d'une nation, les travaux de ces hommes utiles et désintéressés dans leur dévouement pour les sciences, qui parcourent leur patrie, ou, dans la solitude devancent par la pensée, préparent par la voie du calcul et de l'expérience, les découvertes des générations futures.

Si, comme nous venons de le prouver par des exemples récens, la vaste étendue de l'empire de Russie, qui dépasse la partie visible de la lune, exige le concours d'un grand nombre d'observateurs, cette même étendue offre aussi des avantages d'un autre genre qui vous sont connus depuis long-temps, messieurs, mais qui, dans leur rapport avec les besoins actuels de la physique du globe, ne me paraissent pas assez généralement appréciés. Je ne parlerai pas de cette immense échelle sur laquelle, depuis la Livonie et la Finlande jusqu'à la mer du Sud qui baigne l'Asie orientale et l'Amérique russe, on peut étudier sans franchir les limites d'un même empire, le gisement et la formation des rochers de tous les âges; les dépouilles de ces animaux pélagiques que d'anciennes révolutions de notre planète ont enfouis dans le sein de la terre, les ossemens gigantesques des quadrupèdes terrestres dont les analogues sont perdus, ou ne vivent que dans la région des tropiques; je ne fixerai pas l'attention de cette assemblée sur les secours que la géographie des plantes et des animaux (science à peine encore ébauchée) tirera un jour

d'une connaissance spécifique plus approfondie de la distribution climatérique des êtres organisés, depuis les régions heureuses de la Chersonèse et de la Mingrélie, depuis les frontières de la Perse et de l'Asie-Mineure jusqu'aux tristes bords de l'Océan glacial; je m'arrête de préférence à ces phénomènes variables dont la périodicité régulière, constatée avec la rigoureuse précision des observations astronomiques, conduirait immédiatement à la découverte des grandes lois de la nature.

Si l'on avait connu dans le sein de l'école d'Alexandrie et à l'époque brillante des Arabes (les premiers maîtres dans l'art d'observer et d'interroger la nature par la voie des expériences), les instrumens qui sont dus au grand siècle de Galilée, de Huyghens et de Fermat, nous saurions aujourd'hui par des observations comparatives, si la hauteur de l'atmosphère, la quantité d'eau qu'elle renferme et qu'elle précipite, la température moyenne des lieux, ont diminué depuis des siècles. Nous connaîtrions les changemens séculaires de la charge électro-magnétique de notre planète, et les modifications que peut avoir éprouvées, soit par une augmentation de rayonnement, soit par des mouvemens volcaniques intérieurs, la température des différentes couches du globe croissant en raison de la profondeur; nous connaîtrions enfin les variations du niveau de l'Océan, les perturbations partielles que cause la pression barométrique dans l'équilibre des eaux, la fréquence relative de certains vents dépendant de la forme et de l'état de surface des continens. M. Ostrogradsky soumettrait à ses profonds calculs ces données accumulées depuis des siècles, comme il a résolu récemment avec succès un des problèmes les plus difficiles de la propagation des ondes.

Malheureusement dans les sciences physiques la civilisation de l'Europe ne date pas de très loin. Nous sommes, comme les prêtres de Saïs le disaient des Hellènes, un peuple nouveau. L'invention presque simultanée de ces organes qui nous rapprochent du monde extérieur, du télescope, du thermomètre, du baromètre, du pendule et de cet autre instrument, le plus général et le plus puissant de tous, le calcul infinitésimal, date à peine de trente lustres. Dans ce conflit des forces de la nature, conflit qui

ne détruit pas la stabilité, les variations périodiques ne semblent pas dépasser de certaines limites : elles font osciller (du moins dans l'état actuel des choses, depuis les grands cataclysmes qui ont enseveli tant de générations d'animaux et de plantes) le système entier autour d'un état moyen d'équilibre. Or, la valeur du changement périodique est déterminée avec d'autant plus de précision, que l'intervalle entre les observations extrêmes embrasse un plus grand nombre d'années.

C'est aux corps scientifiques qui se renouvellent et se rajeunissent sans cesse, c'est aux Académies, aux Universités, aux diverses Sociétés savantes répandues en Europe, dans les deux Amériques, à l'extrémité méridionale de l'Afrique, aux Grandes-Indes et dans cette Australie, naguère si sauvage, où déja s'élève un temple d'Uranie, qu'il appartient de faire observer régulièrement, mesurer, surveiller pour ainsi dire, ce qui est variable dans l'économie de la nature. L'illustre auteur de la mécanique céleste a souvent exprimé verbalement la même pensée au sein de l'Institut où j'ai eu le bonheur de siéger avec lui pendant dix-huit ans.

Les peuples occidentaux ont porté dans les différentes parties du monde ces formes de civilisation, ce développement de l'entendement humain dont l'origine remonte à l'époque de la grandeur intellectuelle des Grecs et à la douce influence du christianisme. Divisés de langages et de mœurs, d'institutions politiques et religieuses, les peuples éclairés ne forment de nos jours (et c'est un des plus beaux résultats de la civilisation moderne) qu'une seule famille, dès qu'il s'agit du grand intérêt des sciences, des lettres et des arts, de tout ce qui, naissant d'une source intérieure, du fond de la pensée et du sentiment, élève l'homme au-dessus des besoins vulgaires de la société.

Dans cette noble communauté d'intérêts et d'action, la plupart des problèmes importans qui ont rapport à la physique de la terre et que j'ai signalés plus haut, peuvent sans doute devenir l'objet de recherches simultanées, mais l'immense étendue de l'empire russe en Europe, en Asie et en Amérique, offre des avantages particuliers et locaux, bien dignes d'occuper un jour les

méditations de cette illustre Société. Une impulsion donnée de si haut produirait une heureuse activité parmi les physiciens observateurs dont s'honore votre patrie. J'ose signaler ici et recommander à votre surveillance spéciale, messieurs, trois objets qui ne sont pas (comme on le disait jadis en méconnaissant l'enchaînement des connaissances humaines) de pure spéculation théorique, mais qui touchent de près aux besoins matériels de la vie.

L'art nautique dont l'enseignement, encouragé par d'augustes suffrages, a pris (sous la direction d'un grand navigateur) un si heureux développement dans ce pays; l'art nautique réclame depuis des siècles une connaissance précise des variations du magnétisme terrestre en déclinaison, inclinaison et intensité des forces, car la déclinaison de l'aiguille en différens parages, dont l'appréciation est plus exclusivement requise par les marins, est intimement liée en théorie aux deux autres élémens, l'inclinaison et l'intensité mesurée par des oscillations. A aucune époque antérieure la connaissance des variations du magnétisme terrestre n'a fait des progrès aussi rapides que depuis trente ans. Les angles que forme l'aiguille avec la verticale et le méridien du lieu, l'intensité des forces dont j'ai eu le bonheur de reconnaître l'accroissement de l'équateur au pôle magnétique, les variations horaires de l'inclinaison, de la déclinaison et de l'intensité, modifiées souvent par des aurores boréales, des tremblemens de terre et des mouvemens mystérieux dans l'intérieur du globe, les affollemens ou perturbations non périodiques de l'aiguille que j'ai désignées dans un long cours d'observations, par le nom d'orages magnétiques, sont devenus tour à tour l'objet des plus laborieuses recherches. Les grandes découvertes d'Oerstedt, d'Arago, d'Ampère, de Seebeck, de Morichini et de mistriss Somerville nous ont révélé les rapports mutuels du magnétisme avec l'électricité, la chaleur et la lumière solaire. Ce ne sont plus trois métaux le fer, le nickel et le cobalt qui deviennent aimant. L'étonnant phénomène du magnétisme de rotation, que mon illustre ami, M. Arago, a fait connaître le premier, nous montre presque tous les corps de la nature transitoirement susceptibles d'actions électro-magnétiques. L'empire de Russie est le seul pays de la terre traversé par deux

lignes sans déclinaison, c'est-à-dire sur lesquelles l'aiguille est dirigée vers les pôles de la terre. L'une de ces deux lignes, dont la position et le mouvement périodique de translation de l'est à l'ouest, sont les élémens principaux d'une théorie future du magnétisme terrestre, passe d'après les dernières recherches de MM. Hansteen et Erman entre Mourom et Nijneï-Novgorod, la seconde quelques degrés à l'est d'Irkoutsk entre Parchinskaïa et Iarbinsk. On ne connaît point encore leur prolongement vers le nord, ou la rapidité de leur mouvement vers l'occident. La physique du globe réclame le tracé complet des deux lignes sans déclinaison et d'intensité sur tous les points où MM. Hansteen, Erman et moi, nous avons observé en Europe, entre Saint-Pétersbourg, Cazan et Astrakhan, dans l'Asie septentrionale entre Iekaterinbourg Miask, Oust-Kaménogorsk, Obdorsk et Iakoutsk. Ces résultats ne peuvent être obtenus par des étrangers qui traversent le pays dans une seule direction et à une seule époque. Il faudrait arrêter un système d'observations sagement combinées, suivies pendant un long espace de temps et confiés à des savans établis dans le pays. Saint-Pétersbourg, Moscou et Cazan sont heureusement placés très près de la première ligne sans déclinaison qui traverse la Russie d'Europe. Kiakhta et Verkhné-Oudinsk offrent des avantages pour la seconde ligne, celle de Sibérie. Lorsqu'on réfléchit sur la précision comparative des observations faites sur mer et sur terre, à l'aide des instrumens de Borda, de Bessel et de Gambez, on se persuade aisément que la Russie, par sa position, pourrait dans l'espace de vingt ans, faire faire des progrès gigantesques à la théorie du magnétisme. En me livrant à ces considérations, je ne suis, pour ainsi dire, que l'interprète de vos propres vœux, messieurs. L'empressement avec lequel vous avez accueilli la prière que je vous adressai, il y a sept mois, relative aux observations correspondantes des variations horaires faites à Paris, à Berlin, dans une mine à Freyberg et à Cazan par le savant et laborieux astronome M. Simonov, a prouvé que l'Academie impériale secondera dignement les autres Académies de l'Europe dans l'épineuse mais utile recherche de la périodicité de tous les phénomènes magnétiques.

Si la solution du problème que je viens de signaler est également importante pour l'histoire physique de notre planète et les progrès de l'art nautique, le second objet dont je dois vous entretenir, messieurs, et pour lequel l'étendue de l'empire présente d'immenses avantages, tient plus immédiatement à des besoins généraux, au choix des cultures, à l'étude de la configuration du sol, de la connaissance exacte de l'humidité de l'air qui décroît visiblement avec la destruction des forêts et la diminution de l'eau des lacs et des rivières. Le premier et le plus noble but des sciences gît sans doute en elles-mêmes, dans l'agrandissement de la sphère des idées, de la force-intellectuelle de l'homme. Ce n'est pas au sein d'une académie comme la vôtre, sous le monarque qui règle les destinées de l'empire, que la recherche des grandes vérités physiques a besoin de l'appui d'un intérêt matériel et extérieur, d'une application immédiate aux besoins de la vie sociale : mais lorsque les sciences, sans dévier de leur noble but primitif, peuvent s'enorgueillir de cette influence directe sur l'agriculture et les arts industriels (trop exclusivement appelés utiles), il est du devoir du physicien de rappeler ces rapports entre l'étude et l'accroissement des richesses territoriales.

Un pays qui s'étend sur plus de 135 degrés de longitude, depuis la zone heureuse des oliviers jusqu'aux climats où le sol n'est couvert que de plantes licheneuses, peut avancer, plus que tout autre, l'étude de l'atmosphère, la connaissance des températures moyennes de l'année et, ce qui est bien plus important pour le cycle de la végétation, celle de la distribution de la chaleur annuelle entre les différentes saisons. Joignez à ces données, pour obtenir un groupe de faits intimement liés entre eux, la pression variable et le rapport de cette pression avec les vents dominans et la température, l'étendue des variations horaires du baromètre (variations qui, sous les tropiques, transforment un tube rempli de mercure en une espèce d'horloge de la marche la plus imperturbable), l'état hygrométrique de l'air et la quantité annuelle des pluies, si importante à connaître pour les besoins de l'agriculture. Lorsque les inflexions variées des lignes isothermes ou d'égale chaleur seront tracées, des observations précises et

continuées au moins pendant cinq ans dans la Russie d'Europe, et en Sibérie ; lorsqu'elles seront prolongées jusqu'aux côtes occidentales de l'Amérique où résidera bientôt un excellent navigateur, le capitaine Wrangel, la science de la distribution de la chaleur à la surface du globe et dans les couches accessibles à nos recherches, sera basée sur des fondemens solides.

Le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique du Nord, vivement intéressé aux progrès de la population et d'une culture variée de plantes utiles, a senti depuis long-temps les avantages qu'offre l'étendue de ses possessions depuis l'Atlantique jusqu'aux Montagnes Rocheuses, depuis la Louisiane et la Floride, où se cultive le sucre, jusqu'aux lacs du Canada. Des instrumens météorologiques comparés entre eux, ont été distribués sur un grand nombre de points dont le choix a été soumis à une discussion approfondie, et les résultats annuels réduits à un petit nombre de chiffres sont publiés par un comité central, qui surveille l'uniformité des observations et des calculs. J'ai déja rappelé dans un mémoire, où je discute les causes générales dont dépendent les différences des climats par une même latitude, sur quelle grande échelle ce bel exemple des Etats-Unis pourrait être suivi dans l'empire de Russie.

Nous sommes heureusement loin de l'époque où les physiciens croyaient connaître le climat d'un lieu lorsqu'ils connaissaient les extrêmes de température qu'atteint le thermomètre en hiver et en été. Une méthode uniforme fondée sur le choix des heures et au niveau des connaissances acquises récemment sur les vraies moyennes des jours, des mois et de l'année entière, remplacera les méthodes anciennes et vicieuses. Par ce moyen, plusieurs préjugés sur le choix des cultures, sur la possibilité de planter la vigne, le mûrier, les arbres fruitiers, le maronnier ou le chêne, disparaîtront dans certaines provinces de l'empire. Pour l'étendre aux parties les plus éloignées, on pourra compter sur la coopération de beaucoup de jeunes officiers très instruits, dont s'honore le corps des mines, sur celle des médecins animés de zèle pour les sciences physiques, et sur les élèves de cette excellente institution, l'école des voies de communication, dans laquelle de fortes

études mathématiques font naître comme un tact instinctif d'ordre et de précision.

A côté des deux objets de recherches que nous venons d'examiner dans leurs rapports avec l'étendue de l'empire (le magnétisme terrestre et l'étude de l'atmosphère qui conduit en même temps à l'aide des hauteurs moyennes du baromètre, à la connaissance perfectionnée de la configuration du sol) je placerai, en terminant, un troisième genre de recherches d'un intérêt plus local, quoique lié aux plus grandes questions de la géographie physique. Une partie considérable de la surface du globe, autour de la mer Caspienne, se trouve inférieure au niveau de la mer Noire et de la Baltique. Cette dépression soupçonnée depuis plus d'un siècle, mesurée par les travaux pénibles de MM. Parrot et Engelhardt, peut être rangée parmi les phénomènes géognostiques les plus étonnans. La détermination exacte de la hauteur barométrique moyenne annuelle de la ville d'Orenbourg, due à MM. Hoffmann et Helmerssen; un nivellement à Gouriev, port oriental de la mer Caspienne; des mesures correspondantes prises pendant plusieurs mois dans ces deux lieux, enfin les observations que nous avons faites récemment à Astrakhan et à l'embouchure du Volga, correspondant à la fois à Sarepta, Orenbourg, Cazan et Moscou, pourront servir (lorsque toutes les données seront réunies et calculées avec rigueur) à vérifier la hauteur absolue de ce bassin intérieur.

Sur la côte septentrionale de la mer Caspienne tout paraît indiquer aujourd'hui un abaissement progressif du niveau des eaux, mais sans ajouter trop de foi au rapport de Hanway (ancien voyageur anglais, d'ailleurs très estimable) sur les accroissemens et les décroissemens périodiques, on ne saurait nier les envahissemens de la mer Caspienne du côté de l'ancienne ville de Terk et au sud de l'embouchure de Cyrus, où des troncs d'arbres épars (restes d'une forêt), se trouvent constamment inondés. L'îlot de Pogorélaïa Plita, au contraire, semble croître et s'élever progressivement au-dessus des flots qui le couvraient il y a peu d'années, avant le jet des flammes que des navigateurs ont aperçu de loin.

Pour résoudre solidement les grands problèmes relatifs à la dépression, peut-être variable, du niveau des

eaux et de celui du bassin continental de la mer Caspienne, il serait à désirer qu'on traçât dans l'intérieur des terres, autour de ce bassin dans les plaines de Sareptol, d'Ouralsk, et d'Orenbourg, une *ligne de sonde,* en réunissant les points qui sont exactement au niveau de la Baltique et de la mer Noire, que l'on constatât par des marques placées sur les côtes dans tout le pourtour de la mer Caspienne (à l'instar des marques placées presque depuis un siècle sur les côtes de Suède par les soins de l'Académie de Stockholm), s'il y a un abaissement général ou partiel, continu ou périodique des eaux, ou si plutôt (comme le soupçonne pour la Scandinavie le grand géognoste, M. Léopold de Buch) une partie du continent s'élève ou se déprime par des causes volcaniques agissant à d'immenses profondeurs dans l'intérieur du globe. L'isthme montueux du Caucase composé en partie de trachyte et d'autres roches, qui doivent leur origine indubitablement au feu des volcans, borde la mer Caspienne à l'ouest, tandis qu'elle est entourée à l'est de formations tertiaires et secondaires qui s'étendent vers ces contrées d'antique célébrité, dont l'Europe doit la connaissance à l'important ouvrage du baron de Meyendorff.

Dans ces considérations générales que je soumets à vos lumières, messieurs, j'ai tâché d'indiquer quelques-uns des avantages que l'histoire physique du globe peut tirer de la position et de l'étendue de cet empire. J'ai exposé les idées dont j'ai été vivement occupé à la vue des régions que je viens de visiter. Il m'a paru plus convenable de rendre un hommage public à ceux qui, sous les auspices du gouvernement, ont suivi la même carrière que moi, et de fixer les regards sur ce qui reste à faire pour les progrès des sciences et la gloire de votre patrie, que de parler de mes propres efforts et de resserrer dans un cadre étroit les résultats d'observations qui doivent encore être comparées à la grande masse des données partielles que nous avons recueillies.

J'ai rappelé dans ce discours l'étendue de pays qui sépare la ligne sans variation magnétique à l'est du lac Baïkel du bassin de la mer Caspienne, des vallées du Cyrus et des sommets glacés de l'Ararat. A ces noms la pensée se porte involontairemnt vers cette lutte récente dans la-

quelle la modération du vainqueur a agrandi la gloire des armes; qui a ouvert de nouvelles voies au commerce et a affermi la délivrance de cette Grèce, berceau long-temps abandonné de la civilisation de nos ancêtres. Mais ce n'est point dans cette enceinte paisible que je dois célébrer la gloire des armes. Le monarque auguste qui a daigné m'appeler dans ce pays et sourire à mes travaux, se présente à ma pensée comme un génie pacificateur. Vivifiant par son exemple tout ce qui est vrai, grand et généreux, il s'est plu, dès l'aurore de son règne, à protéger l'étude des sciences qui nourrissent et fortifient la raison, celle des lettres et des arts, qui embellissent la vie des peuples.

Extrait de la notice annuelle des travaux de la Société de géographie lue dans sa séance publique, le 11 *décembre* 1829, par M. de Larenaudière, secrétaire général de la commission centrale.

Messieurs,

« Pendant l'année qui vient de s'écouler votre histoire s'est encore mêlée à celle de la science; vous vous êtes associés par de nobles encouragemens à de grands travaux géographiques. Le prix fondé pour la découverte la plus importante est échu à l'une des plus utiles et des plus heureuses entreprises des temps modernes. Deux jalons avaient été posés par Hearne et Mackenzie sur les rivages hyperboréens de l'Amérique, le capitaine Parry avait reconnu de son côté les anciennes découvertes de Bylot, de Baffin, de Middleton et de Fox ainsi qu'une partie de la presqu'île Melville. Mais d'immenses lacunes restaient à remplir, le capitaine Franklin et le docteur Richardson les ont en grande partie comblées; grace à leur zèle et à leurs talens le tracé des côtes nord du nouveau monde depuis la pointe Beechey jusqu'au cap Turnagain a été inscrit sur nos cartes. En accordant au premier la médaille d'or, et au second la mention la plus honorable, vous avez dignement apprécié l'importance de tels résultats, rehaussés par

de nombreuses observations scientifiques. Votre suffrage s'est réuni à celui des deux mondes.

« De plus modestes travaux sont venus se présenter à votre examen. Trois mémoires sur le nivellement d'une partie hydrographique de la France ont été soumis au concours. L'un d'eux, le n° 1, ayant pour auteur M. Lepeudry et pour sujet le nivellement de la rivière de l'Aisne entre Evergnicourt et l'Oise, a mérité vos suffrages.

« Aux différens prix que vous aviez déja proposés et qui sont restés sur votre programme, vous en avez ajouté un d'une haute importance géographique. Il est destiné au premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu designé sur nos cartes sous le nom de Marawi. On demande à ce voyageur de nombreux renseignemens et des observations précises. Là sont de grands périls à affronter et de grandes conquêtes à faire. Ne désespérons pas qu'un de nos compatriotes n'accomplisse cette tâche difficile. La France est en veine de bonheur. Quand on a pénétré dans Tembouctou on ne compte plus avec les obstacles, et les points les moins accessibles de l'Afrique semblent appartenir à la courageuse persévérance.

« A ce nom de Tembouctou qui s'associe intimement avec celui de M. Caillé, s'éveille votre impatiente curiosité. Le récit de ce courageux explorateur est sur le point de paraître; encore quelques jours et vous pourrez traverser l'Afrique avec lui et le suivre sur un sol que le pied de l'Européen n'a point encore foulé. Terres et peuples, mœurs et langages, beaucoup de choses seront nouvelles dans ce voyage qui réunit l'attrait du merveilleux à l'intérêt de la science. Cette dernière n'est pas oubliée. Le récit de M. Caillé est accompagné de notes qui servent à éclaircir plus d'une difficulté. Elles sont dues à M. Jomard, qui a fait de l'Afrique l'objet d'une étude spéciale.

« D'autres contrées musulmanes d'un accès plus facile ont été explorées par plusieurs de nos collègues. La Turquie l'Egypte et la Nubie ont été long-temps habitées et parcourues par M. Rifaud dans un but scientifique. Là, semblent inépuisables les richesses de la nature et les débris d'une civilisation qui touche aux premiers âges. Aussi les abondantes récoltes faites par d'habiles voyageurs, et surtout par cette immortelle expédition d'Egypte, l'honneur de la France,

n'ont pas empêché M. Rifaud de réunir les matériaux d'un grand ouvrage. Ses dessins sont nombreux; beaucoup d'entre eux ont le mérite de faire connaître des choses nouvelles. Les antiquités, l'histoire naturelle, auront à gagner par la publication de ses travaux.

« Ceux de M. Fontanier doivent vous intéresser à plus d'un titre. Ils sont spécialement géographiques et répondent souvent aux questions dont vous lui avez remis la solution. « Nous proposant de rendre compte de la relation que publie en ce moment ce savant voyageur, nous passerons sous silence cette partie de la notice.

M. le secrétaire général s'occupe successivement des voyages ou excursions dans quelques contrées de l'Orient, de MM. Vidal, Guys, et Jouannin, et arrive à une exploration d'une toute autre importance, celle de l'*Astrolabe*.

« La société de géographie, dit-il, s'est trop souvent associée à cette mémorable campagne pour n'en pas rappeler les résultats dans une de ses réunions solennelles. M. d'Urville, digne successeur de MM. de Freycinet et Duperrey, s'est attaché surtout à reprendre la suite des opérations de M. d'Entrecasteaux. Les siennes ont commencé sur les côtes de la Nouvelle Zélande, dont un développement de 400 lieues a été tracé. Des baies, des îles, des canaux qui n'avaient pas été indiqués, sont venus se placer sur les cartes de l'*Astrolabe*; elles constatent encore comme un fait nouveau que l'île nord de la Nouvelle Zélande est presque divisée en deux par un isthme très étroit. Dans cette expédition, la reconnaissance des îles Fidji, qui reçurent le nom national de Viti, présentent un fil d'opérations habilement liées entre elles, et dont le résultat détermine la position et les contours de cent vingt îles ou îlots dont quelques-uns étaient inconnus. Les îles les plus méridionales de l'archipel du St.-Esprit sont observées. On fait la géographie des îles Loyalty, et le travail du navigateur français remplit cette lacune que les Anglais avaient laissé subsister dans l'hydrographie de cet archipel. Parmi les reconnaissances complètes ou détaillées, il faut citer celles des îles Langhlan, de la partie orientale des îles Dublon, des îles Elivi, de la côte méridionale de la Nouvelle Bretagne, et de cette longue suite de rivages entre le dé-

troit de Dampier et la baie de Geelwink, qui bornent la Nouvelle Guinée dans la partie du nord.

En masse, l'expédition de l'*Astrolabe* procure à la géographie et à l'hydrographie la reconnaissance détaillée de près de 1000 lieues de côtes les moins connues du globe, et offre la position de près de 200 îles ou îlots, dont 70 à 80 n'avaient encore figuré sur aucune carte.

«Les résultats de ce voyage sous les rapports géologiques et de l'histoire naturelle intéressent aussi la géographie physique à laquelle ils se rattachent. MM. Quoy et Gaimard, naturalistes de l'expédition, ont exécuté ces travaux avec le zèle et le talent dont ils avaient déja donné des preuves. Les collections qu'ils ont faites, les espèces nouvelles qu'ils ont recueillies, sont considérables, elles surpassent celles de leurs prédécesseurs: eux mêmes qui avaient donné le droit d'être exigeans à leur égard, se sont surpassés.

«Si, comme navigateurs, la science doit féliciter le capitaine d'Urville et les habiles officiers de l'*Astrolabe*, la France, comme citoyens, a des éloges à leur offrir. Ils ont eu le bonheur d'acquitter sa dette envers une grande infortune. Ils ont reconnu les tristes parages où disparurent les bâtimens de La Pérouse: ils ont vu à travers les eaux transparentes les restes disséminés de cette expédition. Mais si des débris inanimés ont révélé le lieu du naufrage, pas un débris vivant n'est venu consoler leurs regards, pas une voix française n'a répondu à la leur. Instruits par un silence de mort, ils ont payé aux mânes de nos malheureux compatriotes le tribut de leur douleur et de nos regrets, et Vanikoro a vu les hommes de la France de Charles X élever sur son rivage un monument de deuil aux hommes de la France de Louis XVI. Un cénotaphe placé sur un point au milieu du grand Océan est donc aujourd'hui le seul résultat de quarante années de recherches. »

M. le secrétaire passe successivement en revue les actes de la Société, les communications qui lui ont été faites et les principaux travaux géographiques de ses membres. On apprend avec plaisir que l'orographie de l'Europe par M. Bruguière est sur le point de paraître. Cet important ouvrage d'un homme aussi savant que modeste est attendu avec une curiosité toute scientifique. Il a été imprimé aux frais de la Société, et forme le troisième volume

de ses mémoires. Ce ne sera pas le moins intéressant. Nous rendrons compte incessamment de quelques-uns des ouvrages honorablement mentionnés par le savant secrétaire de la société. La liste en est un peu longue; on voit que M. de Larenaudière était dans ses jours d'indulgence. Sa place le voulait ainsi. Il ne se montre pas toujours d'aussi bonne composition, et nous n'avons garde de lui en faire un reproche. En parlant de la statistique, il a signalé comme des modèles à suivre, les grands travaux de M. le comte de Chabrol et de M. Balbi, et a fait voir l'utile influence que de telles compositions exerçaient sur les progrès de cette branche de la science qui prend tous les jours un caractère plus élevé et plus philosophique.

Interprète des regrets de la société, M. le secrétaire termine son rapport en payant à la mémoire de MM. Pacho et de Rossel un tribut d'éloges légitimes. Lui-même avait déja publié sur la vie et les travaux de l'explorateur la Cyrénaique, une excellente notice, dont les principaux traits se trouvent dans le N° 37 des *Annales*. Nous allons transcrire ici les lignes consacrées au savant navigateur.

« M. de Rossel, dit M. Larenaudière, entré dans la marine au sortir de l'enfance, se fit un nom militaire dans les combats des années 1781 et 1782. Une autre gloire lui était réservée, celle de la science; gloire pure de tout souvenir amer et chère à l'humanité. Apprécié par le général d'Entrecasteaux, il fit avec lui cette grande campagne à la recherche de La Pérouse, ordonnée par Louis XVI. Gardien des matériaux réunis pendant cette longue et savante exploration, il eut le bonheur de les conserver sur une terre ennemie et de les rendre à la France enrichis du fruit de ses observations et de ses propres recherches. De la publication de ce voyage et du bel atlas qui l'accompagne, date le nouvel essor de l'hydrographie parmi nous; ses brillans progrès sont attestés par les grands monumens publiés dans le cours des dernières années.

« L'entrée de M. Rossel au dépôt de la marine fut une conquête du talent, et cependant ce savant navigateur se crut obligé de justifier un tel choix comme s'il eût manqué de titres. On sait avec quel zèle, quel dévouement, il a contribué au développement et à l'éclat de ce bel établissement où ses efforts étaient partagés par des collaborateurs

ses anciens camarades, ses émules, ses amis, en tout dignes de lui.

« L'académie des sciences et le bureau des longitudes garderont long-temps le souvenir de son utile coopération. Ils consigneront dans leur histoire l'influence de ses écrits sur les progrès de l'art de la navigation et de l'astronomie nautique.

« M. de Rossel vit dans la Société de géographie un établissement éminemment utile; il fut un de ses fondateurs. Il est resté constamment attaché à la sagesse de ses institutions primitives, à la pensée qui l'avait créée; il s'est fait un devoir de la rappeler toujours à sa véritable destination.

« M. de Rossel vivait uniquement pour la science; peut-être, et c'est un regret de plus, son dévouement qui ne connaissait pas de bornes a-t-il contribué à sa mort prématurée.

« Un esprit juste présidait à ses travaux. Les mers lui étaient familières, et peu d'hommes connaissaient mieux que lui le sillage des différens bâtimens de découvertes depuis Colomb jusqu'à nous. Elève, ami, admirateur de Fleurieu et de Borda, il avait appris d'eux cette critique hydrographique qui permet de restituer à chacun ce qui lui appartient, et de signaler les lacunes de la science ou ses véritables conquêtes. Ses connaissances, fruit de l'expérience et de l'étude, le rendaient indispensable lorsqu'il s'agissait de tracer le plan d'une expédition de découvertes, et le mérite de ses instructions fut toujours apprécié par les officiers chargés de les exécuter.

« Il rapportait volontiers à l'expédition du général d'Entrecasteaux les résultats des autres explorations; personne ne s'étonnait de cette disposition habituelle de sa pensée. C'était bien raison qu'il associât volontiers une gloire ancienne à des gloires plus nouvelles, et qu'il fût souvent préoccupé d'une navigation périlleuse qui avait enrichi les sciences, honoré sa patrie, et qui lui rappelait ces jours heureux de la jeunesse consacrés à d'utiles services.

« Dans ses ouvrages élémentaires, les méthodes et les formules les plus simples sont toujours préférées, comme si M. de Rossel avoit à cœur d'initier le vulgaire à de tels secrets, et de se mettre à la portée de toutes les intelligences; c'est un titre de plus dans un siècle éclairé. »

Abano et ses bains.

Le village d'Abano (1) est dans une grande plaine, à trois milles des monts Euganéens, et les maisons occupées par les personnes qui viennent aux eaux sont encore plus proches de ces monts. De cette plaine s'élève une espèce de tertre naturel, de forme à peu près circulaire, haut d'une quinzaine de pieds, et dont la circonférence est de plus de cent pieds. Il paraît être composé des mêmes substances que les collines voisines; c'est peut-être les débris de l'une d'elles, consistant en pierre calcaire, en tuf, et autres matières indiquant une origine volcanique.

Deux à trois ruisseaux d'eau thermale, assez chaude pour cuire un œuf jusqu'à devenir dur, prennent leur source dans ce monticule; une partie de ces courans d'eau sert à remplir les bains et les cavités où s'échauffe la boue; une partie se perd dans des tranchées et des fossés au milieu des prairies, et une partie met en mouvement la roue d'un moulin qui tourne dans un tourbillon de fumée.

Les prairies, qui sont d'une richesse surprenante, se prolongent sans interruption à peu près à deux milles. Là elles sont bornées par une colline isolée entièrement couverte d'arbres, de broussailles et de vignes. Du pied de cette colline sortent des ruisseaux fumans; plus loin s'élève une autre colline isolée qui ne donne naissance à aucune eau thermale. La structure de ces collines, le caractère et la position de leurs couches, montrent évidemment qu'autrefois elles appartenaient au groupe des Euganéens.

Il y a d'autres sources de la même nature, et qui toutes ont plus ou moins des vertus médicales, ce qui a fait nommer anciennement ce lieu *Aponon*, nom dérivé probablement de l'*a* privatif et de πονος douleur (2).

Tous les lieux semblables sont supposés avoir été hono-

(1) Il est à 2 lieues S.-O. de Padoue.

(2) Abano est nommé Aponus par Tite-Live. Ses eaux thermales, *Fontes Aponi*, ont été célébrées par Suétone, Martial et Claudien. Suivant le témoignage de Cassiodore, Théodoric les fit entourer d'un mur.

rés par des visites ou par le séjour de demi-dieux. C'est ce qui est arrivé à Abano. Suivant le poète Claudien, organe des traditions populaires, Hercule avait tracé à la charrue deux longs sillons que l'on voyait dans un rocher de marbre, on peut supposer que c'était pour la distribution des eaux (1).

Il est bon de remarquer que la même fable sur Hercule était racontée par les habitans de Leontium en Sicile, où il y avait également des eaux thermales, et que les eaux sulfureuses étaient, je le crois, généralement consacrées à ce demi-dieu, j'ignore par quelle raison.

Abano fut de plus sanctifié par des oracles qu'inspirait vraisemblablement la vapeur méphytique sortant des fissures de la colline; plusieurs divinités locales y étaient adorées; on supposait qu'elles présidaient à ces sources salutaires, dont il paraît que la renommée fut répandue au loin, et on est fondé à penser que dans les derniers temps de l'empire romain, ce lieu tenait le même rang que Bayes dans le voisinage de Naples. On pourrait citer, à l'appui de cette assertion, divers passages des auteurs anciens, et des restes magnifiques de thermes et d'édifices indiquant qu'Abano fut jadis très célèbre.

Mais, non-seulement ces ouvrages des hommes sont tombés en ruines, ceux de la nature elle-même ont senti la main du temps, et je trouve peu de ressemblance entre le paysage que j'ai devant moi et celui que décrit Claudien, qui visita ces eaux du temps d'Honorius. Il s'est conservé des traditions relatives à des changemens soudains opérés ici par l'action du feu volcanique, et je fus moi-même témoin d'un de ces phénomènes que probablement la nature s'amuse continuellement à produire, car j'ai vu le plus grand des ruisseaux, sortant du tertre cité plus haut, changer son cours, et prendre brusquement une direction différente.

Cependant, ce n'est pas sur ses merveilles géologiques que repose principalement la célébrité moderne d'Abano. Ce lieu est fameux pour ses boues, que l'on tire des bassins thermaux, et qui sont appliquées en totalité ou en partie, suivant que l'état du malade l'exige. Quand on en a fait usage, elles sont jetées, et à la fin de la saison re-

(1) Voy. l'Idille de Claudien intitulée *Aponus*.

placées dans les eaux thermales où elles restent jusqu'au printemps suivant, afin qu'elles puissent s'imprégner des vertus minérales qu'elles sont supposées contenir. Les principales, aux yeux d'un homme ignorant, sont le sel et le soufre. Les boues, quand elles sortent du réservoir, sont extrêmement chaudes, et il faut qu'on les pétrisse et qu'on les remue, avant qu'elles puissent être supportées. Quand on les applique, ce qui ressemble beaucoup au procédé de mouler en plâtre, elles conservent leur chaleur, sans une grande diminution sensible pendant trois quarts d'heure. Leur effet est de rubéfier légèrement la partie malade, et de produire une transpiration abondante dans tout le corps; disposition qui continue plus particulièrement, quand le froid ne s'y oppose pas, dans la partie où elles ont été employées. Voilà pourquoi la chaleur est considérée comme si essentielle pour seconder leurs opérations, qu'Abano est entièrement abandonné à la fin d'août; néanmoins quelques personnes y restent pendant tout le mois de septembre.

Les bains, regardés quelquefois comme salutaires par eux-mêmes, sont plus généralement considérés comme auxiliaires, dans l'usage des boues, auquel on les entremêle, et on commence par y avoir recours, parce qu'on suppose qu'ils ouvrent les pores et donnent plus de sensibilité à la peau.

Sans doute dans cette partie de l'Italie il règne une sorte de fanatisme relativement à la vertu de ces eaux, qui passent pour être efficaces dans beaucoup de cas où il serait difficile de supposer qu'elles le sont; d'une autre part, il paraît qu'il règne autant d'incrédulité déraisonnable chez les médecins de l'autre côté des Alpes.

Du reste, il n'y a maintenant ni médecin, ni apothicaire habile à Abano, ni même aucune personne qui puisse guider un malade dans l'emploi des eaux. Il n'y a pas même une chambre de bain où se trouve une sonnette, ou un thermomètre.

Aux inconvéniens dont je viens de parler, il faut ajouter un air humide et lourd, qui émousse l'appétit et amortit le courage des robustes et des riches, tandis qu'il occasione des fièvres parmi les hommes débiles et pauvres. Il est donc évident que l'air ne peut aider à la vertu des

bains et des boues, et qu'au contraire il diminue leurs effets salutaires.

Enfin, l'absence totale des moyens ordinaires de divertissement paraît aussi mal calculée pour seconder les vertus des eaux.

Chacun sait l'avantage de tenir l'esprit amusé durant toute espèce de cure. Or, à Abano, il est très rare que l'on puisse lire un journal dans un café ou se procurer un livre, à moins de le faire venir de Padoue. Mais peut-être les plaisirs de ce lieu sont-ils calculés plutôt pour un Italien que pour un Anglais. Ils consistent à jaser au café ou à écouter un improvisateur, à danser au son d'un violon raclé par un ménétrier aveugle et ambulant, à jouer le jour au billard, la nuit au pharaon.

Mais la source la plus réelle d'amusement est le fond de bonne humeur et de gaîté que les malades apportent ici avec eux, et que chacun met volontiers dans la masse commune. Les personnes des deux sexes, après avoir pris les boues ou les bains, se réunissent en groupes, si la chaleur le permet, sous une avenue qui fait le charme d'un jardin mélancolique: là on n'entend pas la moindre plainte et l'on n'aperçoit pas le moindre signe de mécontentement. Chacun fait naturellement société avec un autre, nul ne craignant, comme chez nous, d'avoir l'air d'être connu de quelqu'un qui pourrait le déprécier aux yeux de ses amis plus ennuyeux ou du bon ton. Tout est aisé, naturel et gai. Du reste, ce système de sociabilité est universel en Italie.

Mais rien ne peut mieux donner une idée du manque d'activité et de l'esprit d'entreprise des habitans d'Abano, que le fait suivant. Il y avait dans le principal hôtel, durant le plus fort de la saison, deux cent soixante-dix familles, qui composaient au moins six cents personnes. A cette maison, tenait une pièce de terre d'environ un acre, cultivé en maïs. Il paraît qu'il n'était jamais venu à l'idée du propriétaire qu'avec un peu plus de dépense et de travail, il pourrait tirer un profit dix fois plus considérable de ce champ, s'il le convertissait en jardin. J'ai passé plusieurs semaines sans goûter d'autres plantes potagères que quelques tomates ou des pommes de terre, qui maintenant sont répandues dans toute l'Italie. On



Vue de Cintra.

pense généralement sur le continent que les Anglais sont un peuple très carnivore. Cette opinion me semble fausse. Je pense qu'ils sont celui qui mange le plus de végétaux.

Quoique Abano ne soit pas actuellement infesté par le *malaria*, ce lieu n'est cependant pas très éloigné des cantons sujets à ce fléau. On a beaucoup entendu parler de ce *malaria*, et il en est question dans la plupart des ouvrages relatifs à l'Italie, comme désolant les terrains humides et marécageux, et le voisinage des bois de l'Italie méridionale. La maladie produite par le *malaria* est ordinairement une fièvre intermittente, de la nature de celle qui régna à Walcheren, et qui est, je le crois, connue aux Indes orientales sous le nom de fièvre des *djengles*. Elle présente toutes sortes de modifications, et quelquefois arrive à un tel degré de violence, qu'elle tue en quelques heures, comme je l'ai vu dans les marais de Syracuse.

Mais ce n'est pas seulement dans les lieux reconnus pour être infestés par le *malaria* que se renferme la fièvre intermittente ordinaire. Cette maladie est commune dans toute l'Italie, notamment dans les terrains où l'on cultive le riz et dans les contrées basses, comme celle-ci, qui sont coupées de canaux remplis d'eau. Elle est si commune à Abano, que vingt personnes en ont été attaquées dans la maison où je me trouve, depuis que je l'habite.

(*Letters from the north of Italy.*)

Cintra.

Cintra est pour les habitans de Lisbonne ce que Richmond est pour ceux de Londres. Dans les mois d'été les citadins y viennent le samedi soir pour y passer le dimanche et retourner à la ville le lundi matin : la ressemblance ne s'étend pas plus loin, car presque toutes les maisons de campagne, même celles des nobles, sont dans un état de délabrement complet.

Je ne sais comment vous décrire les étranges beautés de Cintra : je n'ai jamais vu de tableau plus propre à exciter à la fois l'admiration et le dégoût. Cette montagne est couverte

d'un côté de pâturages, de l'autre elle s'élève en rochers coniques si étrangement entassés les uns sur les autres que les effets du déluge, et ceux des plus épouvantables volcans, ne sauraient même en rendre raison. Presque aux pieds de la montagne est Cintra avec son palais, amas confus de matériaux surmontés de deux cheminées qui ressemblent à celles d'une verrerie. De tous côtés on aperçoit des bois touffus qui font un lieu de délices de cette retraite. On voit des maisons anglaises dispersées çà et là sur le flanc de la montagne et à moitié cachées au milieu des lièges, des ormes, des chênes, des coudriers, des noyers, de la riche verdure des citronniers. C'est sur un des sommets qu'est situé le couvent de *Panha* qui s'aperçoit des hauteurs de Lisbonne. Sur un autre pic, sont les ruines d'un château maure, qui a encore dans son enceinte une citerne constamment remplie par une source de l'eau la plus pure qui jaillit de son centre. La vue se prolonge à travers une contrée mélancolique, d'un côté jusqu'à Lisbonne, et de l'autre jusqu'au couvent de Mafra; et par-delà jusqu'à la mer. Il serait fastidieux de décrire les aspects variés que présentent les diverses aspérités de ce rocher sauvage.

Le couvent de *Liège* est un hermitage célèbre, creusé en partie dans le roc qui forme les murs de l'église, de la sacristie, et du chapitre. Les salles souterraines sont éclairées par des soupiraux coupés obliquement dans la pierre; l'intérieur est tapissé avec du liège pour garantir de l'humidité. C'est de cette circonstance que le monastère a pris son nom. Il est habité par une vingtaine de religieux de l'ordre de St.-François qui se nourrissent de poissons, de fruits, et d'un pain grossier. Ils demeurent dans des cellules séparées bâties chacune sur un tombeau, et n'ayant qu'un matelas pour tout meuble.

La vallée de Coulanes est un des lieux le mieux cultivé et le plus riche du royaume. La plus grande partie de cette vallée est couverte d'arbres fruitiers, surtout d'orangers qui sont tellement serrés les uns près des autres que leurs branches s'entrelacent. Ils donnent une grande quantité de ces pommes délicieuses; aussi les marchés de Lisbonne en sont-ils abondamment fournis. Les melons muscats, les melons d'eau, y viennent également en telle profusion

que dans la saison, on ne les vend que deux sous la pièce. Le terrain de Coulanes a sans doute une qualité particulière, car la vigne y porte des raisins d'une espèce différente que ceux des autres parties du Portugal; le vin qu'on en tire est connu de toute l'Europe.

Le marquis de Marialva a ici une très jolie habitation. C'est dans une de ses salles que fut signée la convention de Cintra.

(*Southey's and Murphy's letters.*)

Famille bédouine.

« Parlons un peu de la famille bédouine dans le voisinage de laquelle nous avions campé pendant la nuit, durant notre excursion au désert de Libye. Le père de famille était un vieillard robuste, à la chevelure blanche et bouclée; menant une vie isolée dans ce canton avec trois vieilles femmes qui formaient une partie de sa propriété. Il habitait une hutte construite en branchages de palmier, et en paille de dourrah; elle était fermée seulement de trois côtés, et trop basse pour qu'on pût s'y tenir debout.

« Le Bédouin était entièrement nu, sauf un morceau de toile en loque qui lui entourait les reins; il portait sur sa tête un bonnet de laine déchiré, et dont la couleur montrait que ses femmes ne s'occupaient pas du blanchissage. Celles-ci étaient vêtues d'une pièce de toile de lin extrêmement sale, qu'elles avaient jetée sur leur tête et autour de leur corps; elles gardaient les troupeaux de leur seigneur à l'aide de longs bâtons de dattier.

« Quoique nu, le vieillard possédait plusieurs chameaux et un certain nombre de bœufs, et d'ânes, sept cents brebis, et quelques centaines de chèvres. Par le moyen d'une perche transversale munie d'un-contre poids à une extrémité et d'un panier à l'autre, il tirait d'un puits l'eau nécessaire pour arroser son petit jardin où il cultivait du dourrah, du tabac et des melons. Il avait élevé contre le puits une digue s'abaissant par un plan incliné et formant un canal qui aboutissait à la partie supérieure de son jar-

din; il y avait pratiqué des issues qu'il pouvait ouvrir avec la main, ou boucher avec de la terre, de sorte qu'il conduisait l'eau où il voulait.

« Nous n'aperçûmes sous le toit du vieillard ni armes ni ustensiles, excepté un fusil et la moitié de l'écorce d'une calebasse; quelques haillons d'étoffe de laine paraissaient former les seules couvertures de la famille pendant la nuit. Les femmes dont le menton était peint en bleu, se tenaient toujours à distance de leur seigneur, et quand elles désiraient lui parler, elles lui faisaient signe de venir à elles. Leurs visages n'étaient pas cachés, mais quand nos courses nous amenaient près d'elles, elles abaissaient en travers de leur bouche un coin de la toile qui couvrait leur tête, pourtant elles ne bougeaient pas de leur place. La nourriture de ces gens consistait en pain cuit sur des pierres échauffées, et en lait; nous ne pûmes jamais en obtenir sans faire un présent au propriétaire.

« Malgré la pénurie et la misère qui caractérisent cette existence nomade, l'expression inoffensive de la physionomie du vieillard nous inspirait une sorte de vénération pour sa simplicité. Les privations qui paraissaient accompagner sa manière de vivre étaient réellement produites par le petit nombre des besoins qu'elle exige; tout ce qui nous entourait faisait naître en nous un vif souvenir du temps des patriarches. »

(*Reisen* von Hemprich und Ehrenberg.)

Manuscrits mexicains.

La bibliothèque royale vient de faire l'achat de plusieurs manuscrits mexicains apportés il y a quelque temps en Europe, et faisant partie de la célèbre collection de Boturini : l'un est le *Rapport des explorateurs envoyés par Montezuma dans le camp espagnol ;* il représente en hiéroglyphes l'office de la messe et autres cérémonies religieuses. Le manuscrit ne se compose que de quelques feuilles, et n'est qu'une copie : l'original a été brûlé. Un autre est écrit sur du papier fait de fibres de l'*agave ame-*

ricana; il consiste en une seule feuille, longue de 5 à 6 pieds, et large d'un pied : c'est le budget de Montézuma. L'empire y est divisé en provinces; à chacune d'elles est marqué le nombre des mesures de maïs, des pots de miel et des animaux qui en formaient le revenu. Un troisième manuscrit est moitié pittoresque, moitié hiéroglyphique : il représente les sacrifices humains; c'est un original peint sur papier d'agave. Le quatrième est un dessin de l'arrivée de la flotte espagnole au Mexique; un dominicain paraît avoir attiré particulièrement l'attention du peintre. C'est aussi un original d'environ 2 pieds carrés, mais exécuté d'une manière puérile.

L'ouvrage le plus important de toute la collection est un gros volume in-folio, contenant la division du Mexique par paroisses, telle qu'elle fut établie par les Espagnols après la conquête. C'est le registre officiel pour l'an 1580, écrit pour la chancellerie du vice-roi. Chaque commune comprend un chapitre; on y voit le nom de la commune écrit en espagnol et en hiéroglyphes mexicains; puis vient le chef de la commune, mettant un genou en terre, et portant une espèce de diadème sur la tête. Il est habillé d'un manteau, et de sa bouche sort l'hiéroglyphe qui désigne son nom; au-dessus est écrite la prononciation de l'hiéroglyphe en caractères romains. Après la figure du chef suivent les têtes des pères de famille, avec leurs noms en hiéroglyphes et avec la prononciation. Cette circonstance donne un grand prix à l'ouvrage, car jusqu'à présent on a bien eu soit des dictionnaires mexicains écrits et expliqués en espagnol, soit des manuscrits hiéroglyphiques; mais il n'existait aucun moyen de retrouver les mots de la langue mexicaine représentés par ces signes idéographiques. Cet ouvrage donne la clef de 10,000 hiéroglyphes mexicains avec leur prononciation, par laquelle on peut trouver leur véritable signification dans les dictionnaires alphabétiques mexicains et espagnols. Quoiqu'il y ait beaucoup de répétitions parmi ces 10,000 signes, ils donnent pourtant plusieurs mille mots qui peuvent servir d'introduction à la lecture des écrits hiéroglyphiques des anciens Mexicains, dont plusieurs se trouvent dans les principales bibliothèques de l'Europe. A la vérité, cette conquête ne fournit pas le moyen de re-

trouver les signes qui indiquent les formes grammaticales, mais la connaissance de la grammaire mexicaine ne peut manquer de les indiquer aux scrutateurs qui voudraient s'occuper du déchiffrement des écrits mexicains. C'est le savant M. Abel Rémusat qui a fait acheter ces manuscrits précieux, et on doit se réjouir qu'ils soient déposés à la bibliothèque du roi, où tous les savans pourront les consulter. (*Le Temps.*)

Les bouches du Cattaro.

Les habitans de ce canton sont de structure athlétique. Jamais je n'oublierai les cinq hommes que je vis dans un café à Castel Nuovo, vêtus de leurs habits de dimanche, et tout brillans de leurs armes d'argent; leurs nobles figures formaient un contraste singulier avec le maigre visage d'un procureur affublé de noir. La lecture du réglement affiché leur fit ôter leur chapeau avec cette précision qui appartient à un militaire. Il y eut un moment où je m'imaginai voir revivre Tell et ses compagnons en armes. La personne qui était avec moi fut frappée de la même idée, et il fallut qu'elle employât tous les argumens que la prudence put lui suggérer, pour m'engager à ne pas dessiner la scène intéressante que nous avions sous les yeux; les parties étaient occupées à la rédaction d'un contrat.

Les habitans de ce pays ont conservé dans toute sa vigueur leur caractère national, malgré le changement répété de domination. Le paysan ne veut pas rendre les armes qu'il porte à sa ceinture, ni son long fusil albanais resplendissant d'ornemens d'argent, quoique des meurtres et des actes de vengeance sanguinaire aient depuis longtemps inspiré au gouvernement le désir de le désarmer. Les soldats de la garnison des forts ne s'associent jamais avec ces gens-là; l'orgueil respectif et la jalousie mutuelle ont élevé un mur de séparation entre eux, et les militaires sont obligés de se tenir constamment sur leurs gardes. Les Hongrois, qui composent la masse de la garnison, parlaient de ce lieu comme d'une Sibérie autrichienne; mais

la transpiration abondante que nous éprouvions prouvait que la comparaison clochait, du moins relativement au climat.

A la mort d'un indigène, les femmes de son voisinage sortent échevelées, se déchirant le visage et le sein avec les ongles, et hurlant en cadence. Plusieurs se coupent les cheveux, les attachent au corps du défunt, et placent des branchages sur sa tombe. Les moines et tous les ecclésiastiques jouissent de peu de considération. Nous trouvâmes établi parmi le peuple l'axiome suivant lequel ceux qui regardent la religion comme un moyen de gagner leur pain, ne peuvent pas être religieux. Un meurtre atroce, précédé d'un viol commis par un ecclésiastique peu de jours auparavant, semblait être la cause principale de la haine générale contre cette classe, et il faut avouer que s'il y avait quelque vérité dans les récits des énormités dont on accusait les prêtres de ce canton, ils méritaient l'exécration que l'on avait pour eux.

Les Bocchese sont en partie catholiques, en partie grecs schismatiques, et le rapprochement de deux rivalités si prononcées est probablement l'occasion de toutes sortes de brouilles; les grecs sont les plus nombreux; leurs jeûnes sont longs et rigoureux, point sur lequel les catholiques se rapprochent des grecs; même le fromage, les œufs et le poisson sont prohibés.

On nous conseilla, pour notre sûreté, de ne prendre pour guide qu'un indigène lorsque nous irions visiter un lieu éloigné. La langue dominante est l'illyrien, mais partout on trouve des gens parlant l'italien, ou se faisant comprendre dans cet idiome.

Les Bocchese portent des souliers grands et aisés, des bas de couleur, des culottes courtes peu échancrées, et une veste attachée avec de grands boutons et quelquefois ornée de larges plaques dorées auxquelles ils ajoutent ordinairement un gros bouton de verre enchassé dans de l'argent. Ils ont autour du corps une ceinture en étoffe de laine rouge, dans laquelle est fiché un coutelas à fourreau d'argent; le coutelas est tenu par une chaîne de ce métal; ordinairement il est accompagné d'un autre plus petit et d'un pistolet richement orné. Une jaquette de laine pend en travers de l'épaule gauche; la chevelure lisse est cou-

verte d'un chapeau rond, à bords passablement larges; la main est armée d'un fusil albanais élégamment orné. Un sac à tabac pendant à la ceinture, et une longue pipe avec une tête à la turque et une embouchure d'ambre, complètent le costume d'un Dalmatien.

L'habillement des femmes est bien moins recherché. Une tunique de dessus sans manches, et ajustée d'une manière très peu convenable, ne permet de faire aucune conjecture sur les avantages du corps. Les cheveux sont négligemment attachés ensemble, ou enveloppés d'un morceau de toile.

Castel Nuovo est situé sur le flanc d'un coteau dont le fort occupe le sommet élevé d'à peu près quatre cents pieds au-dessus de la ville. Une partie de la place est défendue par de hautes murailles, et l'autre est suspendue au-dessus de précipices escarpés; les maisons sont petites et ont une apparence chétive; la plupart sont appuyées contre le roc; quelques-unes forment des ruelles roides, et une quinzaine par leur réunion font une sorte de place où il y a un puits portant une inscription arabe.

Cattaro n'est ni plus grand ni plus beau. Les environs de Castel Nuovo offrent une riche moisson aux amateurs des recherches historiques par les ruines, les murailles et les inscriptions que l'on y rencontre. La population est d'environ 1000 ames; celle de Cattaro ne peut pas être beaucoup plus considérable.

(*Reisen* von Hemprich und Ehrenberg.)

Ombres coloriées.

Nous trouvant dans les parages de Candie le 1er septembre, vers le coucher du soleil, nous vîmes le soleil entouré d'un grand halo, auquel succéda le pourpre ardent et foncé du soir. L'atmosphère était pure et sans nuage, l'air serein et clair; il nous parut très singulier que, dans des circonstances semblables, toutes les ombres, sur le navire, eussent une teinte, phénomène qui accompagne ordinairement la double réfraction. Les ombres

qui tombaient sur les écoutilles blanches étaient d'un bleu d'azur, et celles qui tombaient sur les manœuvres et sur les voiles auxquelles le soleil avait imprimé une légère teinte rougeâtre, variaient du bleu au vert; quelques-unes étaient d'un vert-clair et brillant; la mer était agitée, et ne réfléchissait pas les rayons du soleil. Le vert l'emportait sur le bleu sur les portions des voiles que le soleil avait colorées du rouge le plus foncé.

Un phénomène semblable et non moins brillant fut observé le 3 septembre, et dans les deux cas, non-seulement il n'y eut pas d'ombre double, mais le soleil fut entouré d'un halo. La teinte imprimée aux ombres doit avoir été produite par la couche jaunâtre-grise de brouillard interposée entre le navire et le soleil.

(*Reisen* von Hemprich und Ehrenberg.)

Nouvelle Guinée.

Le roi des Pays-Bas ayant ordonné d'explorer les côtes septentrionales de la Nouvelle-Guinée, le *Triton*, commandé par le capitaine Steenboom, et accompagné du brig l'*Isis*, sont partis pour remplir cette mission et prendre possession du pays au nom de ce monarque. Plusieurs officiers d'administration et des savans ont accompagné cette expédition. En longeant la côte, on a découvert par 3° 42′ S. et 153° 57′ E. de Greenwich une baie qui a été nommée *Baie du Triton*, et regardée comme convenable à l'exécution du plan projeté. Avec l'assistance des indigènes, qu'ils trouvèrent très doux et traitables, les Néderlandais construisirent un fort qu'ils nommèrent *Bus*, et où le pavillon national fut arboré le 24 août 1828, jour anniversaire de la naissance du roi des Pays-Bas.

Suivant ce que l'on sait à Bruxelles, cette expédition a constaté plusieurs faits intéressans pour la géographie, l'histoire naturelle et la science nautique. L'établissement permanent d'un comptoir européen dans la Nouvelle-Guinée conduira, sans doute, à des découvertes importantes, parmi lesquelles sera la reconnaissance complète

de la rivière Dourga, qui se trouvera probablement être au détroit, formant ainsi une île de la partie méridionale de la Nouvelle-Guinée.

(*Gazette des Pays-Bas.*)

Climat de l'Estramadoure espagnole.

Depuis quelque temps nous jouissons d'une température délicieuse. Tout, autour de nous, déploie la plus riche verdure. Les pois et les fèves sont en fleur, et promettent une récolte abondante; le froment, encore jeune, présente la plus belle apparence. La récolte des olives a manqué à cause des ravages d'un ver auquel ce fruit est sujet, et cette circonstance occasionera probablement des préjudices considérables à beaucoup de familles. Les vignobles ont non-seulement été très productifs, mais même le vin est de si bonne qualité, que déja une partie de celui qui a été mis dans des tonneaux neufs a un goût aussi agréable que les meilleures sortes de vin de Porto. Les oranges et les citrons sont si abondans, que même ici ils se vendent à moins d'un quart de piastre le cent, tandis qu'à Elvas en Portugal, qui n'est éloigné que de quelques milles, ils coûtent seize pences le cent. Tous les jours de marché, on peut se procurer des melons en grande quantité, et les échoppes sont garnies de brocolis, de choufleurs et de pommes de terre nouvelles. Pour un shilling, une famille de douze personnes peut avoir non-seulement les meilleures plantes potagères, mais même les plus beaux fruits de la saison, pour la consommation d'un jour; nous avons de très bon vin pour deux pences la bouteille. Le pain ici est délicieux et à très bon marché: les paysans en mangent de très blanc, qui serait regardé comme une chose de luxe même par les plus opulens habitans de Londres; et cependant il est surprenant qu'à Elvas, ville si voisine, le pain soit d'une qualité si inférieure, que celui qui vient d'Espagne forme un des principaux objets de vente au marché d'Elvas. La faute doit tenir à la manipulation, car on ne peut guère voir de meilleur froment que celui de

quelques cantons de l'Alemtejo, même à Talavéra de la Reyna, si fameuse par ses grains à faire du pain. Il y a plusieurs Anglais à Elvas et à Badajoz; ce qu'ils regrettent le plus est le beurre frais qu'ils ont si bon dans leur pays. On en fait fort peu, même ici, tandis qu'à quelques milles plus loin, en Espagne, on ne peut se procurer que du beurre d'Irlande, et il n'y a pas d'autre fromage que celui qui vient de Hollande. En général, les denrées sont ici d'un tiers meilleur marché qu'en Angleterre, et il est très possible avec une grande famille d'y jouir de toutes les aisances de la vie et même des choses de luxe pour un peu moins de trois cents livres sterling par an, mais on est privé des plaisirs de la société.

(*Extrait d'une lettre de Badajoz, en date du* 2 *janvier* 1829.)

Projet de voyage à travers l'Amérique septentrionale.

M. J. Murace Willis, voyageur anglais, a précédemment visité la Russie, où il a éprouvé beaucoup de politesse de la part du gouvernement et des hommes lettrés de ce pays. On a récemment reçu en Angleterre de ses nouvelles; sa lettre est datée de Chippawa dans le Haut-Canada, 17 février 1829. Il parle de la réception affectueuse que lui a faite M. Brandt, chef des Indiens des six nations, et s'étend notamment sur l'hospitalité avec laquelle il a été traité pendant trois mois de séjour chez une tribu d'Indiens payens, ignorant entièrement les langues et les coutumes de l'Europe. M. Willis consulta ces Indiens sur la possibilité d'aller par terre aux colonies russes sur la côte de l'Amérique septentrionale baignée par le grand Océan. Ils essayèrent d'abord de le dissuader de son projet; mais voyant qu'il y persistait, deux d'entre eux lui offrirent obligeamment de l'accompagner jusqu'aux rives de la Columbia. M. Willis se promet un voyage intéressant, quoique dangereux et triste à travers le continent américain, dans une étendue de 2000 milles, au milieu de forêts immenses fréquentées par des bêtes farouches et des

tribus sauvages, sans avoir la chance de rencontrer un être civilisé pour le guider ou le récréer pendant sa course périlleuse. S'il parvient à l'embouchure de la Columbia, il a le dessein de passer au Kamtchatka, puis, avec l'aide de ses anciens amis les Russes, d'arriver à St.-Pétersbourg avant le commencement de l'hiver.

La lettre de M. Willis est accompagnée d'un beau dessin du saut du Niagara. Peu de temps avant que M. Willis fît ce dessin, un morceau considérable de rocher, près du centre de la chute, était tombé avec un fracas épouvantable. M. Willis suppose que le morceau détaché avait une surface d'un acre de terrain; cet accident a changé l'aspect du saut.

(*Literary Gazette.*)

Madagascar.

(Extrait d'une lettre de M. J. Holman, lieutenant de vaisseau de la marine royale.)

Port Louis, — Ile Maurice, 15 juillet 1829.

Je suis arrivé ici le 8 de ce mois sur le vaisseau du roi, le *Maidstone*, après une traversée de vingt-trois jours, depuis le cap de Bonne-Espérance : coïncidence étrange, notre ami, le docteur Lyall, entrait le même jour dans le port, après avoir reçu de la reine de Madagascar l'avis officieux que les dieux de son pays ne voulaient pas lui permettre d'y séjourner. Mais avant son départ de Tananarive, le docteur avait subi diverses épreuves pour convaincre les indigènes qu'il n'était pas un sorcier. D'abord ceux-ci le firent prisonnier ainsi que son fils, et les conduisirent à un village, éloigné de six lieues de la capitale. Tous deux furent étroitement gardés; ils ne pouvaient ni sortir de la maison, ni y rentrer que d'après l'ordre des dieux. Ces dieux sont généralement des morceaux de racine d'arbre, enveloppés de toile. Les prisonniers restèrent ainsi pendant cinq jours, au bout desquels on envoya au

docteur sa femme et ses quatre autres enfans. Quand la famille eut été réunie, les Madécasses jetèrent des serpens dans les maisons qu'elle occupait; les habitations étant si petites, qu'il lui en fallait trois pour se loger. Les Madécasses en usaient ainsi pour voir si ces reptiles attaqueraient le sorcier ou quelqu'un de sa famille, heureusement ces animaux n'en eurent pas la fantaisie. Ce genre de tourment dura près de quatre semaines; les Madécasses laissèrent ensuite leurs prisonniers tranquilles pendant une quinzaine de jours, au bout desquels les dieux déclarèrent que le docteur Lyall et sa famille devait incessamment gagner la côte et quitter l'île.

(*Literary Gazette.*)

M. Holman, qui a écrit cette lettre, est aveugle; il était déja venu à la côte de la Sénégambie, de là il était allé au Brésil d'où il avait passé au cap de Bonne-Espérance. Il annonce, en finissant sa dépêche, qu'il va partir pour le Bengale.

Opinion de Napoléon sur la géographie.

La géographie, soit naturelle, soit politique, a plusieurs des caractères qui constituent les sciences exactes; les faits sont nombreux, les points de contestation multipliés, les changemens fréquens; son domaine s'accroît à mesure que celui de l'esprit humain s'étend; elle s'enrichit par des découvertes; elle est sujette aux changemens par l'effet des révolutions politiques et physiques. Les premiers élémens qui peuvent s'apprendre dans l'instruction ne sont rien en comparaison de la science. Si dans un point central, tel que Paris, il existait plusieurs professeurs de géographie qui pussent rassembler des connaissances éparses, les comparer, les épurer, qu'on fût dans le cas de les consulter avec sécurité pour être mieux instruit des faits et des choses, ce serait une bonne, une utile institution. On devrait donc préférer à tout autre établissement littéraire celui de quatre chaires de géographie pour chacune des quatre parties du monde. Là, comme dans une sorte de bureau de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, on

aurait sous la main les renseignemens les plus exacts, les notions précises des découvertes nouvelles et des changemens survenus. Chacun de ces professeurs serait pour ainsi dire un livre vivant, et leurs cours offriraient à toute personne ayant le désir ou le besoin de s'instruire beaucoup d'utilité et d'intérêt.

(*Le Temps.*)

Exploration du continent nord-américain.

Les Américains du nord continuent d'explorer leur immense continent. Parmi les entreprises de ce genre, on cite surtout le voyage de découvertes que fait maintenant le capitaine Henri Austin, de New-York. Il a préparé un bateau à vapeur, *l'Ariel*, et une goëlette de 37 tonneaux; avec ces embarcations, il a dû se rendre, au mois de septembre, à l'embouchure du Rio del Norte. *L'Ariel* a une machine à vapeur de la puissance de 36 chevaux; il porte environ 100 tonneaux, ne tire que 3 pieds 4 pouces d'eau, et fait 11 milles et demi en une heure de temps.

De la Nouvelle-Orléans à Matamores ou Refugio, lieu situé à l'embouchure du Rio del Norte, il y a une distance de trois à quatre journées; le bateau à vapeur pourra remonter le fleuve jusqu'à Chihuahua, également en trois ou quatre jours. Chihuahua est la capitale d'un Etat de la république du Mexique; elle est située à 600 milles (anglais) de la côte. Quand les eaux sont hautes, un bateau peut arriver jusqu'à quinze lieues au-dessous de Santa-Fé, sans avoir des *rapides* ou des tourbillons à craindre. Ainsi le capitaine pourra franchir en quatorze jours un espace pour le trajet duquel on emploie maintenant, par la route de terre, plusieurs mois.

Le Rio del Norte a sa source auprès de celle de l'Arkansas; il traverse le Nouveau-Mexique, et se jette dans la mer auprès de la province de Texas. Si la navigation était praticable et facile sur ce fleuve, les Etats américains de l'ouest auraient une nouvelle route de communication pour le golfe du Mexique, et un nouveau débouché pour les productions de leur sol.

Cette province du Texas, par laquelle plusieurs rivières débouchent dans le golfe du Mexique, est en ce moment convoitée par plusieurs puissances. Une tentative, qui a été essayée il y a quelque temps, de faire du Texas une république indépendante, a échoué, et le Mexique maintient jusqu'à présent son droit de souveraineté sur cette province. Cependant elle se trouve trop éloignée du centre de la confédération mexicaine, et trop près de la Louisiane pour que le Mexique ne doive désirer céder le Texas contre une bonne somme d'argent, qui en ce moment est encore plus nécessaire au gouvernement mexicain qu'une province de plus.

On prétend qu'une compagnie de commerçans anglais a offert cinq millions de dollars pour la cession des terres du Texas, qui seraient placées alors sous la protection anglaise; mais on ajoute qu'aussitôt le gouvernement des Etats-Unis s'est engagé à fournir la même somme. Si cette dernière proposition était acceptée, les Etats-Unis feraient probablement du Rio del Norte leur limite du côté du Mexique. L'expédition du capitaine Austin fournira probablement des renseignemens intéressans sur le cours et les bords peu connus de ce fleuve.

Détention de M. Siebold.

Nous avons eu occasion de parler plusieurs fois de M. Siebold, célèbre professeur d'histoire naturelle, envoyé au Japon par le gouvernement néderlandais. Ses efforts ont été couronnés de succès, car il a expédié à Leyde soixante-deux caisses remplies d'objets rares et curieux. Mais il a ensuite été la victime de son zèle trop ardent. Il avait trouvé le moyen de se procurer une carte de l'empire du Japon. Le gouvernement de ce pays en ayant été instruit, a fait saisir la carte et divers documens statistiques, et, résolu d'effrayer les étrangers par un terrible exemple, il a condamné M. Siebold à une prison perpétuelle. D'après la force des préventions des Japonais, on peut craindre qu'aucun Européen n'ait assez d'influence pour obtenir le pardon de cet infortuné savant.

(*Asiatic journal.*)

Colonie de Swan-river.

Le 23 octobre 1829, le navire le *Warrior* (guerrier) destiné pour la colonie de Swan-river, est parti de Portsmouth, avec deux cent cinquante personnes qui vont s'établir dans ce pays lointain; plusieurs jouissent d'une fortune indépendante, et ont employé des sommes considérables dans cette entreprise. On en cite entre autres deux qui ont payé 1000 livres sterling pour avoir toutes les commodités que le bâtiment pouvait procurer à leurs familles et à leurs suites. Six pianos ont été embarqués. Il y a de plus sur le vaisseau cinquante chiens des meilleures races, plusieurs troupeaux de moutons, deux vaches laitières, et trois chevaux de prix.

Vaisseau pris par les indigénes de la N.-Zélande.

Extrait d'une lettre écrite de la baie des Iles, le 17 mars 1829, par M. James, capitaine du brig *Haweis.*

« Le 26 février dernier, je partis de Tourouga, port de la baie Plenty, pour aller à Ouakataug, établissement situé à une quarantaine de milles à l'est de là; je voulais m'y procurer des cochons. Quelque temps auparavant j'y avais trafiqué, et mes relations avec les indigènes avaient été très amicales. Maintenant, comme je n'avais que vingt cochons à préparer, et que je voulais épargner le temps, je mouillai sous l'île Mattora, où je voulais curer et saler ces animaux. Je pris avec moi le principal chef d'Ouakatang, afin qu'il y conduisît le navire, parce que je ne connaissais pas le mouillage.

« Le lundi 2 mars, au point du jour, j'engageai ce chef et quatre hommes à nous aider à débarquer et curer les cochons; je voulais appareiller dans la soirée. A une heure après midi, ne voyant pas revenir le maître, comme je m'y attendais, je m'embarquai dans une petite pirogue avec deux matelots, laissant à bord le second maître et trois hommes; le chef en question s'y trouvait aussi, et

huit à neuf autres indigènes étaient le long du navire. En arrivant à terre, je vis un vieux chef et un homme de la baie des îles assis sur le sable. La physionomie de ce dernier coquin ne me plaisait pas; quelque temps auparavant j'avais eu des altercations avec lui. Nous étions sur le point de nous rembarquer, lorsque le maître s'aperçut que la hache avait été prise; aussitôt il me demanda si je l'avais envoyé chercher. Cet incident m'inquiéta un peu, et avant que nous eussions pu remettre le bateau en mer, nous entendîmes tirer des coups de fusil à bord du brig. Quand la pirogue fut en mer, nous découvrîmes que les avirons avaient été enlevés, et à notre surprise, nous vîmes le vieux chef qui les emportait. Quelques-uns de mes gens coururent après lui, et réussirent à les reprendre; mais, avant que nous eussions pu faire mouvoir le bateau, des coups de fusil nous furent tirés de derrière les rochers, et une troupe d'indigènes accourue sur le bord du rivage, nous suivit en faisant feu sur nous. Nous nous dirigeâmes vers le navire aussi vite que nous pûmes, mais nous reconnûmes l'impossibilité de l'aborder, puisque nous n'avions pas de fusils dans le bateau.

« Dans ce moment, le brig était au pouvoir des indigènes; deux de nos gens avaient été tués de coups de fusil, et deux pirogues, portant une centaine d'hommes, allaient au vaisseau. Nous n'avions que trois avirons; nous fîmes toute la diligence que nous pûmes pour atteindre Tourounga; nous savions que le capitaine Clarke y était avec son navire, le *New-Zealander*. Le lendemain matin, à cinq heures, nous étions à Tourounga. Je racontai notre malheur au capitaine Clarke. Aussitôt il fit mettre sa goëlette en état, et à midi nous partîmes; mais la faiblesse du vent fut cause que nous n'arrivâmes que le lendemain à deux heures après midi au lieu où nous avions laissé le *Haweis*. Il était à l'ancre tout près de la terre; à trois heures nous y parvînmes. Etant montés à bord armés, nos yeux furent frappés d'un spectacle affreux: le pont était couvert de sang caillé et de cheveux; c'était là que les têtes de nos malheureux compagnons avaient été brisées en morceaux. Après avoir nettoyé le pont et fait les dispositions nécessaires, nous nous rapprochâmes de la goëlette, et à minuit, profitant de la brise de terre, nous sortîmes;

la goëlette nous ayant pris à la remorque, le lendemain nous mouillâmes à Tourounga.

« Ayant appris que mon second maître Atkins était encore en vie, le capitaine Clarke envoya des indigènes le chercher. Au bout de trois jours, ils revinrent avec lui; ils avaient donné pour sa rançon un fusil de chasse, une espingole, un pistolet et trois boîtes de poudre à tirer. Sans les bons offices du capitaine Clarke, que je ne puis assez hautement reconnaître, nous aurions tous péri. »

(*Sydney gazette.*)

Ouverture du canal de Welland, au Canada.

Il y a cinq ans que ce grand ouvrage a été commencé: les dépenses en ont été énormes; mais son utilité commerciale aussi bien que politique indemnisera amplement ceux qui les ont faites. Dans aucune portion de l'ancien ni du nouveau monde, il ne se trouve autant de lacs que dans le pays qui forme la frontière du Canada et des Etats-Unis; mais la communication entre les deux plus importantes de ces mers intérieures, l'Erié et l'Ontario, avait été jusqu'ici empêchée par la chute du Niagara, obstacle que, même dans ce siècle de découvertes, nul pouvoir humain n'est parvenu à surmonter. La seule chose praticable était d'ouvrir un canal de communication entre les deux lacs, dans une autre direction. C'est ce qu'on vient d'exécuter sur la rive anglaise des lacs, et avec moins de peine qu'on n'en trouve généralement à creuser des canaux d'une pareille longueur, la rivière Welland et d'autres cours d'eau qui sillonnent l'intervalle des deux lacs ayant diminué de beaucoup l'étendue des travaux. Le nouveau canal a d'abord été parcouru par deux embarcations, l'une anglaise et l'autre américaine, qui, sorties du lac Ontario à la fin de novembre, passèrent promptement et sans obstacle dans l'Erié, et atteignirent une station américaine où elles furent reçues avec un salut et d'autres marques de cordialité.

T. E. GIDE père.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PENDANT

LES ANNÉES 1826, 1827, 1828, 1829,

PAR M. DUHAUTCILLY

COMMANDANT LE NAVIRE LE HÉROS.

Extrait du journal de M. Edmond Le Netrel, lieutenant à bord de ce vaisseau.

Autrefois, un voyage autour du monde avait quelque chose d'extraordinaire; une expédition de ce genre n'était généralement entreprise que par un gouvernement. Aujourd'hui les progrès de la navigation et la liberté du commerce sur les côtes de l'Amérique occidentale, ont rendu la circumnavigation du globe plus commune, et il serait difficile de donner la nomenclature de toutes celles qui ont été faites depuis le retour de la paix générale en Europe. Un jeune marin a bien voulu nous confier le journal qu'il avait tenu à bord du *Héros*. Nous en avons extrait les faits qui nous ont paru les plus importans. Ce n'est pas à des découvertes de terres

nouvelles qu'il faut s'attendre dans un voyage exécuté uniquement dans un but mercantile. D'ailleurs, parmi les îles du grand Océan, il en est probablement bien peu qui n'aient pas été aperçues; un examen critique prouve que la même île a, à diverses époques, reçu des noms différens, et qu'un même point est décrit sous des dénominations dissemblables par les navigateurs qui l'ont vu successivement, chacun croyant être le premier qui l'ait rencontré.

A défaut de la description de contrées nouvelles, nos lecteurs trouveront dans la notice que nous allons leur présenter, des renseignemens intéressans sur divers lieux de la côte d'Amérique, notamment sur les missions de la Californie, pays immense, qui, par la marche progressive de la civilisation, pourra parvenir à un haut degré de prospérité, mais où l'état social est encore dans l'enfance.

Le capitaine et les officiers du *Héros* ont constamment fait usage des méthodes savantes usitées généralement de nos jours pour guider la marche des navires. Les observations de divers genres ont été mises en usage avec un zèle infatigable, et grace à ces soins, la véritable position du navire a toujours été assurée autant que les circonstances le permettaient, et l'on attérissait sur les points où l'on voulait aborder avec une précision jadis bien rare, plus commune aujourd'hui, et toujours louable.

Le *Héros*, navire à trois mâts, du port de 362 tonneaux, monté de trente-deux hommes d'équipage,

armé de douze canonnades de huit, et commandé par M. Duhautcilly, était expédié par MM. Martin Lafitte et compagnie.

Il partit du Hâvre le 9 avril 1826; le 26, on passa entre Palma et Goméra, îles de l'archipel des Canaries; le 2 mai, on aperçut Buena Vista, île très sablonneuse de l'archipel du Cap-Vert : elle paraît aride et peu habitée. On vit successivement l'île de Sel, qu'on dit un peu plus peuplée, et l'île de Mai, fréquentée par quelques bâtimens qui y chargent du sel pour le Brésil.

Le 27 mai, le navire jeta l'ancre dans la rade de Rio-Janeiro, où il resta jusqu'au 13 juin; le 30, on était par 50° 21 de lat. S., et 63° 1 de longit. O. A mesure qu'on s'avançait vers les hautes latitudes, les vents étaient variables, souvent très forts, soufflant du N. N. O. au S. S. O. Le temps, presque toujours froid, brumeux et humide, la mer souvent grosse et très houleuse. Le thermomètre de Réaumur ne marquait, à midi, que 3 à 4° au-dessus de zéro. On apercevait des damiers, des albatros, des mouettes plus jolies que celles d'Europe, et divers autres oiseaux aquatiques; enfin, quelques baleines et beaucoup de varec.

Le 4 juillet, on eut connaissance de l'île Soledad, la plus orientale des Malouines; le 8, il neigea et gela assez fort; le 18, on avait doublé le cap de Horn. L'hiver régnait dans ces régions australes; à trois heures après midi, il ne faisait pas assez clair

pour que l'on pût voir à sa montre quelle heure il était, et à neuf heures du matin, on était obligé d'avoir de la lumière pour déjeûner. On éprouva plusieurs coups de vent, un entre autres qui dura dix heures, et que l'on put appeler une tempête : la mer était affreuse et couvrait constamment le navire. Les courans très forts portaient dans l'E. N. E. On aperçut deux navires dont l'un, auquel on parla, était un brig anglais parti depuis quatre mois et demi de Londres pour le Chili; il manquait d'eau; le capitaine lui en fit donner deux barriques et un baril de bœuf. Lorsque la chaloupe de ce brig eut quitté le *Héros*, le temps devint si sombre, que l'on perdit l'une et l'autre de vue.

Le temps brumeux empêchait souvent de faire des observations. On vit de nombreuses troupes de marsouins qui, au lieu d'être noirs comme ceux de nos pays, sont tout blancs.

Le 3 août, on eut connaissance de la côte du Chili; le 5, dans la soirée, le *Héros* mouilla sur la rade de Valparaïso : il y trouva le *Lancier*, brig de guerre, que montait M. de Rossi, commandant la station du Chili et du Pérou; la gabarre la *Moselle*, plusieurs navires français appartenant au commerce, et d'autres de diverses nations.

« La rade de Valparaïso, ouverte du N. N. E. au N. N. O., est dangereuse dans les vents de N., qui par bonheur sont rares. Cependant, le 10, les brises de N. N. O. et N. se firent sentir, et continuèrent à

fraîchir jusqu'au 13. La mer était grosse, le temps avait une mauvaise apparence : on prit toutes les mesures que commandait la circonstance. Le 14, le temps fut affreux, la mer extrêmement grosse, les vents soufflant avec violence et par rizées. A deux heures après midi, notre câble de bas bord cassa; nous mouillâmes aussitôt notre grande chaîne, qui étala notre navire, et nous sauva. Un bâtiment américain, à trois mâts, qui était mouillé à une demi encâblure de nous, ne fut pas aussi heureux : ses deux chaînes cassèrent; au même instant, il vint le travers à la côte; en moins de deux heures il fut entièrement démoli, sans qu'il fût possible de lui porter le moindre secours. Sur seize hommes d'équipage, trois seulement furent sauvés. Nous vîmes ces infortunés, montés dans les haubans, demandant une assistance qu'il était impossible de leur procurer. Enfin, la mâture tomba, et ils furent engloutis sous ses débris.

« Dans la nuit, il venta encore grand frais; les navires qui avaient été forcés de filer de longues touées, s'abordaient continuellement : ce craquement, joint aux coups de tonnerre, aux éclairs, et au sifflement du vent, produisait un effet terrible et sinistre. Le 15, le temps se calma et la mer devint belle. Le 17, les vents passèrent au S., et il fit beau, ce qui dura jusqu'à notre départ.

« La ville de Valparaïso est longue, étroite, et assez mal bâtie; la moitié est sur un petit morne.

Les femmes sont généralement jolies et affables, surtout pour les Français.

« Les marchandises d'exportation consistent en or, argent, platine, cuivre, et quelques peaux de chinchilla d'une assez mauvaise qualité.

« Nous revîmes à Valparaïso le capitaine du brig auquel nous avions donné des vivres dans les parages du cap de Horn. Il nous raconta qu'après qu'il nous eut quitté, le vent avait tellement fraîchi, qu'il avait fallu jeter à la mer ce que nous lui avions fourni. Ce ne fut qu'au bout de quatre heures, et non sans courir de grands risques, qu'il put rejoindre son bâtiment. »

Le 27 août, le *Héros* appareilla de Valparaïso : temps clair, belle brise du S.; on avait la terre en vue, et les Cordillères des Andes, qui sont constamment couvertes de neige.

Le 9 septembre, on laissa tomber l'ancre sur la rade de Payta. « A peine nous étions mouillés, que plusieurs embarcations vinrent à bord nous proposer des chapeaux, des fruits et divers produits du pays; d'autres furent amenées par la curiosité, car il est très rare de voir sur cette rade un navire européen.

« La ville de Payta est très petite, et présente un état de misère difficile à peindre. Le sol est extrêmement aride, et dans une étendue d'une lieue depuis la ville jusqu'au bord de la mer, on n'aperçoit pas même la plus petite plante.

« Le 18, diverses personnes vinrent à bord prendre part à une collation. Les dames, au lieu d'avoir simplement leurs beaux cheveux noirs tressés comme à l'ordinaire, portaient de petits chapeaux assez semblables à ceux dont les paysannes de la Normandie font usage. »

Le 20, on aperçut la pointe de Sta.-Helena, qui se montre comme une île, même lorsque l'on en est très près; quand le navire eut mouillé, on expédia un messager à la ville de Sta.-Helena, pour prévenir les habitans qu'ils trouveraient à bord du *Héros* toutes les marchandises qu'ils pourraient désirer. On vit arriver divers acheteurs accompagnés de l'alcade, du curé et de sa sœur. On vendit du drap, des indiennes et d'autres objets, entre autres de petites chaînes de jaseron doré, que le curé devait bénir le lendemain, afin qu'elles préservassent ceux qui les porteraient de maladies contagieuses et autres maux.

« La rade de Sta.-Helena est assez bonne : le terrain est marécageux et fournit beaucoup de sel. C'est la seule production qui alimente le commerce de cette petite ville. »

On mouilla le 23 dans la petite baie de Salango, afin d'y faire du bois et de l'eau, que l'on n'avait pu se procurer ailleurs.

« Nous fîmes notre eau à une jolie rivière qui se jette dans la mer, à une portée de canon de l'endroit où nous étions mouillés. Les matelots descendirent

à terre pour laver leur linge et leurs hardes. Je remontai à une lieue de distance la ravine où coule la rivière : le site nous parut ravissant ; nous fûmes surtout enchantés du parfum des belles fleurs qui bordaient le chemin. Dans ces contrées équinoxiales, le moindre filet d'eau courante répand la fertilité et l'agrément dans les lieux qu'il arrose. La verdure la plus riante ornait ce ravin, qui avait un double charme pour des marins fatigués de la monotonie de la mer.

« Le lendemain, nous retournâmes à terre, et, malgré la pluie, nous continuâmes à admirer la belle végétation de ce canton, entre autres des cafeyers et des cacaotiers qui poussaient avec la plus grande vigueur. On voit sur le bord de la mer trois à quatre petites cases en roseaux, et couvertes en feuilles de latanier : elles sont élevées à six pieds de terre et supportées par de forts poteaux. Les habitans font la chasse aux cochons sauvages et aux jaguars, qui sont communs dans les environs.

« Le curé de Xipixapa, petite ville située à dix lieues de la baie de Salango, vint le 26 à bord acheter diverses marchandises. Les opérations étant terminées, on partit à six heures du soir.

« Pendant tout le temps que nous restâmes sur la côte du Pérou, nous n'éprouvâmes pas de fortes chaleurs : le thermomètre ne monta pas à plus de 17 à 18°; mais, dès que nous fûmes au nord de l'équateur, nous eûmes une température très chaude ; à

midi, le thermomètre s'élevait jusqu'à 26 et 27°. On prit beaucoup de bonites, de dorades, de tortues, de marsouins, de requins. »

Le 20 octobre, on aperçut au N., à une grande distance, la terre par 18° 9 N. Pendant toute la journée du lendemain, des roseaux, des branches et des troncs d'arbres, passèrent le long du navire; il y avait souvent sur ces débris des oiseaux aquatiques nommés fous : presque toutes les nuits on en prenait qui venaient se reposer sur le navire.

Dans la nuit du 24, il y eut un violent orage, le vent soufla grand frais du S. E.; la pluie tomba par torrens; les feux Saint-Elme furent long-temps fixés sur le grand mât et sur l'artimon.

Le 26, au point du jour, on eut connaissance de la côte de Californie, à midi on passa très près de la pointe méridionale de cette presqu'île; le 28, on mouilla dans la baie de San José, où il y avait deux navires baleiniers, l'un anglais, l'autre nord-américain.

« Le 5 novembre, je descendis à terre avec notre capitaine, nous fûmes bientôt à la mission qui est à deux milles du rivage; le padre Thomas nous accueillit amicalement. Vèrs quatre heures après midi, je montai à cheval avec une personne de notre bord que je devais accompagner dans l'intérieur. Nous étions bien montés et bien armés, et nous avions un guide; nous suivions une ravine dont la largeur est à peu près d'une portée de canon. Il n'y coule de

l'eau que dans la saison chaude. Je ne vis qu'un rancho, sur une petite élévation à gauche de la route qui était fort belle et droite, mais à en juger par la grande quantité de bestiaux qui couvraient le terrain, il devait y avoir d'autres fermes cachées par les arbres. Après nous être reposés un instant à Santa Anita, nous nous remîmes en marche; il fallut gravir sur un coteau assez escarpé, au haut duquel s'étend la superbe plaine appelée la *Mesa*. On estime qu'elle a 25 ou 30 lieues de circuit.

« A onze heures du soir, nous arrivâmes au rancho Caduano, composé de trois cases assez solidement construites. Les lits consistaient en cuirs de bœufs tendus sur un châssis : il n'y avait pas d'autres matelats. Le lendemain, nous suivîmes une route bien moins agréable que celle de la veille, et nous montâmes la *Costa blanca*, ainsi nommée avec raison, puique le sol en est blanchâtre, très dur, et très crevassé par suite des pluies. Au sommet de ce côteau nous aperçûmes un cerf qui resta quelques instans à nous regarder, puis s'élança dans les bois; nous descendîmes de nouveau, et au bas de la côte je remarquai des arbres qui ont beaucoup de rapports avec les chênes verts d'Europe, et des formes variées; ils sont d'assez forte dimension; ils m'ont paru propres à la construction.

« Le village de San Yago est disposé en deux parties, chacune sur une petite éminence, séparées l'une de l'autre par un espace d'environ un mille.

La belle rivière de même nom coule à peu de distance, à la droite du chemin ; de ce côté, il y a une quinzaine de cases; les environs ne sont pas cultivés; on y fait beaucoup de fromages d'une bonne qualité. Les cuirs y sont tannés et travaillés avec assez de goût; je vis entre autres un beau manteau de peau de bœuf, dont le bas était taillé en dents de loup, avec des dessins extrêmement variés : on m'en demanda vingt-cinq piastres.

« Nous reprîmes notre route le long de la rivière; de chaque côté s'élèvent deux petites montagnes sur lesquelles on a planté une grande croix en bois. A deux milles de San Yago, nous nous reposâmes dans le rancho d'un brave homme qui était venu à bord du *Héros ;* sa maison est bien construite et très propre, ce qui est bien rare dans ces contrées. A côté, il y a un parc qui renfermait alors deux cents têtes de bétail, et vis-à-vis, un champ de cannes à sucre fort belles. On fait dans ce rancho du fromage, du tafia qui est assez mauvais, et de la viande sèche (*tasso*).

« Au-delà de ce rancho, nous traversâmes plusieurs fois, et dans diverses directions, le Rio San Yago; après avoir monté un coteau peu escarpé, mais assez long et bien boisé, nous entrâmes dans une plaine plus couverte de bois que celles que nous avions traversées précédemment; les renards, les lièvres et les lapins étaient très communs, et passaient près de nous sans être effrayés. Le petit ran-

cho de los Martyres, à cinq lieues de San Yago, et à une et demie du bord de la mer, ne consiste qu'en trois méchantes huttes assez mal construites : nous y fûmes bien reçus : nos lits étaient absolument semblables à ceux de Caduano.

« Le 7, après avoir parcouru cinq milles, nous nous trouvâmes au bord de la mer, vis-à-vis de l'anse Palma. Nous passâmes plusieurs rivières ; la première et la plus considérable, est le Rio de Très Colorès ; toutes étaient guéables, parce que nous étions dans la saison sèche, mais dans le temps des pluies le trajet en est très difficile et même dangereux. Au bout d'une heure de marche le long du rivage, laissant un grand ravin sur la droite, nous reprîmes le chemin de l'intérieur. Au-delà d'une montagne longue et mal aisée, nous descendîmes sur les bords du Rio de los Thoros, jolie rivière, qui peut avoir vingt pieds de largeur à l'endroit du passage ; elle est rapide et son eau excellente ; elle coule entre d'énormes blocs de granite très fin. Ensuite nous fûmes obligés d'aller très doucement dans un chemin rempli de trous et de crevasses, et très dangereux pour les chevaux. Notre guide avait beau nous assurer que nous pouvions galoper, nos montures étant accoutumées à cette mauvaise route, et, pour nous le prouver, il faisait caracoler son cheval : il ne put nous persuader. Nous attendîmes à Agoa Caliente que la chaleur fût passée. Ce petit bourg est ainsi nommé des eaux ther-

males qui jaillissent avec assez de force d'un rocher en partie caché sous terre; elles ont à peu près la chaleur des bains ordinaires. Les environs sont cultivés en cannes à sucre et en maïs. La plupart des habitans s'occupe à tanner et à préparer les peaux de bœuf.

« Nous marchâmes ensuite dans une jolie plaine, ayant la mer à droite à six lieues de distance; puis il fallut gravir par un chemin étroit, pierreux, bordé de profonds précipices, et fort mauvais, sur un morne très élevé, et au bas duquel est la ville de San Antonio; elle est composée d'une soixantaine de maisons ou cases, bâties assez solidement en roseaux enduits d'une espèce de chaux; elles sont couvertes en chaume ou en feuilles de latanier. L'ameublement consiste en une mauvaise table, quelques sièges faits en roseaux, et des châssis couverts d'une peau tendue qui servent de lits. Les habitans qui descendent des Espagnols, sont très honnêtes envers les étrangers, mais extrêmement paresseux. Ils manquent des choses les plus nécessaires, quoiqu'ils vivent dans un pays dont le climat est doux et le sol fertile, et qui, cultivé convenablement, produirait en abondance tout ce qu'ils pourraient désirer. Le commerce, très peu important, consiste en cuirs de bœuf, viande sèche, fromage et maïs; on fait aussi un peu de tafia. Tous ces objets sont portés à un petit port nommé la Paz, et éloigné de huit lieues de San Antonio; de là ils sont expédiés par de petits navires à Mazatlan, San Blas et autres ports de la

côte occidentale du Mexique. Il y a aux environs de San Antonio plusieurs mines d'argent et de plomb que nous n'eûmes pas le temps d'aller visiter; mais je vis travailler le minérai, et cette manipulation diffère suivant la qualité qu'il présente.

« Le costume des femmes est très simple; elles ont une chemise blanche et un petit jupon attaché au-dessus des reins; une sorte de châle carré à dessins bleus et blancs (*robotos*) leur cache une partie de la figure, et laisse le sein passablement à découvert. Presque toutes portent des bas et des souliers extrêmement propres; elles sont généralement jolies et très affables pour les étrangers. Les hommes ont une culotte courte, terminée en pointe par le bas, et dessous un large caleçon blanc qui dépasse la jarretière de quelques pouces, des souliers lacés sur le côté; des morceaux de cuir tanné et orné de dessins leur servent de bottes. Ils montent parfaitement à cheval, et savent lancer toute espèce de quadrupèdes avec une adresse extraordinaire. La population de San Antonio est évaluée à 3,000 ames. Les deux tiers sont des Indiens qui paraissent vivre en bonne intelligence avec les créoles ou *gente de razon*. Les environs de la ville ne sont presque pas cultivés. »

Ayant terminé les affaires qui l'avaient amené à San Antonio, M. Le Netrel en partit le 11 novembre avec le commandant, un ecclésiastique et quelques commerçans. On dormit à la belle étoile, au milieu d'une plaine, auprès d'un grand feu; le

padre fit tuer un bœuf, dont la viande fut rôtie pour la provision de route. On suivit le même chemin qu'en venant jusqu'à Costa blanca, là on en prit un autre, et le 15 on arriva à la mission de San José.

La baie de San José, située par 23° 3′ de lat. N., et 112° de longit. O, est un assez bon mouillage, excepté dans la saison de l'hivernage qui se fait sentir à la même époque qu'aux Antilles; cependant quoiquecette période fût passée, le *Héros* fut obligé d'appareiller deux fois, ayant été menacé par des orages du sud, qui heureusement n'eurent pas de suite. On y fait du bois et de l'eau avec facilité; les pommes de terre, les patates, les ignames et autres végétaux comestibles y sont à bon marché; il en est de même de la viande qui est très bonne. Le prix ordinaire d'un bœuf ou d'une vache de forte taille, est de cinq à six piastres. La peau se vend une piastre et même deux piastres aux navires américains qui fréquentent constamment les côtes de la Californie. Ce pays abonde en gibier de toute espèce; on y voit aussi plusieurs reptiles, entre autres le serpent à sonnettes; quelques-uns ont six pieds de long; il y a également à San Yago des caméléons et d'autres lézards qui varient par la grosseur et la couleur. Le pays est très sain pour les étrangers. Peu de maladies affligent les habitans qui parviennent ordinairement à un âge avancé, et leur vieillesse est exempte d'infirmités.

Le 17, le *Héros* sortit de la rade de San José pour

aller à Mazatlan, où il arriva le 22. Il avait à bord le commandant de la basse Californie, qui allait à Mexico. Il y a deux mouillages à Mazatlan : le premier à l'île Venado à l'O., l'île Paxanos au N. O., l'île Creston au S.E.; il est le plus sûr dans la mauvaise saison, parce que l'on peut appareiller en cas de besoin; mais dans les temps ordinaires, le second est aussi bon que l'autre, et offre l'avantage d'être plus proche du débarcadaire, qui est composé d'une trentaine de cases. La ville de Mazatlan est à six lieues de la côte, une autre nommée El Rosario est à vingt lieues; on dit qu'elles sont l'une et l'autre assez considérables. Le *Héros* trouva au mouillage la *Rose*, bâtiment génois à trois mâts, venant de Canton.

Le narrateur observe que les coutumes et les mœurs de la province de Sonora sont à peu près les mêmes que dans la basse Californie, mais que les vivres y sont extrêmement chers, du moins dans les environs de Mazatlan qui sont mal sains; la moitié de la population est malade ou convalescente; on peut se procurer du bois et de l'eau, mais pour entrer dans la rivière, il faut passer par-dessus une barre, et quand le vent est un peu frais, on risque de chavirer; alors, comme le courant est fort, il serait très difficile de se sauver : plusieurs bâtimens y ont perdu des hommes.

« A Mazatlan, comme à San Blas, le commerce étranger éprouve de grandes entraves et paie des droits considérables; il est défendu à un bâtiment

de décharger sa cargaison, et s'il en vend la moindre partie, il est forcé de débarquer la totalité. Nous y avons cependant mis quelques objets à terre : c'était en vertu d'un arrangement particulier. A cette époque, on parlait beaucoup d'un traité de commerce entre la France et le Mexique, et tout le monde espérait que bientôt les étrangers jouiraient des mêmes facilités que sur les côtes du Chili et du Pérou.

« Le 15 décembre, le *Héros* partit de Mazatlan pour retourner à San José, où l'on mouilla le 17. Le capitaine étant allé à terre, revint le soir avec Jean Perdrine, ancien marin français, dont j'ai oublié de parler précédemment; du temps de l'empire, il avait servi sur les vaisseaux de l'État; il habite depuis six ans la Californie, où il est marié. Il est fort aimé dans le pays, et y jouit d'une considération méritée. Il fait le commerce; il nous rendit fréquemment de petits services. »

Le 18, le *Héros* appareilla pour aller à un mouillage situé à 7 ou 8 lieues au S. de San José. Il y avait un brig à l'ancre : il tira un coup de canon en hissant le pavillon des îles Sandwich; il venait de l'île Guadalupé où il avait fait la chasse aux phoques, et allait repartir pour l'île Whoahou. L'équipage du *Héros* fut obligé, pour se procurer de bonne eau, de creuser deux puits dans le sable. Le 25, on quitta la baie de San Lucas, qui est un assez bon mouillage. Sa position fut déterminée par M. Du-

hautcilly à 22° 49′ N., et 112° 20′ O. Le pays voisin n'est pas cultivé ; il n'est habité près du bord de la mer que par deux ou trois familles dont la seule occupation est d'élever des bestiaux. Ces gens les tuent pour en vendre la peau aux étrangers. Il y avait dans une de ces cases un cerf bien apprivoisé, et qui reconnaissait parfaitement la voix de son maître.

Le 29, le vent qui soufflait du S. E. avec beaucoup de pluie et un temps brumeux, sauta brusquement au N. N. O. forte brise. Avant qu'on eût pu manœuvrer pour faire arriver le navire, il reçut à l'arrière un coup de mer qui défonça les fenêtres de la chambre du capitaine et l'inonda entièrement; l'eau prit son cours dans le carré, et mouilla une quantité d'objets. Quand on descendit dans la soûte aux poudres, on reconnut que plusieurs barils avaient été mouillés.

Le 1er janvier 1827, on eut connaissance de l'île Guadalupé (29° 30′ N. 119° 57′ O.); elle peut avoir environ dix-huit lieues de tour, et n'est pas habitée; elle est assez haute, et sa surface offre de profonds sillons. La pointe sud est coupée à pic, et la pointe nord terminée par des rochers qui paraissent séparés et détachés. Les phoques y sont très nombreux; plusieurs navires viennent faire la chasse à ces animaux.

On eut souvent la mer grosse, de fortes brises, et un temps couvert qui empêchait parfois de faire des observations. On longeait la terre à peu de distance, et fréquemment la brume la cachait. Le 19, on

aperçut l'entrée de la baie San Francisco. Ce ne fut que le 27 que l'on put y pénétrer à cause des obstacles que la forte houle, les vents variables, et l'épaisseur de la brume avaient fait éprouver. Il fallut toute l'activité et la présence d'esprit du capitaine, aidé des efforts d'un excellent équipage, pour empêcher le navire d'être jeté sur les brisans et d'autres écueils, notamment sur les Farellones, îlots très dangereux.

On laissa tomber l'ancre devant le presidio; mais, sur les représentations d'un Anglais, qui avertit le capitaine que ce mouillage était mauvais à cause de plusieurs roches sous l'eau qui pouvaient faire courir des risques au navire, on gagna la petite baie nommée *Hierba buena.* En levant l'ancre pour y aller, on trouva que le bec était cassé, ce qui faisait trois ancres de moins; on venait d'en laisser une sur la côte de Californie, et on avait perdu la première à Rio-Janeiro; il ne restait plus que la grande ancre et une autre beaucoup trop faible pour mettre au bossoir; l'accident était d'autant plus malheureux, qu'il est impossible de le réparer sur ces plages lointaines. La latitude du mouillage d'Hierba buena fut déterminée à 45° 33′ N.

« Divers habitans du presidio vinrent à bord, entre autres le padre Thomas, homme rempli de connaissances, mais trop âgé pour conduire la mission de la manière convenable. Etant allés le 12 à cette mission, le capitaine, une autre personne de

l'équipage et moi, nous assistâmes à la messe. Le padre la fit précéder d'un long sermon sur le sixième commandement de Dieu. Les Indiens des deux sexes chantèrent des cantiques; quoique leur voix fût un peu rauque, il y avait beaucoup d'ensemble dans leur chant.

« Le but de notre excursion avait été de chasser dans les plaines de San Bruno, éloignées du mouillage d'environ cinq lieues. Nous tuâmes beaucoup de gibier de différentes espèces; nous revînmes par un chemin différent de celui que nous avions suivi en allant : il était très montagneux, mais pittoresque.

« On observa, le 21 février, que dans l'E. N. E. le ciel était extrêmement rouge; on pensa d'abord que cela annonçait un incendie considérable; ensuite, comme on apprit que de ce côté il existait à une trentaine de lieues dans l'intérieur un volcan qui faisait fréquemment des éruptions, on pensa qu'il devait en ce moment y en avoir une très forte. Le 22, à une heure du matin, nous fûmes réveillés par une violente secousse de tremblement de terre, qui dura à peu près trois secondes; à deux heures, on en ressentit une deuxième qui fut moins forte, mais plus prolongée. Le 23, nous apprîmes que le tremblement de terre avait endommagé beaucoup de cases, sans cependant causer des accidens considérables.

« Le 5 mars, je fus expédié à la mission San Fran-

cisco avec une baleinière que nous venions de construire. Arrivé dans le fond de la baie, je remontai l'Estero à environ deux portées de canon; j'y trouvai le débarcadaire et deux cases habitées par les Indiens; elles sont construites en roseaux, couvertes en chaume, rondes et terminées en pointe, absolument comme les meules de blé que l'on élève dans plusieurs provinces de France. Pour y entrer, il faut ramper à quatre pattes. J'eus la curiosité de pénétrer dans une de ces huttes, et j'y trouvai quatre à cinq Indiens couchés autour d'un grand feu. On ne peut se figurer rien de plus sale et de plus dégoûtant que ce que je vis dans ce petit espace. Au moment de mon arrivée, les habitans de ce réduit étaient occupés à chercher et à manger leurs poux.

« La baie de San Francisco est magnifique : c'est avec raison qu'un de nos navigateurs l'a appelée une Méditerranée. Un mauvais fort, situé à gauche, en défend l'entrée; le presidio se trouve à peu de distance : c'est là que résident les autorités. La mission du même nom en est éloignée de 6 milles, ainsi que je l'ai déja dit. A une distance de 15 à 20 lieues dans le S. E., sont les missions de Santa Clara et San José, beaucoup plus considérables et plus riches que celle de San Francisco. Le pays est montagneux et peu cultivé; des animaux de toute espèce y abondent; les plus remarquables sont les ours et les cerfs. Les Californiens leur font une chasse continuelle, sans autres armes que le lacet, dont ils se servent avec

beaucoup de dextérité. Le suif du cerf est généralement très beau. Il est acheté par les navires qui vont au Pérou, et forme une des principales branches de commerce des Californiens.

« Parmi les navires qui vinrent mouiller dans la baie de San Francisco, il y avait un brig russe arrivant de la Bodega, qui est à une vingtaine de lieues plus au nord. Les Russes y ont formé un établissement; ils sont servis par des indiens Kodiaks qui qui font la chasse aux loutres marines et aux phoques, et poursuivent quelquefois les premières jusque dans la baie San Francisco : ils se servent à cet effet de leurs baïdars, sorte de petite embarcation de forme singulière, recouverte de peaux de phoques cousues ensemble. Ils la manœuvrent avec beaucoup d'adresse. »

Le 7, on appareilla; on longea la côte à deux lieues de distance. Le lendemain, on jeta l'ancre dans la baie de Santa Cruz, pour y prendre un chargement de maïs que l'on devait porter à Monterey, qui est éloigné d'à peu près 21 milles. L'aspect de la mission de Santa Cruz est extrêmement agréable, la quantité immense de sapins qui couvrent la côte, et les belles plaines cultivées qui s'étendent jusqu'au bord de la mer, présentent un coup d'œil charmant. Les ours sont communs dans ces cantons, et les rancheros ou fermiers ont quelquefois bien de la peine à garantir leurs bestiaux de l'attaque de ces animaux, qui cependant sont souvent terrassés par les Cali-

forniens; c'est un plaisir pour ceux-ci de leur faire une chasse continuelle.

Le 9, on mouilla dans la rade de Monterey. Diverses marchandises furent portées à terre dans un petit magasin. Les charpentiers furent envoyés à une grande forêt de sapins pour y couper du bois, principalement pour y prendre de la petite mâture.

Un grand dîner et un bal furent donnés à bord le 18, les principaux personnages du pays y vinrent avec leurs familles. Cette politesse fut rendue trois jours après par un commerçant anglais.

La rade de Monterey est assez bonne et le fond en est excellent pour la tenue. On ne peut y craindre que les vents de nord, qui heureusement sont rares. Il est impossible de trouver une baie plus poissonneuse; on y sala plusieurs barils de maquereaux et de morues. Le poisson plat y est très commun, et trois hommes peuvent en charger un canot ordinaire en moins de trois heures.

La position du presidio est fort belle; les environs sont verdoyans; les forêts de sapins qui commencent très près du rivage, s'étendent presque de tous les côtés à perte de vue. On voit des cerfs et d'autres bêtes fauves, cependant il est prudent de ne pas s'aventurer trop loin pour les poursuivre, surtout à pied, car les ours sont très communs et difficiles à éviter, lorsque l'on n'y est pas habitué. Durant notre séjour au presidio, l'on en prit un que l'on fit combattre contre un taureau. C'est un diver-

tissement que les hommes de la gente de razon, se procurent souvent. Le petit gibier n'était pas abondant durant notre séjour ; mais les oiseaux mouches étaient alors très communs.

« Lorsque nous fîmes nos visites d'adieu, les dames nous témoignèrent leurs regrets de ce que nous étions arrivés pendant le carême, temps fâcheux pour les plaisirs, les padres prohibant expressément toute espèce d'amusement durant cette période de jeûne et d'abstinence. »

On partit de Monterey le 27, et on fit route au S.E. Le lendemain au soir, le navire étant mouillé le long de la côte par 40 brasses d'eau fond de vase, on fut étonné de sentir une odeur de bitume ; on apprit d'un passager, qu'il y avait le long de la côte un volcan, nommé *Breat*, qui bien que peu considérable était presque toujours en éruption, et que souvent la mer, près de ce rivage, était couverte de bitume. En effet, le lendemain 29, on remarqua que l'eau offrait l'apparence de brai gras ; et l'odeur de bitume était tellement forte, que l'on s'en trouvait gêné.

On continua de serrer la côte que la brume faisait souvent perdre de vue. Le 30, on mouilla près de la mission de Santa Barbara, où l'on vendit quelques marchandises. Cette mission est une des plus belles et des plus riches de la Californie. Le village est sur une hauteur à environ une lieue du bord de la mer, et, aperçu du mouillage, présente un beau

point de vue. Le presidio est à moitié chemin du rivage à la mission ; il est plus considérable que celui de San Francisco. Sa latitude déduite de plusieurs observations faites au mouillage est de 34° 24′ 10″ N. Sur cette rade, on doit toujours se tenir prêt à mettre à la voile.

On en partit le 8 avril ; on mouilla le 9 devant le cap de San Pedro, on mit des marchandises à terre qui furent expédiées à la mission St.-Gabriel, et on embarqua des cuirs. « Dans la nuit du 16, les hommes de quart vinrent annoncer que le canot ne se trouvait plus à l'endroit où il avait été amarré la veille ; on conjectura aussitôt que les Indiens qu'on avait pris à bord à San Francisco, avaient enlevé l'embarcation pour se sauver à terre. Le capitaine s'embarqua tout de suite dans la yole, et je me jetai dans la baleinière, pour aller à la poursuite des fugitifs : parvenus à la côte, nous prîmes chacun une direction opposée ; je marchai vers San Pedro. Lorsque le jour parut, je découvris le canot échoué sur les rochers de la pointe, la mer avait beaucoup baissé, il n'avait éprouvé aucune avarie.

« M. Duhautcilly reçut de la mission St.-Gabriel deux petits ours qui avaient été pris au lacet. Le mouillage de San Pedro est mauvais dans presque toutes les saisons ; il faut constamment se tenir prêt à appareiller. Le pays voisin ne présente aucune espèce de distraction, il n'y a pas d'habitation près de la mer ; la moins éloignée est un rancho fort ri-

che, qui est à cinq lieues dans l'intérieur, et qui possède 14,000 têtes de bétail. Le pueblo de los Angelès est à dix lieues du mouillage. La mission de St.-Gabriel est à 15 lieues de la baie de San Pedro. Il est presque impossible de se promener puisque la plus grande partie du pays est couverte de plantes très hautes entre lesquelles les serpens à sonnettes sont très nombreux. Ce canton est le plus triste de tous ceux que nous ayons visités sur les côtes de la Californie. »

Le 17 on leva l'ancre, et le lendemain après avoir eu connaissance des îlots Coronados et de la pointe Lorna, on vint mouiller dans le port San Diego. Les environs ne fournissent pas de bon bois, les lièvres, les lapins et les perdrix y abondent : le port est le meilleur de la côte de Californie, mais cet avantage est compensé par la difficulté de se procurer du bois et de l'eau. Le presidio est à peu près à quatre milles du rivage, l'eau n'est pas assez profonde pour qu'on puisse y aller en canot : on est réduit pour tout moyen de transport à de très mauvaises charrettes qui cassent à chaque instant. Il fallut employer quatre jours pour faire parvenir au presidio quatre barriques de mélasse et d'eau-de-vie ; on éprouvait le même inconvénient pour se fournir d'eau, la rivière passant près du presidio.

La position de San Diego est assez gaie, on y trouve une grande variété de fleurs dont le parfum

embaume l'air. M. Le Netrel observe que chaque fois que l'on allait à terre on trouvait quelques serpens à sonnettes. Le padre qui est à la tête de la mission a un jardin parfaitement cultivé, les vignes y étaient superbes, tous les fruits de l'Europe tempérée y abondaient; mais ils n'étaient pas encore arrivés à leur maturité. L'église est petite, mais très bien tenue. Le port San Diego est situé par 32° 39′ N. et 119° 37′ O.

On en partit le 30. On relâcha le 4 mai à San José; le 8 on mouilla de nouveau à Mazatlan, où l'on renouvela la provision d'eau et de bois; on en repartit le 13; le 11 juin on rentra dans la baie San Diego. Dans ces traversées on avait pêché des tortues qui sont moins bonnes au goût que celles de la mer des Antilles, et récemment l'on avait vu des albatross et quelques paille-en-queue; une grande quantité de méduses et diverses espèces de nautiles assez singulières.

« Le 17 à trois heures du matin, nous ressentîmes une secousse de tremblement de terre qui dura près de quinze secondes; plusieurs maisons du presidio furent endommagées; la mission souffrit beaucoup. »

Le 22, le *Héros* sortit du port; le 29, il était à Santa Barbara. Il y trouva le *Karimakoo*, brig goelette des îles Sandwick, venu à la côte de Californie pour y vendre différentes marchandises de la Chine. Il avait débarqué sur l'île Guadaloupe des hommes pour faire la chasse aux phoques.

« J'accompagnai à terre, le 1er juillet, le capitaine qui voulait aller au volcan de Breat; nous prîmes en passant le subrécargue du *Karimakoo* : à la mission nous montâmes à cheval, un guide nous montrait le chemin. Tout à coup je fus saisi d'un étourdissement, et je lâchai la bride de mon cheval qui s'écarta de la route, sauta un ravin profond de six pieds, et large de dix, et me jeta à terre où je restai étendu sans connaissance. Tous mes compagnons me prodiguèrent les soins les plus affectueux; je fus près d'une demi-heure à revenir à moi. J'en fus quitte pour la peur et pour des écorchures au visage. Cet accident nous força de retourner sur nos pas. »

On partit le 3, le temps calme fournit l'occasion de relever la position respective des îles San Nicolas, Santa Barbara, Santa Catalina, Encapah, et Santa Cruz. Aucune de ces îles n'est habitée, elles ne présentent toutes que des terres arides et desséchées; il faut en excepter Santa Catalina qui a un bon port et où l'on fait de l'eau avec facilité; beaucoup de navires y déposent leurs cuirs pour les préparer à être embarqués.

« L'île San Nicolas n'est point portée sur les cartes de Vancouver; nous remarquâmes dans l'O. N. O. de cette île un rocher qui a toute l'apparence d'une embarcation à la voile. Un passager nous assura qu'il se joignait à l'île par une chaîne de rochers sous l'eau. »

On mouilla de nouveau le 16 dans la rade d'Hierba

buena, de la baie San Francisco. « Nous revenions dans la haute Californie pour y prendre un chargement de suif que nous devions porter au Pérou. Cette opération devait être extrêmement avantageuse pour les intéressés à l'expédition du *Héros*, mais elle nous contrariait beaucoup, parce que ce voyage n'empêchait pas de faire celui que nous avions à effectuer à la côte N. O., et par conséquent alongeait d'un an la durée de notre campagne. Nous commençions à nous ennuyer des longues et pénibles stations que nous étions obligés de faire dans chaque port de la Californie. Il s'était déja écoulé près d'un an et demi depuis notre départ du Hâvre, et nous n'étions pas avancés. La cargaison très mal choisie pour les lieux que nous visitions ne se vendait qu'avec peine, difficulté et lenteur et à des prix bien inférieurs à ceux que l'on avait fait espérer aux intéressés. Heureusement pour ceux-ci les opérations étaient dirigées par l'homme le plus capable de les faire prospérer.

« Envoyé plusieurs fois à terre pour recueillir les marchandises qui devaient être embarquées, je fus à même d'examiner les environs de la baie San Francisco. On va du pueblo de San José à Santa Clara par une belle allée d'arbres magnifiques et bien taillés; à droite coule un petit ruisseau dont l'eau est claire et limpide; à gauche s'étend une plaine large de quatre à cinq lieues, et où paissent vingt-cinq à trente mille bœufs appartenant à la mission.

Cette jolie promenade a une lieue et demie de longueur; nous la parcourûmes au petit pas de nos chevaux, tant nous y prenions de plaisir. Le jardin de la mission est abondamment pourvu de fruits et de légumes d'Europe; ils étaient d'un goût délicieux. Les Indiens pour séparer le grain de l'épi le font fouler aux pieds par les chevaux, comme dans le midi de l'Europe.

« L'église de la mission est assez bien tenue, le padre fit venir quelques Indiens musiciens; ils chantèrent et exécutèrent assez bien les morceaux de musique. Il est étonnant qu'un seul homme ait eu assez de patience et de persévérance pour enseigner à des êtres aussi stupides que le sont les Indiens de la haute Californie, à lire la musique et à jouer de divers instrumens. Il y a un atelier où se fabriquent les couvertures de laine, seul habillement des Indiens des missions : la laine n'est presque pas dégraissée, de sorte qu'elle forme un tissu lourd et grossier.

« Rien de plus misérable que la demeure des Indiens de la mission de San José; leurs huttes sont les plus malpropres et les plus infectes qu'il soit possible d'imaginer; on a de la peine à concevoir comment des hommes peuvent exister au milieu de l'ordure la plus dégoûtante. Aussi n'est-il pas étonnant que dans cette mission les maladies soient plus communes que dans les autres que j'ai visitées; celles-ci sont plus propres et mieux tenues. Cette

négligence provient-elle du padre, ou bien ses ordres sont-ils mal exécutés?

« Le 11 juillet, j'étais à Santa Clara; c'était la veille de la fête de la mission. Le padre envoya six vaqueros prendre un ours au lacet, afin de nous procurer le spectacle d'un combat de taureau. L'après-midi, les Indiens des deux sexes, au nombre d'environ deux mille, se réunirent devant la mission, pour recevoir les présens d'usage qu'on leur fait en mémoire de la grande Santa Clara. La distribution s'en fit avec beaucoup d'ordre, les femmes eurent chacune un *robazos* ou mouchoir, les hommes une couverture de laine, les vaqueros une culotte et des souliers, afin que tous fussent en état de se montrer parés; excepté cependant les pauvres gentils ou ceux qui nouvellement pris et amenés de l'intérieur, n'ont pas encore été baptisés. On les regarde comme des sauvages, et on ne leur accorde aucun vêtement. La fin de la journée se passa en préparatifs pour la fête du lendemain : des feux furent allumés de tous les côtés. Vers dix heures du soir, mon compagnon et moi, nous fûmes réveillés par des hurlemens effroyables; nous regardâmes aussitôt si notre porte était bien fermée. Un instant après, on vint nous avertir que les vaqueros étaient de retour et amenaient quatre ours.

« Dès le matin, le 12, nous allâmes voir ces animaux; je fus émerveillé de leur grosseur : il y en avait un si mutilé qu'il ne pouvait combattre. A neuf

heures, nous assistâmes à la messe. Elle fut chantée par les Indiens, qui s'accompagnèrent de leurs violons, basses et grosses caisses; ils étaient environ quarante. Pendant près de deux heures ce fut un tintamarre épouvantable. L'office divin terminé, tous les individus appartenant à la gente de razon des environs furent invités à dîner. A deux heures, les ours et le taureau furent amenés. L'ours qui devait combattre le premier fut attaché par la patte de derrière au pied de devant du taureau, par un lacet qui leur laissait libre un espace de quinze pieds entre eux. Ce premier combat dura une demi-heure; le taureau fut vainqueur. Le second ours fut attaché de la même manière; le taureau furieux lui porta un coup de corne bien appuyé; l'ours, sans se décourager, lui sauta au col, lui posa une de ses pattes sur la tête, et ne lui laissant faire aucun mouvement, le tint dans cette position jusqu'à ce qu'il l'obligeât de tirer la langue : comme il attendait ce moment, il la lui saisit avec son autre patte et la lui arracha. Ils continuèrent à se battre encore quelque temps, et finirent par expirer tous deux. Le troisième combat ne fut pas moins sanglant, mais le taureau resta vainqueur.

« Les Indiens vinrent, le 13 après midi, danser devant la mission; ils étaient tout nus; les uns avaient le corps barbouillé avec de l'ocre rouge et du noir, les autres étaient couverts de plumes de toute espèce : c'était un ensemble de figures hi-

deuses et repoussantes, et ce divertissement me sembla plus curieux qu'amusant; les femmes ne dansaient pas.»

Le 22 juillet, le *Héros* sortit de la baie San Francisco; il toucha, le 24, à Santa-Cruz pour prendre des cuirs. Le 27, il était à Monterey où il trouva la *Comète*, navire de Bordeaux, qui, de Mazatlan, était allé porter à Whoahou des missionnaires français. Ayant terminé ses opérations à Monterey, le *Héros* en partit le 8 septembre; le lendemain, mouillé à la Conception, il eut le malheur d'y casser le bec de sa meilleure ancre. Il était grand temps que l'on quittât la côte de Californie, car il ne restait plus qu'une ancre moyenne et une ancre à jet; heureusement on était dans la belle saison. Après une autre relâche à San Diego, on sortit de ce port le 20 octobre, la traversée fut difficile jusqu'au Callao, où l'on arriva le 26 décembre. Il y avait sur rade la *Bayonnaise*, corvette française, la *Brandywine*, frégate des États-Unis de l'Amérique septentrionale, et dix-huit navires du commerce, parmi lesquels il ne s'en trouvait qu'un de français, venant de Marseille. Le bourg du Callao, qui devait être très joli par sa situation, a été presque entièrement détruit en 1824 par le feu des batteries du fort. Il n'y reste maintenant que des décombres et des maisons inhabitables. Cependant leur aspect montre encore combien ce lieu devait être riche et florissant avant la guerre civile qui l'a dévasté. On rencontra dans les environs une

quantité de cadavres qui n'avaient pas reçu la sépulture, et que l'ardeur du soleil avait desséchés. Plusieurs étaient encore revêtus de leurs uniformes. Des fossés, ou plutôt des espèces de souterrains, étaient remplis d'ossemens humains; on apprit que c'étaient ceux de moines et de femmes qui s'étaient réfugiés dans ces lieux pendant le siège du Callao, et qui y étaient morts de soif et de faim.

« On sait que Lima est une grande et belle ville; autrefois elle était très commerçante. Mais depuis que le Pérou est agité par la révolution, les affaires y sont beaucoup moins actives. J'admirai avec plaisir les églises magnifiques qui font le plus grand ornement de cette capitale; leur intérieur est extrêmement riche, cependant ce n'est rien, dit-on, en comparaison de ce qu'il était il y a dix ans. Je vis au théâtre une tragédie espagnole intitulée Don Juan de Salas; elle fut assez bien jouée, et suivie d'un petit vaudeville fort gai. La place du palais où nous nous rendîmes ensuite est ordinairement appelée les *Portalès*. C'est là que se réunit tous les soirs une partie de la population de Lima : tout le monde y est pêle-mêle, et souvent la femme la plus honnête s'y trouve à côté d'une prostituée : ce n'est qu'en leur adressant la parole qu'on peut les distinguer. On va là pour prendre du *refresco*, espèce de limonade et de glace. Quand on a bien bu, fumé et causé jusqu'à onze heures du soir, chacun se retire. Le costume des

femmes m'a semblé particulier à cette ville; elles portent la *saillas*, espèce de jupon en soie et à plis tellement serrés et multipliés, qu'il forme pour ainsi dire un étui qui dessine parfaitement la taille et les hanches; elles ont aussi la mantilla qui est fixée autour des reins au-dessus de la saillas, et qui se rabat par-dessus la tête, de manière à cacher entièrement le visage, et à ne laisser apercevoir qu'un œil, de sorte que l'on peut passer à côté de vingt femmes de sa connaissance, et n'en pas reconnaître une seule. Le soir il n'en est plus ainsi : les saillas et les mantillas font place à des toilettes recherchées, qui me paraissent convenir bien mieux aux jolies femmes de la capitale du Pérou; c'est surtout au spectacle que l'on peut s'en convaincre.

« J'étais allé à Lima en compagnie d'un officier de la marine royale. Nous en partîmes par la diligence du soir, et nous rejoignîmes nos vaisseaux respectifs sans accident; je note ce dernier point, parce que, bien que la distance qui sépare Lima du Callao ne soit que de deux lieues, il se passe rarement un jour sans qu'il y ait quelque voyageur dévalisé sur cette route; il est très heureux, dans ces cas là, s'il en est quitte pour des coups de sabre; car souvent les brigands assassinent l'homme sur lequel ils ne trouvent pas une somme suffisante pour satisfaire leur cupidité. Durant notre séjour au Callao, nous n'avons eu que trop d'occasions de nous convaincre de la manière défectueuse dont se fait la

police dans ce pays. Tous les objets nécessaires à l'habillement y sont très chers. »

Ayant terminé ses affaires, remplacé les ancres qu'il avait perdues, et renouvelé ses vivres, le *Héros* partit du Callao le 28 février 1828, et fit route au nord. Le 6 avril, on eut connaissance, comme on s'y était attendu d'après les observations de la veille, d'une petite île portée sur les cartes anglaises, et nommée île *Cloudy*. Suivant les observations des Français, elle est située par 116° 26′ O. Elle paraît très aride, et peut avoir une lieue et demie de long sur trois quarts de lieue de large; elle est de moyenne hauteur, et par un beau temps, est aperçue facilement à sept ou huit lieues de distance. Le 3 mai, on jeta l'ancre devant Monterey. Quoique l'on fût à la fin de mai, le temps était toujours brumeux et froid, la bise souvent très forte du N. O. et N. N. O.

Afin de tirer parti des marchandises qui lui restaient, le capitaine résolut d'aller à l'établissement russe de la Bodéga, nommé communément *Ross*. On partit donc de Monterey le 30 mai, et le 1er juin on eut connaissance du presidio de Ross, et comme il était déja tard, on mit en travers pendant une partie de la nuit. Le 2, à huit heures du matin, on aperçut plusieurs de ces singuliers bateaux dont les Kodiacs font usage; ils se dirigeaient vers le *Héros*. Dans l'une d'elles se trouvait le gouverneur de l'établissement, supposant que ce navire arrivait de très loin, il apportait un mouton, du laitage et des fruits.

M. Duhautcilly, après lui avoir expliqué le motif de son arrivée, lui dit que son intention était d'aller le plus tôt possible dans le petit port de la Bodéga, éloigné d'environ neuf lieues de l'établissement. Le gouverneur, qui avait renvoyé ses Kayouques, accompagna le *Héros* jusqu'au mouillage, où on laissa tomber l'ancre par cinq brasses d'eau, fond de sable vaseux.

« J'allai à terre le 3 : ce lieu n'est pas habité; il n'y a que quelques Indiens vivant dans de méchantes huttes sur le bord de la mer. Elles sont aussi dégoûtantes par leur malpropreté que par leur puanteur; ces Indiens sont généralement très sales. Le terrain abondait en fraises qui étaient d'un goût délicieux. Ce mouillage ne mérite pas le nom de port; car, par un vent de S. ou de S. O., même soufflant avec peu de force, un navire courrait un très grand danger. »

Le *Héros* alla ensuite à Monterey, à Sta. Barbara, à San Pedro, enfin à San Diego, où il chargea des chevaux pour les îles Sandwich. Le capitaine donna passage sur son navire à une partie de l'équipage du *Teignmouth*, navire anglais de Calcutta qui, étant mouillé sur la rade de San José, avait été jeté à la côte par un ras de marée extrêmement violent; plusieurs hommes avaient été noyés; le reste ne s'était sauvé qu'avec beaucoup de peine. Il y avait parmi les gens de l'équipage soixante Lascars.

En s'éloignant de cette côte, le narrateur donne

le résultat de ses observations sur le pays qu'il quittait pour la dernière fois. « La Californie, comprise entre le 22e et le 38e degré de latitude nord, a été, je crois, en partie découverte par les Espagnols qui y formèrent des établissemens plutôt religieux qu'utiles au commerce. Depuis que l'Espagne a perdu toutes ses possessions sur le continent américain, la Californie a suivi le sort du Mexique; mais la nouvelle république, de même que la monarchie, néglige cette belle contrée de l'Amérique septentrionale. Les établissemens, ou pour mieux dire les missions, sont aujourd'hui au nombre de vingt-cinq, et encore gouvernés par des moines espagnols; ceux-ci n'ont pas encore voulu reconnaître le gouvernement républicain du Mexique, disant qu'envoyés par le roi d'Espagne, ils n'avaient d'ordre à recevoir que de la métropole; mais comme ces bons pères sont généralement très âgés, on ne les contrarie pas; on a toujours pour eux le respect qui leur est dû; à mesure qu'il en meurt, on les remplace par des padres du Mexique.

« Il y a aussi en Californie quatre presidios ou établissemens militaires, qui sont San Francisco, Monterey, Santa Barbara et San Diego. Un officier supérieur mexicain, portant le titre de commandant général de la haute et basse Californie, représente le gouvernement central du Mexique. Il reçoit directement ses ordres, et les transmet aux commandans des presidios.

« Les Californiens, qui sont les descendans des Espagnols et des Indiens, et que l'on nomme *gente de razon* pour les distinguer de ces derniers, sont généralement forts, vigoureux, et très adroits à tous les exercices du corps; malheureusement ils sont très adonnés au jeu et paresseux; ils ont presque tous les défauts des hommes civilisés, sans en posséder les qualités. L'occupation favorite d'un Californien est de prendre au lacet les bœufs, les cerfs, les ours, dont il vend la peau et le suif : c'est uniquement en quoi consiste le commerce de leur pays; il pourrait être beaucoup plus considérable, si l'on se donnait la peine de cultiver la terre, qui est très fertile; le froment, qui y vient très bien, procurerait un trafic très important par son exportation à la côte du Pérou, où il se vend toujours à un prix très avantageux. Les Californiens pourraient également cultiver la vigne, et faire du vin et de l'eau-de-vie dont ils trouveraient un débit prompt et facile sur toute la côte du Mexique, du Guatémala, et d'autres pays au nord et au sud. La vigne y croît presque sans culture; et, dans quelques missions, j'ai bu du vin assez bon, mais on n'en fait qu'en petite quantité, et seulement pour l'usage des padres.

« La quantité de cuirs que l'on exporte annuellement de la Californie, s'élève à trente ou trente-cinq mille; ils sont ordinairement achetés par des navires américains qui font des stations de plus d'un an pour se procurer un chargement complet. La quan-

tité de suif exporté chaque année peut être évaluée à 40,000 arobes, mais le suif ne trouve de débouché qu'au Pérou, et dernièrement, il ne s'y plaçait qu'à vil prix.

« Une cargaison de marchandises d'Europe bien choisies se vendrait très avantageusement en Californie; mais que prendre en retour ? C'est le point difficile, et pour avoir une chance de bénéfice, on serait probablement obligé de faire le voyage de la Chine, ce qui occasionerait de très grands frais. Lorsque nous arrivâmes en Californie, les droits d'entrée sur les marchandises étrangères étaient de 49 pour cent, mais durant notre séjour le long de la côte de ce pays, ils ont été définitivement fixés par un tarif ou *arancel* à tant pour cent sur chaque objet.

« Nous avons passé près de deux ans sur les côtes de la Californie où nous ne devions rester que trois à quatre mois, nous n'y fîmes pas des affaires brillantes : le voyage à Lima n'avait pas rendu à beaucoup près ce que l'on avait supposé; il restait encore à bord du *Héros* diverses marchandises dont la vente était très difficile; le voyage à la côte nord-ouest était définitivement manqué : l'ensemble des opérations présentait jusqu'à ce moment des résultats bien différens de ceux que l'on avait espérés. Du reste, à la satisfaction de tout le monde nous étions depuis le 27 août en route pour les îles Sandwich; quoique bien éloignés encore de la France, ce chemin était celui que nous devions prendre pour nous en rapprocher, et

chacun de nous avait repris cette gaîté qui fait supporter aux marins l'ennui et les fatigues d'un long voyage.

« Le 11 septembre à midi, notre calcul nous plaçait par 21° 8′ N. et 158° 36′ O. Le temps assez beau mais nuageux à l'horizon, nous empêchait de voir la terre que nous présumions avoir en vue; à deux lieues nous aperçûmes au-dessus des nuages l'immense montagne Mowna Kaak, s'élevant sur l'île d'Owaïhy, à 27 lieues au sud de nous. Ce mont moins escarpé que le pic de Ténériffe, le surpasse en hauteur et présente un aspect vraiment majestueux. Nous eûmes bientôt connaissance des îles Mowi et Morotoï, que nous passâmes pendant la nuit. Le 12, au point du jour, nous étions en vue de Whoahou, lieu de notre destination; à deux heures nous mouillâmes sur la grande rade; le lendemain, avant le jour, le pilote était à bord, il fit tirer tout de suite quelques coups de canon pour appeler les embarcations des navires à l'ancre dans le port, afin qu'elles nous aidassent à remorquer le bâtiment, suivant l'usage de ce pays. Le calme nous favorisant, nous donnâmes bientôt dans les passes assez difficiles qui conduisent au port d'Hanaroura : après y avoir laissé tomber l'ancre, nous saluâmes la ville de treize coups de canon qui nous furent rendus à l'instant coup pour coup. Nous trouvâmes au mouillage deux navires américains, dont un allait prendre un chargement de bois de sandal pour la Chine.

Nos chevaux n'avaient pas souffert dans la traversée; ils étaient en aussi bon état que le jour où nous les avions pris à bord : nous nous dépêchâmes de les débarquer, ils furent vendus aussi bien que l'on pouvait le désirer.

« Le 19, nous eûmes la visite de Tao Kéaoli, roi des îles Sandwich; il était accompagné de Boki, gouverneur de l'île, et de plusieurs autres chefs; il accepta avec plaisir la collation qu'on lui offrit, et resta trois heures avec nous. Lorsqu'il se fut embarqué pour retourner à terre, nous le saluâmes de treize coups de canon.

« L'île Whoahou, siège ordinaire du gouvernement des îles Sandwich, quoiqu'elle ne soit pas la plus considérable de cet archipel, est la plus fréquentée par les navires étrangers qui viennent y charger du bois de sandal pour la Chine; ce sont surtout les bâtimens baleiniers anglais et américains qui y viennent en grand nombre dans les mois de novembre et d'avril pour s'y fournir de vivres qu'ils y trouvent en abondance, et pour profiter des avantages qu'offre l'excellent port d'Hanaroura, lorsqu'ils ont besoin de réparation. Le roi, jeune homme de seize à dix-huit ans, n'a pas encore pris les rênes du gouvernement: la régence est entre les mains de Boki, qui cependant n'agit que par les ordres de la reine Kaou Manou, et de concert avec elle; cette princesse est déja avancée en âge, elle a une grande force de caractère.

« Le gouvernement des îles Sandwich est entièrement féodal ; le peuple est tenu dans une sorte d'esclavage. La moitié du produit des ventes, même les moins importantes que font les insulaires, appartient au roi ; il en est de même de leur temps, dont la moitié est consacrée à son service.

« Il y a dans presque toutes les îles des missionnaires américains qui y exercent un pouvoir absolument arbitraire, surtout à Owaïhi et à Mowi, où leur joug se fait sentir avec le plus de force, sous le prétexte de la religion, et à ce qu'ils prétendent pour le bien du peuple. Ces missionnaires commettent des cruautés ; conduite d'autant plus inexcusable que les naturels de ces îles sont peut-être les hommes les plus dociles et les plus pacifiques du monde. Mais le pouvoir de ces personnages impitoyables ne saurait durer encore long-temps, leurs compatriotes mêmes ont horreur de leur barbarie ; on pense généralement qu'aussitôt que le roi Tao Keaoli gouvernera en personne, un des premiers actes de son autorité sera d'expulser ces missionnaires. A Whoahou il y a également trois missionnaires français, dont M. Bachelet est supérieur ; ils sont plus tranquilles que les autres. Etant les derniers arrivés, ils n'ont pas encore acquis une grande influence. Naturellement leur présence excite la jalousie des autres (1).

(1) Depuis le retour du *Héros* en France, les missionnaires français ont quitté les îles Sandwich.

« Les îles Sandwich ont une population nombreuse. Les habitans sont extrêmement doux, affables et obligeans; doués de beaucoup d'intelligence, ils cherchent toutes les occasions de s'instruire. Quoiqu'ils aient perdu la plupart de leurs anciennes habitudes, ils mangent encore du poisson cru, et du chien rôti. Les femmes qui sont assez jolies et surtout parfaitement bien faites, n'ont rien changé à leur conduite envers les étrangers. Le jour de notre arrivée nous eûmes un spectacle entièrement nouveau pour nous, et bien inattendu. A peine le travail fut-il terminé, que nous vîmes arriver à bord soixante à quatre-vingts femmes d'Hanaroura. Le capitaine avait d'abord eu l'intention d'empêcher ces sortes de visites, mais quand il en eut reconnu l'impossibilité, puisque ces beautés viennent presque toujours à la nage et montent à bord sans être aperçues, et que d'ailleurs c'est un usage adopté dans l'île et par tous les bâtimens qui mouillent dans le port d'Hanaroura, il fut permis à l'équipage de recevoir à bord autant de femmes qu'il voudrait, mais seulement après l'ouvrage fini, et sous la condition expresse de ne pas passer le grand mât; ordre qui fut ponctuellement suivi, quoiqu'il y eût toujours plus de femmes que l'équipage n'en désirait : l'entre-pont était large, spacieux et très commode.

« Ces insulaires ont presque tous pour vêtement le *tapa*, espèce d'étoffe faite de l'écorce du mûrier à

papier ; souvent elle est blanche, quelquefois peinte de différentes couleurs. La pêche est la principale occupation des naturels qui habitent près de la mer ; ils la font avec des pirogues très artistement construites. Comme le bois qu'ils emploient est très étroit, ils sont obligés de recourir à un balancier pour les empêcher de chavirer ; ce balancier consiste en deux bouts de bois arrondis, fixés solidement à un tiers de la hauteur de la pirogue sur l'avant et sur l'arrière, de sorte qu'ils tombent à fleur d'eau : une autre pièce de bois également arrondie, mais plus forte, est amarrée aux extrémités des deux autres, et par son poids forme équilibre. Les insulaires ont aussi quelques pirogues doubles, c'est-à-dire tenues ensemble par deux morceaux de bois ronds dont l'un sert de balancier à l'autre.

« Les maisons de la ville d'Hanaroura sont bâties en bois, maçonnées avec de la terre glaise, et couvertes en paille ; l'intérieur est tapissé en nattes du pays ; les lits consistent en nattes ; tout cela est généralement d'une propreté recherchée. Quelques chefs ont des lits à la mode d'Europe. Hors de la ville s'étend une grande plaine qui se termine par plusieurs jolies collines sur lesquelles s'élèvent beaucoup de maisons ; les habitans cultivent les terres voisines qui produisent en abondance des plantes potagères et des légumes de toutes espèces ; avantage bien précieux pour les navires qui maintenant relâchent continuellement aux îles Sandwich. Un Hollandais,

M. Jernoce, qui habite Whoahou y a planté de l'indigo qui est venu assez bien; si cette culture réussissait complètement, elle fournirait une nouvelle branche de commerce à ces insulaires, qui n'ont d'autre objet d'exportation que le bois de sandal; chaque jour il devient plus rare et il est plus difficile de se le procurer. Durant notre séjour à Whoahou, il coûtait huit piastres le pikle (138 livres). Quant aux objets dont ces insulaires font usage et qu'on pourrait leur apporter d'Europe, ils les font venir de la Chine à bien meilleur compte. Les îles Sandwich sont un très bon pays. Les vivres de toute espèce, les chèvres, les cochons, les pommes de terre, les patates y sont à bon marché, on y trouve en général tout ce que l'on peut désirer après une longue traversée.

« Pendant que nous étions à l'ancre dans le port d'Hanaroura, il y arriva plusieurs bâtimens baleiniers tant anglais qu'américains. Nous eûmes souvent la visite de M. Charton, consul anglais, homme rempli de mérite, vraiment digne d'estime et très obligeant, il a rendu service à plusieurs Français qui ont réclamé sa protection. Nous allions fréquemment chez lui, il nous accueillait comme ses compatriotes.

« Le 15 novembre, le *Héros* mit à la voile; le roi, le consul anglais et d'autres personnes l'accompagnèrent en rade. Dans la traversée, nos observations nous convainquirent que les cartes du grand Océan

dont nous faisions usage étaient défectueuses sur plusieurs points. Le 10 décembre, toutes nos observations qui étaient parfaitement d'accord, nous plaçaient à une petite distance des îles les plus septentrionales des Marianes : quoique le vent fût assez faible, on mit en travers à minuit. Le 11 à cinq heures du matin, on laissa porter à l'ouest; au jour on eut connaissance de l'île de l'Assomption, et bientôt d'Ayrigan; nous fîmes route ensuite à l'O. et à l'O. N. O., toujours favorisés par la brise : mais le 14, le temps qui avait été généralement assez beau, devint pluvieux et orageux : il ne nous permettait de voir qu'à une petite distance, circonstance désagréable dans ces parages dangereux, nous étions alors par 133° 42′ 2″ E. Le 19 à midi, on aperçut la terre qui fut reconnue pour être les îles Botol tabaco xima. La mer devint extrêmement grosse. Le navire fatiguait considérablement et faisait beaucoup d'eau. Le lendemain on vit la côte de la Chine, et une quarantaine de bâtimens chinois qui paraissaient occupés à faire la pêche.

« Le 22, on découvrit les îles entre lesquelles passent les navires pour se rendre à Macao; le temps était brumeux et pluvieux, la mer très houleuse. Nous étions environnés d'une immense quantité de bateaux chinois; nous tirâmes un coup de canon pour appeler un pilote, un instant après une des embarcations qui se trouvaient près de nous, mit son canot à la mer : trois Chinois montèrent à bord

du *Héros* et offrirent de nous conduire à Macao, mais le prix exorbitant qu'ils demandaient empêcha d'accepter leur proposition. Bientôt une autre embarcation nous accosta, et d'après l'arrangement conclu avec le pilote, nous fîmes route sous sa direction. Le capitaine alla chercher à Macao un pilote pour remonter la rivière jusqu'à Canton. Le temps toujours brumeux et pluvieux nous empêchait de jouir du beau coup d'œil des bords du fleuve. A la seconde barre il y avait cinq vaisseaux de la compagnie anglaise des Indes auxquels leur grand tirant d'eau ne permettait pas de faire leur chargement à Whampoa. Nous laissâmes tomber l'ancre à ce mouillage le 27; c'est là que se tiennent les navires qui commercent avec Canton, situé cinq lieues plus haut.

« Notre séjour à Whampoa fut extrêmement triste, quoique, de quelque côté que la vue se portât, le pays offrît un aspect enchanteur; mais la difficulté d'aller à terre où l'on est continuellement insulté par les Chinois, nous fit préférer de rester à bord, où l'ennui nous accablait.

« J'allai plusieurs fois à Canton, soit pour me promener, soit pour les affaires du navire, et ce ne fut pas sans un grand étonnement que je contemplai l'immense quantité de bateaux habités qui se trouvent le long de la rivière : la population de ces maisons flottantes peut être évaluée à 200,000 ames. La ville de Canton, ou pour mieux dire la partie

de cette cité où les étrangers peuvent pénétrer, est située sur la rive gauche du fleuve; les maisons n'ont rien d'extraordinaire dans leur construction; les rues sont excessivement étroites, car il y en a plusieurs où trois personnes ne pourraient passer de front. Les factoreries sont des bâtimens magnifiques et ressemblent plutôt à des palais qu'à des maisons de négocians.

« Les Chinois sont les hommes les plus fins et les plus fourbes que l'on puisse imaginer; rien n'égale leur adresse à tromper. Ils sont avec raison fiers de leurs pays, et méprisent souverainement tout ce qui leur est étranger. La police est parfaitement faite par les mandarins : ces fonctionnaires publics sont singulièrement respectés et craints par le peuple; leurs ordres sont exécutés à l'instant.

« Durant notre séjour en Chine, nous apprîmes la malheureuse affaire du navire le *Navigateur* de Bordeaux, capitaine Santa Roman. Il était en août 1828 sur la côte de la Cochinchine pour y prendre une cargaison qu'il devait porter à Manille; lorsqu'il l'eut embarquée, il mit à la voile, mais bientôt il toucha sur des rochers, accident qui le força de retourner au port d'où il était parti, afin de réparer les avaries qu'il avait éprouvées. Le capitaine, n'ayant pu s'y procurer les objets nécessaires, et voyant que son bâtiment était hors d'état de reprendre la mer, le vendit; ensuite, il prit passage avec son équipage sur une jonque chinoise qui allait à Macao. Pendant

la traversée, les Chinois conçurent et exécutèrent le projet abominable d'égorger les Français, afin de s'emparer de leur argent et de leurs effets. Un seul homme, nommé Mangiapou, s'étant sauvé à la nage, fut recueilli par une jonque chinoise destinée pour Macao. Il fit aussitôt la déclaration de ce qui s'était passé. Les mandarins s'empressèrent d'expédier à la découverte leurs bateaux, qui ne tardèrent pas à s'emparer de la jonque où se trouvaient les assassins de l'équipage français. Ils furent mis en jugement et décapités à Canton au mois de février 1829, au nombre de dix-sept. Les autres complices de ce crime furent renfermés dans des cages de fer pour être promenés ainsi à Canton, puis dans tout l'intérieur de la Chine.

« Notre cargaison de bois de sandal fut vendue à neuf piastres le pikle, ce qui est un prix fort bas; mais deux ou trois navires, qui arrivèrent après nous, n'obtinrent que cinq et six piastres; les pelleteries de la côte nord-ouest de l'Amérique se vendaient mieux. Nos réparations terminées, et notre chargement, qui consistait en sucre, thé, cannelle, camphre, soie, etc., pris à bord, nous quittâmes Whampoa le 21 février. Nous étions le 24 devant l'île Linting, où mouillent ordinairement les navires qui font la contrebande, notamment celle de l'opium. Il y en a qui y passent des années entières, uniquement pour servir de magasins aux marchandises que l'on y apporte de tous côtés, et que l'on veut intro-

duire à Canton sans payer les droits. Ces navires sont obligés d'être constamment prêts à prendre la mer pour éviter la visite des mandarins; c'est un inconvénient qu'ils ont rarement à redouter, car ces visites ne sont pas fréquentes; dans ces cas-là, les navires en sont quittes pour louvoyer devant Macao pendant cinq à six jours; ensuite ils reviennent au mouillage de Linting. »

Le 25, le *Héros* mit à la voile; le 3 mars, il était devant Poulo Sapata; le 7, étant par 4° 58′ N., on aperçut une grosse pièce de bois flottante; aussitôt on mit un canot à la mer, et l'on reconnut que c'était un tronc de tek, qui fut amené à bord et embarqué non sans difficulté; il avait quarante-sept pieds de long, sur vingt pouces de diamètre : il fut coupé et fournit une bonne provision de bois à brûler dont on n'était pas bien pourvu; on en réserva un morceau de dix pieds pour un cas de besoin. Le 9, on vit Poulo pisang et Poulo aor; le lendemain, on coupa la ligne pour la cinquième fois, et le 11, on eut connaissance de Poulo toty, ensuite, on entra dans le détroit de Gaspard, dont on évita heureusement les dangers, quoique le temps fût généralement orageux. Le 18, on aperçut la montagne de Bantam sur l'île de Java. Un canot vint de terre chargé de singes, d'oiseaux, de cocos et d'autres productions du pays; le 20, on était hors du détroit de la Sonde. On avait constamment eu en vue des navires européens, les uns sous voile, les autres à l'ancre.

On découvrit, le 10 avril, les montagnes de l'île Bourbon, le lendemain on aperçut les navires mouillés sur la rade de Saint Denis; mais la mer était tellement grosse, que de terre on fit signal au *Héros* de ne pas approcher. M. Duhautcilly se rendit à bord d'un navire de Nantes, dont il ramena avec lui le capitaine. Ce dernier nous apprit que depuis trois jours le mauvais temps empêchait d'aller à terre. Il ajouta que le 9 février dernier, un ouragan terrible s'était fait sentir, que beaucoup de bâtimens avaient éprouvé des avaries considérables, et que sur le nombre de ceux qui avaient appareillés, tant de l'île Bourbon que de l'île de France, dix-huit n'avaient pas reparu. Parmi ceux-ci se trouvait la goëlette du roi, la *Turquoise*, dont M. Marion, officier que nous avions connu à Lima, venait de prendre le commandement; ce malheureux jeune homme avait été englouti avec les soixante hommes qui composaient l'équipage de son navire. Des débris de toute espèce avaient été jetés sur les côtes : on évaluait à deux cents la quantité de personnes qui avaient péri dans cette affreuse tourmente.

« Voyant que le vent ne s'apaisait pas, et qu'il serait absolument impossible d'envoyer un canot à terre, nous allâmes mouiller à Saint Paul. Entre autres personnes qui vinrent nous voir pendant que nous restâmes sur cette rade, je citerai M. de Roquefeuille, précédemment capitaine de Bordeaux, qui avait fait le même voyage que nous dix ans aupa-

ravant. Il apprit avec plaisir des nouvelles de plusieurs personnes qu'il avait connues en Californie et aux îles Sandwich : la conversation de ce marin fut très intéressante pour nous (1).

« Le 17 on leva l'ancre. Le 8 mai, étant par 32° 31′ S., et 19° 59′ O., le temps extrêmement orageux et de mauvaise apparence, la brise variable du N. au S. E.; à une heure après midi, un grain fondit à bord, accompagné d'un coup de vent impétueux, les perroquets étaient déja serrés, on n'eut que le temps d'arriver vent arrière, de carguer et de ramasser toutes les voiles. Nous crûmes un instant que les trois mâts allaient s'abattre. Le tonnerre grondait avec un fracas épouvantable; plusieurs fois la foudre tomba à côté du navire. Ce temps terrible dura deux heures et demie dans toute sa violence. Heureusement pour nous, le navire avait viré avec promptitude; car si nous eussions reçu le vent par le travers, nous aurions certainement perdu nos mâts, ou bien nous aurions immanquablement chaviré. Personne de l'équipage ne se souvenait d'avoir éprouvé un grain semblable. Les plus intrépides étaient épouvantés. Ce moment fut le plus sinistre de tout notre voyage. A six heures du soir, le temps était encore orageux, mais le vent avait

(1) M. Roquefeuille a publié le *journal de son voyage* en 2 vol. in-8°. Paris, 1823. Il en a été rendu compte dans les *Nouvelles Annales des Voyages*. T. XVIII.

repassé au S. E., et nous permit de continuer notre route vers l'O.

« Le 2 juin, nous étions sur la rade de Sainte-Hélène, où nous embarquâmes de l'eau. Le 9 juillet, nous vîmes le pic de Fayal dans les Açores. Nous avions le plus grand espoir d'être bientôt au bout de notre longue et ennuyeuse traversée : les vivres commençaient à nous manquer; enfin, les côtes d'Angleterre, puis celles de France s'offrirent à nos yeux, et, le 19 juillet, nous rentrâmes dans le port du Hâvre. »

MEURTRE

DE

DEUX OFFICIERS ANGLAIS.

Deux officiers anglais, M. Bedingfield et M. Burlton, ayant tous deux le rang de lieutenant, étaient allés à Nunclow dans les monts Cossyah, afin d'y rétablir leur santé. Une lettre de M. Scott agent du gouverneur général dans l'Assam a donné la triste nouvelle de leur mort. Ils ont été tués par les habitans du pays. Les Cossih et les Garraous, réunis au nombre d'environ cinq cents, entourèrent la maison. M. Bedingfield étant sorti sans armes pour voir ce qu'ils voulaient, fut égorgé sur le lieu, ensuite ces barbares séparèrent sa tête de son corps. Quant à M. Burlton, apercevant le sort de son ami, il se réfugia dans le bungalow (1) avec quelques Cipayes et ses domestiques, et se défendit jusqu'au lendemain

(1) Maison commode construite par les Européens au Bengale, et très bien adaptée au climat de ce pays. Elle est entièrement en bois, en bambou, en nattes et en paille. Elle peut se construire en très peu de temps et à peu de frais.

matin; alors les ennemis ayant mis le feu à la maison, il en sortit, et parvint en faisant retraite à dix milles de là du côté de Gowahatty. Le feu soutenu de la petite troupe tint constamment les Cossih à distance; mais une forte ondée ayant mouillé les munitions et mis les armes hors d'usage, chacun se dispersa de son côté, ceux qui se retirèrent dans les broussailles échappèrent. Un des Cipayes réussit à gagner Assam où il rencontra un détachement qui se rendait à Nunclow. Cet homme raconta qu'il avait vu M. Burlton et un écrivain européen tomber épuisés de fatigue sur le grand chemin dont ils n'étaient pas sortis; ils furent massacrés à l'instant. M. Burlton était occupé à extraire une flèche de son poing lorsqu'il fut égorgé. M. Scott était alors à Tcherra pounghi, à une distance considérable au sud de Nunclow, dans la chaîne des monts Pendoa, du côté de Sylhet. Il avait demandé un détachement de la milice de ce lieu; il comptait retourner à Nunclow avec cette troupe. Les principaux membres de la famille du radjah de Nunclow étaient venus trouver M. Scott et lui avaient témoigné leur horreur de l'atrocité perfide dont nous venons de parler; on dit pourtant qu'elle a été commise en présence de ce radjah.

Les Cossih, habitans des monts Pendoa, ont été représentés sous un jour favorable par un voyageur qui a visité leur pays (1). Son récit était bien loin de

(1) *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XIV, 2e série, p. 314.

faire soupçonner qu'ils fussent capables de commettre un acte de violence tel que celui que nous venons de rapporter. Il paraît que ce sont des hommes très grossiers, vivant dans le canton montagneux, qui s'étend sur une largeur de cinquante milles entre l'Assam et Sylhet. Tous les rapports s'accordent à les peindre comme n'étant pas dénués de ces vertus agrestes particulières aux montagnards. Comme on ne peut imputer le meurtre commis sur leur territoire à aucun motif raisonnable, il faut peut-être l'attribuer à quelque accès de vengeance aveugle, fondé sur un principe mal entendu, auquel les peuples sauvages et farouches cèdent parfois. On dit que par leur langue, leur extérieur, non moins que par leurs coutumes, ils diffèrent essentiellement des tribus voisines. Ils ignorent l'usage des armes à feu, et se servent d'arcs et de flèches dans leurs guerres.

Par un traité conclu il y a près de trois ans, le radjah de Nunclow s'est reconnu sujet de la compagnie des Indes et a placé son pays sous la protection de notre gouvernement; alors l'agent politique éleva, avec sa permission, un bungalow, pour les malades, à Nunclow capitale de ses États. L'emplacement choisi pour cet hospice est sur un plateau élevé d'environ 6,000 pieds au-dessus des plaines; le climat y est si froid que, durant trois mois, les ruisseaux sont dans la matinée bordés de glace, et la terre est fréquemment couverte de neige; cependant ce lieu n'est

qu'à trois semaines de route de Calcutta. Le choix en avait été approuvé non-seulement parce que cet endroit est favorable à la santé, mais aussi parce qu'il pouvait faciliter des relations amicales avec les peuples voisins, et les moyens d'améliorer les routes dans une contrée raboteuse jusqu'alors peu connue des Européens.

Après le massacre de Nunclow, qui a coûté la vie à une quarantaine d'hommes y compris les deux officiers anglais, Radjah Tirout Singh marcha au sud, peut-être dans l'intention de s'emparer de l'agent politique. Cependant quels qu'aient pu être ses desseins ultérieurs, ils furent déjoués par la promptitude des opérations de l'agent politique qui, appelant à son aide le bataillon d'infanterie légère de Sylhet, donna l'ordre au capitaine Lister, commandant de ce corps, de s'avancer contre les révoltés. En conséquence, cet officier apprenant que le radjah, avec un corps considérable de troupes, avait pris position dans Moumli, village fortifié à trois milles à l'ouest de Tcherra pounghi, ne perdit pas de temps pour aller attaquer cette place; après quelque résistance elle fut emportée d'assaut, plusieurs soldats du radjah furent tués; mais il parvint à s'échapper à la faveur de l'épaisseur des broussailles.

Le capitaine Lister instruit ensuite que le radjah ou une troupe de ses adhérens était à Ly-rentchou, situé sur une montagne à près de 3,000 pieds de hauteur et séparé de Moumli par une large vallée,

fit ses dispositions pour y aller. Les difficultés de la route et la facilité avec laquelle plusieurs parties pouvaient en être défendues, suggérèrent l'idée d'essayer de la prendre par surprise. En conséquence, le 14 avril 1829 à minuit, le capitaine Lister, à la tête d'un détachement de cent Cipayes, marcha secrètement sur Ly-rentchou pendant un orage accompagné de pluie; il arriva un peu avant le point du jour à la place qu'il trouva évacuée; après avoir laissé reposer ses troupes quelques heures, il revint à Mamli. On disait que Tirout Singh était encore dans le voisinage, mais le nombre de ses partisans avait éprouvé une grande diminution.

M. R. Bedingfield était lieutenant de l'artillerie du Bengale. Il a péri à l'âge de vingt-sept ans; depuis quelque temps il était employé à lever la carte de l'Assam inférieur.

M. P. H. Burlton appartenait également au corps de l'artillerie du Bengale; il n'était âgé que de vingt-cinq ans. Ce jeune officier s'était déja distingué par sa persévérance à découvrir les sources du Bourrampoutre. Ses travaux poursuivis avec une ardeur louable avaient beaucoup ajouté aux faibles connaissances que l'on avait auparavant sur la géographie des pays situés au nord de l'Assam (1).

(1) V. *Nouvelles Annales des Voyages*, 2e série. T. VII, p. 266.

MONTAGNE BRULANTE

DE

L'AUSTRALIE.

Le révérend M. Wilton de Paramatta est allé examiner le prétendu volcan voisin du Hunter's-river. Il a publié sur ce sujet, dans la *Gazette de Sydney*, une notice très intéressante qui rectifie les descriptions faites précédemment de ce phénomène (1).

« Il n'y a ni bouche, ni cratère, ni ouverture, entre les pics des deux montagnes, à laquelle les indigènes aient donné le nom de Ouingen. La portion du mont Ouingen aujourd'hui brûlante, et qui est un grès compact, comprend des parties des deux pentes de la même montagne. Le feu a récemment fait des progrès en descendant le long de l'éminence septentrionale qui est plus élevée; maintenant il remonte, avec une grande fureur l'éminence opposée qui est celle du sud. La situation du feu dans une cavité entre deux faîtes de la même

(1) Voy. *Nouvelles Annales des Voyages*. T. XIV, (2e série), p. 279.

montagne a probablement induit M. Mackie à appeler les crevasses de ce mont un cratère. Le fait est que le rocher, à mesure que le feu souterrain augmente, se fend en plusieurs ouvertures concaves de largeurs différentes. J'examinai particulièrement la plus considérable. Le rocher, masse solide de grès offrait une crevasse large de deux pieds, laissant son flanc supérieur et méridional exposé à la vue; la partie crevassée s'étant fendue par en bas, s'était enfoncée et cette cavité formait la surface convexe de la roche échauffée. Je regardai dans cette ouverture à une profondeur d'une quinzaine de pieds. Les flancs du rocher étaient chauffés à blanc comme ceux d'un four à chaux, et des vapeurs sulfureuses et humides s'élevaient du fond de la cavité. Je me tenais sur la partie du rocher qui avait été séparée de celle du haut; je jetai des pierres dans l'ouverture, le bruit qu'elles faisaient en tombant, semblait se perdre dans un vaste abîme sous mes pieds. L'étendue de la montagne maintenant brûlante peut-être d'un acre; on voit sur sa surface plusieurs crevasses, de largeur dissemblable, d'où s'exhalent constamment des colonnes de fumée sulfureuse, et dont les bords sont tapissés d'efflorescences de soufre cristallisé; la couleur de ces cristaux varie de l'orange le plus foncé causé par un mélange de fer, à la couleur de paille la plus claire, dans les endroits où l'alun domine. La surface du terrain près de ces crevasses, était trop chaude pour que je pusse y rester long-

temps; et les vapeurs qui sortaient de ces trous affectaient désagréablement mes poumons J'observai sur les bords des crevasses les plus anciennes une substance noire bitumineuse et luisante. On n'apercevait ni lave, ni trachyte d'aucune sorte; je ne vis pas non plus apparence de houille. Il y a une source d'eau excellente sur la pente méridionale de la montagne; je conseillerai à tous les voyageurs qui visiteront ces régions d'y faire attention, parce qu'elle fournit une ressource précieuse, après qu'on a été presque suffoqué par les vapeurs du feu souterrain. L'élévation de la partie brûlante du mont Ouingen au-dessus de la mer, peut être d'environ 1,500 pieds, en prenant pour base du calcul la hauteur donnée par M. Cunningham au sommet extrême de la chaîne des monts Liverpool qui sont voisins.

« Je pense que la combustion de cette montagne dure depuis un temps qui précède de beaucoup la mémoire de l'homme, qu'elle est antérieure à la génération actuelle des indigènes de l'Australie, et qu'elle continuera à faire des progrès. Des matériaux souterrains ont été allumés de temps en temps, soit par l'effet de l'électricité, soit par toute autre cause inconnue : ils se sont efforcés de trouver une issue, ont éclaté par la force expensive de la chaleur et de la vapeur, et ont déchiré et fendu en grands blocs, les masses solides de rochers de grès et a ainsi formé des crevasses continues. Sur une partie de la montagne qui montre un aspect de rupture,

semblable à celle où le feu est maintenant en action; il y a des arbres très âgés qui sont en pleine végétation, et qui doivent avoir poussé depuis que l'incendie s'est répandu sur le terrain où ils se trouvent, car tous ceux qui couvraient l'espace actuellement brûlant, ont été détruits; les troncs de plusieurs sont couchés à demi consumés sur la surface de la terre.

« Je grimpai sur le sommet le plus élevé de la montagne, qui est au-dessus du champ actuel et le plus récent de conflagration; sa cime et ses flancs, qui ont à peu près 100 acres de superficie, ont été en quelque sorte cuits à la vapeur; plusieurs pierres qui les couvrent semblent avoir été vitrifiées; sur cette partie de la montagne on voit de grands arbres dont beaucoup sont évidemment très âgés. M. Mackie dit dans son récit que : « dans un espace d'environ « un mille et demi en descendant, il n'y avait pas, « à l'exception de quelques souches carbonisées, la « moindre apparence de végétation; pas une feuille « d'herbe ne se montrait pour récréer l'œil; tout « depuis le cratère jusqu'à un mille et au-delà est « un désert raboteux, stérile et aride. » Mais à l'époque de ma visite, il y avait des arbres et de l'herbe à la distance de quelques pieds de la partie de la montagne maintenant en feu. A quelques pas de cet emplacement je remarquai qu'on avait ramassé le moule d'une coquille dans le grès, et j'observai dans une cavité à la base de la montagne, la présence du

calcaire noir : et sur ses flancs des blocs épars de grès rouge, ainsi que des fragmens de pierre ferrugineuse. Je trouvai aussi en montant de petits échantillons de calcédoine et d'agate.

« J'ai comparé le phénomène que présente cette montagne avec des descriptions écrites de l'action des volcans et du feu souterrain dans d'autres contrées du globe, et je ne puis découvrir aucune ressemblance exacte entre les faits. On peut, je le pense, regarder comme unique la montagne brûlante de l'Australie : c'est encore un des exemples des singularités de la nature dans cette région ; elle semble ne pas s'y conformer aux lois que les philosophes de l'ancien monde lui ont assignées.

« Quelques personnes pourront penser que la houille forme une des principales substances offrant un aliment à la voracité des Ouingen ; je leur ferai observer que j'ai trouvé des fragmens de ce minéral dans le lit des étangs nommés *Kingdom ponds*, à peu près à sept milles de cette montagne. Le canton voisin est évidemment de formation houillère. On a rencontré ce minéral à St.-Hiliars, à Merton, à Bengula, sur le Foybrook, sur le Falbrook, sur le Westbrook, enfin en grande abondance à Newcastle et au lac Macquarie, sur les bords duquel une belle couche de kennel excellent sort de dessous la houille ordinaire.

« Nous savons que les tremblemens de terre sont fréquens dans les pays volcaniques, et on voit dans

l'almanach de Sydney que l'on en a ressenti différentes secousses en Australie depuis l'établissement de la colonie, notamment dans les années 1788, 1800, 1804 et 1806. Le 30 octobre 1828, le ciel étant sombre et l'atmosphère épaisse, on entendit à Paramatta, à Eastcreek, à Prospect, et à Sydney, dans la direction du nord au sud, un grand bruit semblable à celui d'une décharge de grosse artillerie. Il y a deux ans, un bruit de même nature fut entendu à Paramatta, et j'ai appris de témoins croyables qu'un fracas terrible, comme celui d'une mine qui sauterait, fut remarqué dans le voisinage et dans la direction de la montagne brûlante avant sa découverte en 1828.

M. Wilton ajoute à sa notice des observations minéralogiques faites dans le cours de son excursion.

« A peu près à un mille de distance, en allant à Ouingen, je passai par une montagne où je trouvai épars des galets et des cailloux d'agate rubanée et figurée en fort beaux échantillons. L'intérieur de plusieurs rognons était rempli de cristaux magnifiques. Le bois pétrifié est très commun depuis les rives du Dalbrook jusqu'au côteau de Newcastle surmonté du télégraphe voisin des étangs nommés Kingdom ponds. J'ai vu des troncs d'arbres, debout en terre, qui paraissaient être pétrifiés sur l'endroit même où ils avaient poussé. Dans le lit du Hunter à Glendon, la fracture des fragmens roulés de cette sorte de pétrification présente des raies et des bandes variées

comme celles d'un superbe ruban ondé. Cette substance peut recevoir un très beau poli. Dans quelques endroits, le bois est fortement imprégné de fer.

« Le long de la côte, à peu-près à trois milles au sud de Newcastle, j'ai découvert, sous une falaise, au-dessous d'une couche de houille, à la marque de la marée haute, dans une position droite, une souche d'arbre qui, ayant été cassée, parut d'un beau noir et passant à une sorte de jais. Sur la cîme du coteau du télégraphe à Newcastle, j'ai remarqué à peu près à un pied au-dessus de la surface, dans une position horizontale, presque à angle droit avec les couches de la falaise, le tronc couché d'un arbre pétrifié, d'une texture grenue et fine, de couleur blanche, et traversée par des veines de calcédoine. La houille, qui se montre à la vue sur la surface des falaises, est de formation indépendante, et paraît courir généralement dans trois couches horizontales et parallèles ; dans quelques endroits, elles s'abaissent un peu; dans une partie, la houille alterne avec de l'argile schisteuse, du grès et des coquilles, et avec des impressions de feuilles; dans une autre partie, avec du gritstone graveleux, et une roche dure et quartzeuse.

Une roche de gritstone, de structure schisteuse, sort de dessous la houille, au coteau du télégraphe, et dans une partie, des marques de substance houillière abondent dans un grès grossier. Des rognons d'argile, de pierre ferrugineuse, des

troncs et des tiges de plantes arundinacées dans la pierre ferrugineuse, se voient fréquemment dans les couches alternatives de la falaise, et dans un endroit on remarque une couche minçe de pierre ferrugineuse portant des impressions de feuilles; enfin, de petites lames de pierres ferrugineuses dont la surface est traversée par des coupes carrées et de formes diverses, se trouvent sur différentes parties du rivage, tant sur la surface de la falaise parallèlement avec les couches de houille que se prolongeant dans la mer, et composant la côte de mer basse.

« On rencontre d'excellente pierre calcaire dans le canton où j'ai voyagé. J'ai obtenu à Saint Hilliars, sur le flanc d'un coteau, un bel échantillon d'une espèce très forte, abondante en coquilles bivalves. On en avait fait usage pour la construction d'une maison. A Glendon, dans le lit du Hunter, à peu près à soixante pieds au-dessous du bord, il y a une singulière formation de calcaire. Elle se présente sous la forme de masses rondes et ovales de deux à douze pieds de diamètre; leur surface est arrondie; si on les brise, la cassure est concave. Plusieurs fois j'ai remarqué que la pierre se fend en bandes concentriques. Ces masses sont traversées par des veines de calcédoine lamelleuse, dont quelques-unes ont deux tiers de pouce d'épaisseur. Il y a une cinquantaine de ces jeux de la nature, leur aspect rappelle celui d'un kraal des Hottentots. Il est clair qu'ils ne doivent pas leur forme à une action récente des eaux de la

rivière, car on en voit d'autres semblables au même niveau, qui sortent de dessous l'argile de la rive gauche du fleuve.

Je ramassai parmi ces derniers un groupe curieux de cristaux calcaires, ressemblant par leur figure au minérai de fer sulfaté, ou aux pyrites si communes dans la craie de Surrey et de Sussex. Je recueillis du lit du Hunter, du Westbrook, et des étangs nommés Kingdomponds, des fragmens de granite blanc et rouge, de porphyre, de siénite, de quartz blanc et rouge, et de brèche. De Glendon, au voisinage immédiat de la montagne brûlante, le voyageur ne peut manquer de remarquer le terrain alluvial disposé en rangs ou sillons réguliers, comme si la charrue eût passé dans le pays. Si l'on questionne les indigènes sur la cause de ce phénomène, ils répondent que jadis il y eut dans ce canton d'abondantes récoltes de grain. J'observai que toutes ces ondulations conservaient la même direction, qui est du nord-ouest au côté opposé. Elles ont sans doute été produites par la retraite des eaux, après quelque forte inondation venant de la montagne; peut-être par la catastrophe qui sépara du continent l'île Nobby, à l'embouchure du Hunter. »

(*Asiatic journal.*)

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Voyage archéologique dans l'ancienne Étrurie par M. le docteur Dorow, etc., etc., avec 16 *planches contenant une suite d'antiquités trouvées par l'auteur ou conservées dans la galerie de Florence;* traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit de M. Dorow par M. Eyriès. 1. vol. in-4°. Paris, Merlin, 1829.

La Toscane est un pays de liberté, un pays favorisé du ciel. Là, point d'inquisition, point de police ombrageuse, point d'intolérance, de fanatisme, de bigoterie et d'hypocrisie. A ses frontières, les écrits politiques des gouvernemens constitutionnels ne sont pas arrêtés comme des marchandises de contrebande. Les journaux de toutes les couleurs se lisent dans cette contrée, dont les habitans laborieux et actifs ont toutes les vertus des peuples heureux. En Toscane, la police et la justice semblent comme inactives, tant elles ont peu de chose à réprimer ou à punir. Des routes sûres et bien entretenues, permettent de circuler sans danger dans cette belle partie de l'Italie, où l'on se sent à l'aise, où règne la plus touchante hospitalité, et dont le voyageur conserve long-temps un doux souvenir.

Là encore les beautés de la nature et les monumens des vieux jours appellent l'étranger. La terre des Etrusques, foyer d'une antique civilisation, doit être fouillée par l'homme qui cherche dans les débris de l'industrie et des beaux-arts des âges primitifs, l'histoire de la vieille Europe, et les rapports de ses anciens habitans avec d'autres nations contemporaines.

C'est en vue de telles recherches, que M. le docteur Dorow a parcouru une partie de l'Etrurie, rarement visitée, Personne mieux que lui ne pouvait mettre à profit une semblable excursion et la rendre utile à l'archéologie. M. Dorow est du petit nombre d'hommes dont l'instruction est vaste, l'esprit droit, la critique consciencieuse, et qui ne se font pas d'avance un système arrêté, laissant aux seuls faits à déterminer son opinion.

Ce fut le 28 juillet 1827, que ce savant partit de Florence en compagnie d'un jeune peintre de talent, M. Lucherini, et M. chevalier Inghirami, connu par son *Guida per l'Etruria*, et surtout par ses *Monumenti Etruschi*, qui jeta d'abondantes lumières sur les arts de l'ancienne Etrurie. Passons rapidement avec cette docte caravanne à San Giovanni, à Terra Novella, qui n'a de remarquable que sa position charmante aux pieds des Apennins, la régularité de ses rues, de ses murailles et de ses huit tours, ouvrage du dixième siècle; et portés dans une douce voiture, gravissons à l'aide des bœufs, la montagne sur laquelle la vieille Cortone est assise. Ici commence la campagne des antiquaires. L'exploration de la bibliothèque publique, du musée et des collections particulières, offre à M. le docteur Dorow, de curieux monumens antiques; il signale surtout parmi les bronzes, une figure de Bacchus tenant la foudre à la main, attribut que les anciens Etruriens donnaient à ce dieu. Il aperçoit dans d'autres bronzes

une grande analogie avec les figures des divinités et des prêtres gaulois, obtenus dans des fouilles faites le long du Rhin, et trouve dans ces divers morceaux tout le caractère des premiers essais tentés pour imiter une figure humaine. Les environs de Cortone ont fourni des urnes cinéraires et des sarcophages en albâtre et en marbre, où les traces d'une bonne période son empreintes. Ces styles divers mettent la critique sur la voie de la vérité, et démontrent que ce ne fut point d'abord à la Grèce que les Etrusques primitifs demandèrent des modèles.

Suivons maintenant M. le docteur Dorow dans cette partie de la Toscane, où les fouilles ont produit d'heureuses découvertes; Chiusi et ses environs appellent notre antiquaire : il s'y rend, précédé d'amicales recommandations. Cette route de Cortone à Chiusi est charmante. On parcourt de belles campagnes, parfaitement cultivées. On a en vue de magnifiques forêts, et le lac de Trasimène, puis des coteaux élevés, riches en sources minérales, parmi lesquelles les eaux de Chianciano sont les plus fréquentées. Plus loin, Montepulciano, célèbre par ses vins exquis, se présente sur une hauteur comme une réunion de bâtimens en ruines. Enfin, les montagnes de Chiusi se montrent avec leurs paysages romantiques; non loin, un petit lac limpide et ses rives couvertes de vignes et d'arbres fruitiers réunis par de légères guirlandes de feuillage, ajoutent un charme de plus à cette scène pittoresque.

Chiusi a dans son aspect quelque chose de très antique, comme toutes les villes d'origine étrusque : il est assis sur une haute montagne d'où l'œil découvre un horizon varié. Les coteaux, les vallées, les tourelles et les vieux châteaux du moyen âge s'y succèdent et animent le paysage. La ville est petite et mal bâtie; mais habitée par des hommes instruits, polis et aimables, à la tête desquels il

faut placer les ecclésiastiques qui se distinguent ici par leurs connaissances, leur tolérance et leur prévenance bienveillante envers les étrangers. « Une seule fois, dit M. Dorow, on m'a demandé si j'étais catholique ou protestant; mais l'ecclésiastique qui m'adressait cette question en fut aussitôt réprimandé par un autre qui lui en fit sentir l'inconvenance. » Quelle différence avec plusieurs pays de l'Allemagne, de l'Angleterre et même de la France!

Comme à Cortone, M. le docteur Dorow passe successivement en revue les différentes collections d'antiquités des savans du pays, et apprécie en archéologue instruit l'âge des divers monumens qu'il a l'occasion d'examiner; il s'élève contre les copies fautives de ces monumens auxquels les dessinateurs ne conservent pas toujours leur véritable caractère. L'atlas de M. Micali est particulièrement l'objet de sa critique, qui n'a rien de malveillant, mais où les fautes sont soigneusement particularisées. Nous ne nous arrêterons pas sur cette savante partie de l'ouvrage de M. Dorow, nous aimons mieux le suivre dans ses intéressantes excursions au milieu des campagnes de Chiusi, et l'accompagner au milieu des ruines antiques.

« A peu près à trois milles de Chiusi, dit notre voyageur, à peu de distance du petit lac si heureusement situé; mais qui par ses exhalaisons rend ce terrain inférieur très insalubre, un chemin conduit par des plantations de vignes, d'oliviers et de figues qui alternent avec des chênes verts, à une ferme appartenant au grand-duc, et dans laquelle on a découvert, il y a quelques années, une voûte sépulcrale entière, d'ancienne construction étrusque, et que jusqu'à présent on a laissée intacte, et conservée religieusement avec tout ce qui a y été trouvé. La voûte et les murs qui la soutiennent ont, dans leur construction et dans l'as-

semblage des pierres sans mortier, beaucoup de ressemblance avec le caveau que j'avais vu à Cortone. Le sentier qui mène à cette chambre sépulcrale des temps anciens, plaît déja par la magnifique vue du lac, sur les bords duquel s'élèvent deux tours antiques, qui donnent un aspect romantique au paysage. La lune brillait déja sur l'horizon quand nous arivâmes à la ferme. Les portes, parfaitement conservées, consistent en deux grandes dalles de pierre, dont l'une se meut dans une emboîture de pierre; elles impriment à ce monument un caractère colossal. Mais si nous fûmes satisfaits de ce superbe ouvrage, nous ne pûmes assez admirer la construction parfaite de la voûte. La chambre sépulcrale a dix pieds de large, sur douze pieds de long. Autour des trois côtés intérieurs règne un banc haut de six pouces, et large de deux pieds; il supporte huit sarcophages en pierre, dont le plus grand peut avoir quatre pieds de long. Tous ces monumens sont ornés de sculptures, et me semblent par leur style ancien, annoncer une époque bien plus reculée, et une période meilleure et moins gâtée par les imitations, que la plupart des monumens de ce genre que j'avais vus à Chiusi.

« Nous avions pour guide dans cette voûte sombre, un véritable ange : c'était une jeune fille tenant une lampe à la main; sa physionomie qui exprimait la candeur et la naïveté, l'air de santé qui brillait sur son visage, offraient un contraste frappant avec les restes inanimés qui nous entouraient. Il était dix heures du soir quand nous sortîmes de ce tombeau. Nous étions éclairés par la lune en retournant chez nous par un chemin plus court que nous firent prendre à travers un joli bòcage de chênes des paysans regagnant leur demeure. A minuit nous rentrâmes dans Chiusi. »

M. Dorow, en véritable antiquaire, fait l'inventaire

exact de ce précieux trésor, et donne avec détail la description de trois autres chambres sépulcrales découvertes également il y a peu de temps à deux milles et demi de Chiusi; elles renfermaient aussi plusieurs sarcophages en marbre, en albâtre, en terre cuite, avec des inscriptions étrusques, et le sol était jonché de débris de vases peints.

Dans l'ouvrage que nous annonçons, il est souvent question de vases en terre noire avec des figures en relief appliquées. La plupart des dessins joints à cette relation, ont pour sujet la représentation de ces curieux échantillons de l'art antique, qui ont donné et qui donneront probablement lieu à de nombreuses recherches.

Notre savant voyageur en fait l'objet d'un examen étendu. Ces vases, pour la plupart en forme de canettes ou de cruches, n'ont pas été cuits au feu, mais séchés au soleil et à l'air. Leur cassure est gris-noir. L'humidité des chambres sépulcrales les a très amollis; ils se brisent facilement, et il est rare de les trouver entiers. Tout indique que ces poteries en général sont un des plus anciens produits de l'industrie et de l'art des Etrusques, mais celles de Chiusi seulement; car les vases trouvés à Arezzo n'appartiennent évidemment pas à la même époque; ces derniers sont cuits au feu, noirs et luisans. Les vases de Chiusi sont à anses ou sans anses; ils n'étaient pas destinés aux usages domestiques, mais religieux; la plupart des figures qui les décorent représentent des scènes relatives à Bacchus et à ses mystères. Ces figures appliquées ont un quart à trois quarts de ligne de saillie; assez souvent elles semblent tracées à la pointe. Tantôt on remarque sur ces vases un guerrier cuirassé, que menacent des animaux féroces; tantôt des prêtres et des prêtresses d'un âge avancé, enveloppés d'une riche draperie, sauf le visage et les mains, qui tiennent un lien ou des bandelettes; tantôt

un homme ou une femme debout qui portent d'une manière expressive les mains sur la poitrine ou sur le front ; tantôt des animaux fabuleux et des bêtes sauvages. Ces différens sujets montrent une affinité très ancienne avec les idées et les productions des arts de l'Egypte, et semblent se mouvoir dans un cercle de mythes qui sont devenus la source de toutes les religions de l'Asie antérieure et moyenne. Dans le dernier sujet dont parle M. Dorow, peut-être verra-t-on un prêtre qui, par l'imposition des mains sur la poitrine et sur le front, donne sa bénédiction à une prêtresse ou à un mort. Chez la plupart des nations de l'Orient, le corps des personnages considérables est encore enterré habillé en prêtre ou en prêtresse, et je crois même avoir lu quelque part que ces cadâvres, avant d'être inhumés, étaient ordonnés prêtres. Ajoutons que l'attouchement de certains organes du corps dans les occasions solennelles, par exemple, dans les prestations de serment, les consécrations et les bénédictions, semble avoir été exclusivement un usage dans la religion des Egyptiens et des peuples voisins.

Un des nombreux témoignages de la très haute antiquité de ces vases, se trouve dans les traits des têtes humaines qui les décorent. Les reliefs des mêmes vases rappellent un style qui se rapproche entièrement de celui des figures de Persépolis, et encore plus des hiéroglyphes égyptiens.

Cette opinion s'éloigne du système absolu de ceux qui n'ont voulu expliquer les monumens de l'Etrurie que par ceux de la Grèce. Non que les inspirations et même les imitations des idées grecques ne soient venues diriger plus tard les artistes étrusques. Mais cette imitation est étrangère à la première période de leur histoire, période contemporaine d'une civilisation qui n'avait point encore passé par la Grèce, d'une civilisation qui avait un type original, empreint

toutefois de liaisons intimes avec les hommes de l'antique Orient.

En suivant le val Chiana, dont les délicieux paysages attirent l'attention du voyageur, et lui laissent d'agréables souvenirs, M. Dorow termine son voyage par l'exploration de la jolie ville d'Arazzo, si souvent décrite, dont il explore les édifices religieux, monumens des âges gothiques, avec cet intérêt qu'il porte à toutes les périodes de l'art.

La traduction de cette courte relation, enrichie de 16 planches, représentant un grand nombre de sujets, n'était pas sans difficultés, M. Eyriès les a surmontées en homme versé dans la langue allemande, et dans les matières archéologiques.

LARENAUDIÈRE.

MÉLANGES.

Lettre de M. Dessalines D'Orbigny (1).

Buénos-Ayres, le 18 novembre 1829.

« Après un voyage par mer de quinze jours, je viens de débarquer à Buénos-Ayres où, du moins je puis vivre en sûreté et oublier ce que j'ai souffert pendant huit mois de séjour dans la Patagonie, et au milieu d'Indiens qui ne m'ont pas laissé un instant de repos.

(1) M. d'Orbigny, qui voyage depuis quatre ans aux frais du gouvernement, a déja parcouru une très grande partie de l'Amérique méridionale. Le muséum d'histoire naturelle vient de recevoir la nouvelle de l'arrivée prochaine des collections que ce zélé naturaliste a recueillies dans ces contrées.

« Il serait beaucoup trop long de vous donner des détails sur tout ce qui s'est passé depuis le départ de ma dernière lettre ; je me bornerai à ceux qui suivent. Je vous parlais d'un voyage dans le nord du village *del Carmen*, sur le *Rio-Negro*, dont j'avais été obligé de revenir à la hâte, pour me sauver de la fureur des Indiens. Les deux premiers mois qui suivirent cette époque, il ne me fut pas possible de voyager sans m'exposer, si ce n'est pendant les nouvelles lunes, le temps des pleines lunes étant signalé tous les mois par des incursions de ces barbares. J'allai vers le sud, où je vis tout ce qu'il est possible de se figurer de plus aride. Les déserts affreux de l'Afrique peuvent seuls y être comparés. Lorsque je trouvais des hommes assez braves pour vouloir me guider, j'en réunissais trois ou quatre, et tous bien armés, nous voyagions emmenant avec nous quinze ou vingt chevaux : les uns portaient les vivres et bagages, les autres nous aidaient à supporter les fatigues du voyage. Nous faisions sans nous arrêter vingt à vingt-cinq lieues, et cela dans de vastes déserts où rien ne peut fixer pour la route à suivre. Une uniformité fatigante et un horizon immense se montrent de tous côtés. Le sol de ces tristes lieux, où pas même le chant d'un oiseau ne vient troubler un affreux silence, ne fut peut-être jamais foulé par un Européen avant moi : aussi les peines et les fatigues que j'ai éprouvées, ne peuvent se décrire. Ces voyages ne sont pas d'une longue durée ; cependant j'y ai tué des lions marins, une foule d'animaux intéressans, et ce fameux condor, qui d'après les relations exagérées des premiers Espagnols, donna lieu à des fables dont on fit le Roc des *Mille et une nuits*.

« A la fin d'avril les Patagons et quelques peuples voisins alliés nous inspirèrent par leur départ de Patagone des craintes qui se réalisèrent peu après. En effet, ils vinrent au nombre de 1,200 à 1,500, et, d'abord commencèrent par enlever de nombreux troupeaux qui se trouvaient dans les environs, en massacrant les hommes qui les gardaient. Puis ils dirigèrent leur attaque du côté de la partie sud de la rivière. Nous nous trouvions alors dans une position des plus difficiles ; car nous n'avions à opposer à ces assaillans que 200 hommes, 100 nègres composaient l'infanterie et 100 habitans la cavalerie dont je faisais

partie. Nous essayâmes inutilement de conserver cette rive; nous fûmes obligés de nous borner à défendre celle du nord où se trouvait établi le fort. Retirés sur cette partie, les Indiens usèrent de ruse et firent un détour pour nous surprendre, ils étaient à peine à une demi portée de canon du fort lorsque nous les aperçûmes. Nous ne fûmes cependant pas surpris, et malgré leur attaque imprévue, nous parvînmes à leur résister, mais ils ne voulurent entendre parler de paix que lorsque les canons du fort eurent tiré sur eux. La paix se fit et sembla certaine un instant; mais lorsque ces sauvages eurent obtenu ce qu'ils demandaient ils recommencèrent leurs hostilités et sans un excès de vigilance et de courage, nous eussions infailliblement été victimes de cette troupe de barbares. Je quittai enfin, non sans courir de grands dangers, ce malheureux pays, lorsque les habitans semblaient menacés d'une perte inévitable et prochaine. Mais avant, j'omettais de le dire, je hasardai la course la plus périlleuse que j'aie faite depuis mon arrivée en Amérique : tandis que nous étions bloqués au nord par les Indiens, je pris six hommes déterminés avec moi, je passai la rivière et je fis un dernier voyage de six jours dans les déserts qu'occupaient les sauvages indiens; ma petite armée était composée de braves que j'animais par mon extérieur tranquille. Je fus assez heureux pour ne pas rencontrer de naturels; mais j'eus à souffrir d'une autre manière : il ne fait pas chaud en Patagonie, c'était dans le fort de l'hiver, il fallait comme à l'ordinaire coucher à la belle étoile, et pour comble de malheur, le pauvre naturaliste accablé par des pluies continuelles et par les rigueurs du froid, n'avait d'autre abri que des buissons, et pour lit que de misérables cuirs glacés.

« Laissons les sujets qui me regardent pour parler des mœurs des Indiens : dans cette langue de terre qui forme l'Amérique méridionale, depuis Buénos-Ayres jusqu'au détroit de Magellan, il y a seulement trois races d'Indiens, les *Araucanos*, qui sont les plus guerriers, les plus nombreux et les plus à craindre; les *Puelches*, qui ont été presque détruits par leurs guerres avec les Araucanos; et les *Patagons*, qui habitent les terres plus au sud jusqu'au Rio-Negro. J'ai étudié tous ces Indiens avec soin; j'ai des

vocabulaires de leur langue; mais les Patagons, par leur bizarrerie, m'ont fourni le plus d'observations intéressantes. Ils ne sont pas des géans, mais seulement de très beaux hommes, vigoureusement constitués. Les hommes et les femmes se peignent la figure de rouge, le dessous des yeux de bleu, et lors des combats, ils se mettent au-dessus des sourcils de grandes taches blanches. Les femmes sont couvertes d'une mante attachée en avant par une épinglette d'argent large de six pouces; leurs cheveux sont disposés en deux tresses qui tombent sur leurs épaules, et auxquelles elles attachent des grelots ou des morceaux de cuivre. Leurs oreilles sont ornées de boucles d'argent carrées, de trois pouces de diamètre; elles ont des bracelets aux bras et aux mains; et lorqu'elles montent à cheval, un chapeau paré de plaques de cuivre, ressemblant assez à un pla• qu'on renverserait, couvre leur tête. Les hommes, pendant la guerre, sont affublés d'une cuirasse de peau, d'un chapeau de cuir, et armés d'arcs, de frondes, ainsi que de redoutables boules, qui dans leurs mains font trembler les plus hardis.

« Leurs mœurs sont très singulières. Comme les autres Indiens du sud, ils vivent dans de petites tentes de cuir, qu'ils transportent avec eux lorsqu'ils voyagent. Ils adorent le génie du mal, qu'ils appellent *Guatechu*. Ce génie est aussi quelquefois le dieu du bien; mais leur culte est plutôt dû à la crainte qu'à la reconnaissance. Ils se livrent dans les divers actes de leur vie, et particulièrement à l'occasion de leur mariage, à des cérémonies qui sont extrêmement bizarres, et qui déplairaient assez à nos jeunes dames qui, en effet, se soucieraient fort peu d'être plongées à diverses reprises dans de l'eau, souvent très froide, lorsqu'elles passeraient de l'état nubile à celui de femme. Un sort affligeant semble toujours, dans ce pays, réservé aux femmes lorsqu'elles deviennent veuves; elles sont aussitôt dépossédées de tous les biens qui appartenaient à leur mari, et elles sont livrées pendant le reste de leur vie à des chagrins et à une misère déplorables. Les animaux appartenant au défunt sont détruits; les bijoux eux-mêmes sont enfouis avec lui.

« Tandis que j'étais à Patagone, les Buénos-Ayriens se faisaient une guerre à mort, et dans le cours de laquelle

les habitans ont eu à supporter les misères les plus affligeantes. La vie y était tellement chère, que le pain se vendait jusqu'à cinq francs la livre, et tout à proportion.

« C'est à la hâte que je vous écris aujourd'hui, mais j'adresse au muséum un grand nombre d'objets d'histoire naturelle et des lettres y sont jointes.

« Mes voyages m'ont tellement vieilli que j'ai presque tous les cheveux blancs, et que vous aurez de la peine à me reconnaître, lors de mon retour en France, etc. »

---

*Naufrage de la goëlette l'*Aventure.

Ce fut le 28 mai 1825 que, guidé par une malheureuse étoile, je fis voile du Port-Louis (Ile-de-France), sur la goëlette *l'Aventure*, allant aux îles Crozet (1). Le désir de connaître ces îles, et l'espoir de bénéfices assez considérables m'avaient engagé à faire ce voyage dont le but était de débarquer sur une des îles des barriques pour être remplies d'huile d'éléphant marin (2), et des vivres pour la partie de l'équipage qui devait rester à terre, afin de faire cette huile, après le départ du navire. L'armateur, M. Black, avait confié la direction de la pêche à un M. Fotheringham, et, comme sujet anglais, ce dernier avait expédié la goëlette.

L'équipage était composé de seize hommes, Français,

(1) Les îles Crozet ou Marion sont situées dans la mer des Indes et divisées en deux groupes, sous les 46° 30′ de lat. S. Le premier sous 35° 6′; le second sous 44° 54′ de longit. E. Elles furent découvertes le 13 janvier 1772, par Marion du Fresne, navigateur français. Cook qui les vit ensuite en 1776, nomma les premières îles du prince Edouard, et les secondes, Marion et Crozet. Rochon publia la relation du voyage de Marion d'après les journaux de Crozet, un des officiers de l'expédition. Cook, en revenant de son second voyage autour du monde, vit au cap de Bonne-Espérance Crozet qui lui communiqua la notice de sa navigation. Les îles n'y étaient pas indiquées par des noms spéciaux. E.

(2) Ces éléphans et les léopards marins dont il est fait mention plus bas, sont des mammifères du genre des phoques.

Anglais, Espagnols, Portugais et Hollandais, mélange qu'il est difficile d'éviter dans les colonies, où les marins sont rares et se paient extrêmement cher. Neuf hommes devaient rester sur l'île avec le maître de pêche; le reste était destiné à revenir à Maurice sous mes ordres, lorsque le chargement du navire serait effectué. Ces dispositions faites, on s'attendait généralement à une réussite : nous étions loin de prévoir quelle serait la fin de l'expédition.

Avant de commencer le récit de nos malheurs, je crois devoir prévenir mes lecteurs que *l'Aventure* était du port de 55 tonneaux, et qu'une traversée de vingt-cinq à trente jours au plus, ayant été jugée suffisante pour nous rendre à Crozet, l'armateur avait fait charger le navire autant qu'il l'avait pu, ne réservant qu'un très petit espace pour la quantité de pièces à eau nécessaires à la consommation pendant quarante jours.

Poussés par un bon frais de vent de sud, nous perdîmes bientôt de vue les côtes de l'Ile-de-France et les hautes terres de Bourbon, et dans peu de jours nous ressentîmes les vents variables. Du 9 au 19 juin le temps fut extrêmement mauvais, et le froid se fit sentir d'une manière violente. Une neige épaisse tombait tout le jour, et la lune seule éclaircissait le ciel, et nous dirigeait par l'observation de ses hauteurs méridiennes. Sans ce secours, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de naviguer en hiver dans ces hautes latitudes sud, le soleil ne s'y montrant guère pendant les mois de juin et juillet. Les mers sont d'ailleurs très grosses, et chaque nuit est marquée par un coup de vent. Les temps terribles que nous éprouvions, nous avaient déterminés à ne faire délivrer qu'une bouteille d'eau par homme, dès le 10 juin; et le 25, nous rationnâmes à une demi-bouteille par homme, ration que l'usage des viandes salées fait, comme on doit bien le penser, trouver extrêmement petite.

Le 4 juillet au soir, nous vîmes une terre, et le 5, nous mouillâmes par un coup de vent de nord-ouest sur la côte du sud-est de l'île occidentale des îles Crozet. Malgré le besoin pressant d'eau, nous ne pûmes, à raison du mauvais temps, envoyer aucune embarcation en faire à terre. Nous restâmes à bord, spectateurs de la scène pittoresque

que nous avions devant les yeux. L'île était couverte de neige, le ciel était noir et menaçant, les vents soufflaient avec fureur, des oiseaux marins, surpris de voir un navire aussi près du rivage qu'ils avaient choisi pour asile, nous entouraient de tous côtés. Cette tristesse générale de l'île, à notre arrivée, cette image de désolation qui régnait partout, m'affectèrent : je crus y voir un pronostic de nos malheurs, et cette impression m'a vivement frappé depuis.

Le mauvais temps dura jusqu'au 25 juillet, c'est-à-dire pendant 20 jours consécutifs, durant lesquels il nous fut constamment impossible de nous rendre à terre pour nous procurer de l'eau. Nous avions, dès le 10, réduit la ration à un verre par jour pour chaque homme; et le 26 toute l'eau était épuisée : nous nous décidâmes donc à expédier une pirogue à terre pour en faire, quoique le temps fût encore terrible et la mer très grosse. Neuf hommes s'embarquèrent, et nous eûmes bientôt, à l'aide de nos lunettes, la satisfaction de les voir débarquer sains et saufs. Nous ne restions à bord que trois hommes bien portans; le reste était malade. Quelques-uns d'eux faisaient même craindre pour leur vie. Nous avions expédié dans la pirogue les plus robustes et les plus agiles de l'équipage. Les ordres les plus stricts avaient été donnés au patron de revenir à bord aussitôt l'eau faite; mais le temps qui survint peu après leur départ du bord ne nous permit pas d'espérer que nos ordres fussent exécutés. La nuit fut terrible. Vers minuit, un des câbles se rompit; et, à deux heures du matin, la chaîne-câble, notre dernier espoir, éprouva le même accident. Nous nous mîmes à la cape, dès que nous fûmes au large de l'île. Pendant les dernières heures que nous passâmes au mouillage, le navire fut entièrement et continuellement inondé par des lames effrayantes, et alors nous perdîmes notre seconde pirogue, qui fut enlevée par un fort coup de mer. Nous résolûmes d'aller à l'une des îles orientales, et de nous assurer d'un endroit où nous pourrions nous approcher assez de terre pour y envoyer un radeau, et, par ce moyen, nous procurer de l'eau. Nous visitâmes donc l'île du roi Charles, mais en aucun endroit nous ne pûmes approcher la terre de moins d'un mille. Nous fîmes voile vers l'île Chabrol,

et nous découvrîmes bientôt ses sommets blanchis : les vents soufflaient encore violemment. Nous parcourûmes le sud et l'est de l'île, et nous n'y vîmes que brisans. Dès que le temps se modéra, nous nous présentâmes à l'entrée d'une baie où la mer ne nous semblait pas aussi agitée que sur les côtes ; nous y mouillâmes le 28 juillet au soir, à un mille de terre, avec notre ancre à jet. Le vent avait perdu de sa force.

Vers le soir, un calme profond succéda aux tempêtes du jour, et, plein d'ardeur à la vue d'un changement aussi inopiné, nous travaillâmes sans délai à notre radeau, qui fut terminé le 29 vers deux heures. M. Fotheringham, quoique malade, accompagné du matelot Louis, s'y embarqua ; trois hommes, dont deux aussi malades, les suivirent. On plaça deux pièces à eau sur le radeau, et ils s'efforcèrent, à l'aide d'avirons, de gagner la terre. Leurs efforts furent vains : après trois heures de tentatives infructueuses, ils furent obligés de revenir à bord. Le jour se faisait, et bientôt les vents, se fixant au nord, nous chassâmes sur notre ancre à jet. Nous voulûmes appareiller, parce que la direction dans laquelle chassait le navire nous faisait craindre d'être portés sur les brisans que nous avions derrière nous, et sur lesquels nous nous fussions d'ailleurs perdu corps et biens, les vents soufflant du nord avec violence, et rendant la mer très grosse. Nous levâmes notre ancre, et nous nous efforçâmes de sortir de la baie ; mais nous eûmes la douleur de voir que chaque bord nous approchait du rivage. Nous laissâmes encore tomber notre ancre à jet, espérant qu'elle pourrait prendre entre deux rochers, et par ce moyen retarder notre perte. Elle ne tint pas le navire, qu'une vague très élevée emporta sur un récif, sur lequel la mer déferlait avec fureur. La secousse terrible qu'éprouva la goëlette fit tomber le mât de misaine. Une seconde vague nous retira du récif et nous porta sur un autre récif à une encâblure de terre. Alors, le navire s'ouvrit, et chacun chercha à se sauver : je m'élançai à l'eau, et une forte lame me porta en peu de temps à terre. La violence de la lame me pressa tellement contre une roche à mon arrivée, que je perdis la respiration par le choc subit que j'éprouvai. Cependant, craignant une autre vague, je fis mes efforts pour gagner le haut du ri-

vage, que j'atteignis sans peine. Aussitôt en sûreté, je regardai autour de moi, j'aperçus deux de mes compagnons d'infortune, pareillement sauvés, et qui tâchaient de gagner le lieu où je me trouvais. Bientôt je vis le reste de notre malheureux équipage porté sur quelques matériaux et sur la vergue sèche. Ils s'y rendirent tous heureusement, et, à neuf heures, nous nous trouvions sur le rivage au nombre de sept hommes. Nous jetâmes les yeux autour de nous, et nous contemplâmes quelques instans, dans le plus grand silence, le tableau désolant de cette déserte solitude. Une neige épaisse couvrait la terre, et la blancheur du rivage n'était ternie, çà et là, que par quelques troupeaux d'éléphans marins. Le froid nous tira bientôt de notre contemplation, et nous fit naturellement penser à nous en garantir. J'avais eu la précaution, lorsque je vis la perte du navire assurée, de me munir d'une corne d'amorce, contenant environ un quart de livre de poudre, et de deux pierres à fusil. La poudre avait été mouillée lorsque je vins à terre; mais cependant j'en trouvai une partie assez sèche pour pouvoir espérer d'être à même par ce moyen d'allumer du feu. L'île était dénuée de bois, mais quelques éléphans marins se trouvaient sur le rivage, et nous nous mîmes en devoir d'aller sur-le-champ en tuer un, pour employer sa graisse à notre feu. La houle, entre autre objets, venait de porter à terre un aviron de canot; nous nous en servîmes pour assommer le plus jeune éléphant du troupeau, les autres ayant quitté la place dès qu'ils nous virent nous avancer vers eux. Nous dépeçâmes l'animal à l'aide de trois couteaux que nous nous trouvions avoir, et nous en portâmes la graisse à l'endroit où nous voulions allumer le feu. A l'aide de la poudre et d'un morceau de velours provenant du collet de ma veste, nous eûmes bientôt du feu, sur lequel nous passâmes plusieurs pièces de graisse, et la grande quantité d'huile qui en découlait produisit dans peu de temps une flamme superbe. Nous nous approchâmes tous, et nous tâchâmes de nous réchauffer. Dès que nous fûmes revenus de l'engourdissement général que nous avait causé le froid, nous retournâmes au rivage, sur lequel se trouvaient épars quelques objets précieux pour nous dans cette circonstance, entre autres quelques vergues et le grand mât de

hune, avec leurs gréemens et voiles, quatre barriques vides, un sac contenant environ cinquante livres de biscuit, et le fond d'un coffre du charpentier, dans lequel il y avait une scie, une hache de tonnelier, une grosse vrille et un marteau. Nous transportâmes aussitôt ces objets dans un endroit où la mer ne pouvait les atteindre, et nous prîmes les voiles pour nous mettre à l'abri de la neige. Nous dressâmes une tente, au milieu de laquelle nous entretînmes le feu, et nous nous disposâmes à nous garantir du temps terrible dont nous menaçait la nuit prochaine. Un besoin réel se faisait vivement sentir, la faim nous pressait, le sac de biscuit était tellement mouillé, que le pain n'était guère mangeable. Cependant, nous nous rationnâmes à une galette chacun : nous la mangeâmes et nous la trouvâmes bonne. Nous coupâmes ensuite quelques tranches de la chair de l'éléphant marin que nous avions tué, et nous les fîmes rôtir à l'aide de deux morceaux de cercle de barrique; dès que nous les jugeâmes suffisamment rôties, nous essayâmes d'en manger; mais le goût en était tellement mauvais, que nous fûmes obligés de nous décider à terminer notre repas de la même manière dont nous l'avions commencé, c'est-à-dire aux dépens de notre sac de biscuit. Le repas achevé, nous formâmes un cercle autour du feu. La neige qui traversait la tente nous empêchait de nous livrer au sommeil. Qu'elle fut cruelle et longue pour moi cette nuit, la première de ma captivité! Que d'idées ne me suggéra-t-elle pas! Je me trouvais sur une île située par de hautes latitudes sud, une île dont la position était très peu connue, que les navires ne fréquentent jamais, qui n'offrait aucune trace de végétation, et qui semblait n'avoir été produite que pour servir d'asile aux monstres marins. Je me trouvais sous un climat rigoureux, sans vêtemens pour me garantir du froid, sans savoir même ce que nous devions employer pour nous mettre à l'abri du temps, et incertains si nous pourrions toujours nous procurer des alimens. Le souvenir d'une mère chérie, d'une sœur et de deux frères que j'affectionnais, que j'étais probablement condamné à ne plus revoir, absorba tellement mes idées, qu'accablé de lassitude, je m'endormis sur une douvelle de barrique sur laquelle j'étais assis pour me préserver de la neige. Mon sommeil ne fut mal-

heureusement pas de longue durée : un tourbillon de vent emporta les voiles qui nous couvraient, et nous fûmes ainsi exposés aux injures du temps. Nous fûmes obligés alors de nous lever et de nous tenir toujours en mouvement pour ne pas geler. Enfin, le jour parut et nous nous rendîmes aussitôt au rivage pour voir ce que la mer y avait jeté pendant la nuit. Nous n'y trouvâmes que les débris du navire, et des paquets de douvelles de barriques. Nous allâmes à la recherche des voiles que le vent nous avait enlevées la nuit dernière : nous n'en trouvâmes qu'une, l'autre ayant probablement été emportée à la mer. Nous fûmes ensuite détruire un second éléphant pour l'entretien de notre feu, et nous revînmes déjeûner sur notre sac de biscuit, dont nous retirâmes un peu l'amertume en le faisant imbiber d'eau douce.

Après cela, nous nous consultâmes pour décider à quel ouvrage nous devions nous livrer d'abord, et nous arrêtâmes que nous devions nous bâtir une maison des débris du navire ; mais qu'en attendant nous devions chercher un abri provisoire contre l'air, et voir si la partie de l'île dans laquelle nous étions n'offrait aucun moyen de subsistance préférable à celui que nous avions deja employé. Nous nous séparâmes donc en deux bandes, j'allai avec l'une m'assurer d'un asile pour la nuit, et M. Fotheringham, avec l'autre, visita la vallée. Je trouvai bientôt à une petite distance du lieu du naufrage une caverne entaillée dans le roc, pouvant contenir cinq à six personnes. J'annonçai cette bonne nouvelle à mes compagnons d'infortune : un cri de joie fut leur réponse. Nous y établîmes donc notre feu, et la vue de l'autre bande revenant chargée de jeunes oiseaux, acheva de nous donner du courage. Ils nous dirent avoir parcouru la vallée aussi loin qu'ils y avaient pu s'enfoncer, à cause de la grande quantité de neige qui la couvrait ; ils ajoutèrent qu'elle était terminée de tous côtés par de très hautes montagnes, qu'ils n'y avaient trouvé aucune trace de végétation, et qu'ils nous apportaient douze jeunes albatros, dont ils présumaient la chair meilleure que celle d'éléphant marin : c'était tout ce qu'ils avaient pu trouver. Nous fîmes rôtir cette viande, et nous la trouvâmes excellente, malgré la fumée dont elle était couverte. Nous

travaillâmes ensuite à mettre en sûreté tout le bois que nous trouvâmes sur le rivage. Vers le soir, nous nous retirâmes dans notre caverne, et nous soupâmes de chair d'albatros rôtie au feu de graisse, et de notre biscuit avarié. La soirée se passa plus gaîment que la soirée précédente : quoique consternés à la vue du sort qui les menaçait, et des risques qu'ils couraient de passer toute leur vie, ou plusieurs années, sur un pareil rocher, mes compagnons ne se laissèrent pas abattre entièrement; mais pensant à se résigner à leur malheur et à se procurer le plus de commodités possible, ils entamèrent une conversation sur les moyens de se les donner et de pourvoir à leur subsistance. Nous résolûmes donc de commencer dès le lendemain notre maison, nous réservant d'imaginer plus tard un moyen de la couvrir, la caverne dans laquelle nous étions étant très incommode à raison de son peu d'élévation, qui n'était guère que de trois pieds; à cette décision se joignit celle de tâcher de fabriquer quelques ustensiles de cuisine avec le doublage en cuivre du navire qui se trouvait sur plusieurs morceaux des débris qui étaient venus à terre. Une chose cependant nous inquiétait : il fallait, pour entretenir notre feu, un grand nombre d'éléphans marins, et nos gens nous rapportaient en avoir vu très peu sur la grève. La crainte de manquer de feu par la suite, diminua un peu notre courage.

Le 1er août, nous sortîmes de notre caverne, et nous courûmes sur le bord de la mer, où nous trouvâmes plusieurs objets, véritables trésors pour nous, et venus à terre d'une manière extraordinaire dans le rouf que nous avions sur le pont. De ce nombre se trouvaient une caisse contenant une douzaine de couteaux, des fusils, une lance, une marmite qui bien que cassée, venait fort à propos à notre secours, un matelas qui m'appartenait, un outil de tonnelerie sept planches entières, composant le dessus du rouf, etc. Nous nous emparâmes aussitôt de tous ces objets et les portâmes à notre magasin, nom que nous donnâmes à l'endroit où nous déposions les débris sauvés. Nous continuâmes ensuite les travaux du jour précédent, et nous eûmes vers le soir, une quantité suffisante de pierres pour les murs de la maison. La nuit fit cesser le travail; en retournant à la caverne, nous

rencontrâmes un amphibie récemment venu à terre, différant beaucoup de l'éléphant marin : la variété de sa peau nous fit lui donner le nom de léopard de mer. Nous le tuâmes sur-le-champ à coups de lance ; nous le dépeçâmes et l'emportâmes à la caverne. Cet animal avait huit pieds de long, la tête longue et plate, les mâchoires garnies de deux rangées de dents très aiguës, et il se remuait ainsi que l'éléphant ; mais il avait les nageoires infiniment plus longues que ce dernier. Nous en fîmes cuire la chair dans la marmite cassée que nous venions de trouver ; mais, quelque mauvaise qu'elle nous parût, nous préférâmes la chair de l'éléphant à celle du léopard : cette dernière avait un goût si détestable, que quelques-uns se crurent empoisonnés après en avoir mangé.

La joie d'avoir sauvé tant d'objets nécessaires, et particulièrement les couteaux, fut sensiblement diminuée dans cette soirée par la manière dont notre équipage commençait à se conduire envers M. Fotheringham et moi. Quoique nous fussions les premiers à l'ouvrage toutes les fois que l'intérêt général le demandait, ils ne laissaient pas de trouver à redire sur notre conduite à cet égard, et osaient très souvent accompagner leurs reproches d'injures et même de menaces. Le partage des couteaux et la réclamation que je fis du matelas qui avait été sauvé, comme m'appartenant, et dans l'intention, d'ailleurs, de le prêter à un malade pour y reposer un peu plus commodément que sur la dure, donnèrent lieu à une vive discussion, à la fin de laquelle le ton ferme et décidé que nous prîmes, ferma la bouche à leurs clameurs.

Le 2 août, la grande quantité de neige ne nous permit pas de travailler à la construction de la maison. Nous parcourûmes le rivage de la baie et nous trouvâmes une boîte renfermant un instrument de navigation et une légère somme d'argent. Le propriétaire ramassa l'instrument, mais, croyant l'argent chose inutile désormais pour lui, il le laissa sur le rivage, et personne n'y toucha, tant était grande la persuasion que l'île devait être notre tombeau. Nous rencontrâmes vers le milieu de la baie un troupeau d'éléphans marins, composé de sept de ces animaux. Nous en tuâmes trois et en transportâmes la graisse et la chair à la caverne. Nous fîmes bouillir une épaule entière, car

il ne nous restait plus que trois galettes de biscuit, dont nous fîmes sept parts, que nous mangeâmes avec l'épaule bouillie. Tandis que nous avions du pain, la chair d'éléphant nous parut dégoûtante; mais lorsque nous fûmes privés de cet aliment, nous trouvâmes à cette chair à peu près le même goût qu'à la chair de bœuf.

Le 3, nous commençâmes les murs de notre future habitation.

Le 4, nous nous livrâmes aux mêmes travaux.

Le 5 au matin, nous trouvâmes que le jour tardait beaucoup, ce que nous regardâmes d'abord comme un effet de l'ennui que nous éprouvions dans notre asile souterrain. Cependant un de nous s'étant avancé à l'entrée de la caverne, ne tarda pas à s'apercevoir que la neige en avait bouché l'ouverture. Il vint d'un air consterné nous annoncer ce malheur. Nous levant aussitôt, nous mîmes la main à l'œuvre pour abattre le mur et déblayer l'entrée de la caverne : le mur fut abattu; mais un amas de neige qui n'était retenu que par le rempart, tomba sur-le-champ et forma un second rempart plus difficile à déblayer que le premier. Enfin, rivalisant d'ardeur pour nous tirer de cette dangereuse position, nous parvînmes, au bout d'environ deux heures, à revoir le jour. Nous continuâmes à travailler jusqu'après avoir rendu le passage libre, et nous rebâtimes ensuite le mur. Alors, pour notre sûreté future, nous établîmes un quart, composé de deux hommes chargés de déblayer le passage, à mesure que la neige l'encombrerait. Cette nuit, grâce à ces précautions, nous nous reposâmes en sécurité, après un souper excellent de chair d'éléphant bouillie dans notre morceau de marmite. Nos gens de quart eurent beaucoup à faire dans la nuit, la neige ne discontinuant pas de tomber.

Le 8, n'ayant plus rien à manger, nous courûmes sur le rivage pour tacher d'y trouver un éléphant. Quelle fut notre surprise d'y voir échouée une partie du navire, et notamment une partie du rouf. Nons nous occupâmes sur-le-champ à démolir le rouf, qui était formé de planches très belles et fort propres à couvrir notre maison. Nous portâmes ces planches au magasin avec ce que nous avions trouvé dans le rouf, consistant en trois livres de navigation et un exemplaire anglais des *Nuits d'Young*, une boîte de

compas, deux lances à éléphant, et un sac contenant environ dix livres de haricots rouges, gonflés par l'eau salée. Possesseurs de ce dernier objet, nous nous rendîmes à la caverne, où nous déjeûnâmes de ces haricots, que nous mangeâmes avec avidité, après en avoir réservé une partie pour semer au printemps prochain. A la suite du déjeûner, nous travaillâmes à la maison, quoique le froid se fît sentir d'une manière très vive. Avec un de mes compagnons, je parcourus le rivage pour tâcher de trouver un éléphant; mais, en dépit de mon attente, nous n'en trouvâmes aucun. Arrivés à l'autre extrémité de la baie, nous montâmes sur une colline qui la séparait d'une petite anse, et nous y descendîmes en nous laissant glisser sur la neige. Ne trouvant rien sur cette grève, nous nous disposions à nous en retourner, lorsque j'aperçus, à l'extrémité de l'anse, quelques taches sur la neige. Voulant m'assurer de ce que c'était, je m'y rendis; et là je trouvai une centaine d'une espèce de pingoins couchés sur leurs nids; et qui, effrayés sans doute de nous voir si près d'eux, se mirent en devoir de nous disputer le terrain. Cependant, les bâtons dont nous étions armés l'un et l'autre ayant bientôt décidé la victoire en notre faveur, les pingoins abandonnèrent leurs nids, dans lesquels nous trouvâmes cent trente-huit œufs. Nous les ramassâmes avec ravissement, et les portâmes à la caverne, où nous trouvâmes nos compagnons d'infortune déja rendus, ayant terminé deux des murs de la maison. Les œufs nous servirent pour souper, et le lendemain ils formèrent notre déjeuner. Nous les fîmes frire, à l'aide de notre marmite cassée, dans de l'huile d'éléphant, et nous les trouvâmes très bons; nous en mangeâmes soixante-douze entre nous sept. Ces œufs sont un peu plus gros que les œufs de poule, ont la coque très dure, et diffèrent des autres œufs en ce qu'ils sont ronds et en ce que la partie que l'on nomme communément le jaune, est d'un rouge éclatant. Ils ont, comme nous l'avons éprouvé depuis, la propriété d'être un violent purgatif.

Le 9, le temps fut sombre et enclin au dégel.

Le 10, un temps épouvantable nous empêcha de sortir; nous restâmes dans la caverne autour de notre feu.

Le 11, le temps se radoucit, et nous vîmes luire le soleil

pendant toute la matinée, ce que nous n'avions pas vu depuis long temps. Cette journée fut donc la mieux employée depuis notre naufrage.

Le 12, le temps fut froid et nébuleux; nous nous rendîmes sur la grève de la baie, et nous y vîmes cinq éléphans mâles: nous nous armâmes de lances, et en attaquâmes deux que nous réussîmes à tuer. Ensuite, nous nous occupâmes à paver l'intérieur de notre habitation, et à y transporter la graisse et la chair des deux éléphans que nous avions détruits. La nuit mit fin à nos travaux.

Le 13, nous transportâmes notre bagage à notre nouvelle demeure, où l'on tira au sort à qui choisirait les places. Chacun ayant sa place désignée, s'occupa à s'installer le mieux qu'il lui fut possible; prenant des pièces des débris du navire pour se garantir de l'humidité du pavé et s'en former un siège et un lit tout à la fois. On plaça le feu au milieu de la maison. Tout ce jour, nous fûmes assaillis d'une nuée d'oiseaux, seule espèce d'oiseaux terrestres que j'aie jamais vue dans ce pays et que j'appelle pigeons. La graisse qui se trouvait sur les peaux d'éléphans qui couvraient la maison les attirait en foule; mais nous ne pouvions les atteindre à coups de pierres, tant ils étaient prompts à s'envoler dès que l'un de nous sortait de la maison. Vers le soir, le temps, qui avait été couvert tout le jour, s'éclaircit; je m'écartai de la maison, et je montai sur la colline au pied de laquelle elle se trouvait. De là je vis toute la vallée dans laquelle nous étions, et les hautes montagnes qui la bordaient en tous sens. La neige la couvrait entièrement, et le vent en faisait voler des tourbillons jusque sur le sommet de la haute montagne de l'est. Quelques éléphans mâles faisaient paraître au-dessus de la surface blanchie leur énorme rotondité; et semblaient, par leur immobilité, défier les frimas et les tempêtes. Des débris de navire, des paquets de douvelles de barriques, épars çà et là sur le rivage, attestaient un naufrage récent, et le toit rougi de notre demeure indiquait que des êtres humains y avaient survécu. La vallée pouvait avoir deux milles de profondeur. Je vis entre deux montagnes une gorge qui semblait devoir abréger le chemin à faire pour aller en quelque autre endroit de l'île. Cette découverte et la certitude que j'avais de l'existence d'une autre

vallée dans le nord-ouest me firent prendre la résolution de partir le lendemain pour découvrir cette vallée, et m'assurer en même temps si elle était plus abondante en éléphans que celle dans laquelle nous vivions. Je descendis donc, et, à mon arrivée à la maison, je communiquai mon projet à M. Fotheringham ; il se décida à m'accompagner, et nous convînmes de partir le lendemain matin, à la pointe du jour. Dans la soirée, nous fîmes cuire quelques morceaux de chair d'éléphans pour porter avec nous dans notre voyage.

Le 24, au point du jour, nous nous mîmes en route, M. Fotheringham et moi, par un temps humide et brumeux, munis chacun d'un bâton et d'un sac de toile contenant nos vivres. Arrivés au bout de la vallée, après une marche d'environ deux heures dans la neige, nous entrâmes dans la gorge que j'avais aperçue la veille. Nous montâmes pendant à peu près une heure ; après quoi, la brume augmentant, nous suivîmes un étroit défilé sur le haut de la montagne, aussi loin que nous le pûmes. Nous fûmes bientôt arrêtés par une masse énorme de neige qui se trouvait au pied d'une autre montagne qui nous parut extrêmement haute. Nous trouvâmes cependant un endroit par lequel nous montâmes jusqu'au sommet avec beaucoup de difficulté, la pente ne formant qu'un morceau de glace, et étant obligé de percer avec nos bâtons l'endroit où nous voulions mettre le pied. Après une marche pénible, entourés d'une brume épaisse, nous arrivâmes dans un endroit où nous crûmes pouvoir descendre. Nous nous assîmes donc sur la glace ; et, nous gouvernant avec nos bâtons, nous nous laissâmes glisser jusqu'au bas de la montagne que nous fûmes très aises de gagner, la rapidité de la descente nous ayant presque coupé la respiration. Nous suivîmes une gorge qui partait en pente douce du pied de la montagne, et qui nous conduisit dans une vallée que nous crûmes aboutir à la mer. Des cris variés attirèrent notre attention, et nous en reconnûmes bientôt quelques-uns pour des cris d'éléphans ; mais ce ne fut qu'au bout de la vallée, et près du rivage, que nous vîmes d'où partaient les autres cris. Plus de trois millions d'une espèce de pingoins, bien différens de ceux que nous avions trouvés près de notre baie, étaient rassemblés sur un plateau

de pierres, au milieu duquel coulait un fort ruisseau, et la place qu'ils occupaient était sans neige, mais répandait au loin une odeur infecte. Les petits, encore couverts de duvet, se tenaient ensemble, et tout autour d'eux étaient rangés leurs pères et mères. Un espace large d'environ deux pieds était laissé inoccupé pour donner un libre passage, jusqu'au milieu du lieu de la ponte, aux pingoins qui revenaient de la mer pour nourrir leurs petits. L'harmonie la plus parfaite semblait régner parmi eux, et tous leurs efforts paraissaient se borner à chasser loin d'eux cette espèce de pigeons dont j'ai parlé, et qui tâchaient de se faire donner les alimens réservés aux jeunes pingoins. Nous nous rendîmes ensuite sur la grève, où nous trouvâmes quelques éléphans marins. En parcourant le rivage, nous aperçûmes une voûte qui nous parut noircie; nous nous approchâmes et reconnûmes qu'on y avait fait du feu, trouvant d'ailleurs deux pierres longues et plates qui avaient sans doute servi à poser les grilles. Un peu plus loin, nous trouvâmes plusieurs planches que nous pensâmes provenir de quelque canot, mais dont le mauvais état nous prouvait la vétusté; près de là se trouvait une centaine de ces mêmes pingoins que nous avions vus dans la baie du nord-est, tous couchés sur leurs nids. Nous leur trouvâmes des œufs, mais tous trop couvés pour pouvoir être mangés; nous n'en rapportâmes donc aucun. Nous étant avancés vers le sud de la vallée, nous y vîmes une quantité de ces oiseaux appelés *nelleys*, que j'appellerai corbeau austral; ils avaient tous des nids faits sur la neige; ils ne les quittèrent pas quand ils nous virent nous avancer vers eux; nous leur supposâmes des œufs, et à coups de bâton nous les forçâmes à se lever de leurs nids, ce que plusieurs ne firent qu'après avoir été frappés à mort, en vomissant sur nous les matières fétides que contenait leur panse. Nous trouvâmes quarante-cinq œufs que nous mîmes dans nos sacs pour les porter à la maison; plus loin, nous vîmes de jeunes albatros sur un plateau de neige; nous en tuâmes douze, en prîmes six chacun, et nous nous acheminâmes vers notre demeure, à nuit tombante, lassés, mais contens de la découverte que nous venions de faire, et enchantés de connaître le lieu de la ponte des pingoins royaux, car nous savions que ces pin-

goins sont toute l'année à terre; ainsi, nous étions certains que tant que nous aurions des forces pour aller chercher notre nourriture dans cette vallée, que nous nommâmes vallée de l'Abondance, nous ne souffririons jamais de la faim. Quant à y demeurer, cela devenait impossible, parce que nous n'y avions vu aucune caverne, et qu'indépendamment du bois que nous serions obligés d'y transporter, pour bâtir une maison, nous serions aussi dans la nécessité d'y porter des pierres, les grèves qui bordaient le rivage étant composées de sable mouvant et de cailloux trop petits pour élever un mur. Pleins de ces réflexions, nous suivîmes pour nous en retourner, la route que nous avions faite le matin; mais la nuit nous ayant surpris en sortant de la vallée, nous nous égarâmes, et après une marche de trois heures dans la neige qui couvrait la terre, et qui tombait à gros flocons depuis le commencement de la nuit, nous nous trouvâmes sur le haut d'une montagne où le froid nous saisit d'une manière si violente, que nous fûmes obligés de laisser là nos jeunes albatros et nos œufs pour pouvoir marcher plus vite et nous exercer plus activement. Après plusieurs marches çà et là, sur le haut de la montagne, nous arrivâmes au bord d'une glacière qui nous semblait s'étendre doucement jusqu'au pied de la montagne; nous crûmes donc n'avoir rien de mieux à faire que de nous y laisser glisser, comme nous avions fait le matin. Nous ne fûmes pas plutôt sur la glace que nous fûmes obligés de nous étendre sur le ventre et de laisser nos bâtons, pour tâcher de nous accrocher avec les doigts, la pente étant beaucoup plus forte que nous ne nous l'étions imaginé. Après avoir roulé pendant très peu d'instans, nous perdîmes prise à un endroit perpendiculaire, et nous fûmes jetés sur la neige, qui heureusement se trouvait molle dans l'endroit de notre chute. J'eus tout le côté meurtri et le pouce gauche demis. M. Fotheringham étant tombé sur les pieds, en fut quitte pour éprouver une vive douleur dans les cuisses, douleur qu'il a ressentie plus d'un an après cet accident. Le pouce me faisait horriblement souffrir; mais je l'enveloppai et je le pressai vivement dans un mouchoir que j'avais sur moi. Décidés à ne plus ainsi risquer notre vie, en essayant de descendre, nous restâmes toujours en exer-

cice près de l'endroit de notre chute, et attendant impatiemment le jour. Le froid nous tourmentait violemment, et une neige épaisse nous traversait jusqu'aux os.

Le 15, le jour si ardemment désiré, parut enfin, et nous permit d'examiner le lieu où nous nous trouvions. Notre premier soin fut de regarder d'où nous étions tombés, quelle fut notre surprise de nous trouver vivans, lorsque nous vîmes que nous avions parcouru, en tombant, un espace d'au moins cinquante pieds. Nous remerciâmes avec reconnaissance l'être puissant et bon qui nous tendait une main secourable, au milieu de tant de misères, et qui veillait lui-même sur une vie qui commençait à nous être à charge, et à laquelle, sans nul doute, nous ne tenions plus que par le lien naturel, qui est l'horreur de la destruction. Le temps s'éclaircit au point du jour, et nous permit de retrouver notre chemin. Une pluie abondante succéda à la neige, et comme nous marchions à grands pas, nous trouvâmes bientôt un endroit par lequel nous descendîmes dans la vallée. Vers midi nous arrivâmes à la maison. Nous trouvâmes nos gens assis autour du feu, déplorant déja la triste fatalité par laquelle nous avions été entraînés à parcourir ces montagnes glacées, que des crevasses remplies de neige rendent très dangereuses, et dont ils s'entendaient retracer les risques par quelques-uns qui avaient été à l'île Kerguelen, et qui accompagnaient leurs démonstrations d'exemples terribles. Quoique sans égards pour nous, et d'une insolence sans égale, ils eussent été fâchés de nous perdre, en ce que nous avions toujours soutenu leur courage en leur montrant l'espoir d'une délivrance prochaine, par un navire venant de l'Ile-de-France. D'ailleurs, nous avions avec nous la poudre que nous avions sauvée du naufrage, seul moyen d'allumer du feu dans l'île, si nous avions le malheur de laisser éteindre le nôtre. Cette dernière considération, je n'en doute pas, contribua beaucoup à la joie qu'ils éprouvèrent en nous voyant de retour. Ils la témoignèrent d'une manière non équivoque. Notre état, il est vrai était pénible; nous étions transis de froid, entièrement mouillés, nu-pieds, nos souliers étant restés dans la neige, et nos joues extraordinairement enflées laissaient à peine voir des yeux dont l'abattement devait

prouver l'anéantissement de nos forces. Notre premier besoin fut de faire sécher nos vêtemens auprès du feu. Dès qu'ils furent secs, nous voulûmes nous livrer au sommeil, mais la douleur que me causait mon pouce, était trop vive pour me laisser fermer l'œil. Je résolus donc d'y mettre un appareil, que je priai un de nos gens de faire. C'étaient deux petits morceaux de bois engougés, que j'appliquai des deux côtés du pouce. Un de nos gens les entoura d'un fil de caret qu'il raidit jusqu'à faire joindre les deux morceaux de bois, afin de faire tenir le pouce droit. La douleur que me causa cette opération fut inouie. Les personnes qui ont éprouvé de pareils accidens pourront seules s'en faire une idée. L'opération finie, je gardai l'appareil bien raidi sur le doigt, et je résolus de ne plus y toucher. Me trouvant alors un peu plus à l'aise, et n'ayant aucune envie de manger, je leur fis part du succès de notre voyage, qui se trouvait presque sans fruit, dès que nous ne pouvions habiter cette vallée, ayant à parcourir pour nous y rendre, un chemin impraticable pendant l'hiver. Si je ne leur apprenais rien de consolant, ce qu'ils me dirent ne le fut guère pour moi, lorsqu'ils me rapportèrent que les oiseaux avaient dévoré la chair des éléphans mâles que nous avions tués, et qu'il n'en restait plus qu'un morceau, qui nous devait à peine suffire pour la journée; qu'ils avaient essayé d'en tuer d'autres, mais qu'ils s'étaient tous enfuis à leur approche, après avoir vu couler le sang du premier auquel ils avaient donné un faux coup de lance. Nous résolûmes donc de nous rationner, sur ce morceau, jusqu'à ce que nous vissions quelque éléphant sur la grève. Vers le soir, un léopard de mer monta très près de la maison; mais il se retira dès qu'il nous vit près de lui. Dans la soirée je pus dormir, et je me remis un peu des fatigues de la nuit précédente.

Le 16, la neige dura tout le jour, et le vent en amoncela une grande quantité auprès de la maison. N'ayant rien à manger, nous nous hasardâmes à sortir pour tâcher de trouver quelque éléphant; mais après avoir parcouru la grève, nous revînmes à la maison sans avoir rien rencontré : pas un éléphant, pas un pingoin ne s'y voyait. Les oiseaux marins même, cherchant un abri derrière

d'énormes rochers, semblaient participer à la désolation générale. Un très petit morceau de chair d'éléphant fut partagé en sept parties bien égales; mais ce léger repas n'assouvit pas notre faim. Tout le jour se passa de même, et vers le commencement de la nuit, n'ayant plus de graisse pour entretenir notre feu, nous fûmes obligés de brûler le bois que nous avions sauvé du naufrage. La faim nous tourmenta vivement toute la nuit; je tâchai, mais en vain, d'apaiser la mienne en buvant beaucoup d'eau. Dans la nuit, la neige cessa, mais il gela très fort.

Le 17, le temps fut le même que la veille. Au jour, je me levai, et je voulus sortir, croyant être plus heureux que le jour précédent; mais je ne fus pas plus tôt au ruisseau qui nous séparait de la grève de sable, que je vis qu'il n'y avait pas moyen de le passer, la neige y étant élevée de plus de dix pieds. Je rentrai donc à la maison, et je communiquai ces nouvelles à mes malheureux compagnons. Alors ils crurent que c'en était fait d'eux : depuis le 16 au matin nous n'avions pas mangé. Des plaintes sur leur situation, des cris de rage et de désespoir, désormais devenus inutiles, furent les suites de cette persuasion. Ce fut dans cet état d'accablement que se passa la terrible nuit du 17 au 18. Les élémens semblaient conjurés pour nous détruire. Les vents soufflaient avec une fureur inouïe; un temps noir, triste précurseur des tempêtes, laissait à peine voir la vallée couverte d'une neige épaisse. Ce fut une nuit de douleur, une nuit de pensées amères et de regrets déchirans. Je savais que nous pouvions supporter la faim encore deux jours; mais si ce temps continuait, la mort me paraissait inévitable.

Le 18, nous vîmes enfin le jour; mais il ne servit qu'à nous éclairer sur notre malheureuse position. Notre faiblesse augmenta, ce jour, au point que quatre de nos compagnons ne purent sortir de la maison. Je continuai à boire de la neige fondue, et je crus y trouver un soulagement. Personne ne voulut suivre mon exemple. Vers le soir, j'eus encore assez de force pour aller chercher quelques morceaux de bois à notre magasin, afin d'entretenir le feu; mais ce fut tout ce que je pus faire. A mon retour, je tombai de lassitude, et je restai en cet état jusqu'au lendemain.

Le 19, il ne neigeait plus aussi fortement. M. Fotheringham et moi, qui nous sentions encore les plus forts, nous sortîmes, et nous eûmes la force de parcourir la grève. Nous ne trouvâmes rien, et revînmes à la maison sans aucune espérance. La mort nous paraissait certaine. Deux hommes commençaient déja à en ressentir l'agonie, et je craignis que le manque d'alimens n'engageât quelqu'un à proposer le sacrifice d'un de nous pour sauver les six autres. Cette horrible pensée fit qu'après avoir bien réfléchi, je m'écriai, vers midi, que si quelqu'un voulait m'accompagner à la grève de l'Abondance, je me ferais fort d'en être de retour promptement avec des provisions ; j'affirmai avec assurance que la neige étant devenue très molle, nous n'aurions à courir aucun risque si nous marchions avec précaution. Je leur fis ensuite envisager la certitude d'une mort prochaine, si nous ne faisions point tous nos efforts pour nous en garantir. Ces considérations déterminèrent deux d'entre eux à accompagner M. Fotheringham et moi à la vallée de l'Abondance; mais nous n'avions pas de chaussures : nous coupâmes une des peaux de la couverture de la maison ; nous la partageâmes en divers morceaux, et nous laçâmes les pièces autour de nos pieds. Cette chaussure, toute froide et tout incommode qu'elle était, ne laissait pas de nous être très utile pour marcher dans la neige. Nous partîmes donc aussitôt au nombre de quatre, et, vers six heures, nous arrivâmes à la vallée de l'Abondance, après avoir couru les risques d'être engloutis mille fois dans les amas de neige entassés au pied de la montagne. Nous trouvâmes quelques éléphans sur la grève ; nous les tuâmes, et nous allumâmes un grand feu sous la voûte que nous avions vue le 24. Nous fîmes rôtir quelques morceaux de chair ; et je l'avouerai ici, cette viande, toute fumée, tout huileuse qu'elle était, me parut le mets le plus agréable que j'eusse jamais mangé. Je me gardai de me livrer entièrement à mon appétit, et j'exhortai mes compagnons à suivre mon exemple, ce qu'ils firent cette fois sans murmurer. Nous passâmes la nuit dans cet état, et, heureusement pour nous, elle ne fut pas aussi mauvaise que les nuits précédentes.

Le 20, au point du jour, nous prîmes chacun une

charge de chair d'éléphant et de jeunes albatros, et nous prîmes le chemin de la *vallée du Naufrage*. Nous y fûmes vers les cinq heures du soir, ayant été obligés de laisser sur une montagne un de nos compagnons, qui, dégoûté de tant de misère, jeta là sa charge, s'étendit dans la neige, et fut sourd aux invitations que nous lui fîmes de se lever. Désespérés de sa résolution, nous essayâmes de le porter; mais cette entreprise était au-dessus de nos forces. Nous prîmes sa charge de provisions, lui fîmes nos derniers adieux, et le laissâmes là! . . . A notre arrivée à la maison, nous trouvâmes nos trois compagnons dans un triste état; ils ne pouvaient se lever, et avaient laissé le feu s'éteindre. Ils ne répondaient plus que vaguement à nos questions, et la vue de la nourriture que nous leur apportions ne parut faire aucune impression sur eux. A l'aide d'un peu de poudre, nous allumâmes du feu, et nous fîmes aussitôt cuire la viande que nous avions apportée. Aucun d'eux ne voulut y toucher; mais nous les forçâmes à en manger, en leur mettant nous-mêmes les morceaux dans la bouche, et les obligeâmes à les mâcher et à les avaler. La fatigue nous fit ensuite nous endormir, et chacun reposa aussi profondément que la pensée du malheur arrivé ce jour à l'un de nous pouvait le permettre. Vers minuit, des cris effroyables me réveillèrent en sursaut. Je me levai, et incertain d'où ils pouvaient provenir, j'éveillai mes compagnons. En entendant les cris répétés pour la deuxième fois, ils furent saisis d'une frayeur extrême. Ils s'imaginaient que c'était l'ame du Hollandais Metzelaar, l'homme qui était resté sur la montagne, qui leur demandait des prières; quelques-uns crurent qu'elle faisait des menaces, et affirmèrent qu'elle parlait hollandais. Aux troisièmes cris, je reconnus la voix, et je ne doutai pas que ce ne fut le Hollandais en personne qui se trouvait là. Mais ce que je ne pus comprendre, c'était comment il avait pu revenir pendant la nuit de cet endroit périlleux, et quelle pouvait être la cause de ses cris effrayans. Je sortis sur-le-champ de la maison avec M. Fotheringham, et les plus braves d'entre eux nous suivirent par derrière. Nous nous acheminâmes au lieu d'où partaient ces cris, et, rendus au ruisseau dont j'ai déja parlé, nous en dé-

couvrîmes la cause. Nous y trouvâmes Metzelaar au milieu d'un monceau de neige, faisant des efforts pour s'en retirer, et ne pouvant en venir à bout. Nous le dégageâmes avec assez de peine, et enfin nous fûmes obligés de le transporter jusqu'à la maison. Là, il reprit ses sens, et nous raconta qu'il s'était endormi où nous l'avions laissé; qu'il avait été réveillé à la nuit par une grande douleur dans les jambes, et qu'il avait essayé alors de marcher pour s'en délivrer, ce qui lui avait réussi; qu'après une marche pénible, et tombant à tous momens dans des trous de neige, il avait gagné le bord du ruisseau, et croyant pouvoir le passer, il avait été englouti dans un endroit profond où il enfonçait à mesure qu'il voulait s'en dégager. Nous lui donnâmes le matelas des malades pour s'y coucher, et un sommeil non interrompu le conduisit, ainsi que nous, au lendemain matin.

Le 21, à notre lever, nous aperçûmes près de la maison cinq éléphans mâles, et en allant vers le ruisseau, nous en découvrîmes une quantité dans la vallée. Pleins de joie, nous déjeûnâmes des vivres de la veille, et ensuite nous attaquâmes à coups de lance deux des éléphans que nous avions vus. Nous eûmes le bonheur de les tuer. Nous en prîmes toute la graisse et la chair que nous trempâmes dans de l'eau de mer, et que nous suspendîmes ensuite dans la maison pour fumer, dans le cas où de nouveaux mauvais temps nous empêcheraient encore de trouver des vivres dans la vallée. Nous prîmes aussi les peaux; nous les étendîmes sur la maison, pour en faire des chaussures quand nous serions obligés de voyager. Le reste du jour, nous nous occupâmes à réparer nos effets avec le fil de caret que nous avions déja fait du gréement.

Tout le reste du mois d'août fut employé à perfectionner notre habitation, et à la clore toutes les fois que le temps permit d'y travailler. Dans cet intervalle, les éléphans montèrent en grand nombre sur le rivage, et nous ne craignîmes plus de manquer de vivres; mon pouce ne me causait plus qu'une légère douleur, et nos différentes occupations firent reprendre à chacun une certaine gaîté.

Au commencement de septembre, les femelles des élé-

phans marins montèrent à terre, et bientôt toute la grève en fut couverte, ainsi que de leurs petits. Les mâles se tenaient sur la grève entre la mer et leurs femelles, pour les empêcher de se retirer à l'eau, et de laisser leurs petits sans soutien, et d'autres mâles plus jeunes croisaient dans les brisans du rivage, pour y faire retourner celles qui eussent pu tromper la vigilance de leurs gardiens. Il est inconcevable avec quelle fureur se battent ces animaux : leurs cris sont affreux, et ils se déchirent souvent en pièces avant d'abandonner le champ de bataille.

Les petits éléphans nous fournirent une ressource très grande. Nous en écorchâmes un grand nombre, et nous fîmes sécher leurs peaux dans la maison ; ces peaux, bien séchées et frottées avec soin pendant un temps considérable, devenaient aussi souples que de l'étoffe ; nous en fîmes des vestes, des pantalons, des gilets, des bas, des souliers et des chapeaux, et nous trouvâmes ces vêtemens très chauds. Tout le mois fut employé à ces occupations ; nous ne nous apercevions du mauvais temps que lorsque nous étions obligés de sortir pour faire notre provision de graisse et de chair d'éléphant. Les pingoins royaux, qui commençaient à se montrer en quantité dans notre vallée, nous permettaient de varier nos mets. De temps en temps nous allions à la grève où nous avions trouvé les premiers œufs de pingoins, et nous en revenions avec une charge de vingt à trente œufs.

Notre santé se raffermit considérablement ; nos malades avaient repris toute leur vigueur, et je commençai à me résigner à ma destinée. Nous avions tout réglé relativement au ménage : chacun avait sa semaine de cuisine, et, en récompense, durant le temps de son service, il était exempt de toute corvée. Deux hommes étaient chargés de transporter chaque jour à la maison une quantité suffisante de graisse pour l'entretien du feu, et deux autres se relevaient la nuit pour veiller à ce qu'il ne s'éteignît pas. Ceux que leur tour faisait rester à la maison, réparaient dans ces intervalles les effets déchirés et en mauvais état. Les corvées générales étaient les voyages au lieu de la ponte des pingoins, les attaques des éléphans mâles, et les réparations de la hutte. Le service ainsi disposé, tout commençait à bien aller ; souvent on semblait oublier ce

que notre exil avait d'affreux, pour ne penser qu'aux commodités que nous avait procurées notre industrie; avec quel plaisir entendions-nous le vent siffler autour de la hutte, lorsque, réunis près d'un grand feu de graisse, nous savions pouvoir le braver impunément! Notre hutte était petite, et par conséquent, la chaleur y était forte; mais la fumée nous incommodait extrêmement; nous résolûmes donc de tâcher d'y remédier. Nous pratiquâmes une cheminée à un des murs de la hutte, et elle ne fuma effectivement que très peu: mais nous tombâmes de Carybde en Scylla. Le froid violent qui se fit sentir dans la maison, après cette opération, nous engagea à suivre notre premier plan : nous bouchâmes donc la cheminée, et nous remîmes le foyer au milieu de l'habitation.

Tout le mois de septembre fut terrible sous le rapport du froid et du vent. Nous en vîmes avec plaisir la fin, espérant qu'en octobre, qui répond à avril dans l'hémisphère boréal, nous trouverions le temps plus modéré, et surtout le terme de la chute des neiges, qui nous empêchaient très souvent de sortir de chez nous. Les équinoxes se firent sentir fortement, et, pendant près d'un mois, le vent fut continuellement véhément. Octobre ne s'annonça pas sous de meilleurs auspices. Le froid continua à être vif, et la neige tomba toujours en abondance-

Les derniers jours d'octobre furent assez beaux, c'est-à-dire sans neige, et le froid diminua sensiblement dès cette époque.

Le 31, nous nous hasardâmes à aller visiter la vallée de l'Abondance, pour nous procurer quelques jeunes albatros, et nous trouvâmes que le chemin n'en était plus aussi dangereux qu'auparavant.

Le 1er novembre, nous parcourûmes la côte du nord-est de l'île, et nous trouvâmes une espèce de pingoins qui nous était absolument inconnue : une colline entière était couverte de ces amphibies, qui en avaient déblayé la neige et s'y étaient composé des nids avec des petites pierres. J'évaluai à trois millions le nombre de ces pingoins. Ils me parurent être de l'espèce des huppés du premier genre, et nous leur trouvâmes soixante-quatre œufs ; nous retournâmes à la maison, pleins de joie de cette dé-

couverte, et nous promettant bien de venir, dans quelques jours, retirer tous les œufs que nous pourrions ramasser.

Les 2, 3, 4, 5 et 6, le temps étant excessivement mauvais et les pluies continuelles, nous ne sortîmes que pour des destructions d'éléphans destinés à notre cuisine et à notre feu.

Le 7, le temps étant un peu plus beau, nous volâmes au lieu de la ponte des pingoins huppés, et nous en retirâmes sept à huit mille œufs; nous pratiquâmes sur le haut du rivage un carré avec des pierres, et nous les y cachâmes. Ayant apporté avec nous des sacs de peau de jeune éléphant, nous en prîmes une charge et nous revînmes à la maison. Ce jour, la neige avait presque entièrement disparu de la vallée, et nous commençâmes à voir le sol qui nous avait toujours été caché. Le milieu de la vallée était composé de petites pierres, parmi lesquelles s'élevaient quelques tertres couverts d'une petite mousse, et de cette mousse sortait une plante à laquelle nous donnâmes le nom de *chou*. Nous la goûtâmes, mais nous la trouvâmes excessivement amère : néanmoins nous nous en servîmes en guise de légumes dans un ragoût que nous fîmes le soir, avec de la chair d'éléphant cuite dans notre morceau de marmite, et des œufs de pingoins. Nous avions rapporté, à quatre, quatre cent quatre-vingts œufs dans nos sacs, et, ce qu'on aura peine à croire, nous mangions dans un seul repas, à nous sept, de quatre-vingts à quatre-vingt-dix de ces œufs, dont la grosseur est au moins le double d'un œuf de poule.

Tout le reste du mois fut pluvieux et très venteux. Nous nous bornâmes à expédier chaque matin deux de nous pour chercher au lieu de la ponte des pingoins le nombre d'œufs nécessaires au lendemain. Vers la fin du mois, toute la neige avait disparu, à l'exception de celle des montagnes, et nous eûmes le bonheur de voir monter à terre, non loin de la maison, des pingoins huppés de la seconde espèce, venant pondre et élever leurs petits. Nous leur prîmes tous leurs œufs, au nombre d'environ cinq à six mille, et nous les trouvâmes meilleurs au goût que ceux de tous les autres pingoins.

Quoique, vers la fin de novembre, je ne conçusse plus aucun espoir de délivrance, et que je fisse tous mes efforts pour me résigner à ma triste situation, je ne laissai pas d'affecter ma gaîté ordinaire, et de continuer à parler de mes espérances de libération par un navire venant de l'Ile de France.

L'île nous étant totalement inconnue, M. Fotheringham et moi, nous résolûmes de la reconnaître. Le temps, quoique généralement pluvieux, n'était plus aussi froid, et la neige avait disparu de dessus les collines. Nous nous préparâmes donc à un long voyage. Le 29 novembre, au point du jour, nous nous mîmes en route. Nous nous dirigeâmes vers le sud de l'île, et nous parvînmes au bout de la vallée, qui pouvait avoir quatre milles de longueur dans ce sens. Nous escaladâmes ensuite une très haute montagne, et, arrivés au sommet, nous vîmes une autre vallée, mais bien plus longue que la nôtre. Nous découvrîmes la mer couverte de bancs de glace d'une hauteur étonnante. En descendant la montagne du côté du sud, nous trouvâmes un terrain couvert de matières jaunes et métalliques; nous creusâmes environ à la profondeur d'un pied avec nos bâtons, et nous retirâmes encore plusieurs morceaux de ces matières que je crois être du cuivre.

Le lendemain matin nous partîmes au point du jour, et nous nous dirigeâmes vers l'est de l'île. Je marchais un peu devant mon compagnon, la tête baissée, pour éviter les raffales de pluie que le vent me portait à la figure, lorsqu'un cri terrible partit d'un endroit très voisin. Je portai sur-le-champ les yeux de ce côté, et je vis sur une roche, au pied de la montagne, un énorme loup marin me menacer en secouant la tête et en me montrant les dents : sauter de la roche, et se faire un passage à la mer entre nous deux, fut pour lui l'affaire de peu d'instans. Peu après nous en vîmes un autre, mais beaucoup plus petit : nous réussîmes à le tuer, nous l'écorchâmes et en emportâmes la peau. J'en trouvai le duvet très beau, et je compris sur-le-champ combien il nous était important de connaître la partie de l'île où se trouvaient ces animaux; car leur duvet fait que leur peau est beaucoup plus convenable à l'habillement que la peau d'éléphant; elle est, d'ailleurs, infiniment plus souple.

Après une journée pénible, nous vîmes enfin notre vieille demeure, et ce fut avec un grand plaisir que nous nous reposâmes à l'abri, après trois jours de courses.

Nous trouvâmes, en arrivant, nos gens dans le plus grand désordre : ils s'étaient battus, et avaient presque assommé le matelot hollandais qui avait reçu une grave blessure par un coup de couteau que lui avait donné le Portugais Salvador. Nous nous fîmes rendre compte des causes du tumulte, et il nous parut que le massacre des Anglais à Amboine (Java) par les Hollandais, pendant le siècle passé, avait donné naissance aux troubles. De sanglans reproches avaient été faits à ce sujet, à Metzelaar qui avait répondu par des invectives contre les Anglais et même contre les Français. L'honneur national avait aussitôt poussé les deux Français, qui étaient témoins de la dispute, à venger l'injure faite à leur pays. Ils s'étaient saisis de bâtons, et avaient réduit le malheureux Hollandais au point où nous le voyions. Le Portugais même avait poussé la rage jusqu'à lui porter un coup de couteau dans le dos, au moment où il était tombé. Nous nous déclarâmes contre une inhumanité aussi grande, en leur annonçant que désormais nous n'habiterions plus sous le même toit.

Le lendemain matin, décidés à nous séparer, nous cherchâmes un emplacement pour bâtir une maison : en ayant trouvé un, nous mîmes sur-le-champ la main à l'œuvre. En huit jours, nous eûmes une maison longue de huit pieds et large de six, avec une hauteur suffisante pour s'y tenir droit : nous nous y installâmes de suite, et prîmes avec nous le Hollandais qui commençait à marcher.

Le 11 décembre fut un jour célèbre de notre histoire. Vers les trois heures de l'après-midi, je me promenais près la pointe est de notre baie, lorsque, entraîné par mes réflexions, je m'acheminai sans y penser, dans le fond de la vallée. Levant tout-à-coup les yeux, j'aperçus une caverne près d'un énorme rocher ; j'y entrai, et quelle fut ma joie en y voyant des deux côtés du ruisseau une terre bleue très fine, que je reconnus être d'excellente argile. Tout le fonds de la caverne était composé d'une terre très sèche, pareille au bois d'un vieil arbre.

Je conçus sur-le-champ l'idée d'essayer à faire de la poterie, et de me servir de cette terre pour la cuire. Je courus donc au logis ; je fis part de cette découverte à M. Fotheringham ; il vint avec le Hollandais, et nous transportâmes à la maison assez d'argile pour faire une couple de pots, et une quantité de cette terre pour tenir lieu de combustible ; tant était vive mon ardeur pour cet ouvrage, que j'y passai toute la nuit.

Le lendemain, j'avais terminé six pots. J'allumai alors un grand brâsier avec cette terre sèche qui fit bientôt un feu aussi ardent que celui du charbon, et je plaçai mes pots au milieu de la braise. Après une cuisson de six heures, je les retirai. Le soir, nous y fîmes bouillir une épaule d'éléphant avec une sauce d'œufs de pingoins battus ensemble; nous décidâmes que c'était, sans contredit, le meilleur souper que nous eussions fait depuis notre naufrage. Je fus long-temps indécis si je ferais jouir nos gens de la grande maison du bénéfice de ma découverte ; mais l'humanité, et peut-être un peu de vanité, l'emporta sur le ressentiment. J'allai leur montrer mon pot ; je leur dis où trouver les matières, et je leur expliquai le procédé que j'avais suivi pour fabriquer mes vases. Ils se dirent très reconnaissans de ma démarche, mais ils ne pouvaient profiter alors de cette découverte, attendu qu'ils avaient construit un canot pour aller à l'île du Roi Charles, où ils espéraient trouver meilleure chance qu'à l'île Chabrol. Je fus curieux de voir ce canot ; il était construit de douvelles de barriques amarrées ensemble par des fils de caret, et le tout était recouvert d'une peau d'éléphant mâle. Ce canot avait dix pieds de long sur trois de large. Je fis mes efforts pour les dissuader de s'exposer ainsi à une mort certaine ; sourds à mes avis, ils persistèrent à me dire qu'au premier beau temps ils courraient leur chance. Je leur souhaitai alors un heureux voyage, et les quittai, bien persuadé que je leur avais parlé pour la dernière fois. Je fis part de leur résolution à mes deux compagnons ; M. Fotheringham en fut affligé, mais le Hollandais vit dans cette mort une juste punition de la manière dont ils l'avaient traité ; et, plein de cette opinion, il ne déplora point leur sort.

Le 17, au point du jour, le Hollandais me réveilla, en

me disant que les *quatre démons*, telle était son expression, étaient déja embarqués. Je me levai, et je vis effectivement le canot sortant de la baie; il avait une voile latine faite de peau de jeunes éléphans, et semblait voguer rapidement. Il me paraissait très chargé. Nous montâmes alors sur une haute montagne pour le voir plus long-temps. Le temps était clair; il ne ventait pas violemment; mais de larges bandeaux de brume paraissaient à l'horizon. Nous perdîmes de vue le canot, et nous descendîmes à la maison. Vers huit heures, les vents passèrent au sud, grand frais, et nos inquiétudes sur le sort de nos malheureux compagnons se changèrent en certitude de leur perte; nous savions, en effet, que les vents du sud les empêcheraient de gagner l'une ou l'autre île, et qu'ils devaient alors nécessairement périr à la mer. Toute l'après midi, le vent s'accrut, et le soir, nous eûmes une véritable tempête.

Vers minuit ou une heure, des coups redoublés sur la porte, et une confusion de voix se firent entendre au dehors; des coups plus violens que les premiers menacent de faire tomber la porte : je saisis mon couteau de chasse, je coupe la couverture en peau du derrière de la maison, et, mes deux compagnons faisant de même, nous sortons sur-le-champ. Au même instant, la porte cède aux efforts des assaillans; ils entrent, regardent avec surprise où nous pouvons être, brisent nos pots, et sortent avec la porte et un paquet de peaux de jeunes éléphans que nous réservions pour nous en faire des vêtemens.

Au jour, nous prîmes donc nos armes; je saisis mon couteau de chasse que je portai en ceinture, et, une lance d'éléphant à la main droite, je m'acheminai vers la grève. M. Fotheringham avait aussi son couteau de chasse, et portait un bâton au bout duquel se trouvait fixé un gros clou. Le Hollandais avait une énorme massue. Dans cet accoutrement militaire, et remplis d'une ardeur martiale, nous arrivâmes près de la maison de nos gens. En nous entendant frapper à leur porte, car ils l'avaient déja mise en place, le maître d'équipage vint ouvrir, et nous demanda, d'un ton arrogant, ce que nous voulions. Je lui pointai aussitôt la lance au cœur, et lui déclarai que s'il ne me rendait mes peaux sur-le-champ, je lui ôterais la vie sans aucun scrupule. Ses camarades voulurent le secourir; mais

le mouvement que je fis pour percer l'Espagnol de ma lance leur fit aussitôt jeter le paquet de peaux en dehors de la maison. Nous nous retirâmes alors, et de dehors, je les sommai de me dire quels avaient été les motifs de leur conduite de la nuit passée. L'Espagnol sortit seul, et dit qu'après avoir couru les plus grands dangers dans le canot, qu'ils avaient été obligés de laisser au gré des flots pendant vingt-quatre heures, ils avaient profité de la saute des vents pour retourner à notre île; qu'ils y avaient abordé dans le sud; que le canot avait chaviré dans les brisans, et qu'ils avaient tous été assez heureux pour gagner le rivage; qu'ils s'étaient mis en route sur-le-champ pour retourner à la vieille vallée, où ils étaient arrivés vers onze heures du soir, et que, voyant leur porte enlevée ainsi que d'autres objets, ils avaient résolu de s'emparer de tout ce qu'il y avait chez nous. Je leur répondis que la certitude où nous étions de leur mort nous avait fait faire cette démarche; mais qu'à l'égard de leur conduite, rien ne pouvait la rendre excusable, en ce qu'il me semblait prouvé que leur intention avait été de nous ôter la vie. Je me retirai en les prévenant qu'une seconde tentative de ce genre nous ferait leur déclarer une guerre qui ne finirait que par leur mort à tous.

Nous passâmes tout le mois de janvier à la chasse des loups-marins, et nos gens de l'autre maison firent de même. Vers la fin du mois, nous en eûmes ramassé près de deux cents peaux. Cette chasse était très pénible, parce que nous étions obligés de nous rendre par les montagnes au lieu fréquenté par ces animaux, et de rapporter les peaux à notre habitation. Or, une charge de douze peaux est forte pour un homme. On concevra donc que nous devons avoir eu de fréquens voyages à faire pour rapporter deux cents peaux à notre ancienne vallée. Aussitôt notre arrivée de la chasse, nous nous occupâmes à fabriquer des lits en peaux pour nous coucher, et telle fut notre industrie à cet égard, que nous nous crûmes aussi bien dans nos lits de peaux que dans le meilleur lit de l'Europe. Nous nous fîmes aussi plusieurs effets, et nous nous disposâmes à passer l'hiver plus commodément que le précédent.

Janvier fut généralement beau; il fit même quelquefois

chaud vers le milieu du jour; mais le coucher du soleil rendait toujours l'air très froid.

Février vit disparaître le beau temps. Il tomba une neige très forte pendant trois jours ; mais elle ne tint pas sur la terre. Nous profitâmes d'un intervalle de beau temps pour recouvrir notre maison avec les peaux des éléphans mâles qui venaient muer à terre. Nous transportâmes près de l'habitation une grande quantité de tourbes pour conserver le feu pendant notre sommeil ; nous rendîmes enfin notre hutte aussi commode que possible. Ces dispositions faites, nous attendîmes bravement l'hiver et ses frimas.

Mars se fit bientôt sentir, et amena les tempêtes et la neige. Les cimes des montagnes, dont la blancheur avait été souvent ternie au mois de janvier dernier, reprenaient leur ancienne couleur. Près de deux mois s'étaient déja écoulés sans que nous eussions communiqué avec nos compagnons, lorsqu'un matin on vint nous annoncer que l'un d'eux venait de mourir, et l'on nous invita à aller constater sa mort naturelle. Nous nous y rendîmes, et, vérification faite, nous jugeâmes qu'il était mort d'épuisement. Le cadavre fut confié à la terre. Nous revînmes à l'habitation. Personne n'avait encore ouvert la bouche; nous semblions tous occupés de la même idée, tous saisis de la crainte de subir bientôt un pareil sort sur cet affreux rocher.

Sur le point de nous séparer pour retourner à notre maison, je fus accosté par notre Hollandais, qui me dit qu'il désirait nous quitter pour vivre avec ses compagnons. Nous restâmes donc seuls, M. Fotheringham et moi.

L'hiver s'annonça par des tempêtes violentes et des chutes de neige pendant des semaines consécutives. Nous eûmes toujours des éléphans jusqu'au mois de juin ; mais à cette époque, ils nous manquèrent, et nous fûmes obligés souvent d'aller chercher des vivres à la vallée de l'Abondance, ce qui nous occasionait des maux inouis et de terribles fatigues.

Un jour, nous revenions accablés de lassitude, après avoir passé une nuit sans feu dans la vallée de l'Abondance, nous mangeâmes à notre retour une partie des vivres que

nous avions apportés, et nous nous couchâmes. Nous nous endormîmes aussitôt. Après un sommeil d'environ deux heures, nous fûmes réveillés par une masse d'eau qui, tombant sur la couverture de la maison, la défonça, renversa deux murs, et remplit la maison de goëmon.

J'avoue que ma première idée fut que l'île était submergée. Nous parvînmes à sortir, et très heureusement pour nous, car nous étions à peine dehors, qu'une vague très élevée balaya tous les murs, et dispersa tout ce qui se trouvait dans la maison. Nous nous aperçûmes sur-le-champ que cette inondation subite ne provenait d'autre chose que d'un très fort raz-de-marée. Nous passâmes la nuit entière à tâcher de recueillir tout ce que la lame rejetait au plain, et, le cœur gonflé d'amertume à la vue de ces désastres inopinés, nous ne cessions de nous demander l'un à l'autre ce que nous allions faire. Nous nous décidâmes à rebâtir notre maison plus enfoncée dans la vallée, pour que la mer ne pût nous inquiéter dorénavant; et, le lendemain matin, ayant sauvé presque tout ce que nous avions perdu, nous mîmes la main à l'œuvre. Nos gens avaient vu les effets du raz-de-marée; mais comme leur maison était beaucoup plus loin que la nôtre du bord de la mer, ils ne s'en étaient pas ressentis. Ne voyant plus notre maison le lendemain, ils se rendirent à son emplacement, et nous aperçurent de là occupés à en bâtir une autre; alors ils nous engagèrent si fortement à retourner demeurer avec eux, que nous nous décidâmes à condescendre à leurs désirs.

A l'exception de cet accident, l'hiver se passa sans rien de remarquable. Deux de nos gens furent constamment malades, et nous souffrions tous beaucoup des pieds, étant chaque jour obligés de marcher sans chaussure, dans la neige. J'ai souvent, dans les temps de brume, suivi les pas de mes compagnons aux traces du sang que laissaient couler sur la neige leurs pieds enflés et fendus par le froid; mais, autant que possible, nous évitions de quitter la vallée, à raison des dangers que nous courions en passant des nuits sans autre abri que le ciel; cependant cela nous arrivait quelquefois.

Les éléphans furent rares jusqu'au mois de septembre, où les femelles montèrent à terre. La quantité

en fut encore très considérable. Nous écorchâmes un grand nombre de petits, et nous en fîmes sécher les peaux.

L'hiver, en général, ne fut pas aussi rude que celui de 1825. La neige couvrit la terre depuis la fin de mars jusqu'à la fin d'octobre ; mais nous ne trouvâmes pas le froid aussi violent.

Une nuit du mois de septembre, je rêvais auprès de notre feu, sur les chances que nous pouvions avoir d'échapper à la destinée qui nous menaçait, lorsque deux idées se présentèrent à mon esprit.

Je savais que les jeunes albatros, en quittant leur nid, et en prenant l'essor pour la première fois, se dirigent toujours vers le nord, et se rendent souvent dans ses parages que fréquentent les navires, à bord desquels ils sont quelquefois pris à l'hameçon. Je formai donc le projet de leur attacher au col de petits sacs de peau dans lesquels je déposerais un billet qui indiquerait la position des îles, et par lequel je prierais le navigateur entre les mains duquel ce billet pourrait tomber, de dévier un peu de sa route pour nous retirer de notre misérable situation ; j'engagerais, en outre, un baleinier à y venir par l'appât de la grande quantité d'huile que l'on y pourrait faire en peu de temps. Toutes les fois, en effet, qu'un baleinier dépèce une baleine dans ces mers, il est entouré d'un grand nombre d'albatros, et j'avais lieu d'espérer que la curiosité de savoir ce que contenait le petit sac suspendu au col de l'albatros, engagerait quelque personne à s'efforcer de le prendre.

Le lendemain, je mis la main à l'œuvre, et je fis cent sacs de peau. J'écrivis ensuite cent billets de même teneur, et j'en plaçai un dans chaque sac bien cousu. Au premier beau temps, nous nous acheminâmes tous vers la vallée de l'Abondance, et nous attachâmes nos sacs aux jeunes albatros. Notre illusion fut si grande, que nous crûmes être certains de sortir de l'île par ce moyen.

La seconde idée qui m'avait préoccupé eut des résultats plus importans. Il n'était rien moins question que de construire un canot, afin de nous mettre en mer pour tâcher de rencontrer quelque navire ou quelque terre, en nous

guidant sur les astres, en place de compas de route dont nous étions privés. Cette résolution, toute téméraire qu'elle était, fut adoptée par M. Fotheringham et un de nos compagnons. Les trois autres déclarèrent qu'ils nous aideraient à travailler, mais qu'ils ne s'exposeraient point sur une aussi frêle embarcation.

Le 15 décembre, l'ouvrage, qui avait été poussé jour et nuit quelquefois, fut complètement achevé. Nous étions possesseurs d'une embarcation ayant seize pieds de quille et six pieds de bau, très bien pontée et mâtée. Notre voile était faite de peaux de jeunes éléphans cousues ensemble et rendues souples par le frottement. Nous avions rempli d'eau douce une barrique vide sauvée du naufrage, et nous l'avions placée dans le canot avant de terminer le pont. Une autre barrique était pleine de viande d'éléphant que nous avions salée avec du sel extrait de l'eau de mer, et nous avions entassé dans les extrémités du bateau une certaine quantité d'œufs de pingoins pour varier nos mets à la mer.

Nous attendîmes donc, pour lancer notre bateau et nous mettre en mer, que nous l'eussions couvert en peaux; et, à cet effet, nous résolûmes d'aller le 25 décembre commencer la chasse des loups-marins; mais la providence, qui veillait sur nous, ne permît pas que nous entreprissions un voyage qui devait indubitablement nous exposer à une mort certaine.

Le 15 décembre, il avait fait une brume épaisse dans la matinée. Vers onze heures, le temps s'éclaircit, et M. Fotheringham étant sorti de la maison, poussa tout-à-coup un grand cri, et rentra sans pouvoir proférer un seul mot. Surpris de cela, je l'invitai à parler; il ne me répondit qu'en faisant des contorsions. Je crus d'abord que les misères qu'il éprouvait avaient affaibli le cerveau de ce jeune homme; mais à la fin il me fit signe de sortir; et quels furent ma joie et mon étonnement, lorsque je vis clairement un navire courant sur la terre, et n'en étant éloigné que d'environ trois lieues. Tous mes compagnons vinrent admirer ce spectacle nouveau, et nous allumâmes aussitôt un grand feu sur une colline. Mais à la nuit, il disparut, et nous laissa livrés au plus affreux désespoir; nous craignîmes que l'île ne lui eût paru inabordable, et

qu'il ne l'eût tout-à-fait quittée. Nous formâmes mille conjectures sur cette apparition inattendue ; elle anéantit notre projet de lancer notre bateau, et elle nous fit rôder tous les jours par toute l'île, suivant le navire qui se présenta pendant quinze jours trois fois à notre vue, deux fois surtout à une très petite distance de terre. Nous fîmes toujours des feux, mais il ne les aperçut jamais.

Le 5 janvier 1827, un de nous, sortant de la maison la nuit, vit un feu très près de terre ; il nous appela, et nous vîmes comme lui ce feu que nous pensâmes provenir des fourneaux du navire, sans doute, occupé à faire de l'huile. Le navire fit diverses manœuvres sous la terre, mais ne s'approcha point de la baie, à notre grand dépit.

Le 6, il continua les mêmes manœuvres, mais sembla avoir en but de gagner la baie. Vers quatre heures, nous eûmes la joie de voir une embarcation se diriger vers le rivage ; elle attérit bientôt, et nous vîmes encore, après dix-huit mois, des figures humaines ; car nos figures couvertes de suie, nos longues barbes et les peaux qui nous couvraient, semblaient nous avoir ôté le droit de prétendre au titre d'hommes. Dès que les marins de l'équipage du canot furent à terre, ils restèrent à nous regarder avec étonnement, et se risquèrent enfin à nous demander en anglais qui nous étions et ce que nous faisions dans ce pays. Après avoir répondu à leurs questions, je les priai de nous recueillir, et leur demandai à mon tour, quel heureux hasard les avait conduits en ces lieux. Ils me répondirent qu'ils nous mèneraient avec joie à leur bord, et qu'ils ne doutaient pas que leur capitaine ne nous reçût avec grand plaisir ; que le navire en vue était *the Cape-Packet*, de Londres ; que, poursuivant des baleines, après avoir été aux îles du Prince-Edouard, ils avaient été très surpris de se trouver un matin sur des îles qu'ils ne savaient pas exister dans cette latitude, mais qu'ils avaient présumé être les îles Crozet ; qu'ils n'avaient vu nos feux à terre que la nuit dernière, et qu'ils avaient déja fait quelques tonneaux d'huile sur l'île la plus au sud.

Alors s'évanouirent toutes mes craintes. Un riant avenir se présenta devant moi, et à sept heures du soir, je quittai l'île Chabrol, sur laquelle j'avais passé dix-sept mois et huit jours. Nous arrivâmes à bord du *Cape-Packet*, vers

huit heures. Nous fûmes reçus par le capitaine Dupon, avec toute l'humanité possible, et il nous permit d'aller, aussitôt son chargement terminé, délivrer de l'île Dauphine les neuf hommes que nous y avions laissés.

Le 3 février, le chargement du *Cape-Packet* étant terminé, nous fîmes route pour l'île Dauphine, où nous revîmes les neuf hommes de notre équipage que nous y avions laissés, et les prîmes à bord; ils étaient tous en un triste état, ayant vécu d'ailleurs de la même manière que nous.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers le cap de Bonne-Espérance, où nous arrivâmes et débarquâmes le 5 mars suivant, y ayant trouvé le navire le *Fils-de-France*, armé par M. T. Dobrée, de Nantes, et alors commandé, sur son retour de Chine à Nantes, par M. Geoffroy. Je m'y embarquai, et le 7 mai de cette année j'arrivai à Saint-Nazaire, où je respirai l'air de cette vieille patrie si chère pour tous les cœurs français!

W. Lesquin.

Extrait du Navigateur, *Journal du Hâvre.*

Colonie de Swan-river.

Depuis quelque temps il est si souvent question de cette nouvelle colonie, que sans doute on ne lira pas sans intérêt les détails suivans sur la découverte de cette partie de l'Australie; ils sont extraits de la gazette de Sydney.

« En 1696, le navire *le Geelvink* commandé par le capitaine Cornélius de Vlaming, partit du Texel pour aller à la recherche d'un navire de la compagnie des Indes hollandaises que l'on supposait avoir péri sur la côte de la Nouvelle-Hollande, dans sa traversée du cap de Bonne-Espérance à Batavia. Au mois de décembre de cette même année, Vlaming eut connaissance de la côte occidentale du continent par 32° de latitude du sud; ayant débarqué sur une île voisine de la terre et très boisée avec les pilotes

d'un doggre et d'une petite galère, qui étaient également sous ses ordres, il trouva le terrain qui était extrêmement stérile, percé de tous les côtés, de manière à former des sillons horizontaux; il pensa que c'était l'ouvrage de rats, ce qui l'engagea à donner à l'île le nom de Rottenest qu'elle a toujours porté depuis. Mais l'on a ensuite découvert que ces sillons étaient les demeures d'un animal non décrit, ayant les habitudes d'un kangarou des bois; et cependant, formant selon M. Peron, savant naturaliste français, un genre distinct et dont le caractère est remarquable. »

Vlaming et ses compagnons décrivirent la côte du continent, nommée terre d'Edel, depuis le rivage occidental de l'île Rottenest, et l'œstuaire d'un fleuve. Ils remontèrent celui-ci à une certaine distance de son embouchure, et y virent beaucoup de cygnes, qui à l'approche de ces perturbateurs de leur repos s'envolèrent; comme on ne cessa de rencontrer un grand nombre de ces oiseaux à mesure que l'on s'avançait dans le fleuve, dont le dessin fait par Van Keulen, qui était du détachement existe encore, on donna naturellement le nom de rivière des Cygnes noirs, à celle que l'on parcourait.

Il ne paraît pas que les navigateurs aient ensuite porté leur attention sur la contrée voisine du Swan-river, pendant tout le cours du dix-huitième siècle. Mais au dix-neuvième, les corvettes françaises le *Géographe* et le *Naturaliste* expédiées par le gouvernement pour faire des découvertes touchèrent à la côte occidentale de l'Australie, et abordèrent deux fois à l'île Rottenest et à l'embouchure de la rivière des Cygnes, la première en juin et juillet 1801; la seconde, en mars 1803. Cette rivière fut examinée et remontée bien au-delà du point où les navigateurs hollandais étaient parvenus. M. L. de Freycinet donne le résultat de la reconnaissance qu'il a faite en canot (1).

Le Swan-river fut visité de nouveau en 1827 par M. Stirling, capitaine de vaisseau de la marine royale de la Grande Bretagne. Les observations de cet officier sur la fertilité du sol et sur les qualités du pays voisin, jointes

(1) *Voyage de découvertes aux terres australes*. T. III, p. 269, etc., de l'édition in.8° publiée chez Arthus Bertrand.

aux remarques du botaniste qui accompagnait ce marin, donnèrent l'idée la plus avantageuse de cette contrée ; en conséquence, il fut résolu d'y fonder une colonie ; une compagnie se chargea de l'établissement.

Nous avons donné à plusieurs reprises des détails sur cet objet.

New-South-Wales.

M. Frazer, botaniste de la colonie, donne les renseignemens les plus favorables sur les bords du Brisbane river, et sur les environs de la baie Moreton; les rivières, les plaines, les ruisseaux, les forêts, les montagnes et les vallées, y prennent un aspect de grandeur et de majesté que l'on n'a pas encore vu dans les cantons voisins de la côte qui ont été découverts jusqu'à présent; car tous les fleuves de la colonie et les pays fertiles d'alluvion découverts précédemment étaient d'une petite étendue; mais à la baie Moreton, tout paraît dessiné sur une plus grande échelle. Enfin, l'importance de cette contrée semble être incomparable, et M. Frazer, dont l'opinion sur ce sujet est de quelque poids, lui donne une préférence décidée sur les terrains voisins du Swan-river, que l'on a tant vantés.

(*Australian.*)

Grands réservoirs de l'Assam.

Il est difficile de voir des réservoirs plus vastes que ceux de Rangpour dans l'Assam : notamment que ceux que l'on nomme Djayasagar, Sivasagar, Gaourisagar et Roudrasagar; ils ont été creusés par Roudrasingh, Sivasingh, Radjezvarsing et Lakchmising, rois d'Assam. Le Djayasagar est le plus considérable ; quoiqu'il ait été fait il y a cent vingt-neuf ans, son eau est encore extrêmement claire.

Il existe sur les bords de chacun de ces réservoirs trois

temples avec trois images de Siva, de Vichnou et de Dourga; de riches fondations ont été établies pour leur entretien et pour celui des danseuses attachées à chacun de ces sanctuaires.

Chacun de ces réservoirs est consacré à une divinité particulière : le Djayasagar, à Vichnou; le Sivasagar, à Mahadeva le dieu des dieux; le Gaourisagar, à Dourga, qui est la même que l'éternité, la science et la joie (Satchtchitanandmayi); et le Roudrasagar, à Mahadeva. L'étendue du Djayasagar est de près de 350 bigahs, celle du Sivasagar et des deux autres est un peu moindre.

(*Asiatic journal.*)

Destruction d'un requin.

Je me promenais sur les rives du Hougly dans un moment où des bateaux du pays débarquaient leurs chargemens à terre. Un nombre considérable de coulies ou porteurs étaient occupés sur le rivage à cette opération; tout à coup je les vis qui s'enfuirent tous du bord de l'eau comme saisis de frayeur, puis ils revinrent comme par un mouvement de curiosité, et cependant craignant de s'approcher d'un objet; enfin ils s'éloignèrent de nouveau. J'appris que ce trouble était occasioné par l'apparition d'un poisson énorme et d'un aspect étrange qui nageait tout près du rivage, et presqu'au milieu des bateaux. Sachant que les alligators étaient assez communs, je conjecturai d'abord que le poisson en question devait être un de ces terribles reptiles, mais me rappelant ensuite qu'ils étaient bien connus des indigènes, je me dirigeai vers la grève, pour reconnaître quel était l'animal singulier qui paraissait si terrible : bientôt j'aperçus un requin monstrueux, tantôt nageant à la surface de l'eau, tantôt s'enfonçant comme s'il eût poursuivi sa proie.

Dans cet instant un Hindou placé sur le toit de la chambre de l'un des bateaux, et tenant à la main une corde qu'il roulait lentement, épiait les mouvemens du

requin, d'un œil indiquant évidemment qu'il avait l'intention sérieuse de l'affronter dans son propre élément. Il avait fait une sorte de nœud coulant à la corde, et la saisissant d'une main, il étendait l'autre bras comme s'il eût déjà nagé; son attitude était vraiment pittoresque pendant qu'il attendait l'approche du requin. Celui-ci se montra près de la surface de l'eau à une vingtaine de pieds du bateau, aussitôt l'Hindou plongea dans le fleuve, à une très petite distance des effroyables machoires du monstre. Le requin se retourna immédiatement et nagea lentement vers l'homme: ce dernier à son tour, nullement intimidé, alongea son bras resté libre et s'avança vers son ennemi. Arrivé à peu près à deux pieds de lui, l'Hindou plongea sous son ventre, et presque au même instant l'animal s'enfonça dans l'eau. L'agresseur intrépide dans cette lutte épouvantable reparut bientôt de l'autre côté du requin, nageant hardiment avec la main qu'il avait libre, et tenant de l'autre la corde derrière son dos. Le requin qui s'était également montré de nouveau, nagea aussitôt vers lui et tandis qu'il s'élevait au-dessus du corps de l'Hindou, afin de pouvoir saisir sa proie, l'homme faisant un effort violent descendit perpendiculairement, les pieds en avant; le requin le suivit par un mouvement tellement simultané que je ne pus me défendre de l'idée qu'ils s'étaient enfoncés dans l'eau en combattant.

Autant que je pus en juger ils restèrent près de vingt secondes hors de vue, pendant tout ce temps, l'inquiétude m'empêcha de respirer, et je tressaillais d'horreur en attendant l'issue de ce combat affreux.

Tout à coup l'Hindou parut tenant ses deux mains au-dessus de sa tête, et criant: *Tan, tan,* d'une voix qui annonçait la victoire qu'il venait de remporter dans le fond des eaux. Les gens du bateau étaient prêts, ils tirèrent aussitôt la corde, et la victime qui, en se débattant frappait l'eau de colère, fut amenée sur le rivage et dépêchée.

On mesura le requin, sa longueur était de six pieds neuf pouces, et sa plus grande de circonférence trois pieds sept pouces. L'Hindou qui avait mis à fin cet exploit avec autant d'intrépidité que d'adresse ne portait d'autres marques de son redoutable ennemi qu'une coupure au bras gauche

qu'il avait évidemment reçue en se trouvant en contact avec sa queue ou une de ses nageoires.

(*Asiatic Journal.*)

Iles Bahrein.

L'iman de Mascat a échoué dans son attaque contre Bahrein. Ses grandes frégates ne purent pas naturellement s'approcher de l'île. Ses troupes furent débarquées en désordre, et battues par des soldats très peu nombreux, sans frapper un coup, ainsi que sa hautesse en est convenue avec une candeur admirable, se soumettant avec une humilité exemplaire et caractéristique à la volonté de Dieu. Douze au plus de ses gens furent tués, et une cinquantaine fut noyée, accident dû probablement à quelque funeste erreur, ou à quelque manque d'adresse. C'est le second échec du même genre que sa hautesse a essuyé au même lieu; mais la première fois la faute en fut évidemment à la trahison de ses propres troupes; la seconde fois, il s'est probablement passé quelque chose de semblable.

Le prince est brave, intelligent et entreprenant : mais fréquemment il n'est pas bien soutenu. On pense, dans l'Inde anglaise, que l'on devrait faire des vœux pour que ses attaques contre Bahrein eussent du succès, et qu'il pût étendre ses conquêtes dans l'Arabie, parce que ce serait un moyen qui faciliterait les progrès de la civilisation parmi les habitans de ce pays.

On doit les détails sur le caractère du prince à un Arabe de ses sujets, qui est très avant dans sa confiance, parle couramment l'anglais, et a eu de fréquens rapports avec les Européens. Quand on lui eut expliqué quelques-uns des effets que produisait la presse; quand on lui eut montré avec quelle rapidité elle répandait les connaissances, et quels bienfaits elle opérait comme police morale en mettant au grand jour les délits de tous les genres, quels services elle rendait en opposant un frein à la mauvaise conduite des gens en place, et en portant les plaintes et les griefs du peuple sous les yeux des princes qui les gou-

vernent, il leva les mains au ciel avec un air de surprise et de satisfaction, et exprima le vœu que sa hautesse, l'iman de Mascat, possédât un tel instrument du bien public. Tout ce que l'on apprend du caractère de ce prince fait conjecturer qu'il n'empêcherait pas l'établissement d'une imprimerie dans ses Etats, pourvu qu'elle fût étrangère à toute discussion théologique, à toute tentative directe de conversion : ce que tout bon musulman, soit sunnite, soit chiite, ne peut raisonnablement tolérer.

(*Bengal chronicle*, 28 février, 1829.)

Le Huon river.

Le *Hobart Town Courier*, du 16 février 1829, donne les détails suivans sur le Huon river, fleuve de la Tasmanie.

« M. Woodward est de retour de son expédition au Huon river, après un voyage difficile et fatigant ; durant trois jours, il a, ainsi que ses compagnons, été absolument sans vivres. A quelques milles au-delà du point où se fait le chemin actuel, il arriva sur les bords d'une grande rivière, qu'il conjectura être le Huon, mais en la suivant vers son embouchure, il reconnut que c'était le West-Bay-river, sur les rives duquel il y a des fermes déja établies. Tout le pays voisin est couvert de forêts épaisses; les arbres sont très grands et peuvent fournir d'excellentes pièces de charpente, quoique croissant dans des lieux généralement trop inaccessibles pour être d'aucun usage.

Alors M. Woodward marcha vers le Huon, qu'il trouva sept milles plus loin. Dans une partie, il y a une vaste plaine, mais où les gros arbres sont trop nombreux pour qu'on puisse la cultiver aisément. Le terrain haut, entre les rivières, est entièrement tapissé de fougères arborescentes d'une espèce magnifique, qui étendent au loin leurs belles feuilles palmées, et procurent un abri agréable au voyageur qu'elles ombragent; par malheur le sol est trop embarrassé de bois mort. L'arbre, nommé *cèdre*, et qui est un *melia*, abonde dans ce canton ; sans doute, il ne tardera pas à devenir important pour l'économie domestique,

ainsi que pour l'exportation, le bois en étant plus dur et d'un grain plus serré que celui du cèdre de New-South-Wales, et se rapproche davantage de l'acajou.

Les voyageurs se dirigèrent ensuite vers le New-Norfolk, en traversant le faîte des coteaux élevés, dont le mont Wellington forme l'extrémité. Arrivé à la source du Sorell, qui n'est qu'un ruisseau, M. Woodward en suivit le cours jusqu'au New-Norfolk. Tout le pays parcouru est si complètement boisé, ou si stérile, qu'il n'a pas procuré aux voyageurs la moindre chose qui pût leur servir d'aliment; ils n'y virent ni kangarou, ni oiseau, ni même un bandicoat. On aperçut dans le lit du Sorell un crabe de terre, passablement gros, et des traces de plusieurs de ces crustacées.

La vallée de Kobbou dans l'Ava.

Des lettres reçues récemment de Mennipour parlent d'une excursion dans la vallée de Kobbou, située dans une partie de la frontière où aucun Européen n'avait encore pénétré. Quand on est sur l'emplacement d'une ville où depuis la dernière guerre il n'y a eu ni un habitant, ni une cabane, et qui se trouve sur un point élevé de la rive méridionale du Numpero-Nellah, à une cinquantaine de pieds au-dessus du lit de cette rivière, on jouit d'une belle vue de montagnes : quelques pics s'élèvent à 5,000 et 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Partout où l'on a pénétré, l'on a vu de vastes forêts de tek, de sal et de keo; très probablement si l'on jugeait convenable d'étendre jusque là nos limites de ce côté, les forêts de Kobbou, qui paraissent inépuisables, fourniraient de bois de charpente l'Inde inférieure.

Ces forêts sont fréquemment coupées par des ruisseaux pittoresques, dont l'eau est claire comme le cristal, et qui coulent sur des lits de galets qui, la plupart, ont été reconnus pour des fragmens de grès de divers degrés de solidité; il y a aussi beaucoup de morceaux anguleux de roche quartzeuse.

Les emplacemens des différens villages, comprennent des espaces circulaires, défrichés au milieu des forêts; quelquefois ils se trouvent sur le bord des rivières. Durant la saison de la chaleur et celle des pluies, les Mennipouriens qui restent dans le Kobbou, sont immanquablement attaqués de la fièvre des djengles, qui passe généralement de la remittente à l'intermittente. Cependant les habitans du Kobbou ne sont pas sujets à cette maladie; ils sont remarquables par leur aspect musculaire et l'emportent même, en ce point, sur les Birmans.

Ceux de cette nation avec lesquels les voyageurs anglais communiquèrent, montrèrent beaucoup d'affabilité. Un gouverneur d'un petit canton, qui avait une position retranchée près de la ligne de la frontière, prit un moyen singulier de produire une impression imposante sur les étrangers relativement à la force de ses troupes. Il envoya tous ses hommes, cavaliers et fantassins, par un chemin latéral, à travers les broussailles, vers un lieu éloigné d'un mille, d'où ils revinrent délibéremment, en marchant dans les clarières du chemin près de la limite. Malheureusement, pour l'effet présumé de la tentative, un Anglais, pour l'édification duquel ce spectacle avait été préparé, se trouvait muni d'un télescope de Dollond, de trois pieds et demi; il put, par le moyen de cet instrument, voir distinctement les personnages de la supercherie, parmi lesquels il en aperçut dont la figure lui était familière, et qui jouaient le rôle de nouvelles recrues. Quelques Birmans qui étaient là, ayant obtenu la permission de regarder avec le télescope, eurent bien de la peine à garder leur sérieux, et poussèrent des cris d'étonnement, en reconnaissant la faculté du verre qui révélait la vérité.

Le riz est la principale production du pays; la récolte en est très abondante, même dans les saisons ordinaires; de sorte que deux ou trois bonnes moissons le rendent très commun; ainsi, quand même la population actuelle éprouverait une augmentation considérable, elle n'aurait pas de peine à se nourrir.

Déja le Mennipour a changé d'une manière avantageuse depuis que nous le connaissons, des bungalows très commodes y ont été construits, avec de jolis jardins bien plantés.

Il y a peu de temps, le cholera morbus éclata dans la vallée, et enleva plusieurs personnes; jamais cette maladie ne s'y était montrée. Les chaleurs avaient été intenses; mais les pluies ayant commencé à tomber abondamment, le fléau et la terreur qu'il inspirait disparurent entièrement. Les indigènes attribuèrent l'apparition, sans exemple, du cholera morbus parmi eux, à la présence de Bengalis, venant de Sylhet, qui tombèrent malades sur la route, et dont beaucoup moururent.

(*Calcutta, government gazette.*)

Tremblement de terre à Bangalore.

Le 12 mars 1829, à huit heures dix minutes du soir, un tremblement de terre s'est fait sentir à Bangalore. Plusieurs maisons dans le fort et le cantonnement furent tellement ébranlées que plusieurs personnes qui étaient à table dirent qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et que d'autres qui s'étaient couchées de bonne heure, se levèrent et s'informèrent de ce que c'était. Un habitant sortit de chez lui et courut sur la place publique, de crainte que le toit de sa maison ne lui tombât sur la tête. La secousse ne dura que quelques secondes. Deux jours avant, le temps était très lourd et étouffant; depuis il est devenu plus frais, et le vent a soufflé. Le tremblement de terre fut accompagné par une raffale bruyante, que quelques personnes prirent pour le roulement d'un carrosse sur la route. (*Asiatic journal.*)

Plantes fossiles.

On a trouvé dans la baie de Grysthorp, près de Scarborough, un vaste amas de végétaux fossiles carbonisés, qui présentent plusieurs variétés non décrites encore. Ces débris de plantes se trouvent dans un schiste argileux qui alterne avec l'argile pure, de la roche ferrugineuse et une couche mince de houille; ils consistent principalement en tiges et empreintes de feuilles de fougères équinoxiales: plusieurs échantillons sont de grandes dimensions et très bien conservés.

Conférence avec les indigènes de New-South-Wales.

La conférence annuelle du gouverneur avec les tribus aborigènes a eu lieu le 17 janvier 1829, dans la ville de Paramatta. Il s'y trouva environ deux cents indigènes venus de cent milles de distance, de divers côtés ; et quelques-uns d'aussi loin du port Macquarie. Nous avons été témoins de plusieurs spectacles de ce genre, mais nous ne nous souvenons pas d'avoir vu autant de ces gens vêtus décemment ; il semblerait qu'un sentiment de modestie a à la fin prévalu chez ces hommes ignorans.

Les années précédentes beaucoup d'indigènes s'étaient imaginé que le gouverneur voulait s'emparer de leurs enfans ; en conséquence, très peu de ceux-ci accompagnaient leurs parens; mais dans cette dernière entrevue, les enfans ont été singulièrement nombreux ; on nous dit qu'une mère en avait amené huit, ce qui est considéré dans ces circonstances comme une chose très remarquable et même sans exemple. De bonne heure elles montrent les marques de l'âge, ayant les cheveux gris, le visage ridé et la démarche tremblante. Il y en avait trois ou quatre qui paraissaient avoir passé la période ordinaire de l'existence appartenant à ces pauvres mortels. Le vénérable Boungari avec ses filles, dont une, mademoiselle Diana, est moins noire que ses parens, était au milieu du groupe. Un jeune Anglais fit beaucoup d'attention à mademoiselle Boungari, qui n'osa lever les yeux que lorsque son père courroucé, lui eut donné une marque sensible de son déplaisir, accompagnée d'expressions qui n'ont pas dû flatter les oreilles de la jeune personne. Plusieurs chefs, dont quelques-uns exerçaient l'emploi honorable de constable des bois, se faisaient distinguer tant par leur figure officielle que par les plaques suspendues sur leur poitrine.

A une heure le gouverneur, suivi de son état-major, arriva et prit sa place au milieu du cercle, qui avait été formé par le moyen d'une enceinte de cordes entourant des arbres dont l'ombrage préservait l'assemblée des rayons d'un soleil ardent. Aussitôt après l'entrée du gouverneur, le dîner fut servi. Il consistait en soupe, bœuf rôti, légumes, pain, plum-poudding, abondance de grog, et

beaucoup d'autres choses. Quand il fut terminé, une ample distribution de tabac eut lieu. Le chef et les vieillards reçurent des chapeaux et des vestes; les femmes ne furent pas non plus oubliées, chacune fut gratifiée de quelque chose pour sa parure et celle de sa famille.

(*Sydney Gazette.*)

Malacca.

Les Européens, soit Anglais, soit Hollandais et leurs descendans conservent les usages de leurs pays respectifs. Leurs maisons sont communément hautes, aérées et commodes; la partie de la ville qu'ils occupent est toujours propre. Ils sont généralement tempérans, ne se permettent aucun excès, excepté pour fumer; toutefois le goût de la pipe diminue. Ils sont rarement malades; du moins ils ne le sont pas plus fréquemment que les personnes des mêmes classes en Europe. Les enfans sont pour la plupart sujets aux vers, ce qui vient probablement de ce qu'ils mangent trop de fruits qui ne sont pas mûrs.

Les Portugais sont extrêmement dégénérés par leur mélange avec les indigènes, et par leur éloignement de l'esprit entreprenant ou belliqueux de leurs ancêtres; les conquérans de Malacca sont des hommes paresseux, orgueilleux, ignorans et superstitieux. Presque tous vivent principalement du produit de leurs pêcheries qu'ils font en grand. Leurs maisons sont construites en bois ou en *Kelit keyou* et *artap;* les appartemens sont petits et étouffés; on n'y fait pas beaucoup attention à la propreté, soit des choses, soit des personnes. Autant que j'ai pu l'apprendre, ils ne sont pas sujets à des maladies particulières. Plusieurs de ceux qui existent maintenant, ont atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans et au-delà; leurs enfans ont un air de santé qui annonce leur bonne constitution. Les personnes aisées se nourrissent presque de la même manière que les Européens; les gens de la classe inférieure mangent principalement du poisson et des fruits.

Les Malais de ce lieu, par l'effet de leurs longues relations avec les Européens, semblent avoir perdu leur féro-

cité naturelle et sont inoffensifs et paisibles. Ils sont bien faits, très actifs quand il s'agit de leur plaisir, par exemple de jeu ou d'exercices gymnastiques; mais pour leur profit ou leurs aises, ils sont extrêmement indolens. Ceux qui embrassent une profession, s'ils demeurent sur la côte maritime, deviennent marins, soit en équipant de petits prôs pour la pêche ou pour le commerce; s'ils habitent l'intérieur, ils cultivent une petite quantité de riz pour l'approvisionnement de leurs villages. Leurs maisons sont généralement isolées, construites en bois et cachées dans des bocages d'arbres à fruits, notamment de jaquiers. Ils sont sujets à des fièvres et à des maladies d'entrailles, ils ont bientôt l'apparence de la vieillesse. L'état de la médecine chez eux est extrêmement arriéré : leur principale nourriture consiste en riz, poisson et fruits de diverses espèces. Dans les grandes occasions, telles que les mariages, ils mangent de la chair de buffle ou *kerbaou* en quantité.

(*Asiatic journal.*)

Mines du Brésil.

Jamais les compagnies des mines du Brésil, formées par des Anglais, n'ont été dans un état aussi florissant. La principale qui est *l'Impérial Brasilian mining association*; a établis ses travaux à Gongo Soco, à dix journées de route en poste de Rio Janeiro. Le capitaine Lyon, connu par ses voyages au Fezzan, au Mexique, et enfin aux régions boréales de l'Amérique avec le capitaine Parry, est directeur des travaux de Gongo Soco; ses appointemens annuels sont de 800 livres sterling. Tout l'or que l'on obtient est fondu et converti en barres à Saharsa, à peu de distance de Gongo Soco; chaque barre pèse cinq à six marcs; leur titre est de vingt-deux karats; elles sont transportées par Ouro Preto à dos de mulets à Rio, et là embarquées sur le premier paquebot ou navire destiné pour Londres.

Au commencement de l'année 1829, le capitaine Lyon découvrit une nouvelle veine d'or qui en dix jours produisit 344 marcs. La mine n'a pas cessé d'être fort riche, et depuis ce temps a donné tous les dix jours 200 à

480 marcs. Le 23 janvier on en retira 67 livres 2 onces. A l'arrivée de ces nouvelles à Londres, les actions des mines éprouvèrent une hausse extraordinaire, et à mesure qu'elles passèrent de bouche en bouche, les livres devinrent des quintaux.

La valeur totale des lingots d'or envoyés de Rio en Angleterre, du 1er janvier au 1er juillet 1829, se monte à 500 millions de reis (4,166,666 fr.). Depuis le premier juillet il a été expédié 148 barres. (*Journaux anglais.*)

Commerce de l'Asie centrale.

Orenbourg, 2 décembre 1829.

On sait que nous avons des relations de commerce constantes avec la Boukharie, Khiva, Kokand, Tachkent et la steppe des Kirghiz. Les habitans de la Boukharie, notamment ceux de la classe inférieure, n'emploient pour se vêtir que des tissus fabriqués chez eux, regardant comme une honte de porter des étoffes étrangères. Toutefois ce préjugé disparaît chaque jour de plus en plus dans les classes supérieures et riches, qui ont connu les mœurs européennes. Celles-ci font venir leurs châles de Kaboul; et de Russie, le sucre, les métaux façonnés, le drap, les tissus de coton et de soie, les cuirs, les couleurs, la verrerie, les miroirs, la poterie, et presque tous les objets de nécessité. Les Boukhars se procurent leur bétail par des échanges avec les Kirghiz; il est défendu d'introduire des liqueurs spiritueuses; les montres sont très recherchées.

Les habitans de Khiva le cèdent aux Boukhars en civilisation et en bon goût. Ils tirent, comme eux, de Russie les choses dont ils ont besoin, mais c'est en moins grande quantité, et elles sont inférieures en qualité; ils commercent aussi avec la Boukharie, Kachgar, Tachkent, Balkh, le Kaboulistan, et les Kirghiz.

Le commerce de Kokant et de Tachkent peut être considéré comme un négoce de transit avec la Chine et les pays voisins, parce que depuis quelque temps les Chinois ont rompu tout rapport direct avec la Boukharie et les autres contrées de l'Asie moyenne. On exporte de Russie,

par les douanes de Sibérie et par Troïsk, du fer et des marchandises qui vont aussi en Boukharie. Les Kirghiz qui n'ont que des produits bruts se procurent par échange tout ce dont ils ont besoin pour leur habillement, chez leurs voisins d'Asie, mais principalement chez nous.

Le territoire d'Arkansâs.

Le journal intitulé *Columbus inquirer* annonce le retour de Benjamin Marshall, un des chefs des Criks, qui arrivait de l'Arkansâs, et continue ainsi : « Il raconte que le climat de ce pays est extrêmement bon ; le sol fertile et propre à la culture; arrosé par des rivières poissonneuses ; les forêts et les prairies nourrissent des quantités de bisons et d'autres bêtes sauvages. Les premiers rapports sur la contrée à l'ouest du Mississipi étaient si contradictoires qu'un grand nombre d'indiens, parmi lesquels se trouvaient beaucoup d'amis de Marshall, ne purent se résoudre à y aller, à moins qu'un homme de leur tribu, dans lequel ils auraient confiance, ne visitât ces cantons, et, après les avoir examinés, ne revînt rendre compte à la nation du résultat de ses observations. Ce fut exclusivement pour éclairer ses concitoyens que Marshall partit, à ses frais, pour l'Arkansâs. Aujourd'hui il nous apprend que tous ses compatriotes, sans exception, auxquels il a communiqué ses remarques sur la région qu'il a parcourue, sont très satisfaits et disposés à émigrer. Il pense qu'au moins la moitié de la nation émigrera dans l'Arkansâs avant l'automne prochain. »

On a découvert dans l'Arkansâs, sur la frontière septentrionale de la Louisiane, soixante-dix sources thermales : la plus chaude a une température de 180 degrés de Fahrenheit (75° 63), il n'y en a aucune au-dessous de 150 degrés (53° 75). L'eau que l'on y puise reste très long-temps chaude, de sorte que lorsque l'on en verse le soir dans une baignoire, elle a encore le lendemain matin la chaleur requise pour le bain. On se sert de cette eau pour se baigner, et aussi pour exposer le corps à la vapeur qui s'en exhale ; mais tout ce qui concerne l'administration de ces remèdes extérieurs est encore bien imparfait.

REVUE.

L'empire russe *comparé aux principaux États du monde, ou essai statistique de la Russie, considérée sous les rapports géographique, moral et politique, précédé de la série chronologique de ses souverains, de ses agrandissemens, et des époques les plus remarquables de son histoire, etc., etc., etc.*, par Adrien Balbi.

M. Balbi poursuit le cours de ses travaux statistiques, et acquiert par de nouvelles publications, de nouveaux droits à l'estime et à la reconnaissance du monde éclairé.

La balance politique du globe, savante introduction de sa grande entreprise a été suivie de la *Monarchie française*. C'est le tour aujourd'hui du plus vaste empire du monde : la Russie est le sujet de son dernier tableau. Ici, comme dans les premiers, même abondance de faits, même critique consciencieuse, mêmes détails variés, mêmes doutes sur les chiffres incertains, mêmes soins apportés aux divisions politiques, aux populations, à la topographie; à la classification ethnographique, même attention à s'appuyer des autorités les plus respectables, même ordonnance, enfin, dans la composition matérielle de ce nouveau travail.

Déja dans la balance politique l'auteur avait signalé tout le vague et tous les doutes qui accompagnent les relations relatives aux travaux statistiques en général. Les difficultés deviennent plus sensibles et plus insurmontables lorsqu'il s'agit d'un immense empire, dont les conquêtes et les agrandissemens ont marché plus vite que la civilisation, et qui ne se connaît pas bien lui-même dans toutes ses parties.

La chronologie des souverains russes, et les époques les plus remarquables de cet empire rédigées par M. Héreau, occupent la première colonne du tableau. Dans ce

travail, M. Balbi a fait entrer la série des augmentations successives de la Russie, celles du moins qui ont une véritable importance, et n'oublie pas les dates des conquêtes ou acquisitions par les souverains russes des pays sur lesquels ils étendent leur domination actuelle. Les superficies sont empruntées au *Statistischer Umriss* de M. Hassel, dont la science déplore encore la perte. On sait que ses évaluations diffèrent beaucoup de celles de M. Weydemeyer. La préférence donnée provisoirement au premier par M. Balbi, repose sur l'adoption que Malte-Brun avait faite des chiffres de Hassel. C'est un hommage rendu à la sagacité d'un illustre géographe, et j'aime à voir M. Balbi s'appuyer de l'autorité d'un homme, qui le premier lui rendit justice en France.

L'empire russe offre de grandes différences dans l'organisation de ses divisions administratives. En combinant ce que l'on trouve dans MM. Hassel, Zablovsky, Storch et autres auteurs, avec les renseignemens que l'on doit à MM. de Tolstoy et Klaproth, nous voyons que l'empire russe est partagé actuellement en 49 gouvernemens et 12 provinces (oblast). A ces divisions il faut ajouter le territoire des Cosaques du Don, espèce de république militaire, le grand duché de Finlande, qui a une administration entièrement particulière; le royaume de Pologne, qui n'a de commun avec l'empire que le souverain qui le gouverne. Viennent ensuite plusieurs pays vassaux de nom ou de fait, dans la région du Caucase, dans la Sibérie, etc., etc., savoir : les Khanats de Tarkou, de Koura, d'Avar, d'Akzaï, d'Endery et des Kazi-Koumuk; la grande et la petite Cabarda, la Mingrelie, la petite Abassie, le pays des Kaïtak, de Thabasseran, etc., etc; les Kirghiz de la petite et de la moyenne Horde, et depuis 1819, une partie de ceux de la grande; enfin, plusieurs autres pays entièrement indépendans, tels que la république de Koubitchi; les Mitsdjeghi, à l'exception de la partie des Ingouches, qui sont vassaux; les Ossètes, moins le petit nombre de ceux qui sont soumis : les Tcherkesses occidentaux, les Abasses de la grande Abassie, les Nogaï à la gauche du Kouban, et les Tchouktchi à l'extrémité nord-est de l'Asie, ainsi que les Kolioudjes et autres peuples de l'Amérique russe. Les provinces (oblast)

ne sont, à proprement parler, que de petits gouvernemens, puisqu'elles sont indépendantes des gouvernemens proprement dits, dont elles ne diffèrent que par leur étendue ou leur population. Le gouvernement russe ne reconnaît pas la distinction faite par les géographes entre la Russie d'Europe et celles d'Asie et d'Amérique.

On est encore bien loin de pouvoir fixer avec exactitude l'étendue en milles carrés des divisions administratives de l'empire russe. Malgré les évaluations précises données par M. Storch, évaluations qui ont presque toujours servi de base aux statisticiens nationaux et étrangers qui l'ont suivi, tels que Ziablovsky, Arseniev, Vsevolojski, Wichman, Brœmsen, Hassel, et autres, on doit avouer que ce problème est encore à résoudre.

Au milieu de toutes les incertitudes, M. Balbi s'attache aux évaluations les plus probables, aux données des hommes les plus spéciaux; c'est ainsi qu'il adopte les calculs de Hermann pour les surfaces, calculs faits sur la grande carte de Russie; qu'il suit les estimations de Hassel pour ce qui regarde la région du Caucase et les steppes des Kirghiz; qu'il adopte provisoirement pour les détails de population les chiffres du même savant, en portant à 60,000,000 la population générale de l'empire; que dans les colonnes 6, 7, 8 et 9 de son tableau, il donne d'après M. Klaproth, les revenus principaux de toutes les divisions administratives, et d'après les méthodes de M. Schnitzler, les rapports des écoliers à la population. M. Balbi cite encore beaucoup d'autres autorités, toutes de nature à inspirer la plus grande confiance, mais dont l'énumération serait passablement fastidieuse.

On sait qu'un semblable travail se refuse à l'analyse, et ne permet que des résumés, des rapprochemens ou des comparaisons. M. Balbi en indique un petit nombre d'intéressans, comme échantillon de ceux qu'on peut faire soi-même. Nous terminerons par quelques-uns des chiffres généraux de ce tableau, en nous bornant à la Russie seule.

Population de l'empire, 60,000,000. — *Superficie en milles carrés*, 5,912,000. — *Revenus en fr.*, 400,000,000. — *Dette*, 1,300,000,000. — *Armée*, 1,039,000. — *Flotte*, 50 vaiss. de lig., 30 frég.? 50 bat. div.? — *Produits du rè-*

gne minéral; or, marcs 19,320. — Argent, 100,032. — Plomb, quintaux, 18,000. — Cuivre, 74,000. — Fer, 2,123,000. — Houille, ». — Sel, 7,500,000. — *Partage du sol relativ. aux principaux produits du règne végétal.* Russie d'Europe, culture des céréales, 200,000,000 arpens (1). — Prairies et pâturages, 40,000,000. — Vignobles ? — Forêts, 300,000,000. — *Animaux domestiques*; Russie d'Europe. — Chevaux et mulets, 12,000,000. — Bœufs, 19,000,000. — Brebis, 36,000,000. — Cochons, 15,800,000. — *Importation et exportation*; Moyenne des ann. 1825, 26, 27; en roubles assig. Imp., 180,633,000. Exp., 217,095,000. — *Inégalité dans la pop. absolue des divisions adm.* Maximum. Poltava, 1,878,000; minim. Ienisseïsk, 185,000. — *Inégalité dans la pop. relative des divisions adm.* Max. Moscou, 1827, sur 1 mille car., 145 habit.; min. Ienisseïsk, 0, 25. — *Rapport du revenu à la pop.*; pour chaque habitant, 6 f. 2. — *Rap. de la dette à la pop.*; pour chaq. hab., 28 f. 8. — *Rap. de l'armée à la pop.*; 1 soldat sur 57 hab. — *Rapport des écoliers des deux sexes à la pop.* (1824), 1 écol. sur 726 hab. (1826), 1 écol. sur 296 h.; maximum St.-Pétersbourg (1824), 1 écol. sur 142 h.; minimum, Saratov, 1 écol. sur 4,757 hab. — *Rap. des causes criminelles à la pop.* (1826), St.-Pétersbourg, 1 cause criminelle sur 139 hab.; Kalouga, 1 cause crim. sur 2,734 hab.

La division de la population par langues, peut être établie de la manière suivante : SOUCHES, *Slave*, 50,812,000 : *Turque*, 2,500,000; *Ouralienne* ou *Finoise*, 2,190,000; *Caucasiennes*, 1,800,000; *Germanique*, 770,000; *Sémitique* (Juifs et Arabes), 590,000; *Greco latine*, 450,000; *Arménienne*, 279,000; *Mongole*, 210,000; *Persane*, 170,000; *Toungouse*, 50,000; *Esquimaux*, 47,000; *Sanskrite* ou *Hindoue*, 20,000 (2); *Samoyède*, 18,000; *Sibériennes*, 50,000; *Américaines* de la côte N. O., 24,000. Il est inutile d'ajouter que ces évaluations n'ont rien d'absolu, et qu'on ne peut les recevoir que comme des données approximatives. Il en est de même de la classification par religion, qui est ainsi présentée par M. Balbi.

(1) Un arpent ou *morgen* de Berlin contient 25,920 pieds car. français. L'hectare selon l'Annuaire en contient 94,768.

(2) C'est vraisemblablement une faute d'impression, pour 200. *Red*

Eglises *Grecque* ou *nationale*, 45,353,000 hab.; *Catholique*, 7,300,000; *Luthérienne*, 2,600,000; *Arménienne*, 279,000; *Calviniste*, 80,000, *autres sectes chrétiennes*, 20,000; *Islamisme*, 2,735,000; *Judaïsme*, 578,000; *Lamisme* (Bouddhisme), 210,000; *Idolâtrie et pratiques superstitieuses sans religion positive*, 845,000.

Nous devons, dans l'intérêt de la science, engager M. Balbi à continuer la série de ses tableaux statistiques, qui mettent dans la circulation une masse de faits consciencieusement passés au creuset de la critique, et permettent d'asseoir les théories sur des bases positives.

Larenaudière.

NOUVELLES.

M. Prosper Girardin.

M. Prosper Girardin est de retour de sa mission dans le haut Sénégal. Nous sommes informés que cet agent du gouvernement a réussi à recueillir, pendant son séjour à Bakel, les squelettes des animaux les plus remarquables de l'Afrique.

Nous signalerons dans cette collection l'Eléphant, le Koba, l'Youk, la Girafe, son Fœtus et une nouvelle espèce d'Antilope qu'on ne trouve ordinairement que dans les plaines de Bambara.

Nous ajouterons que ce sera sans doute à M. P. Girardin que nous serons un jour redevables de la naturalisation du Schea dans nos colonies, dont il vient de déposer entre les mains de M. Jomard, membre de l'institut, plusieurs graines germées. C'est avec le fruit de cet arbre que les indigènes obtiennent une substance végétale butireuse, connue vulgairement sous le nom de *beurre de Galam*. Nul doute que cette matière, préparée convenablement par des mains européennes, offrira une ressource précieuse à l'industrie et à l'économie domestique des habitans des régions situées entre les tropiques.

Au surplus la mission de M. P. Girardin ayant eu pour

but spécial l'extension de notre commerce dans le haut Sénégal, nous donnerons bientôt quelques détails sur cet objet important, d'après les mémoires que ce voyageur publiera sur la géographie des contrées qu'il a visitées et parcourues depuis cinq ans.

M. Macklot.

On a reçu, à Francfort, des nouvelles ultérieures de M. Macklot, voyageur, né dans cette ville, et dont nous avons déja parlé (1). Ses dernières lettres sont du 8 mai 1829, et datées de Koupang, dans l'île de Timor. Il y avait passé six mois, attendant l'époque de pouvoir faire un voyage dans l'intérieur où aucun voyageur n'avait encore pénétré. Cependant il avait fait de petites excursions, et à la fin d'avril, il était de retour d'un voyage qui avait duré un mois. Il était allé d'Ataprépor, sur la côte septentrionale, à dix-huit lieues dans l'intérieur, pour visiter des mines de cuivre. Voyager dans ce pays est extrêmement incommode, non-seulement à cause de l'escorte que l'on est obligé de prendre pour sa défense, mais surtout parce que l'argent monnoyé n'est pas connu, et qu'il faut se procurer tout par échange; ainsi on est obligé d'emporter avec soi toute une boutique de marchandises; cela empêche de faire de longues courses. Le voyage dans l'intérieur est une véritable expédition de guerre; on ne peut l'effectuer qu'avec un corps de 1,000 hommes.

Durant son séjour à Koupang, M. Macklot a tué un crocodile long de dix-huit pieds. Il raconte à ce sujet que les Rottynès ou Malais de l'île Rotty, étaient venus offrir au crocodile mort des bananes, du riz et d'autres choses: cela tient à leur opinion, qui fait descendre leurs rois d'un crocodile. La coutume des Koupanès de sacrifier, à la mort d'un roi, une vierge, a cessé de même que tous les sacrifices humains.

M. Macklot est un peu ennuyé de son séjour à Koupang. Il dit que les hommes vivent dans une indolence complète, et ne s'occupent que de recueillir la cire et le bois de sandal, qui sont les principales productions de l'île; tous les

(1) Voy. T. XIII, p. 378.

autres travaux retombent sur les femmes ; elles construisent les maisons et cultivent les champs; préparent les repas et font les habits. Le vêtement des hommes consiste en deux morceaux de grosse toile, ornée de dessins et de couleurs vives; la plus petite entoure les reins, l'autre couvre les épaules en guise de manteau. Les femmes portent une espèce de sac qui est noué au-dessous du sein. Elles teignent le fil, puis en font des tissus; les figures et les dessins entrant dans le tissage, l'imperfection des outils fait que l'ouvrage ne va que très lentement : de sorte qu'une pièce n'est souvent achevée qu'en un an.

Colonies du Cap.

M. Lichtenstein, professeur d'histoire naturelle à Berlin, a reçu des lettres du 29 août 1829, datées des cantons les plus reculés de la colonie du Cap ; elles annoncent qu'après une sécheresse de plusieurs années, qui avait presque détruit les bestiaux des colons; on avait éprouvé au commencement de juin, par conséquent à l'approche du solstice d'hiver pour les régions australes, un froid si rigoureux que les hommes les plus âgés ne se souvenaient pas d'en avoir ressenti un semblable. Les vêtemens les plus épais ne mettaient pas à l'abri de l'effet glacial du vent du nord. Comme dans les terrains bas, notamment dans le Roggeveld, il est tombé beaucoup de neige, qui, à la vérité, n'a pas tardé à fondre; on s'attend, avec raison, à une grande fertilité pour plusieurs années.

La gazette de Hambourg observe qu'à la même époque, où le grand froid s'est fait sentir à l'extrémité méridionale de l'Afrique, la température a été extraordinairement froide sur les bords de l'Elbe inférieur.

Nouveaux renseignemens sur M. Siebold.

Le docteur Siebold a écrit au gouverneur-général des Indes néderlandaises : ses lettres sont du 15 et du 19 février 1829. Il annonce que par suite d'une difficulté survenue entre l'astronome japonais qui lui avait fourni des cartes et d'autres renseignemens, et un de ses compatriotes, ce dernier porta une dénonciation aux magistrats

de Nangasaki. L'astronome et d'autres Japonais ont été arrêtés ; M. de Siebold a subi un interrogatoire ; mais l'on a eu beaucoup d'égard pour lui. On peut donc espérer qu'il n'a pas été condamné à une prison perpétuelle comme le racontait l'*Asiatic journal.*

La mère du docteur Siebold vient de recevoir du gouvernement néderlandais, l'assurance que rien de fâcheux n'est arrivé à son fils, et que l'on va mettre tout en œuvre pour sa prompte délivrance.

M. Bonpland.

Suivant des nouvelles venues de Londres, M. Bonpland a enfin obtenu du docteur Francia, la permission de sortir du Paraguay et de retourner en Europe.

Deux Portugais, venus de Buenos-Ayres, racontent qu'ils ont laissé M. Bonpland à Itapua, où il se préparait à descendre le Parana juqu'à Corrientes, et de là jusqu'à Buenos-Ayres.

Assassinat de M. Schultz.

Nous avons parlé dans notre précédent volume (page 385), de M. le docteur Schultz et de son voyage en orient, aux frais et par les ordres du roi. Une lettre de Tiflis, du 1er janvier, nous apprend que cet intrépide et intéressant voyageur vient d'être massacré dans le Kourdistan, aux frontières de Inal-Huerilé, entre les villages de Bach-Kullah et de Perihan-Nichin. C'est l'envoyé d'Angleterre à Tauris, qui a fait donner les premières nouvelles de ce cruel évènement, dont on ignore encore les détails; deux domestiques, un soldat et un sergent persan qui accompagnaient le malheureux M. Schultz, ayant également été massacrés. M. le colonel Macdonald, chez qui le voyageur avait reçu la plus noble hospitalité pendant son sejour à Tauris, s'est empressé d'envoyer sur les lieux un homme de confiance pour recueillir, si c'est possible, les papiers et les effets du docteur Schultz, et a fait les premières démarches pour assurer la punition des coupables. L'Envoyé de Russie a également pris le plus vif intérêt au sort de M. Schultz.

T. E. GIDE père.

DE L'INFLUENCE DU CLIMAT

SUR

LE CARACTÈRE DES NATIONS.

PAR M. SCHOW,

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE.

Discours prononcé à l'ouverture du semestre d'hiver de 1828 *à* 1829.

Pour parvenir à détruire l'opinion erronée et si commune, qui porte à regarder les causes naturelles comme modifiant presque exclusivement le caractère des nations, il est d'une extrême importance de ne pas oublier que, même dans le monde physique, quelque manifeste que soit leur influence, le climat, le sol et la constitution naturelle d'un pays, ne peuvent nullement servir à expliquer tous les phénomènes qui appellent l'attention de l'observateur. Cette remarque s'applique surtout à la distribution des diverses familles de végétaux et d'animaux sur la surface de la terre. Il est impossible d'expliquer, par cette seule donnée, pourquoi l'Angleterre et la

terre Van Diemen, quoique sous un climat semblable, diffèrent si considérablement par les productions végétales et animales; ou pourquoi la flore de l'Afrique méridionale présente un caractère si dissemblable de celui de la flore des contrées septentrionales de ce continent; ou pourquoi enfin les plantes de la Nouvelle-Hollande sont si particulièrement essentielles à son sol.

Le climat ou le sol nous mettront encore moins en état de rendre compte des différences physiques qui caractérisent les différentes familles ou races du genre humain. On a coutume d'attribuer la couleur noire des nègres à la chaleur extraordinaire causée par le soleil dans les régions où ils naissent; mais l'Hindou olivâtre, et l'insulaire du grand Océan, au teint encore moins foncé, n'habitent-ils pas sous des latitudes semblables? Ou bien, la peau du nègre devient-elle moins noire quand elle est exposée à l'air moins brûlant de la Jamaïque ou des Florides?

Quoique placés dans les mêmes circonstances météorologiques, l'Européen, l'Asiatique du nord, et l'Indien aborigène de l'Amérique septentrionale, offrent des dissemblances frappantes dans la couleur qui les caractérise; le Groenlandais et le Lapon ont le teint plus foncé que les Européens; et les Indigènes de la terre Van Diemen, quoique vivant sous un climat tempéré, sont d'une couleur qui ne s'éloigne pas beaucoup du noir.

Nous nous trouverons également embarrassés pour

essayer de déduire d'autres sortes de variations, des prémisses ordinaires que nous avons d'abord exposées; les cheveux laineux du nègre, la haute stature du Patagon, la taille grêle du Papou, et les petits yeux clignotans des Chinois, ne peuvent en aucune manière être mis sur le compte du climat, ou rapportés à la nature du sol. Si nous recherchons l'influence des causes physiques chez les individus, nous nous trouverons également en opposition avec toute notion raisonnable, en essayant de faire résulter les attributs intellectuels d'une race humaine, de causes de ce genre. Dans le même pays, dans le même lieu, enfin sous le même toit, nous trouvons des individus entièrement dissemblables les uns des autres par leurs facultés mentales; mais il serait ridicule d'assigner les dissemblances aux effets du climat, de la nourriture ou de la boisson. L'intelligence ne ressemble pas à un ananas; elle ne peut ni être entretenue, ni appelée à l'existence par une chaleur artificielle.

En examinant les traits caractéristiques des nations, il est impossible de ne pas observer les nuances marquées de différence qui séparent un peuple d'un autre, même lorsque le climat est précisément semblable, ou n'est pas essentiellement dissemblable. Les Européens cultivent la terre, demeurent dans des villes, vivent sous des formes régulières de gouvernement, et en général s'occupent des arts et des sciences; tandis que la plupart des pays de l'Asie, où

le climat est le même qu'en Europe, sont habités par des tribus nomades, qui tirent leur subsistance de leurs troupeaux, sont entièrement étrangers à la politique sociale, et n'ont pas d'idée d'un état de civilisation plus parfait; tandis que les aborigènes de l'Amérique septentrionale sont des sauvages grossiers, errans d'un lieu à un autre, allant des bois dans les plaines. L'Hindou faible, paisible, industrieux, vit sous un climat qui diffère à peine de celui sous lequel respirent le nègre athlétique, belliqueux et paresseux, ou les indigènes de l'Amérique méridionale, dont l'extérieur farouche et les gestes gauches excitent à la fois la pitié et l'aversion. Sous tous les rapports, les Chinois diffèrent d'une manière frappante de toutes les autres nations entourées des mêmes circonstances naturelles, et l'Anglais, fier et ingénieux, a peu de traits caractéristiques communs avec le misérable et timide habitant de la terre Van Diemen. Nous trouvons les masses d'hommes les plus discordantes entre elles, mêlées et vivant ensemble sous le même ciel; dans les parties les plus intérieures de l'Afrique, l'Arabe habite à côté du nègre, qu'il surpasse beaucoup par les facultés intellectuelles. Dans les contrées méridionales, le Cafre erre avec le Hottentot, duquel il diffère entièrement; et sur les confins les plus septentrionaux de la Scandinavie, le Lapon occupe sa hutte à côté du Suédois et du Norvégien.

Si nous pesons les effets des circonstances phy-

siques auxquelles on impute ordinairement la formation du caractère national, nous trouverons que celui-ci ne dépend ni nécessairement ni démonstrativement de l'influence qu'on suppose à ces causes : au contraire, nous remarquerons fréquemment l'affinité de caractère la plus intime, existant lorsque ces circonstances présentent les différences les plus grandes. Une atmosphère claire passe pour entretenir la douceur des mœurs, et donner la vie aux arts et aux sciences; et on cite la Grèce et l'Italie pour preuve de la justesse de cette induction. Mais la surface du globe nous montrera une contrée où l'atmosphère est encore plus raréfiée que dans celles-là; telles sont les îles du grand Océan, ou les plateaux du Pérou, de Quito et du Mexique, et cependant y découvrirons-nous les mœurs et l'énergie intellectuelle des anciens Grecs? tandis que sous le climat épais et humide de l'Angleterre, l'homme a atteint à un état d'avancement intellectuel auquel peu d'autres nations sont parvenues.

D'un autre côté, les grands fleuves sont regardés comme favorisant les relations et les communications sociales, et par conséquent la civilisation de l'homme; et on tire du Nil et de l'Indus la preuve de cet argument. Mais les plus grands fleuves du monde sont ceux de l'Amérique méridionale, et, le long de leurs rives, des Indiens sauvages cherchent péniblement à se procurer une existence grossière et misérable; tandis que le Danois, qui n'est guère in-

férieur aux peuples contemporains les plus intelligens, vit sur un sol que pas un seul fleuve ne fertilise. La Méditerranée est citée pour montrer l'influence propice appartenant à de grandes masses d'eau entourées de terre, mais apercevrons-nous la moindre trace de civilisation le long des immenses lacs de l'Amérique septentrionale, autour de la mer Caspienne, ou parmi les îles innombrables et si rapprochées les unes des autres, des mers de l'Inde? Les côtes du Cattegat, où les communications sociales sont entravées par des tempêtes, des bancs de sable et des champs de glace flottans, sont anoblies par des institutions civiles, et un développement d'énergie morale, que l'on chercherait en vain parmi les îles du grand Océan.

La faible influence dérivant du climat deviendra encore plus apparente lorsqu'on se rappellera que des nations qui ont abandonné leur terre natale, et cherché une habitation sous un ciel étranger, n'ont éprouvé nul changement dans leur caractère. Parmi les colons qui se sont établis dans l'intérieur du territoire du cap de Bonne-Espérance, il n'est pas difficile de reconnaître le Hollandais; néanmoins son habitation est placée sur des plaines hautes, qui sont fameuses par la sécheresse du sol et celle de l'atmosphère, tandis que ses ancêtres vivaient dans un pays uni, bas et humide, et enveloppé d'une atmosphère épaisse de brouillard. Dans l'Inde, il ne sera pas plus mal-aisé de distinguer un Anglais, qu'un

Espagnol dans l'Amérique méridionale, ou un descendant des Gaels et des Bretons dans les Canadas ou dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale; tandis que les Juifs, dispersés au milieu de toutes les nations, et épars sous toutes les espèces de climats, offrent une preuve bien intéressante que les traits caractéristiques d'une race particulière peuvent être fidèlement conservés sans les dissemblances les plus marquées des circonstances physiques.

Souvent on peut remarquer une détérioration du caractère national, quoique le sol et le climat n'éprouvent aucune altération. En vain nous chercherions à reconnaître parmi les Grecs de nos jours ces traits d'énergie, et ces développemens de grandeur intellectuelle, qui ont distingué leurs ancêtres aux jours les plus glorieux de leur splendeur, et néanmoins le ciel de la Grèce n'est pas moins transparent, ni l'atmosphère moins bienfaisante que dans les siècles passés, et si jamais cette race infortunée réussit à sortir de son état actuel d'abaissement, une chose du moins est absolument hors de doute, c'est qu'elle ne devra pas son élévation à une révolution dans le climat. Le ciel de la Scandinavie n'a subi que peu ou même pas de changement, et pourtant l'habitant de cette contrée s'est élevé d'une barbarie profonde à un état de prospérité civilisée.

Que l'on ne s'imagine pas néanmoins que nous soyons enclins à nier absolument l'influence du climat et des autres causes physiques. Il y a des régions

où elles opèrent avec une action si funeste, que leurs habitans, quoique combattant sans cesse contre ses effets, sont rendus incapables d'arriver jamais à aucune amélioration intellectuelle, et tel doit être le résultat partout où le climat est excessivement chaud ou froid. Toutefois les Islandais offrent un exemple signalé du succès avec lequel les facultés intérieures de l'homme sont capables de vaincre ces obstacles physiques.

Les effets de ce qu'on nomme causes morales sur le caractère national, sont hors des limites du présent discours; cependant nous ne pouvons nous empêcher d'observer que, sous ce rapport aussi, on a donné trop de valeur à des faits isolés. Les uns veulent expliquer ces effets par l'influence des institutions politiques et de la législation; d'autres les rapportent à l'éducation; d'autres enfin, à l'impulsion de la religion. Sans doute toutes ces causes coopèrent, et même elles exercent une influence bien plus grande que ne le fait aucune action physique; et néanmoins elles ne sont que d'une faible influence, quand on les place à côté de ces agens puissans qui existent dans les qualités innées de l'esprit humain: car ce qu'on appelle *causes morales* est ordinairement le résultat immédiat du caractère national; et, d'après ce principe, le despotisme est la conséquence de la dépravation et de la servilité d'un peuple.

Ainsi, sous quelque point de vue que nous consi-

dérions ce sujet, nous sommes fondés à dire que Dieu a doué chaque nation, ainsi que chaque individu, d'un caractère spécial, dont le développement est favorisé ou retardé par des circonstances extérieures, quoiqu'il ne puisse jamais devenir l'objet d'un calcul direct et infaillible.

MÉLANGES

SUR

L'EMPIRE OTTOMAN.

Quand les évènemens même les plus désastreux fixent l'attention publique sur un pays, aussitôt libraires et éditeurs sont en mouvement, et épient le retour des voyageurs pour leur arracher, par de douces flatteries et par l'appât de l'argument irrésistible, le recueil de leurs notes et leur journal; et les invitent à raconter tout ce qu'ils ont vu et souvent beaucoup de choses qu'ils n'ont pas vues; quelque maigres que soient les matériaux qu'ils obtiennent, ils servent en quelque sorte comme d'esquisse d'un tableau; ensuite ils sont remis dans d'autres mains qui savent y appliquer les couleurs; et il résulte de ce travail un volume qui assez souvent excite l'étonnement de la personne dont il porte le nom.

Telles sont les réflexions qui ont été faites par les auteurs de la *Literary gazette* lorsque, quelque temps avant la conclusion de la paix entre la Russie et l'empire ottoman, ils ont vu paraître dans un intervalle

d'un mois trois ouvrages sur la Turquie. Une de ces relations est celle de M. Macfarlane; comme elle a été traduite en français nous n'en entretiendrons pas nos lecteurs; nous allons successivement nous occuper des deux autres.

Voyage à Constantinople et retour en 1827 *et* 1828 (1).

Par le capitaine Charles Colville FRANKLAND.

L'auteur est allé de Vienne à Constantinople en traversant la Hongrie, la Transylvanie, la Valaquie, la Boulgarie et la Roumélie. Il est revenu des rives du Bosphore à la capitale de l'Autriche par les Dardanelles, Ténédos, les plaines de Troie, Smyrne, Napoli de Romanie, Athènes, Ægine, Poros, Cypre, la Syrie, Alexandrie, Malte, la Sicile, l'Italie, l'Istrie, la Carniolie et la Styrie.

On voit que le capitaine Frankland a parcouru des pays souvent visités; ainsi nous nous abstiendrons de parler des choses déja connues, et nous ne nous arrêterons qu'à ce ce qui nous paraîtra le plus nouveau et le plus digne de remarque. Nous devons dire d'abord que le livre du capitaine Frankland n'étant qu'un journal ou une narration personnelle, les descriptions y sont très courtes, et que l'on n'y trouve pas les patientes recherches du voyageur qui répan-

(1) *Travels to and from Constantinople in the years* 1827 et 1828. — London, 1829. 2 vol. in-8°.

dent la lumière sur des contrées imparfaitement connues ou sur des particularités de mœurs qui aient échappé à ceux qui l'ont précédé. Comme, malgré la conclusion de la paix Schoumla offre encore de l'intérêt, nous allons rapporter ce qu'en dit M. Frankland qui y passa en avril 1827, en retournant de Constantinople à Vienne.

« Nous arrivâmes à Schoumla ou Choumla vers deux heures, après avoir traversé une chaîne haute et escarpée de coteaux sablonneux mais bien boisés; nous y fûmes surpris par une violente tempête accompagnée de neige et de pluie. Le nom de Thermopyles de la Boulgarie est donné à Choumla; en effet, le passage à travers les montagnes qui séparent cette ville du Danube est fort difficile; mais cette place est commandée par les hauteurs qui l'entourent de trois côtés en forme de croissant. Ces hauteurs semblent imprenables et font la principale défense de la forteresse ou plutôt un vaste camp retranché. Il y a dans cette ville un grand nombre de tailleurs et de chaudronniers, ce qui lui donne une apparence d'activité et de commerce. De nombreux vignobles couvrent également les coteaux sablonneux qui environnent Choumla, et conséquemment je présume que l'on fait du vin à Choumla.

« Les Russes se sont deux fois avancés jusqu'à Choumla, en 1774 et en 1810; mais ils ne l'ont jamais prise. Je considère cette forteresse comme ne pouvant tenir dans les mains des Européens.

« Le docteur Clarke, qui a long-temps avant moi voyagé dans ces contrées, incline à penser que Choumla est l'ancienne *Marianopolis*, capitale de la Mœsie inférieure. C'est une grande ville irrégulièrement entourée de murailles et flanquée par intervalles de tours en briques qui, dans plusieurs endroits, sont délabrées et tombent en ruines. On y fait un commerce considérable d'habits et de chaudronnerie. La campagne environnante est superbe, même dans la saison avancée. Nous prîmes le café au khan avec les Turcs, nous changeâmes de chevaux et nous continuâmes notre route vers un village nommé Dragoleu, après avoir aperçu à notre droite cinq monticules très hauts et très remarquables qui se dessinaient sur l'horizon.»

Voici un échantillon des mœurs publiques à Constantinople :

« Le 24 mai, tandis que j'étais occupé à dessiner sur le bord de la route au-dessus de la plaine de Dolma Batchi, une jeune femme turque, suivie d'un esclave noir et de quelques enfans, vint à moi, et après avoir long-temps regardé par-dessus mon épaule, en me parlant, elle se plaça devant moi et souleva son voile. J'osais à peine remarquer ce mouvement, sachant qu'il n'est pas d'usage en Orient d'adresser la parole à une femme en public. Toutefois elle me sembla désirer que je dessinasse sa figure, et elle me fit signe de commencer. Je la regardai fixement pendant quelque temps et je me mis à tracer le contour de son visage sur une petite feuille de papier. Elle

était si jolie que je ne pus m'empêcher de baiser la pointe de mon crayon et de lui envoyer ce baiser en soufflant comme on fait en France aux enfans; alors elle rougit jusqu'au front, fit un geste comme pour tirer une épée, et puis un mouvement de sa main comme si elle eût dit: « Si tu oses recommencer je te ferai couper la tête. » Elle fut de plus prodigue d'épithètes qui, d'après ce que je savais, n'étaient pas des plus flatteuses. Je commençais à redouter les conséquences de mon indiscrétion, et je pensai que je n'avais rien de mieux à faire qu'à continuer mon esquisse de Scutari sans tenir compte de la colère de cette belle. Elle resta quelques instans à la même place, puis vint à moi, regarda par dessus mon épaule et voyant que j'avais interrompu son portrait, elle me frappa doucement sur le dos, me parla d'un ton caressant et reprit sa place en face de moi dans l'espérance que j'achèverais de dessiner son visage; mais pendant que nous nous échangions ces petites coquetteries, des Turcs parurent; alors elle prit l'alarme, se sauva rapidement et me lança, en s'en allant, un regard très-expressif. Les Turcs passèrent; de jeunes filles survinrent, après avoir regardé mes dessins elles firent tomber mon chapeau de dessus ma tête et me crachèrent à la figure. Je ne pus endurer un traitement aussi malhonnête, je me levai et je les chassai comme elles s'armaient de pierres et de mottes de terre qu'elles se disposaient à me jeter. Je ne sais pas comment cette scène aurait fini sans quelques ef-

fendis qui vinrent à passer. Ils réprimandèrent les jeunes filles et les renvoyèrent. J'essuyais mon visage, j'arrangeais mes habits et reprenais mon chapeau, lorsque des dames grecques qui avaient vu ma détresse arrivèrent et me consolèrent en me disant en italien : « *Ah! signore! son cattiva gente, gente barbara, canaglia ; non turbatere, signore, son maladetta gente, senza fede.* »

« Dans une autre occasion, j'examinais les évolutions de quelques cavaliers turcs qui s'exerçaient au djerid dans la plaine de Dolma Batchi, et j'y prenais grand plaisir ; soudain je fus assailli d'une grêle de pierres ; m'étant tourné vers le coteau sur lequel est situé le kiosk du sultan, dont le mur était garni d'une foule de femmes turques, j'aperçus, à une petite distance sur la gauche, deux hommes qui les amusaient à mes dépens en me lapidant du mieux qu'ils pouvaient. Ce fut en vain que je changeai de place, plus je montrais de modération plus ils m'accablaient ; enfin je songeai à mes armes, et brandissant un pistolet en l'air, je visai mes adversaires, espérant les forcer à se retirer ; mon intention n'était pas de faire feu, et je pensais que la vue seule de cette arme produirait un heureux résultat ; en effet, dès que mes deux assaillans eurent vu briller le canon du pistolet, ils s'enfuirent en riant. Plus tard, quand je racontai cette circonstance à l'ambassade, on me dit que si je pouvais reconnaître ceux qui m'avaient insulté, l'ambassadeur les ferait punir ; le grand sul-

tan voulant que les Francs fussent protégés de la manière la plus efficace. Sa Hautesse l'avait prouvé d'avance en désarmant la populace de la capitale, elle a par là fait le premier pas pour y parvenir. Les Turcs ne se sentant plus possesseurs d'un pistolet chargé ou d'un *yatagar* bien affilé, qui étaient toujours prêts à assurer leur supériorité, ne sont plus aussi enclins à insulter les Européens. »

Les réflexions suivantes sur l'état de la Turquie sont dignes d'attention :

« La bonté des Turcs pour les animaux est étrangement opposée à leur cruauté envers les hommes, et ils balanceraient moins à faire bâtonner ou décapiter toute une province qu'à maltraiter un cheval ou un chameau. Leur conduite extérieure est remarquablement décente et réservée, mais en secret ils se livrent à toute espèce de vices abominables. Ils ont en apparence des manières franches et cordiales, mais ils cachent souvent les plus infâmes desseins sous le voile de la bienveillance, et ils complottent la ruine et la destruction de leur victime en l'entretenant dans une fausse sécurité par toutes les démonstrations de l'intérêt et de l'affection. On vante beaucoup la justice musulmane, mais il est notoire que chez aucune nation de la terre il n'y a si peu de conscience parmi les magistrats. Si la justice est représentée avec des balances, ce n'est pas la bonté de la cause, mais l'or des plaideurs qui les fait pencher, et quoique la loi punisse de mort les faux

témoins, ils ne sont nulle part aussi nombreux qu'en Turquie. Si l'on avait pour maxime de juger les vertus d'un peuple par les actes et l'influence de son gouvernement, et par les effets de sa politique, on arriverait à cette conclusion : que la nation ottomane est la pire ennemie du genre humain et le plus dur fléau que la providence ait jamais employé pour châtier la race humaine. Des rives du Danube aux bords de la Propontide le voyageur trouvera de nombreuses raisons pour raisonner ainsi. Il verra de fertiles provinces demeurer sans culture, des villes abondamment peuplées par la mort, et qui ne sont pour les vivans que des demeures ruinées et désolées; il verra les débris des arts et de la civilisation d'un temps ancien et meilleur, et nulle marque de l'ère présente, sinon celles qui annoncent la barbarie et la décadence. Le peu de villes qu'il rencontrera dans ce long et aride voyage tombent en ruines, et la seule route (ce grand moyen de civilisation), la seule route qui existe et qui puisse mériter ce nom date du temps des Romains ou du règne du grand sultan Soliman ; encore le pavage en est-il si mauvais qu'il vaudrait mieux qu'il n'y en eût pas. Partout où l'Osmanli a passé, la dévastation et la destruction ont marqué ses pas. La civilisation et les arts ont fui pour faire place à la barbarie et au silence du désert et du tombeau. « L'herbe ne croît plus où a passé le « cheval du sultan, » dit le proverbe turc, et il est d'une funeste vérité.

« La grande cité de Constantinople et les villages bien peuplés du Bosphore présentent, à la vérité, un contraste avec le triste tableau que je viens de décrire; mais ils doivent leur prospérité apparente à la désolation des provinces dont les misérables habitans, pour fuir les extorsions et l'oppression des autorités locales, arrivent en troupeaux vers la capitale où, comme dans tous les pays, ils sentent moins la main du pouvoir et la persécution des petits tyrans. Je regarde cette pléthore du cœur comme un des plus forts symptômes d'une maladie fatale qui affecte tout le système. Stamboul même, riche et belle comme elle est, penche vers sa décadence. En s'aliénant la nation grecque, elle a perdu le plus beau joyau de son diadème impérial. Elle est privée par là de la masse de sa population maritime, commerciale et littéraire. Elle est entrée maintenant dans une lutte héroïque contre des maux qui s'accumulent, et cela ressemble plutôt à l'effort convulsif d'un colosse mourant qu'à l'action énergique et régulière d'un corps sain. Nous n'avons dans l'histoire aucun exemple de la régénération d'un peuple tel que celui-ci, qui témoin des progrès de la civilisation, de l'accroissement de la puissance physique et morale de toutes les nations qui l'environnent, reste à peu près dans le même état où il était lorsqu'il se fraya par la force la route de l'Europe, avec cette seule différence qu'il a depuis long-temps cessé d'effrayer et de vaincre les peuples de l'occident par sa belliqueuse énergie.

Le caractère personnel et les magnanimes efforts du sultan peuvent beaucoup ; mais il est seul ; il n'y a personne qui le suive dans la marche vers la réforme. S'il tombait, il est à craindre que les Ottomans ne reprissent leur vieux système : car ils sont par leur nature opposés à la nouveauté, et regardent toute innovation comme une infraction aux préceptes de leur loi. Constantinople, quoiqu'en apparence très peuplée, a néanmoins depuis vingt ans éprouvé une perte rapide dans sa population, ce signe de la prospérité d'une nation. »

Quelques observations sur l'organisation du *nizam-djedid* méritent également l'attention du lecteur.

« Ces troupes sont divisées en corps de 1000 hommes chacun, ce nombre constitue une légion ou un régiment qui est commandée par un bin bachi (chef de mille). Ces corps sont subdivisés en bandes de 100 et de 10 commandées respectivement par un guious bachi (chef de cent), et un oni bachi (chef de dix). Ces derniers officiers sont généralement pris dans l'armée de Mehmet Aly, et ont été instruits dans la tactique européenne au Caire par des instituteurs français. Ils paraissent infatigables pour discipliner leurs troupes, et ils réussissent jusqu'à un certain point à faire manœuvrer le peloton ; mais je doute qu'ils puissent également parvenir à les faire agir par bataillons ou en corps nombreux. Ces troupes sont en général composées d'hommes très jeunes et d'enfans ; je me souviens d'avoir vu à Pera un corps de garde

composé d'individus si jeunes, qu'il semblait qu'avec le secours d'un aide, on aurait pu galopper au-dessus de toute la troupe lorsqu'elle défilait dans la rue.

« Néanmoins j'admire dans cet arrangement la sagesse du grand-seigneur. Il savait bien que les hommes faits et les soldats du vieux régime n'adopteraient jamais le nouveau, et il sentit que la génération qui s'élève fournissait les meilleurs sujets pour former une armée soumise à un nouveau système de tactique. Dans l'espace de quelques années, ces enfans deviendront des hommes et de bons soldats. On a calculé que le grand sultan peut lever dans son empire quatre cent mille hommes du nizam-djedid; mais les personnes les mieux informées sur ce sujet disent que les ressources financières du pays, qui ne sont pas organisées, ne suffiraient pas long-temps à une pareille dépense. Quoi qu'il en soit, le sultan saisit toutes les occasions d'assimiler autant qu'il est possible ses nouvelles institutions à celles de l'Europe, et s'il vivait long-temps il effectuerait de grandes améliorations dans l'état des choses de ce pays. »

Le capitaine Frankland accompagna le ministre suédois dans une excursion que celui-ci fit en Grèce et sur les côtes voisines, notamment en Troade; et malgré la précipitation avec laquelle cette visite eut lieu, il croit avoir découvert quelques colonnes inconnues jusqu'ici. Il est assez singulier qu'un autre voyageur récent, M. Madden, s'imagine aussi avoir fait une semblable découverte au même lieu. De là,

M. Frankland passe à Smyrne et nous donne la description d'un phénomène naturel très curieux.

« Tandis que nous recevions des soins très hospitaliers à Bournabat, le consul français à Smyrne mourut, et fut accompagné à la tombe par tous les consuls des nations étrangères, et par les chefs des armées navales en station dans la baie. Dans ce moment, une immense nuée de sauterelles, qui depuis quelques jours se montraient en grand nombre, passa sur la ville, tomba sur les toits des maisons où elle forma une couche de deux ou trois pouces d'épaisseur, puis se précipita dans la mer en telle quantité, que ces insectes formaient des bancs continus que l'on pouvait distinguer à plusieurs lieues de la terre, et qui ressemblaient, pour l'aspect et la couleur, à des millions de crevettes cuites. Ces masses apportées dans le port par la brise de mer, furent jetées sur le rivage et contre les quais en si grande quantité, que leurs corps putréfiés infectèrent l'atmosphère dans toutes les directions. Le passage de ces animaux dura plusieurs jours, et la nuit quand ils passaient devant la lune, la lumière qu'ils réfléchissaient les faisait ressembler à des flocons de neige, ou même à des étoiles qui filent. La chaleur à cette époque était si intense, que la nuit je dormais les fenêtres ouvertes, d'où il résultait que les sauterelles entraient dans ma chambre et couvraient ma moustiquaire, en sautant sur le plancher et se glissant dans mon lit, m'incommodaient extrême-

ment. Je remarquai, d'après les naturalistes, qu'il y avait une sorte de sauterelle qui différait essentiellement des autres; elle ressemblait plutôt pour la forme à un gros grillon, quoiqu'elle fût couverte, comme les autres sauterelles, d'une brillante cotte de mailles. Elle était plus courte, plus épaisse, et beaucoup plus forte que l'autre sorte qui offre la figure de la sauterelle commune. Ces insectes sautent avec une force prodigieuse; mais ils ne semblent pas voler très bien. Ils sont très féconds, et déposent leurs œufs partout, et en grande abondance. Les volailles de toute espèce aiment passionnément à manger les sauterelles; mais cela produit un très mauvais effet sur leurs œufs, qui sont alors d'une saveur très forte et ont le jaune complètement rouge. Les gens du pays n'en mangent pas à cette époque, et disent qu'ils sont fort malsains. »

Passons maintenant à un autre ouvrage où il est question de l'empire ottoman, il est intitulé :

Voyages en Turquie, en Egypte, en Nubie et en Palestine.

PAR MADDEN (1).

Cette relation est écrite sous la forme de lettres. L'auteur est médecin de profession. Les détails sur la Turquie contiennent peu de choses nouvelles ou d'un

(1) *Travels in Turkey, Egypt, Nubia and Palestine* in 1824, 1825, 1826, 1827. London, 1829. 2 vol. in-8°.

intérêt général. Ce que M. Madden dit sur la société des femmes de ce pays est sans doute exact; mais il faudrait, pour en être bien sûr, résoudre la question de savoir qui de ce voyageur ou du docteur Clarke a raison : M. Madden condamne souvent le docteur Clarke. « Il ne nous appartient pas, dit à « ce sujet la *Literary gazette*, de décider si ce der- « nier a bien jugé des perfections des dames tur- « ques; mais l'homme habile qui était médecin de « l'ambassade britannique à Constantinople, nous a « assuré que, dans le cours de plusieurs années où « il a exercé sa profession dans cette capitale, il a « été fréquemment surpris de ce qu'elles déployaient « de savoir et de talens. »

Les remarques de M. Madden sur la Troade, et l'importante découverte de fossés et de redoutes, *qui sont probablement les débris d'un camp grec*, peuvent passer pour très puériles. Mais arrivé en Égypte, et à la vue des ruines de Thèbes, l'auteur est saisi d'un enthousiasme qu'il exprime à sa manière, c'est un des plus beaux échantillons de pathos que l'on puisse citer.

« Vous devez avoir souvent observé l'effet de l'immensité matérielle sur l'imagination; comme les yeux errent dans une espèce de délire sur la magnificence de Carnac, qu'ils ne peuvent saisir dans son ensemble; comme le sens de la vue se fatigue avec délices par la succession de ces vastes merveilles, et comme la rétine, ainsi que le *sensorium*, est ac-

cablée d'images qui demandent le silence et la solitude pour être contemplées! L'impression que produit Thèbes sur le voyageur est indélébile, la frivolité de son esprit, quelque marquée qu'elle puisse être, en doit diminuer; et sa gravité, si grande qu'elle ait été jusque là, ne peut manquer d'en augmenter! »

La visite à lady Esther Stanhope est intéressante; citons-en une partie.

« Les habitans de Sidon se moquèrent de moi quand je parlai d'aller rendre une visite à lady Esther Stanhope. Les plus grands seigneurs, disait-on, n'avaient pu être admis, et tout récemment des étrangers avaient en vain sollicité une entrevue. J'écrivis un billet à sa seigneurie; je lui demandais la faveur d'une audience; j'annonçais quelle était ma profession, et de quelle nature étaient mes recherches. Dans la soirée, à la surprise de tout Sidon, deux chevaux arrivèrent pour moi, avec une lettre fort polie de la part de lady Stanhope. Sa seigneurie m'assurait qu'elle serait heureuse de me recevoir, mais sans un seul domestique. Lady Stanhope demeure à huit milles de Sidon, dans l'intérieur des montagnes. Elle habite une *villa* qu'elle a fait construire, et qui se nomme D'joun. Il n'y a pas un village dans les environs. Entourée de tous côtés par des montagnes arides, cette demeure est séquestrée du monde, et se trouve à la merci des Bédouins s'ils avaient l'audace de l'attaquer; mais il n'y a nulle crainte à cet égard, ils respectent lady Stanhope

comme la reine du désert, quoiqu'ils ne lui donnent d'autre titre que celui de *sitti inglis*, la dame anglaise. Quand je fus près de quitter Sidon, tous les marchands et les Juifs de la ville m'entourèrent; l'un me baisait les mains, l'autre bénissait ma barbe, et j'étais l'objet de toutes ces politesses parce qu'on supposait que j'étais l'agent de sa seigneurie, et que j'arrivais avec un vaisseau chargé d'espèces pour son usage. Je prostestai que je n'étais pas porteur d'un seul *paras*, et comme je ne pus pas les convaincre, je continuai ma route. Après deux heures de marche, la scène devenait à chaque pas plus sauvage, et enfin, au sommet d'une montagne, et loin de toute habitation humaine, je découvris l'humble demeure de lady Esther Stanhope. J'approchai de la maison avec un sentiment de crainte que je ne pouvais pas vaincre. Les hautes murailles qui entourent le bâtiment, les grilles massives qui ferment les portes, les sombres fenêtres qui en dominent l'entrée; tout contribue à donner à l'étranger des idées qui répondent peu à celles d'une entrevue immédiate avec la célèbre propriétaire du lieu. Quand les portes furent ouvertes, je demeurai surpris de l'élégante distribution des promenades, et de la symétrie des pots de fleurs placés dans la cour que je traversais. Tout à l'extérieur était sauvage et barbare, et tout dans l'intérieur annonçait le meilleur goût. Je fus conduit de la cour dans un petit jardin à l'extrémité duquel se trouvait une espèce de kiosk, composé de deux

pièces, un salon et une chambre à coucher, meublés à l'européenne, garnis avec des chaises et des tables. Tout semblait avoir été préparé pour mon arrivée. En peu d'instans un excellent dîner fut servi, et diverses sortes des meilleurs vins du Liban furent mises sur la table. Je croyais être dans un palais enchanté : les domestiques allaient et venaient sans desserrer les lèvres. Je leur parlai, et ils me répondirent par des saluts et des signes. J'aurais donné tout au monde pour trouver à qui parler; dans l'après dîner, je reçus un billet de sa seigneurie, qui me prévenait qu'une affaire l'empêcherait de me voir jusqu'au *magrab* (coucher du soleil); que si je manquais de quelque chose, je n'avais qu'à l'écrire sur un papier que je donnerais au domestique. L'instant solennel de l'entrevue arriva enfin. Je me revêtis de mon plus beau costume de mameluk, et je suivis le domestique qui avait apporté le message de sa seigneurie. La salle où je fus introduit était dans le goût arabe. Un long divan, placé au fond de la chambre, s'élevait à un pied et demi de terre, et autant que la lumière vacillante d'un lampe me permettait de distinguer les objets, j'aperçus dans l'angle le plus éloigné une grande figure vêtue du mâle costume du pays : c'était lady Esther Stanhope. Elle me reçut de la manière la plus gracieuse, se leva quand j'entrai, en me disant que ma visite lui faisait grand plaisir. Au bout d'une heure nous étions dans les meilleurs termes; nous causions comme si

nous nous étions connus depuis plusieurs années. Sa seigneurie me connaissait si bien après les deux premières heures de notre entretien, soit par l'étude de la physionomie ou celle des astres, qu'elle aurait défini les traits et les particularités de mon esprit et de mon caractère, avec autant de facilité et de netteté qu'elle aurait tracé les linéamens de ma figure.

« J'étais étonné de sa pénétration ; mais je ne doute pas que pour juger les étrangers, sa seigneurie ne consulte les astres moins que les traits de la personne qu'elle désire connaître. Pendant sept heures que je restai près de lady Stanhope, la conversation ne s'arrêta pas un instant. Tout ce qui avait rapport à la littérature orientale fut discuté, et toutes les observations de sa seigneurie prouvaient un degré d'intelligence qui me surprenait. Son langage avait une énergie qui me pénétrait de l'idée que je parlais avec une femme d'une capacité peu ordinaire. La singularité de quelques-unes de ses opinions ne détruisait en aucune manière la profondeur générale de ses réflexions, et quoique je ne partageasse pas ses idées abstraites sur l'influence des astres et sur l'astrologie, cela ne diminuait en rien l'idée que j'avais conçue de ses rares facultés, qui néanmoins me paraissaient malheureusement dirigées vers des études fort spéculatives.

« On est trop disposé, chez nous, à douter du mérite des gens qui diffèrent en un seul point des opinions reçues. Il n'y a pas un médecin anglais qui ne

tourne en ridicule la pensée qu'il y a une ombre de vérité dans les effets attribués au magnétisme, et cependant les hommes les plus savans en France ont assuré, je crois avec raison, que son action n'était pas absolument une illusion. Mais en supposant que c'en fût une, et pour aller plus loin, que la puissance accordée à une baguette, placée entre les mains de certaines personnes, d'indiquer les lieux où l'on doit trouver l'eau, soit complètement imaginaire, je ne conçois pas que la dame, qui l'une des premières fit connaître en Angleterre cette découverte ou cette jonglerie allemande, ait passé pour avoir la tête peu saine : on n'aurait pas plus de raison de penser que lady Stanhope fût en proie aux extases et à la superstition, parce qu'elle a les opinions qui dominent, non-seulement parmi les Arabes, mais, tout étrange que cela peut paraître, parmi les gens les plus savans en Syrie, parmi quelques-uns des Européens les plus éclairés qui demeurent en Égypte, et parmi beaucoup de voyageurs; j'en connais deux, qui sont des Anglais de distinction, et dont les opinions relativement à la magie ne sont pas moins singulières que celles de lady Esther Stanhope.»

Une citation peut apprendre aux voyageurs à se tenir en garde contre le titre de médecin que beaucoup de gens prennent dans les pays de l'orient.

«En naviguant sur le Nil, nous rencontrâmes un *kengea* avec un pavillon anglais. C'était celui de M. L., un de mes compatriotes, qui voyageait. Nous

dinâmes ensemble; j'appris qu'il était médecin-amateur, et qu'il avait soigné les Arabes vivant au-delà de la seconde cataracte. Je fus surpris de voir que son équipage était composée de Nubiens, excessivement pâles et maigres, et je le fus encore d'apprendre que chacun de ces hommes avait souffert d'une maladie contagieuse occasionée par le voisinage insalubre de Kenneh. M. L. entreprenait très charitablement de les guérir, et de petites frictions très actives furent jugées nécessaires. M. L. m'avoua qu'en si petite quantité que soit administré le remède qu'il avait employé, il produisait des effets terribles, et que son équipage avait déja perdu les dents. Je demandai à voir le médicament, et je m'aperçus avec effroi que par une erreur de la personne qui avait écrit l'ordonnance, on avait employé un onguent d'une énergie extraordinaire au lieu d'un simple liniment. Les Turcs et les Arabes peuvent prendre impunément une grande quantité de poison; d'autres n'auraient pu survivre à cette cure.

« Il y a environ cinquante médecins praticiens à Constantinople, principalement des Francs de l'Italie et de Malte, et quelques Grecs des îles Ioniennes, des Arméniens et des Coptes; de ce nombre, cinq peut-être sont des médecins instruits, dont deux Anglais. Chaque médecin a un quartier assigné; il le parcourt journellement pour chercher des malades, et visite tous les cafés du district avec son interprète grec. M. Madden, médecin de profession, raconte que,

pour connaître les usages du pays, il a eu recours à un de ces *drogueman*, et que celui-ci lui a conseillé de ne jamais donner son avis à un malade, ou à un de ses amis, avant d'avoir reçu son salaire. Sa seule occupation consistait à tâter le pouls aux malades; dans les cas douteux, il n'avait autre chose à dire que « *In challah*, ou à la volonté de Dieu, » et dans les cas désespérés « *Allahhérim*, ou Dieu est grand !» Un Turc, quand il est malade, promet des sommes considérables pour être guéri; mais une fois convalescent, il ne songe plus à sa promesse. M. Madden fut appelé auprès d'une femme malade; mais il ne lui était pas permis de la voir; il devait se trouver dans une chambre attenante à celle où elle était, et il n'osait pas lui tâter le pouls. « D'après le dire des domestiques qui la servaient, je pouvais supposer, dit-il, qu'elle avait un cancer; eh bien, que pouvais-je faire? Je lui ordonnai un opiat ! » Une femme, en Turquie, n'est respectée qu'autant qu'elle est mère, et toutes demandent au médecin un remède pour devenir fertiles; les hommes demandent des *aphrodisiaques*, qu'ils appellent *madjoun*, et sont composés des pistils de la fleur du chanvre réduite en poudre, et mêlée de miel, de clous de girofle, de noix, de muscade et de safran. L'usage de l'opium est presque général chez les Turcs. Les cafés où se rassemblent les mangeurs d'opium sont situés sur une grande place, près de la mosquée de Soliman. On connaît l'effet prodigieux de cette drogue enivrante,

qui doit produire des rêves agréables. L'auteur a voulu en faire l'essai sur lui-même; il ne s'en est pas bien trouvé.—Ce que M. Madden dit de la peste qu'il a eu occasion d'observer à Constantinople et à Candie, ne décide point la question relative à la contagion de cette maladie.

Dans la Haute-Égypte, l'auteur a pris des renseignemens sur les tombeaux renfermant des momies. Ces tombeaux se trouvent en grand nombre dans la montagne de Libye, au nord-ouest de Thèbes; cette montagne en est couverte, depuis le pied jusqu'au sommet. Les plus remarquables et ceux qui sont les mieux exécutés sont gardés par des Arabes, au nombre de trois cents. Dans le trafic des momies il paraît qu'il y a beaucoup de fraude; car l'auteur assure que dans tous les cabinets de l'Europe, il n'y a peut être pas vingt momies dans le même cercueil qui leur a été primitivement destiné; il cite à ce sujet plusieurs faits qui ne paraissent pas douteux, et décrit ensuite plusieurs méthodes d'embaumer. — Pour connaître quels étaient les descendans des anciens Égyptiens momifiés, il a fait une collection de crânes des différens habitans de l'Égypte, Turcs, Juifs, Coptes, Arabes et Grecs; voici sa conclusion : La tête d'un aborigène de l'ancienne Égypte est d'une forme si particulière, qu'il est impossible de la confondre avec celle d'un Turc, d'un Grec ou d'un Arabe. Elle est extrêmement étroite au front, et oblongue à l'extérieur. Parmi des milliers de têtes

de momies que l'auteur a examinées, il n'en a jamais trouvé une seule qui ait eu le front large, c'est-à-dire, en langage phrénologique, que les organes extérieurs qui dénotent de l'esprit et du jugement n'ont jamais été bien développés. C'est chez les Nubiens, dit-il, qu'il faut chercher les véritables descendans des Égyptiens.

Après un assez long séjour en Égypte, l'auteur s'est préparé à visiter la Palestine. Son voyage à travers le désert, tout pénible qu'il était, lui fournit l'occasion de faire un grand nombre d'observations intéressantes, dont les principales sont relatives au sable du désert et à son origine. Les déserts, dit-il, par leur situation particulière, furent les dernières places d'où se retirèrent les eaux du déluge; le dépôt de sable était par conséquent plus grand que partout ailleurs. Ce sable est le même que celui de l'Océan; il est formé des mêmes particules transparentes de quartz et de silex. Dans les temps anciens, il n'occupait pas comme à présent la dixième partie de la surface du globe; mais lorsque la population diminua et que la culture cessa, les sables de l'intérieur furent dispersés dans les plaines par les vents régnans, particulièrement ceux du nord et de l'ouest; et le sol, faute d'irrigation, devint une surface aride.

La seconde partie du second volume contient une description curieuse de la Terre-Sainte. En parlant de la mer Morte, que l'auteur contemplait du sommet d'un rocher stérile, et qui était à trois cents pieds

au-dessous de lui, il s'exprime ainsi : « La lune brillait dans tout son éclat oriental; autour de moi les ombres des promontoires rocailleux se réfléchissaient dans le lac, sur la surface duquel on ne voyait pas une seule vague; le silence de la mort y régnait, et la malédiction du ciel était écrite sur le sol. A de grandes distances autour de moi, la vie ne se montrait nulle part, ni dans les airs, ni sur la terre, ni dans l'eau. Je me reposai sur le roc aride pendant une demi-heure; mes pieds étaient coupés en plusieurs endroits par les cailloux tranchans qui abondent ici, et ce ne fut qu'avec peine que je pus descendre la montagne. Vers six heures du matin, j'atteignis le rivage, et je résolus de prendre un bain. Je voulais savoir s'il était vrai que rien ne s'enfonce dans la mer Morte. Je nageai à une distance considérable du rivage, et à environ quatre yards de la côte, je trouvais l'eau assez profonde; elle était excessivement froide et son goût détestable; c'était une solution de nitre, mêlée avec une infusion de quassia. Je pus m'étendre comme un bloc sur la surface, malgré les efforts que je fis pour descendre plus bas. En sortant, les blessures à mes pieds me causèrent de grandes douleurs; la qualité vénéneuse de l'eau avait enlevé la peau et fait un ulcère de chaque plaie, ce qui me retint quinze jours à Jérusalem, et devint si pénible à Alexandrie, que mon médecin craignait la gangrène. »

Ajoutons à ces extraits de voyages un morceau

assez curieux que nous empruntons à la *Literary gazette.*

Le fratricide royal légalisé en Turquie.

Macfarlane dans son ouvrage sur Constantinople insiste, avec une juste indignation, sur le caractère sanguinaire des législateurs ottomans, et cite Mahomet III, comme ayant donné surtout un exemple signalé de cette cruauté. L'usage inhumain du fratricide parmi les princes fut pourtant légalisé par les législateurs turcs plus de 130 ans avant Mahomet III, et cette loi était évidemment empruntée aux coutumes sanguinaires établies par leurs ancêtres.

Les anciennes annales des républiques, aussi bien que celles des gouvernemens despotiques, offrent de nombreux exemples de fratricides commis dans une vue politique. On n'a pas oublié que des écrivains ont excusé avec chaleur, tandis que d'autres ont condamné avec indignation, le meurtre de Timophanes, tyran de Corinthe, par Timoléon; on sait qu'aucune plume n'a signalé à l'aversion publique Gentius l'Illyrien, ni Persée le Macédonien, qui avaient trempé leurs épées dans le sang d'un frère, afin de régner avec plus de sûreté; mais les satrapes de l'Orient ont dépassé de bien loin leurs rivaux de l'Occident, et les puissans monarques de la Perse outrageaient les lois de la nature sans le moindre scrupule, toutes les fois que la mort d'un frère semblait devoir aug-

menter la stabilité de leur pouvoir ensanglanté. Un des plus horribles récits qui souillent les pages de l'histoire de Perse, est celui du meurtre commis par Darius et ses cinquante frères, sur leur vieux père Artaxerxès. Ce fut, dit-on, pour venger ce crime, qu'Ochus, qui s'était emparé du diadème, mit à mort les cinquante meurtriers ses frères, ainsi que leurs femmes et leurs enfans, sans distinction d'âge ni de sexe. Justin nous apprend encore que Ferhad ou Phraates IV réunit, en sa seule personne, l'exécrable privilège d'être à la fois parricide, fratricide et infanticide : car son père, son fils et ses trente frères tombèrent victimes de sa cupidité furieuse. Les historiens observent à cette occasion, que le diadème persan semblait briller d'un nouveau lustre quand il ceignait un front parricide ou fratricide. Le code du despotisme persan était cependant étranger à toute disposition législative qui justifiât le meurtre d'un proche parent pour assurer la stabilité des trônes. Une telle doctrine était réservée pour former l'horrible trait distinctif des clauses de la jurisprudence turque, proposées par Mahomet II, conquérant de Constantinople. « *Les hommes savans dans la loi,* dit-il, *ont en général déclaré que ceux de mes illustres enfans et descendans, qui à l'avenir porteront le sceptre, pourront faire mettre à mort leurs frères dans l'intérêt de la paix du genre humain, et ils gouverneront d'après ce principe.* » Othman, le fondateur de l'empire ottoman, avait donné le premier l'exemple

de se débarrasser d'un parent importun par l'assassinat de son oncle; et Bajazet, le foudre de guerre, donna le premier exemple de fratricide, en assassinant son frère à son accession au trône impérial. Mahomet II, son arrière petit-fils, ne se contenta pas de marcher sur ses traces; il décida que dorénavant le fratricide serait autorisé par la loi, et que son propre exemple servirait de règle à cette jurisprudence.

Nos lecteurs doivent connaître la triste histoire de Zizime, frère de Bajazet II, successeur de Mahomet; l'infame Borgia, Alexandre VI, fut gagné par le grand sultan pour donner un breuvage empoisonné au prince persécuté. Mais on connaît moins sans doute la conduite atroce de Selim I envers ses frères et ses neveux, dont le sort affreux mérite d'être rapporté.

« Selim, dit son historien Deskénabi, était un homme d'une haute intelligence, d'un esprit entreprenant et d'un jugement prompt; il avait le génie poétique et une profonde pénétration; mais il était d'un caractère violent, irritable et tyrannique. A l'appui de cette dernière assertion, nous citerons ce qui se passa entre lui et Pir pacha son grand-visir. Le ministre lui dit un jour, moitié sérieusement, moitié en plaisantant : « Je suis persuadé, seigneur Padi-
« chah, qu'un jour ou l'autre tu trouveras moyen de
« faire mettre à mort ton pauvre esclave; daigneras-
« tu alors m'accorder vingt-quatre heures afin que
« je puisse mettre ordre à mes affaires dans ce monde

« et dans l'autre? » Le sultan rit beaucoup des justes appréhensions de Pir pacha, et répliqua : « Il « est vrai; j'ai eu long-temps cette idée en tête : mais « je n'ai personne pour te remplacer dans ta charge, « autrement il me serait facile de céder à tes vœux. »

La froide férocité avec laquelle ce scélérat fit mourir ces cinq neveux éclate dans le récit de Menavia. « Le jour du sabbat (27 novembre 1512), cinq chefs des janissaires reçurent l'ordre d'arrêter les cinq princes à Brousse et de les amener au palais. L'un d'eux avait sept ans, les autres avaient le double et le triple de cet âge. Ils furent tous saisis et enfermés dans le palais pour être égorgés le lendemain. Le plus jeune tomba à genoux devant les exécuteurs, et les supplia d'épargner sa vie, puisqu'il était prêt à servir le sultan fidèlement..... Mohammed, jeune homme de la plus grande espérance, âgé d'environ vingt ans, brisa l'arme d'un des bourreaux quand ils s'approchèrent, et blessa l'autre mortellement. Selim, qui assistait au supplice de ses neveux dans la salle voisine, envoya d'autres assassins pour achever la tragédie. On lia les mains des princes, et l'acte sanglant fut achevé sans que les meurtriers courussent de nouveaux périls. »

Korkud, frère de Selim, ayant été chassé de son palais, à Magnésie, fut découvert dans une caverne, avec Pialé son fidèle compagnon, et conduit à Brousse. « Lorsqu'il approchait de la ville, disent les annalistes turcs, le kapidji-bachi Sinan fut en-

voyé à sa rencontre, comme pour le féliciter au nom de son frère sur son arrivée; mais, en effet, pour lui porter sa sentence de mort. Sinan força Pialé à quitter son seigneur pendant la nuit : alors il réveilla le prince par la nouvelle de sa condamnation. Korkud sollicita une heure de délai, s'assit et composa quelques vers plaintifs, dans lesquels il reprochait amèrement à son frère sa trahison. Le lendemain matin, on porte son corps aux pieds de son meurtrier avec les vers qu'il lui avait adressés, comme son dernier legs. Des larmes, telles que le remords ou l'hypocrisie en peuvent répandre, tombèrent sur les joues de Selim; un deuil de trois jours fut ordonné. Quinze musulmans qui avaient envahi le palais où le prince était réfugié, étant venus à Brousse réclamer leur salaire, furent exécutés. Le fidèle Pialé ne cessa jamais de déplorer la perte de son maître, et il veilla jusqu'à la dernière heure de sa vie sur le coin de terre où étaient déposés les restes de l'infortuné Korkud. »

Le seul frère de Selim qui eût survécu, Ahmed, gouverneur d'Amasie, ayant levé l'étendard de la révolte, fut défait non loin de Brousse; en fuyant, il se jeta dans une rivière où il fut pris. Il demanda d'être conduit en présence de son frère; mais celui qui l'avait fait prisonnier s'y refusa, en disant « qu'il devait recevoir l'investiture d'un sandjak (ou principauté), digne d'un prince ottoman. » Ces mots furent son arrêt de mort; et le même Sinan, qui avait

été le bourreau de Korkud, accomplit encore ce sanglant office. Ahmed ôta de son doigt une bague d'un grand prix, estimée égale en valeur au tribut annuel du Roumili, et la remit à l'exécuteur comme l'héritage de son frère dénaturé. Son corps fut déposé près des restes de ses cinq neveux, dans le tombeau d'Amurat II, à Brousse.

Ces anecdotes sont un commentaire suffisant de la loi de Mahomet sur le fratricide royal, et j'ajouterai que le sultan régnant, *gouverne aussi d'après ce principe.*

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE AUX ALPES.

(Ier ARTICLE.)

Il faut que l'homme dont le cœur est déchiré par la douleur, pour ne pas succomber aux chagrins qui le pressent, s'exile un instant, qu'il s'éloigne des lieux où tout lui rappelle ce qu'il a perdu. Dans de nouveaux climats, la variété des scènes, des rapports forcés avec des êtres inconnus, le désir de voir des mœurs, des contrées, des habitudes nouvelles, chassent pour un temps les noirs souvenirs, et remplissent, malgré lui, son ame de sensations moins pénibles. Mais rien n'est plus capable de rafraîchir un cœur desséché par le vent de l'infortune, que l'innocent spectacle de l'amour maternel, des jeux de l'enfance, des épanchemens de l'amitié, ou de la beauté pudique. Alors des larmes de joie remplacent celles de la tristesse, et on se sent presque consolé de son malheur, en s'associant au bonheur des autres.

En descendant le Montanvert, un de mes compagnons de voyage chancèle et tombe. Une horrible

meurtrissure est la suite de cette chute. Le pied enfle à vue d'œil. Cependant le guide et moi nous pouvons nous convaincre qu'il n'y a point de fracture. Alors la plaie douloureuse est légèrement frottée avec de l'eau-de-vie, réservée pour d'autres usages; un linge blanc enveloppe la partie malade, le pauvre voyageur est hissé sur un des chevaux qui nous attendait aux sources de l'Arveyron. Graces à Dieu, nous pouvons continuer notre route. Et quelle route! Nous avions résolu (tant la soif de voir et de gravir nous avait saisis!) de traverser la *Tête Noire* (1). Malgré les sentiers escarpés, en dépit des obstacles et des dangers, quoique notre blessé jetât de temps en temps les hauts cris, forcé qu'il était de faire sur sa monture un terrible trajet, le long des plus épouvantables précipices, nous arrivons sans encombre au bas de la montagne, dans un humble village placé sur le bord d'un torrent, près de l'entrée du Valais. Dans une petite auberge, nous rencontrâmes, par un bienfait inespéré de la Providence, une jeune et belle hôtesse, dont la voix était d'une douceur angélique, et dont tous les traits respiraient le calme le plus parfait. En moins d'un quart-d'heure mon compagnon était logé, couché, pansé. Etendu aussi mollement qu'il le pouvait sur un lit de feuilles sèches, dans sa petite chambre, à sept heures du soir, il se reposait de ses fatigues, et l'espérance d'une prompte guérison était entrée

(1) Passage difficile pour entrer dans le Valais.

dans son cœur en même temps que les premières paroles de la garde-malade avaient frappé son oreille. Cette femme, grave et sensible tout à la fois, avait manqué sa vocation : elle était née pour être sœur de la charité. Une petite fille charmante, qui revenait des bois, tenant dans ses mains une touffe de lis tigrés, prépara, de concert avec deux servantes modestes quoique jolies, le repas de ceux qui n'avaient point éprouvé d'accident. Dans cette cabane hospitalière tout était à l'unisson. Le lait, le miel et les œufs étaient exquis. Le vin valait mieux qu'aux hôtels renommés du *Lion d'or* et de la *Couronne*. Bref, le lendemain, après un léger repas, préparé sans bruit comme la veille, le convalescent et ceux qui se portaient bien, continuèrent leur route, en bénissant la jeune hôtesse qui les avait charmés par sa figure, par sa voix et ses attentions délicates.

Avant d'entrer dans la petite ville de Martigny, la végétation reprend ses droits; les rochers qui s'abaissent se couvrent d'une terre végétale plus abondante; les tristes sapins, les noirs mélèzes, cèdent peu à peu le terrain aux arbres fruitiers de toute espèce. Les prairies sont entourées de clôtures vivaces; et les vergers arrosés par de petits courans d'eaux vives, rappellent aux Français ces *cours* ombragées de la Normandie, si fraîches et si paisibles.

Dans un de ces enclos où le soleil ne laissait entrer que ce qu'il fallait de lumière pour éclairer la scène, une grande femme, les pieds nus, un chapeau de paille suspendu à son bras, et tenant une jeune fille à la main, portait sur sa tête un enfant âgé de quelques mois. Cet enfant se jouait mollement sur une natte de jonc, recouverte de quelques morceaux de toile blanche. La pauvre mère, chargée de son précieux fardeau, suivait les détours d'un sentier frayé à travers les herbes fleuries; quelquefois les branches des arbres ou les ondulations du terrain, me la dérobaient; mais bientôt les petits pieds du bambin s'élevaient au-dessus de ce berceau aérien; il soulevait sa tête charmante, et alors mes frayeurs se dissipaient. Car je tremblais qu'à chaque pas le pied de la nourrice ne se heurtât contre quelque pierre. J'ignorais combien est industrieuse la tendresse d'une mère! Celle-ci, guidée par la nature seule, balançait son corps avec un art admirable. Elle sentait, aux mouvemens égaux de son fils, qu'il ne courait aucun danger: sans doute elle chantait aussi quelques-uns de ces airs si doux qui appellent le sommeil sur les paupières de l'enfant.

Ce groupe, digne du pinceau de l'Albane, disparut bientôt à mes yeux; mais le souvenir en restera toujours gravé dans ma mémoire. Ce sont là de ces spectacles enchanteurs qui calment une ame souffrante, et chassent pour quelque temps les plus sombres pensées. La mort, avec son triste cortège, est

si loin des ébats innocens de l'enfant qui ne fait encore qu'essayer la vie !

Dans les plaines de la Lombardie on pratique un usage que l'on devrait adopter en France, et partout où l'on veut que les enfans prennent un accroissement rapide, et jouissent d'une santé brillante. Au lieu de laisser ces malheureux renfermés dans une salle basse et obscure (1), durant tout le temps que les père et mère passent au milieu des champs, le petit nourrisson est apporté dans un berceau et placé au bout du sillon, à l'ombre de ces vignes qui s'entrelacent d'une manière si pittoresque avec les mûriers; ou bien encore, il est ombragé par les hautes tiges du maïs. Tandis que la famille se livre à ses pénibles travaux, une jeune sœur, un frère encore incapable de cultiver la terre, font sentinelle auprès de l'enfant qui dort; ils écartent les insectes malfaisans avec de légers rameaux; s'il s'éveille, ils apaisent ses cris par leurs caresses et par leurs jeux. De temps en temps, la mère inquiète s'approche de la couche nomade, calme les douleurs de son fils en lui donnant le sein, et du milieu même du champ qu'elle cultive, l'endort par ses chansons rustiques. Ce berceau mobile, ces enfans qui l'entourent, leurs jeux, leurs caresses naïves, les arbres qui protègent cette scène maternelle, occupent agréablement l'es-

(1) Comme dans l'Orléanais et la Touraine.

prit du voyageur, et font naître en lui le doux souvenir de sa mère et de sa patrie.

Par une belle soirée du mois de mai, lorsque le soleil avait déja disparu de l'étroit vallon de Saint-Gervais (1), deux jeunes Anglais, frais comme la rose, légers comme le chevreuil, bondissaient au milieu de la troupe morose des baigneurs souffrans, et presque toujours ennuyés, qui tâchent, chaque année, de dissiper des chagrins réels, plus que de guérir des maladies incertaines. Secouant le joug d'une gouvernante qui tenait d'une main mal assurée le sceptre provisoire de l'autorité maternelle, ces aimables lutins, invités plusieurs fois au repos de la nuit, dont l'heure accoutumée avait sonné depuis long-temps, échappaient à ses poursuites; pendant qu'elle les chassait devant elle vers le pavillon, comme une bergère fait de son troupeau peu docile, ils méditaient de nouveaux moyens de fuite; et au moment même où la pauvre Mary croyait les tenir captifs, s'évadant par une issue qu'elle n'avait pas devinée, on les voyait reparaître au milieu d'une joie moqueuse, parmi les spectateurs qui protégeaient cette lutte amusante. Lasse de perdre sa morale, ses menaces et ses tendres rigueurs, Mary quelquefois recourait à l'éloquence du sentiment, et faisait de beaux discours à nos petits drôles qui ne les écoutaient

(1) Bains nouvellement établis auprès de Sallenches.

guère. Pour comprendre leur agilité, leurs ruses et leur tactique, il faut avoir vu courir dans la prairie un jeune coursier indompté, à qui son maître veut imposer le frein pour la première fois. Il bondit, il caracolle; puis il s'approche et fuit, va et revient en hennissant. On le caresse, on va pour saisir sa crinière flottante, et, en trois sauts, il est à une énorme distance de la main qui croyait déja le saisir.

Pourtant cette petite rébellion prit fin. Les mutins avaient épuisé leurs forces; ils craignaient d'avoir contristé la bonne Mary : puis le bruit d'un fouet s'était fait entendre dans le lointain, et des éclaireurs annonçaient que les grands parens revenaient de leur course au plateau de Bellevue. Une capitulation en règle fut arrêtée : d'une part, on promit le silence le plus absolu sur cette légère désobéissance; de l'autre, on jura d'être à l'avenir plus sages et plus dociles. Alors les enfans, soumis et caressans, prirent le chemin de la chambre à coucher, non toutefois sans envoyer du haut balcon de leur fenêtre, des baisers et des complimens à la compagnie des baigneurs que cette folie avait beaucoup divertis. Où étaient les peintres qui ont une ame, pour saisir au vol ces petites espiégleries de l'enfance, et pour les encadrer dans un riant paysage? Mais le pinceau le plus fécond ne pourrait tout au plus fixer sur la toile qu'un instant bien fugitif. Malgré le talent de l'artiste le plus spirituel, il lui est impossible de re-

tracer dans un étroit espace une série de faits, et de représenter une comédie à cent actes divers; c'est à l'écrivain heureusement inspiré qu'il appartiendrait d'embrasser tout entier un sujet si riant. J'ai joui délicieusement à la vue de ces enfans qui tourbillonnaient près de moi : leurs propos naïfs, leurs caresses charmantes, leur jolie figure, leur aimable vagabondage, demanderaient un style plein de grace, de légèreté, de vie et de fraîcheur. Ah! si les femmes me lisent, elles devineront ce qui manque à ce récit, et leurs enfans s'y reconnaîtront peut-être.

Si jamais le charme des contrastes m'a été révélé, c'est le jour où sortant des nuages et des neiges de la Grimsel (1), trop heureux de trouver un gîte et des hôtes bienveillans, après les inquiétudes poignantes et de véritables dangers, respirant un peu dans l'attente d'un repas et d'un repos bien nécessaire, je vis arriver sur les larges degrés de pierre de notre chétive hôtellerie, trois jeunes et jolies Bernoises. Ombragées ou plutôt défendues par de larges parapluies en perkale bleue, ces voyageuses, dans tout le luxe de leur costume original, avaient courageusement, pendant sept heures, traversé les rochers entrecoupés de ruisseaux, les pelouses glissantes, et reçu

(1) Montagne des Alpes, entre le canton de Berne et le Haut-Valais, à 6,000 pieds au dessus du niveau de la mer.

des torrens de pluie, pour embrasser une sœur aînée et passer vingt-quatre heures auprès d'elle. La reconnaissance eut lieu sur la dernière marche de l'escalier. Alors les grands chapeaux de paille se heurtèrent, les manches bouffantes de toile blanche se confondirent pendant les étreintes de l'amitié, et ce groupe charmant, après quelques paroles brèves et animées, pénétra dans l'Hospice (1) pour se reposer et réparer le désordre inévitable survenu dans la toilette du voyage.

Ces femmes, qui venaient de la délicieuse vallée de Méringhen, en moins d'un quart-d'heure, avaient réparé leur joli accoutrement. Tapies dans un coin d'une salle étroite, timides et embarrassées devant des étrangers, elles finirent, à la sollicitation de la sœur aînée, par se mêler à la conversation générale, voulurent bien me donner quelques leçons d'allemand, et la soirée se termina par des romances capables de faire oublier toutes les fatigues de la journée la plus malencontreuse.

Certes, cette aimable réunion dans une cabane enfumée, d'où l'œil, à travers de petites fenêtres, n'apercevait au loin que des roches pelées et d'épais brouillards; ces cantatrices qui faisaient entendre des voix délicieuses au milieu de voyageurs de toute espèce, de pâtres grossiers, et de vieilles femmes vouées aux pénibles soins du ménage, tandis qu'un

(1) Cette maison était autrefois desservie par des religieux : l'intérêt fait aujourd'hui ce que conseillait la religion.

énorme chien des Alpes parcourait en gromelant l'auditoire attentif. Tout cela formait un spectacle bizarre et piquant. Lorsque blasés par la jouissance nous arrivons sans fatigue dans une loge, pour assister à un concert annoncé depuis long-temps, l'ennui qui était entré avec nous s'assied sur les banquettes, et nous fait bailler toute la soirée, sauf pendant quelques passages qui réveillent notre oreille émoussée.... Mais à l'hospice du Grimsel, dans un désert, au milieu des embarras d'un hôtel ou plutôt d'une ferme, un concert improvisé vous charme et vous délasse. Vous écoutez tout attentivement, vous applaudissez à tout; vous voudriez que ces airs simples, ces chants qui sentent les montagnes et respirent la patrie, ne finissent jamais. Cependant les actrices et les spectateurs obéissent aux lois de la nature. Le sommeil réclame ses droits; on cède à la nécessité..... Mais on s'endort dans une sorte d'ivresse, en murmurant les paroles harmonieuses qui sont restées pour toujours gravées dans la mémoire et dans le cœur.

MÉLANGES

SUR L'HINDOUSTAN.

Géologie et minéralogie du pays compris entre Simlah (1) *et Takho.*

Par le docteur Govan.

L'espace compris dans le bassin du Setledje à une élévation qui va de 9,000 ou 10,000 à près de 16,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, offre de vastes surfaces occupées par des modifications d'une ou deux roches qui ne changent pas ; ce sont principalement le gneiss et le mica-schiste, ou partiellement le granite, avec un petit nombre d'assises subordonnées.

Quelquefois des irruptions de torrens et des débordemens de rivières, qui portent devant eux la dévastation, rendent service au minéralogiste en mettant à découvert des couches et des veines. Des lits de

(1) Simlah poste anglais dans les montagnes de l'Hindoustan septentrional, entre le Setledje et le Djemna, à 7,200 pieds au-dessus de la mer.

gypse ont été découverts de cette manière en 1829, ce qui a fourni un objet d'échange avec les habitans de la plaine.

Le premier dépôt calcaire étendu succède au grauwacke, dans le bassin du Kouthar-Noddi, rivière du troisième ordre qui sort des hauteurs situées à 6,000 pieds au-dessus de la mer dans le versant N. O. tourné vers le Setledje. La longueur du cours de cette rivière est de 40 à 45 milles. « L'élévation absolue de son lit à Sabathou, est à peu près de 1,200 pieds au-dessous de ce lieu, ou de 3,000 pieds; celle du Setledje, au confluent des deux cours d'eau, est de 1,500 pieds calculée d'après des niveaux barométriques; le terme de 4,200 pieds étant pris pour celle de Sabathou, et 1,050 pieds pour celle de Sahanronpore. Des couches de tuf calcaire, enveloppant des feuilles de mousses et d'autres matières, nommées ordinairement incrustations, s'y rencontrent sur différens points, et montrent la quantité de matière calcaire dissoute par les eaux et emportée des rochers où cette rivière prend naissance, ou sur lesquels elle passe. »

M. Govan remarque qu'à peu de distance de Sabathou, ce qui paraît être la roche fondamentale de ce canton, est mis à nu par le Kouthar-Noddi : c'est un schiste argileux en couches verticales, offrant quelquefois une légère inclinaison à l'est, et dont la direction s'écarte peu de celle du N. au S. Près de Dion, au confluent d'un des principaux af-

fluens du Kouthar, où leur lit commun est creusé à près de 1,400 pieds au-dessous du niveau de Sabathou, et où la stratification argileuse est bien manifeste, le lit de l'affluent, large de 30 à 40 pieds, court entre des précipices droits comme des murs à une hauteur de quelques centaines de pieds; l'on peut de chaque côté suivre l'extrémité de strates semblables qui ont été séparés, dans une direction presque la même que celle que l'on a observée dans le lit du Kouthar.

Un des faits les plus frappans relativement au bassin du Kouthar est l'existence de plaines d'alluvions, à différentes élévations sur ses bords, et entre plusieurs de ses berges; elles s'étendent, par exemple, à Kouniar en un plateau considérable.

« On monte à cette plaine à travers des cours d'eau sinueux et à pente douce, qui sont les issues naturelles par lesquelles les eaux ont quitté et quittent maintenant les plaines plus hautes; on a de chaque côté des hauteurs alluviales escarpées, souvent comme des murs; elles offrent un refuge à des troupes nombreuses de pigeons sauvages.

Une argile calcaire grisâtre, ou d'un jaune pâle, mêlée de sable en proportions différentes, semble former la principale partie constituante de ces précipices calcaires si abruptes, qui quelquefois s'élèvent de 50 à 200 pieds du lit de la rivière. La substance calcaire qu'ils contiennent semble, dans quelques endroits, s'être contractée en un tuf consis-

tant en masses dures, irrégulières, aplaties, souvent cellulaires ou percées. Cette roche, et des masses plus tendres de marne dans laquelle on ne distinguait pas le moindre reste organique, mais qui souvent était extrêmement chargée de substance carbonatée, couvrent le lit de la rivière, au-delà de l'élévation de la portion rocailleuse de son lit, se prolongent dans le schiste argileux, et le remplissent d'une grande diversité de débris. »

Suivant les observations barométriques, l'élévation de Kouniar est de 900 à 1,040 pieds au-dessous du niveau de Sabathou. Le petit nombre de hauteurs rocailleuses qui percent le plateau de Kouniar paraissent être calcaires, de la même formation que celle dont il a été question près de Dion.

« Tandis que les précipices alluviaux de Kouniar semblent reposer immédiatement sur le schiste argileux, ceux de Kouthar s'élèvent, en quelques endroits, à près de 250 pieds sur des couches de galets argileux, parmi lesquels on voit des masses ou des bolders de grauwacke qui forment les sommets de plusieurs éminences, s'élevant à 4,770 et 4,900 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le mont de Sougartchi, sur la rive gauche, a près de 5,000 pieds d'élévation, et présente du schiste de grauwacke micacé. Sur son sommet, de vastes masses de grauwacke ont le grain plus fin, et semblent passer au quartz rougeâtre ou gris cendré. »

Dans un mont palissadé, près de Sabathou, sur

la rive droite, le grauwacke montre une tendance à la structure amygdaloïdale.

Dans le lit d'une des rivières dont il vient d'être question, on a trouvé une masse roulée de greenstone, c'est la seule de cette sorte de roche que M. Covan ait aperçue dans ces cantons. On en rencontre aussi d'énormes blocs sur la pente des bords d'une rivière, qui sont de schiste argileux, friable, d'un rouge foncé, fortement chargé d'oxide de fer, et qui contient également du gypse. Le schiste argileux renferme de même, dans quelques endroits, des couches de calcaire d'un bleu tendre, coupé dans toutes les directions par des veines de spath calcaire.

A une hauteur de 4,200 pieds, à la surface supérieure d'une couche de calcaire, reposant sur du schiste argileux, on rencontre la première couche dans laquelle M. Govan ait observé des restes organiques en quantité.

« Quoique la masse entière de ce calcaire semble dans plusieurs endroits consister en un amas de coquilles ou de leurs débris, dans lesquels on ne peut voir la matière de la coquille, ce n'est qu'après de longues recherches que l'on en trouve des échantillons contenant leurs restes en assez bon état pour qu'on puisse les rapporter avec exactitude à quelque genre. »

Les principaux restes organiques découverts par M. Govan, étaient à une élévation d'environ 1,500

pieds, dans des localités situées entre les affluens du Setledje, à la rive gauche et sur le flanc nord-est des sommets neigeux, au-delà desquels cette rivière a sa source; ils sont à la surface d'une couche d'argile schisteuse qui se décompose. L'ammonite ou nautile paraît être le plus distinct, ainsi que quelques espèces de cardium, etc.

Jusqu'à ce que l'on obtienne des échantillons plus complets, il serait prématuré d'essayer de décider à quel genre appartiennent les coquilles contenues dans le calcaire; mais l'on peut observer que ce sont particulièrement des bivalves.

Depuis le niveau du lit du Kouthar à Dionthel au sommet du Takho, on rencontre des variétés de roches porphyritiques et de conglomérats compacts et schisteux, dont les limites n'ont pas encore été déterminées. Le sommet de Takho offre du micaschiste contenant des grenats, et se dirigeant à l'est. Il est associé à du quartz gris, et renferme plusieurs masses de quartz blanc de neige et vitreux. Un des torrens du voisinage abonde en minérai de fer magnétique: on regarde le métal qui en provient comme d'excellente qualité.

Minéraux du Gundwana et de l'Orissa.

M. Rose, ingénieur, fit présent, le 4 février 1829, au comité de physique de la Société asiatique de Calcutta, d'une collection d'échantillons de minéraux

recueillis durant une inspection des routes de Midnapour et de Sombhelpour, et de là à Cottak et à Balasore.

Le minérai avec lequel on fabrique le fer à Amdiah, sur la route de Sombhelpour, se tire d'une rangée de montagnes à peu près à deux milles au nord de ce village. Le procédé employé pour le fondre est le même que dans tout le pays. On peut le qualifier simple et grossier; le voici :

Les ouvriers réduisent le minérai en poudre; font un four en terre, qui est arrondi et ouvert au fond, retréci au sommet; il y a au centre, au-dessus du foyer, un cylindre en terre qui sert de cheminée; on le remplit de charbon; on allume le feu dessous, on jette en petite quantité le minérai pulvérisé sur le charbon dans la cheminée, et quand il est fondu, il tombe dans le four dont la bouche est fermée avec de la terre pour empêcher que l'air n'y pénètre, à l'exception de celui qui est procuré par deux soufflets construits grossièrement; la quantité qu'ils en fournissent est remarquable.

A Sombhelpour, le Mahaneddi a plus d'un mille de largeur d'une rive à l'autre, et a un lit très rocailleux; des fragmens et des blocs de rochers que l'on y voit sont très grands. Il coule au sud-est, et au mois de mars, sa largeur entre les berges est de 300 pieds, et sa profondeur de 4; mais dans les temps de pluie, la rivière s'élève assez haut pour que les rochers qui remplissent son lit disparaissent.

M. Rose a aussi envoyé à la Société divers échantillons recueillis dans le canal du confluent de l'Ib et du Mahaneddi, à près de 11 milles au nord-ouest de Sombhelpour. On trouve fréquemment des diamans dans le sable de l'Ib. Les D'jharras, classe d'Hindous, les cherchent pour le compte du radjah. On rencontre aussi des diamans dans le lit du Mahaneddi, mais jamais au-dessous de Sonepour, à près de 60 milles de Sombhelpour.

Géologie du pays entre Haïderabad et Masulipatan.

Par M. Macpherson, lieutenant du 1er régiment d'infanterie de Madras.

Les groupes de montagne de la péninsule de l'Inde peuvent être considérés comme tenant par leur connexion immédiate à l'une ou l'autre ligne des Ghâts, et sous le rapport plus vaste de leur position comme une continuation des branches qui dépendant de la chaîne de l'Himalaya s'abaissent respectivement dans les plaines du Gange et du Sindh. A part des considérations d'analogie géographique, la région qui s'abaisse au nord de la Kistna, de Haïderabad à Masulipatan, offre des caractères semblables à ceux des montagnes de la ligne du Setledje avec laquelle elle réclame de l'affinité. Cette portion de l'inclinaison orientale est primitive, et la formation superposée qui lui succède la

première dans l'ouest, s'étendant jusqu'à la côte opposée, présente une série complète d'une grande division. Son plan est traversé par les rangées de montagnes de Haïderabad, de Condapilly et de Beizouarra. La région granitique embrasse la première, et s'étend jusqu'à la naissance du gneiss qui forme le talus occidental de la seconde. Le quartz, auquel passe le gneiss, forme seul le canton occidental du groupe de Condapilly; et celui de Beizouarra montre un vaste dépôt de schiste argileux.

Au-delà de Singavéram on voit des masses énormes de fer magnétique, tantôt de niveau avec le granite de la vallée, tantôt s'élevant irrégulièrement au-dessus. A Nundigaum on aperçoit du calcaire primitif, de la chlorite, du schiste, etc. En s'approchant de la partie orientale du groupe de Condapilly, qui s'élève brusquement en s'entrecroisant au-delà de Porteal, ces cantons s'abaissent dans une plaine alluviale. L'immense alluvion d'Ellore, entre l'entrée des deux grandes rivières, présente un dépôt calcaire uniforme reposant sur une couche à diamant. Dans le voisinage de Porteal la terre végétale de la superficie a quinze pieds d'épaisseur, la couche de tuf en a cinq à six, et le lit de diamant deux. L'obscurité attachée à l'histoire géologique du diamant résulte plutôt de l'insuffisance des recherches que de la nature des terrains d'alluvion avec lesquels cette substance est généralement associée. Sa matrice dans l'Inde et au Brésil paraît être évidemment un

conglomerat de grès uni généralement à des roches carbonatées; c'est à cette série que les sédimens qui contiennent cette gemme peuvent être uniformément assignés.

Les groupes de Condapilly et de Beizouarra contiennent des grenats et des minéraux très variés, tandis que les montagnes de la côte plus au sud paraissent offrir des suites riches et presque continues de dépôts métalliques : il ne faudrait que du travail et des capitaux pour en faire des sources précieuses d'opulence.

Climat de Allahabad.

Extrait du rapport de M. Tytlor, dans *Calcutta governement gazette.*

Le climat de ce canton se distingue par son extrême sécheresse durant une partie de l'année, et par une humidité excessive durant une autre. On y observe trois saisons différentes et bien distinctes, la chaude, l'humide, la froide. La première commence vers le milieu de mars, généralement le 12 ou le 15, lorsque le soleil revient vers l'équateur, et la température s'élève constamment jusque vers le 15 ou 20 de juin : alors arrivent les pluies, c'est la saison humide. Le caractère de la saison chaude est ainsi une sécheresse excessive accompagnée de fortes rafales. La surface de la terre devient complètement brûlée; les petites plantes se flétrissent, et dans plu-

sieurs endroits à peine découvre-t-on quelque vestige de végétation; l'aspect du terrain dans ces lieux est celui d'un désert de sable. Le vent qui durant les mois précédens soufflait de l'ouest, augmente considérablement de violence, à cause de la raréfaction de l'air, du côté de la source de la chaleur, c'est-à-dire du côté du soleil; et les couches inférieures de l'atmosphère recevant de fortes émissions de calorique de la superficie du sol, s'échauffent singulièrement et produisent ces courans atmosphériques nommés *vents chauds*. Ceux-ci commencent vers 10 heures du matin et cessent vers 5 heures du soir; mais dans quelques parties de l'Inde ils continuent plus ou moins pendant la nuit. Durant la saison chaude, le thermomètre à l'ombre monte quelquefois jusqu'à 112 et 120° (35° 52 à 39° 8) et dans la partie la plus froide de la maison, il baisse rarement au-dessous de 80 ou 90° (21° 31 à 25° 75) dans le milieu du jour.

La saison pluvieuse commence du 15 au 20 juin et dure ordinairement jusqu'à la fin de septembre ou aux premiers jours d'octobre. La quantité de pluie est quelquefois très grande, les terres basses sont entièrement inondées, et les cantons élevés sont coupés en ravins profonds qui envoient des torrens dans les plaines et aux rivières. Dans beaucoup de lieux, l'eau séjourne pendant quelques mois sur la surface du terrain : auparavant il était aride et dénué de végétation, maintenant il est partout couvert

d'une riche verdure. Dans cette période les orages accompagnés de tonnerre et d'éclairs sont fréquens : entre les ondées, l'atmosphère est souvent tranquille; et l'air dont la température est très haute, est lourd et désagréable.

La saison froide commence assez tard dans le mois d'octobre, et dure jusqu'à la fin de février. Alors le thermomètre descend fréquemment pendant la nuit jusqu'au point de la glace, et quelquefois va au-dessous. Le soleil a souvent, à cause de la clarté de l'atmosphère, une grande force, et fait élever du sol humide des quantités considérables de vapeurs qui se condensant pendant la nuit, retombent en forme de rosée très abondante; celle-ci humecte la surface du terrain et les feuilles des plantes; de sorte que la végétation ne cesse pas de déployer sa magnificence jusqu'à la saison chaude. Cette rosée, par son excès, nuit quelquefois aux récoltes.

Antiquités.

A peu près à trente milles au nord de Dacca, à quelques milles au-dessus de l'emplacement de l'ancienne forteresse d'Akdala, et à peu de distance des rives du Lockiah, se trouve Maousa Radjabary appartenant au pergannah de Bhowal, et renfermé dans la division moderne du thannah de Djamalpore. Là sur la cime d'un coteau peu élevé on voit un ancien édifice appelé par les indigènes Moggès Nat. Il est de

forme pyramidale, comme tous ceux de même genre dans l'Hindoustan, mais extrêmement solide, et contient une petite chambre carrée, voûtée. Il est très délabré, mais maintenu par quelques vieux arbres des banians, qui l'ont entouré de leurs racines entrelacées, dont plusieurs sont très grosses : ces arbres attestent l'antiquité de ce monument, par leur vaste dimension et leur âge. Leur position élevée en fait aussi un point de reconnaissance visible à une distance considérable. Tout près de cette pyramide, il y a un réservoir assez grand qui a certainement coûté beaucoup de travail et de grosses sommes : il doit avoir été creusé durant la période florissante des radjahs hindous. Il paraît que d'autres édifices étaient voisins de la pyramide.

A peu près à deux milles au nord-ouest de cet édifice, s'élevait le palais de Radjah Tchenda ; sur une petite colline entourée d'un fossé large et profond : l'intérieur est couvert de broussailles et d'herbes, mais un grand réservoir nommé le Denwa Dighi et les débris épars d'anciens bâtimens en briques, montrent que ce lieu fut jadis habité par l'homme.

Suivant la tradition vulgaire relative au monument pyramidal, la rani Moggi, après une longue séparation partit avec une suite magnifique pour aller voir son frère Tchenda radjah. Celui-ci averti de l'approche d'une troupe nombreuse d'hommes armés, s'imagina que les musulmans venaient piller son palais, et s'enfuit aussitôt. Cependant la rani ayant

apaisé ses craintes, le frère et la sœur se rencontrèrent en ce lieu; et l'édifice fut érigé par la rani en mémoire de cet évènement.

Il y a une quarantaine d'années, un paysan ou rayat countch qui creusait la terre, trouva une tablette de cuivre. Elle fut envoyée à Lackhenaraïn raë zemindar de Bhowal : Golacknarian raë, fils de ce dernier, l'a donnée à M. Walters, membre de la société de Calcutta. Elle paraît être écrite en caractères devanagari, sanscrits, et bengali. Après beaucoup de peine elle a été déchiffrée en partie par Bheyrob Tchender Terklankar pundit de la cour de justice de la ville de Dacca; elle contient, suivant lui, l'acte par lequel Dan Pouttour radjah Djaiè Sin dispose de ses biens : cette pièce commence par une invocation à Narayounou, puis vient la nomenclature des objets donnés, parmi lesquels il y a des royaumes, et la désignation des personnes auxquelles ils sont laissés. M. Walters se fiant à l'exactitude du travail du pundit croit pouvoir fixer la date du document vers le milieu du quinzième siècle de notre ère, il aurait ainsi trois cent quatre-vingts ans d'antiquité.

Dans la séance du 6 mai 1829, le secrétaire de la société asiatique de Calcutta a lu des observations sur la tablette de cuivre et sur les inductions de M. Walters, tirées de la traduction du pundit.

L'inscription est dans un caractère qui en grande partie ressemble au bengali moderne; mais quelques lettres sont d'une forme inusitée, d'autres ne sont pas

déchiffrables; une portion considérable de la plaque est usée, de sorte que les lettres ne sont plus lisibles. Quant à la copie faite par le pundit, elle est extrêmement et inutilement défectueuse; à peine la moitié de la tablette est copiée, et dans ce qui est donné on rencontre des phrases tronquées et détachées, et fréquemment des syllabes et des lettres isolées. Elle ne garantit nullement l'explication donnée; et tout ce qui concerne la donation où il est question d'éléphans, de pièces d'or, de roupies, d'esclaves, paraît être de l'invention du pundit.

Une nouvelle copie a été faite à Calcutta par trois pundits; en la comparant avec l'original on a pu s'assurer de sa fidélité. Il en résulte que cette inscription ressemble aux documens du même genre; elle contient une concession de villages et non de provinces, faite à des brahmines et non à des princes. Elle offre une généalogie qui pourrait être précieuse, s'il y avait moyen de la suivre distinctement, mais les noms sont en trop mauvais état pour présenter un résultat satisfaisant. Tout ce qu'on peut inférer du nom de Belal Va Vellala Sena, roi hindou du Bengale dans le douzième siècle de notre ère, c'est que l'inscription est de cette période. L'inscription pourrait jeter quelque lumière sur la généalogie de la famille régnante au Bengale dans les onzième et douzième siècles, si on vient à bout de la déchiffrer d'une manière satisfaisante; mais le mauvais état de la plaque de cuivre, rend ce résultat très problématique.

Une autre plaque de cuivre a été trouvée en novembre 1828 près de Djousie sur la rive gauche ou septentrionale du Gange, vis à vis d'Allahabad, et contient une concession d'un village par un radjah. Aujourd'hui ce village n'existe plus, et son nom est inconnu; néanmoins on voit encore de vastes ruines dans cet endroit, et suivant la rélation, la ville fut détruite il y a 500 ans par un tremblement de terre, en punition de la perversité des habitans.

Sur quelques fêtes des Hindous.

Babou Ramcommaul chen, brahmine et membre de la société asiatique de Calcutta, définit ainsi le tcharak ou tchakra, dans un mémoire lu à cette compagnie. Ce mot signifie un cercle ou un mouvement dans une direction circulaire. Le Tcharak sannyasa implique le renoncement aux occupations mondaines, les abstinences et les privations, et l'observation de pénitences pour se rendre Siva propice. Cette fête est improprement nommée par plusieurs personnes tcharak poudja, peut-être d'après une idée que toute cérémonie pratiquée par les Hindous du Bengale est une poudja, et quoique exécutée seulement par des gens des classes les plus basses; tout le corps des Hindous est pour ainsi dire devenu accusable des superstitions d'un petit nombre.

Il y a deux espèces de sannyasas : le siva sannyasa et le dharma sannyasa; le premier se célèbre dans

le mois de tchoytra, et le second dans celui de baisakha. Les gens qui pratiquent ces sannyasas sont nommés sannyasis. Le tcharak sannyasa dure un mois, et le dharma seulement quinze jours.

Le tcharak n'est pratiqué que par des hommes de la caste des soudra, et généralement par les gens les plus dissolus des castes les plus basses. L'institution de cette fête est attribuée à Vanou radjah, monarque et daitya qui, par des actes de renoncement à lui-même et de torture, obtint la faveur spéciale de Mahadéva. Quelques-uns de ceux qui observent ce rite, le considèrent comme un acte de piété en commémoration de Vanou radjah, mais le plus grand nombre ne s'y conforme que pour gagner de l'argent, en se donnant en spectacle, ou pour acquérir la réputation de souffrir courageusement. Toutefois, dans quelques cas, la pénitence est obligatoire; par exemple, des parens accablés de malheurs ou de chagrins ont fait à Siva le vœu que leurs enfans exécuteront le sannyasa pendant un certain nombre d'années : les fils doivent l'accomplir.

La forme et la manière du sannyasa varient; les cérémonies primitives ont été multipliées, et des additions ont été faites suivant la fantaisie des gens. Le temps du sannyasa a été réduit d'un mois à quinze, à huit, à quatre et à deux jours, enfin dans quelques cas seulement à un jour. En somme, une cérémonie qui pouvait être considérée dans l'origine comme un acte de dévotion, a dégénéré en un simple prétexte

de boire, de jouer, de se livrer à la dissipation et à l'immoralité.

Voici les cérémonies telles qu'elles se pratiquent maintenant. Le kanta sannyasa et le phalabhanga consiste à se jeter sur des branches de plantes épineuses répandues à terre, à les ramasser ainsi que les fruits, et à vivre seulement de ceux-ci. Le pata sannyasa consiste à se laisser tomber d'un échafaud dressé devant l'image de Siva, sur une rangée de bati ou couteaux. Le phoula sannyasa, ou comme on le nomme aussi l'agouta sannyasa, est de ramasser des matières combustibles, et de jouer avec ces substances quand elles sont embrasées. Souvent on se les procure en pillant les jardins, et enlevant les balustrades, les portes, les encadremens de fenêtres : le soir on fait un feu de joie de tous ces objets, on saute et on se promène par-dessus la flamme, et on joue avec les cendres chaudes, en se les jetant de l'un à l'autre. Le nila sannyasa est l'adoration de la déesse Nilavati, épouse de Siva. Les dévots visitent les kalighat ou les temples de Sacti et de Siva, où ils se percent les côtés, la langue et la peau du front. Dans ces occasions ont fait une quête dans l'assemblée, mais les spectateurs bien loin d'encourager ces gens qui se torturent, leur donnent quelque chose pour se débarrasser de ce spectacle dégoûtant. Le djouhla sannyasa consiste à grimper sur un échafaud, et à se suspendre la tête en bas au-dessus d'un feu ardent. Le tcharak sannyasa est l'action de tourner sur le

tcharak gakh, ou poteau érigé à cet effet, et pendant ce temps, le personnage dévoué mange du son.

Les instrumens employés dans les tcharak consistent en cordes, poteaux, clous, pointes, crochets. Le vetrasana (le rotin ou bâton de sanyassi) est un emblême d'autorité. Quand une dispute s'élève entre le prêtre et les sannyasis, ou quand ces derniers, dans leurs processions, rencontrent une autre troupe, ils posent le vetrasana en travers de la route et de l'entrée de la maison de Siva. La troupe contre laquelle il a été placé doit s'arrêter à l'instant, parce que l'on ne peut passer sur cette barre sacrée sans violer les lois du tcharak, et sans commettre un péché qui lui ôterait la possibilité de devenir de nouveau sannyasi. A la fin on n'obtient, qu'à certaines conditions, la permission de passer sur le vetrasana.

VOYAGES
DANS
LE MEXIQUE.

PAR M. LE Dr G. SCHIEDE DE CASSEL.

Le 28 novembre 1828, je partis à cheval de Jalapa, avec M. Deppe, mon compagnon de voyage, pour aller à Papantla, situé dans le pays chaud, ou *Tierra caliente.* J'avais eu l'intention de faire cette excursion à pied, les avis de mes amis m'en dissuadèrent. Notre domestique indien ne voulut pas nous suivre, parce que tous les habitans du pays haut ont une aversion extrême pour descendre dans la région inférieure. Un jeune homme gai et dispos, fils de parens blancs, consentit à nous accompagner, et nous nous mîmes en route. Nous avions de plus avec nous un conducteur de mulets, et deux de ces animaux pour porter le bagage. Passant par la Banderilla San Miguel del Soldado et las Vigas, nous montâmes constamment, et traversâmes un pays très âpre; au-delà de la Cruz blanca, nous descendîmes au milieu de forêts d'arbres résineux; à Jalacingo, nous retrouvâmes la douceur du climat de Jalapa.

En sortant de ce lieu, le chemin était si mauvais, qu'il fallut doubler le nombre des mulets.

Partis le matin de Jalacingo, nous avions parcouru à peu près deux lieues, lorsque nous entrâmes dans une des plus belles forêts du pays tempéré (*tierra templada*), que j'eusse jamais vue. La matinée était superbe : une végétation fraîche, telle que celle qui est le partage exclusif des contrées où règne un printemps éternel, nous entourait et frappait nos yeux partout où ils se tournaient. Sur une pente escarpée s'élevaient de grands arbres, à l'ombre desquels croissaient des fougères hautes de trente pieds; à gauche, au fond d'un abîme, des chutes d'eau écumeuses : le sol, les rochers, les troncs des arbres étaient revêtus de plantes d'une verdure tendre, en fleurs, et des formes les plus délicates. Nous continuâmes à jouir de ce spectacle ravissant pendant près d'une demi-heure. Ensuite nous entrâmes dans une atmosphère plus chaude, et, en même temps, la végétation offrit davantage le caractère intertropical. Du haut de dos de montagne découverts, la vue se portait au loin sur des paysages pittoresques. Vers le soir, après avoir descendu d'environ 3,000 pieds, nous arrivâmes à Huistanaico, village de la *Tierra calientè.* Le lendemain, nous continuâmes à descendre vers Mctapulco et Cuapa, où nous passâmes la nuit. Cuapa est sur une colline basse, entourée de forêts épaisses, composées en grande partie de bambous, qui est la forme de plante la plus pittoresque

que je connaisse. Le soir, nous découvrîmes les montagnes de Chicantla, le coffre de Perote et les monts d'aspect grotesque, qui sont du côté de la mer. La cabane où nous dormîmes était, comme toutes celles de ce canton, construite en bambous et couverte en feuilles de palmier.

Au-delà de Cuapa, nous voyageâmes dans une forêt sombre et fraîche, où j'aperçus pour la première fois le myrte piment. Ensuite nous atteignîmes un marais où les chevaux restaient souvent embourbés; les halliers, composés de bamboux épineux, et tombant en décomposition, nous causaient de grands embarras. Enfin, nous parvînmes à la savane de Mesachica, et au village de ce nom. Une chétive cabane nous reçut, et ne nous procura guère d'autre commodité que celle de nous mettre à couvert. Dans cette région, quand on arrive dans un lieu où l'on veut passer la nuit, on va de maison en maison, et l'on demande au propriétaire s'il veut que l'on entre chez lui : l'on ne s'arrête que lorsque l'on a obtenu l'hospitalité. Alors on décharge les bêtes de somme, on apporte tout le bagage dans la maison, et l'on cherche à terre un espace non raboteux afin d'y étendre son lit.

Les savanes de Mesachica, étant arrosées par de nombreux ruisseaux, sont infestées de moustiques, qui, dès que l'on s'arrête seulement quelques instans, couvrent et tourmentent les parties du corps laissées à découvert.

De Mesachica, nous sommes allés à Mapilque; nous avons pris notre gîte dans une cabane dont le maître était absent : il ne s'y trouvait absolument rien; faute de vivres, il a fallu partager le biscuit du muletier. C'est dans une forêt voisine que sont les ruines d'*El pueblo viejo de Mapilque*, ancienne ville mexicaine. Pendant la nuit, les zancudos, espèce de moucheron qui remplaçait les moustiques, et les chauve-souris qui volaient dans la hutte, ne me laissèrent pas un instant de sommeil : divers empêchemens s'étaient opposés à ce que l'on tendît la moustiquière. Pendant la nuit, les chauve-souris suçent le sang des hommes endormis, de même que celui des chevaux; mais leur morsure n'est ni douloureuse ni dangereuse.

Nous passâmes la journée suivante à Mapilque, et le soir nous prîmes le chemin des ruines du Pueblo viejo, qui sont enterrées dans une forêt touffue. Nous y comptâmes vingt maisons; il y en avait une fort grande, sa longueur était de soixante-dix pas; il nous sembla que c'était un palais. Les restes des maisons ont à peine six pieds de haut, les débris du palais en ont dix : la partie supérieure manque entièrement; il n'y a que la base des murs que l'on voit encore distinctement. Leur forme me fit d'abord supposer qu'ils appartenaient à un système de pyramides, telles qu'il en existe dans d'autres cantons du Mexique. Mais ensuite, il me parut plus vraisemblable que ce pouvaient être les restes d'habitations,

bien que je fusse étonné de ce que leur partie supérieure fût tellement détruite, qu'il n'y en eût plus de traces. Peut-être les maisons étaient-elles en bois et les fondemens en pierre?

De Mapilque, nous sommes allés par un mauvais chemin à Papantla. L'Estero, sur le Rio de Tecoluta, fut le premier grand village indien que nous vîmes. Il est habité par des Totenaques; ils parlent une langue différente de l'aztèque, usité par les Indiens des environs de Jalapa; il y en a bien peu qui comprennent l'espagnol. Le lendemain, nous entrâmes dans Papantla.

Les Indiens de ce canton ne sont pas méchans; mais ils se montrent très réservés envers les créoles ou *gente de razon* : il est donc très difficile de les bien connaître, car la plupart sont restés fidèles à la langue totenaque; ils semblent être moins dociles que les Indiens de Jalapa : peut-être parce qu'ils vivent ensemble en masses compactes, ne sont pas opprimés, et vivent dans des montagnes où ils ont tout en abondance. En effet, le canton de Papantla est extrêmement riche en productions du règne végétal, notamment en vanille, piment et salsepareille qui croissent spontanément dans les forêts. On ne peut se faire une idée de la facilité avec laquelle un Papantéco gagne une piastre. On cultive cependant aussi la vanille, mais cela n'exige pas un grand travail. On fait tous les ans deux récoltes de maïs; la banane ne coûte presque aucun soin; il en est de

même de beaucoup d'autres fruits et racines comestibles. Le coton, le tabac, la canne à sucre, dont on extrait de l'eau-de-vie par la distillation, viennent très bien : ce n'est que parce qu'on n'en a pas l'envie que l'on ne plante pas le cafier. Au milieu de cette profusion d'objets nécessaires à la vie, l'Indien n'a que très peu de besoins ; il mange des tortillas avec du piment, des bananes et quelques racines ; il est satisfait parce qu'il ne connaît rien de mieux. S'il veut se construire une maison, il va dans la forêt voisine remplie des plus beaux arbres, coupe avec le coutelas qu'il porte toujours à son côté, dès qu'il sort du village, un certain nombre de pieux ; il les apporte sur son terrain, les enfonce en terre, et les enduit de terre et de mortier ; il fait le toit avec une espèce de bois d'acajou, ou plus fréquemment avec des bottes de paille. Son lit consiste en baguettes de bambou fendu, sur lesquelles il arrange une couverture tressée. Il tire de la forêt la cire qui lui sert à éclairer sa cabane dans la soirée. Sa principale dépense est celle de ses habits, qu'il achète les plus beaux qu'il lui est possible, pourvu qu'ils soient légers et simples. Les hommes portent une culotte courte en toile, attachée par une ceinture, et retroussée le dimanche par en bas, de la même manière qu'autrefois, en Europe, on arrangeait les bouts d'une cravate blanche. La seconde pièce du vêtement est une chemise, souvent à jabot, qui passe par-dessus la culotte. C'est habillé ainsi, de blanc

éblouissant, que l'Indien se montre toujours dans le courant de la semaine et le dimanche, sauf que ce jour-là la toile est plus fine.

En général, les Indiennes sont également vêtues de blanc. Elles ont une robe de toile de coton blanche qui descend jusqu'aux hanches, est retroussée d'un côté, et, pour le dimanche, brodée en fleurs et autres figures de couleur rouge et bleue : elles passent par-dessus une pièce de toile qui a une ouverture pour la tête, et se termine en pointe par devant et par derrière. Elles nattent leurs cheveux en tresses, avec des rubans de couleur, et les entortillent autour de la tête.

Quoique les Indiens dépensent beaucoup d'argent pour s'habiller, cela ne suffit pas pour employer tout ce qu'ils ont gagné. Prêter des capitaux à intérêt, est une chose qu'ils ne connaissent pas; et d'ailleurs dans un pays où il n'y a pas d'industrie, ils ne trouveraient pas beaucoup de preneurs. En conséquence, l'Indien enterre son argent, et au moment de sa mort il ne dit pas à son plus proche parent où il a déposé son trésor, afin qu'il ne lui fasse pas faute quand il ressuscitera. Je ne crois pas que cette idée vienne du christianisme, je pense qu'elle s'est propagée chez ces gens-là depuis les temps les plus anciens. Le curé de ces Indiens se plaignait de ce qu'ils n'étaient pas de bons catholiques : ce qui confirme ma conjecture.

De Papantla, nous allâmes à l'embouchure du Rio

de Tecoluta, et nous fîmes une ample collection d'objets d'histoire naturelle. Les Indiens vinrent en grand nombre me consulter ; ils ont rarement recours aux médecins : leurs femmes les guérissent par des médicamens domestiques ; mais la triste maladie répandue dans les pays civilisés, comme dans ceux qui ne le sont qu'à moitié, l'est malheureusement aussi dans ce canton : ce qui occupe le plus les médecins.

En général, nous avons trouvé ici moins de plantes curieuses que dans les environs de Jalapa. On y récolte de la salsepareille, de la résine de sandragon, du piment, de la vanille. De Tecoluta, nous gagnâmes la plaine qui s'étend le long de la côte jusqu'à Nautla. La mer brise avec tant de violence sur le rivage, qu'on en entend le bruit à trois lieues de distance. Nous remontâmes en pirogue la rivière de Nautla jusqu'à ce village, qui est dans une situation très pittoresque.

Notre pirogue se glissait à travers les bouquets de manglier, singulier arbre qui croît aux embouchures des rivières de la zone torride. Il forme des groupes très touffus, est suspendu au-dessus de l'eau, et trouve un appui et sa nourriture par le moyen de ses racines qui descendent des branches. Au-delà de ces bocages bizarres, on aperçoit les montagnes imposantes des environs de Misantla.

A Nautla, nous reçûmes l'hospitalité chez un Espagnol : ces hommes persécutés au Mexique s'attachent volontiers aux autres Européens. Nous re-

trouvâmes là des personnes de Papantla que nous connaissions, et l'une d'elles nous accompagna jusqu'à l'embouchure du Rio de las Palmas.

Le 22 février 1829, nous arrivâmes à Misantla, où l'on nous accueillit très amicalement. De là, nous sommes retournés à Jalapa.

On a reçu des nouvelles plus récentes des deux savans voyageurs. Une lettre datée de Mexico, le 28 octobre, annonce qu'ils se préparaient à accompagner M. Schmidt dans un voyage géognostique aux districts des mines du Mexique. M. Schiede mande qu'il a quitté pour quelque temps la région des palmiers, et qu'il gratifiera ses amis de plusieurs espèces de cactus rares, et de diverses plantes d'ornement. Il décrit aussi son voyage à Chinconquisaco; il y est allé en passant par Chitoyaqua, village indien, situé sur les flancs d'une vallée remplie de lave. Cette coulée de lave, dont il a parlé précédemment sous le nom de Malpays de Naulingo, indique une immense éruption latérale du coffre de Perote, qui s'est étendue jusque dans la Tierra caliente. Sur les limites de ces laves, M. Schiede vit des plantations de cannes à sucre, dont la verdure fraîche forme un contraste magnifique avec la couleur sombre de ces masses pierreuses. Sur le plateau où l'on arrive, après avoir escaladé la côte escarpée de Naulingo, la vue plonge sur la vallée, et l'on aperçoit le Maccutépec,

au pied duquel est bâti Jalapa; dans le lointain, le volcan d'Orizaba, avec son cône blanchi par la neige perpétuelle, et le coffre de Perote, qui doit son nom mexicain de Naukhampatepetl aux rochers anguleux formant sa crête; à cinq lieues plus loin, se trouve Naulingo, grand village créole, qui produit une impression plus imposante que beaucoup de petites villes d'Allemagne. La plupart de celles-ci, transportées sur le penchant des Alpes du Mexique, ou sur ce grand plateau, paraîtraient extrêmement chétives.

Après avoir passé par Acantlan, village totenaque, le docteur Schiede se rendit à Chiconquisaco, situé à plusieurs milliers de pieds au-dessus de Jalapa, et où le climat est si rude, qu'en hiver il y neige et il y gèle. Le lendemain, les voyageurs gravirent sur le Cumbre del Obispo, puis redescendirent dans la Tierra caliente, et revinrent à Jalapa.

Le docteur est allé de cette ville à Mexico, en voiture et en bonne compagnie; quelquefois on traversait des plaines nues, mais en général, le climat des plateaux est extrêmement beau, et le ciel y est constamment serein.

REMARQUES TOPOGRAPHIQUES

SUR

QUELQUES CANTONS TRANSCAUCASIENS

ET SUR LA PERSE.

Ces remarques sont dues à un médecin de l'armée russe pendant les campagnes de 1827 et 1828. Il commence son récit à la sortie des troupes de Tiflis.

« Le village de Kody est à 25 verst de Tiflis dans une plaine ondulée qui des montagnes s'étend du sud-ouest à l'est le long du Kour, de l'Alghetka et du Khram; elle est passablement peuplée, on y voit deux cents métairies et de beaux vignobles, il n'y a pas de ruisseaux; mais l'eau des puits y est limpide et saine. Kody est habité par des Géorgiens, leur figure annonce la santé: il règne rarement des maladies dans ce village. Le terrain est argileux, mais fertile; le canton voisin est couvert de champs et de prairies qui malheureusement sont desséchées par la chaleur dès le mois de juillet.

« A peu près à 10 verst de Kody coule l'Alghet-

ka, qui au commencement de l'été est distribué dans des canaux pour arroser les campagnes : ce n'est que par le moyen de cette irrigation artificielle qu'il est possible de rendre fécond un pays où le thermomètre de Réaumur monte jusqu'à 45 et 50°, et où l'air est à peine rafraîchi une fois le mois par une pluie bienfaisante. On trouve sur l'Alghetka, les ruines d'un vieux pont de pierre dont l'arche du milieu s'est écroulée, ce qui force de passer cette rivière à gué. En été elle n'a que deux pieds de largeur et une archine à une archine et demie de profondeur : en plusieurs endroits elle disparaît entièrement dans les canaux de dérivation; mais quand la saison des pluies commence dans les montagnes, et au printemps, elle devient assez considérable. L'eau de cette rivière est salubre : on y pêche de petits poissons, notamment des truites.

A 8 verst de l'Alghetka nous sommes arrivés sur les bords du Khram. Entre ces deux rivières qui coulent presque parallèlement, le sol consiste en une terre de jardin très meuble; aussi quand il a plu la boue est elle passablement profonde. Nous vîmes là beaucoup de prairies et de beaux champs de blé, de melons et d'arbouses (melon d'eau). Le Khram reçoit une quantité d'affluens qui tantôt se séparant, tantôt se réunissant, forment de petites îles remplies de buissons. Le plus grand de ces affluens a 25 pieds de large et près de deux archines de profondeur. L'eau du Khram est claire, et, plusieurs personnes disent

qu'elle est aussi très saine : cette rivière est rapide, et son fond pierreux. Quand elle est haute, sa largeur s'étend à une verst. Nous trouvâmes sur la pente de ses rives plusieurs sources et des marais remplis de roseaux et de broussailles; une quantité de substances végétales et animales y pourrit : leur décomposition remplit l'air d'émanations dangereuses; ce qui rend en été ce canton si insalubre que les habitans d'un village situé 10 verst plus haut ont été contraints de l'abandonner entièrement pour échapper aux fièvres bilieuses et à d'autres maladies mortelles qui y régnaient. On raconte que ces villageois avaient de grands vignobles et des jardins plantés de pêchers, d'abricotiers, de figuiers et d'autres arbres fruitiers très beaux : ils les abattirent exprès, afin de ne pas être exposés à la tentation de revenir. Plusieurs personnes assurent que la disposition endémique aux fièvres est si forte dans ce territoire que même les animaux domestiques tels que les chiens, les chats et les poules en sont attaqués.

Les maladies dominantes étaient les fièvres bilieuses et la dyssenterie. Au printemps, le Khram déborde au loin, et devient si rapide par les eaux venant des montagnes que souvent l'inondation atteint les voyageurs, et emporte leurs voitures. Cette rivière abonde en truites, truites-saumonnées et autres poissons; on rencontre dans ce canton des canards, des plongeons, des oies, des faisans et autres oiseaux sauvages.

Le village de Choulavery est situé au-dessus de Tiflis à l'extrémité supérieure de la plaine dont il vient d'être question, et à l'entrée d'une petite ravine à 30 verst de Kody; entouré de trois côtés par de hautes montagnes, il est tellement exposé à la réflexion des rayons du soleil, que suivant le témoignage des habitans la chaleur y est aussi forte que dans ce dernier village. Aujourd'hui, 10 mai, à midi, au soleil le thermomètre de Réaumur est monté à 41°, et à l'ombre, dans une tente, à 36°. Ce village est sur le Chaloverka, ruisseau qui se jette dans le Khram; son eau est peu abondante et insalubre; quand on en boit on éprouve des douleurs dans le bas ventre; il s'ensuit des tranchées et assez souvent des diarrhées. Les jardins de ce village produisent beaucoup de fruits et procurent de grands profits aux habitans qui s'occupent aussi du labourage et de l'élève du bétail. On aperçoit au milieu de Choulavery les ruines d'une citadelle.

Une route va de là le long du Chaloverka dont la largeur n'est en cet endroit que de trois archines et la profondeur d'une demi archine, et monte vers un ravin assez difficile et marécageux. Là commencent les versans du dos du mont Akhsébeiouk; on aperçoit une forêt qui depuis la frontière du territoire turc, jusqu'aux monts Bombak a en largeur une étendue de 60 verst; on y voit des chênes, des tilleuls, des trembles, des noyers, des platanes, des cerisiers et d'autres arbres; elle sert de retraite à des

loups, des renards, des lièvres, des sangliers, des ours et autres bêtes sauvages et à divers oiseaux. Nous y entendîmes un rossignol dont la voix était moins forte, moins étendue et moins agréable que celle des oiseaux de la même espèce en Russie.

Les arbres étaient abattus de chaque côté de la route sur une largeur de quinze brasses; le chemin qui serpente continuellement entre les montagnes sur leurs pentes et dans des ravins, traverse plusieurs fois le Chaloverka. Plus loin il passe par un terrain marécageux et abondant en sources, notamment après la pluie. La marche des voitures est très difficile dans ce canton. Sur plusieurs sommets de montagne, il y a encore de la neige : elle ne fond qu'en juillet, par conséquent la température y est très modérée. Au soleil le thermomètre de Réaumur monte à 18 et 25°; pendant la nuit, il tombe à 14, 10, et même 5°. Tous les jours il pleut. L'herbe croît abondamment dans les vallées et partout où la terre n'est pas couverte de neige.

A 15 verst de Choulavery, un pont en bois, nommé Agkerpi (pont blanc), sert à passer le Bollnissa, petite rivière à la pente septentrionale du mont Akhsebeiouk; elle a deux archines de profondeur et huit de largeur. A 4 verst de là s'élève la montagne de Cuivre ainsi appelée d'après sa richesse en mines de ce métal; elle est presque toujours enveloppée de nuages; plus à l'est il y a une exploitation d'argent et de cuivre appartenant au gouvernement russe.

Le mont Akhsebeiouk ou Akhsynbeiouk, ce qui signifie en tartare grande bouche, est le plus haut de ce canton. Le chemin qui y mène est long de trois verst; la cime de ce mont est rocailleuse, nue, et presque continuellement battue par des vents froids et perçans. Une forêt touffue de chênes s'étend du pied au sommet, d'où l'on aperçoit les groupes de montagnes qui s'élancent du fond d'abîmes sombres à une hauteur de 50 à 200 brasses, tantôt comme des cônes immenses, tantôt comme des pointes de rochers escarpés. Vue de ce point, la forêt verdoyante qui couvre ces monts, ressemble à un beau tapis de verdure. Plus loin, du côté de la Turquie et dans le voisinage du fort Zalka, brillent des montagnes neigeuses. Au pied de ce mont on voit sourdre l'Akhsebeiouk, petit ruisseau qui porte ses eaux au Kamenka.

Là éclata parmi les bestiaux occupés au transport des vivres, une maladie nommée *tarkouli* par les Géorgiens et *dabakh* par les Tatares, ce qui signifie mal du sabot. Elle ressemble à *l'ungulitis :* elle attaque également les moutons, les cochons et les cerfs; on a vu des exemples de ces derniers animaux qui, souffrant de ce mal, se sont laissé prendre à la main par des bouviers.

Suivant le récit des habitans le tarkouli se montre tous les sept ans à Chamadill, à Kasakh, et à Bortchalinks, ainsi qu'en Somkheti; il atteint également les bestiaux de tout âge, n'importe que les fourrages aient été de bonne ou de mauvaise qualité. Il n'est

pas contagieux; et l'on a souvent vu qu'une partie d'un troupeau en était tourmentée tandis que l'autre continuait à être saine et ne le gagnait pas. Cette maladie ne règne ordinairement qu'au printemps, dans les mois de mai, juin et juillet : elle dure deux, trois et quatre semaines et est rarement mortelle. Rarement aussi l'animal malade perd son sabot, et souvent la plaie ne fait pas des ravages autour du point où elle se manifeste.

Pour la guérir on fait macérer dans du vinaigre de l'absinthe fraîchement cueillie, et on en imbibe un linge dont on enveloppe le sabot : cela se renouvelle deux fois par jour. Ou bien on enduit le sabot de la graisse fraîche de la queue des moutons kirghiz; ou bien encore on le lave deux fois par jour avec de l'eau chaude, et on l'entoure d'un morceau de toile bien sèche.

Djelal Oglou, forteresse russe est située dans une vallée assez grande sur la Kamenka entre deux hauts coteaux appartenant à l'Akhsebeïouk et au Besabdal. Cette rivière a sa source dans les monts Karagod; elle coule ici dans un ravin profond et rocailleux; plus loin elle prend le nom de Debeda et se jette dans le Khram : sa largeur est de deux à trois brasses et sa profondeur de deux archines : son eau est limpide et saine, on y pêche surtout des truites; un pont de bois joint ses deux rives. Le climat de Djelal Oglou est froid; au printemps et en automne il y pleut presque tous les jours : en hiver

le gelée est forte et continue, et il tombe beaucoup de neige. Aujourd'hui 22 mai, le thermomètre de Réaumur marque pendant le jour, au soleil, 16 à 25°, et la nuit 12, 4, et 2°. Dans le fort qui renferme quelques bâtimens en bois et des cabanes en clayonnage, on a construit un hôpital : un bataillon du régiment d'infanterie de Tiflis, demeure hors du fort dans des cabanes en terre et des maisonnettes en bois. Les jardins de cette colonie produisent des choux, des carottes, des betteraves, des ognons, des pommes-de-terre et autres plantes potagères. Nous sommes redevables à la salubrité de l'air de ce lieu, d'avoir en été comme en hiver, si peu de soldats malades. Djelal Oglou est entouré d'une forêt sombre dont les arbres sont la plupart des chênes et des bouleaux : les pâturages sont bons et le sol fertile.

A peu près à deux verst au-dessous de Djelal Oglou, sur la Kamenka, nous avons aperçu les ruines de Lori, ville arménienne, jadis forte et belle; sauf des monceaux de pierre et de décombre, il n'en reste plus rien que des murs épais et à moitié écroulés, et un fragment de tour. Lori était bâtie sur une espèce de presqu'île formée par la Kamenka et une gorge profonde. Triste témoignage de l'instabilité des choses de ce monde, un misérable village s'élève à côté de ces ruines.

A 20 verst au-dessous de Lori, on rencontre, sur les bords de la Kamenka, Senain, couvent arménien, bâti très anciennement en basalte : l'archi-

tecture, quoique très mélangée, ne manque cependant pas d'une certaine beauté. Les moines vivent, dans ce vaste édifice, sous l'autorité d'un arkhiiereï. A 1 verst de ce monastère, on passe la Debeda sur un grand pont de plusieurs arches; les moines disent qu'il est construit depuis plus de cent ans.

Gherghery, à 12 milles au-dessous de Djelal Oglou, est un village sur une rivière du même nom qui porte ses eaux à la Kamenka. Depuis 1826, le quartier de l'état-major du régiment d'infanterie de Tiflis est dans ce village. Le climat y est tempéré et salubre, on voit rarement des malades parmi les soldats qui demeurent dans des maisonnettes et des cabanes de terre.

Le mont Besabdal s'élève à 3 verst de Gherghery. La route que nous suivîmes pour y arriver est escarpée et longue de 6 verst. Le sommet de ce mont qui fait le prolongement d'une haute branche de montagne est couvert, en plusieurs endroits, de neige qui, ici de même que sur l'Akhsebeiouk, ne fond qu'en juin et juillet. Nous y avons grimpé le 2 juin, les arbres de sa cime n'avaient encore que des boutons, tandis que sur ses flancs les feuilles étaient déja développées, et qu'à son pied ils étaient en pleine fleur. De même que l'Akhsebeiouk, il est tapissé de toutes sortes de plantes et d'arbres, surtout de chênes, de tilleuls, d'érables, de bouleaux, de noyers, de cerisiers et d'autres. La route serpente beaucoup en montant. Au pied du Besabdal coule le

Pamba, qui, plus bas, tombe dans le Bambakh, c'est une petite rivière rapide, large de trois brasses et poissonneuse : son eau est saine. En général, il faut observer que la plupart des rivières de la Perse et de la Géorgie, à l'exception de l'Araxe et du Kour, sont petites et peu profondes, mais assez impétueuses; ce caractère est commun à tous les torrens de montagnes, cependant ici une autre cause y contribue, c'est que les habitans détournent les rivières dans des canaux, tant pour arroser leurs champs que pour approvisionner d'eau leurs villages. Les Persans avaient construit un pont de pierre sur le Bambakh; ils l'ont détruit. Le long de cette petite rivière, s'étendent des vallées herbeuses : les montagnes voisines sont peu boisées.

Karaklissy est un grand village arménien où, jusqu'au commencement de la guerre, le régiment d'infanterie de Tiflis était cantonné. Le climat en est modérément froid et salubre. Il y avait très peu de malades dans les hôpitaux; on y observait peu de maladies propres aux cantons chauds. La marche de Choulavery à Karaklissy est très pénible, à cause des montagnes et des chemins tantôt montant, tantôt marécageux.

Amlamly, assez grand village à 15 verst de Besabdal, était auparavant habité par des Arméniens : aujourd'hui il est entièrement vide. C'est là que disparaissent les dernières traces de forêts, de sorte que sur le reste de la route, jusqu'à Erivan, on ne rencontre plus ni bocages ni buissons. A 8 milles

de ce village, on voit le long du chemin un monument en pierre que le gouvernement a élevé au brave major Montresor. Cet officier y mourut de la mort des héros en 1812, dans un combat contre les Perses. Avec 120 soldats et une pièce de canon, il défendit le défilé pendant long-temps contre 4,000 ennemis. La plupart de ses soldats étaient déja tombés, lui-même était grièvement blessé, néanmoins il continua de charger et de tirer le canon, jusqu'au moment où il fut accablé par le nombre.

A 3 verst de ce monument, nous trouvâmes près du chemin, au pied d'un coteau, une caverne creusée dans le roc, et dont l'entrée était assez étroite, ensuite elle s'élargit sans devenir profonde, de sorte qu'elle forme une espèce d'appartement voûté, où une trentaine de personnes pourraient tenir. La lumière d'en haut y pénètre par une fente dans le rocher : on raconte que plusieurs familles arméniennes se tinrent cachées dans cette grotte pendant un temps de persécution : rien n'indique qu'elle ait été habitée; l'air est supportable dans son intérieur.

Au-delà du mont Pamba, qui n'est ni très haut ni escarpé, s'ouvre la ravin de Maragh qui faisait autrefois la limite entre la Russie et la Perse, et le long des côtés duquel courent les rameaux des monts Bambaki, dont le sommet est encore tapissé de neige au mois de mai. Au sud, on aperçoit l'Alaghès (l'Œil gris), couvert de neiges perpétuelles, et égal en hauteur à l'Ararat : pas un arbre ne croît sur

ce mont rocailleux dont les flancs, revêtus d'un peu de terre argileuse, produisent un peu d'absinthe et quelques autres plantes. En revanche, les vallées et les gorges, le long des torrens, abondent en herbes, les champs sont semés en froment et en orge, et le long de l'Abaran, il croît de très belle herbe.

Derrière l'Alaghès, la montagne s'aplatit graduellement, et 15 verst plus loin, au village d'Altarag, elle se confond avec la plaine qui, sur une largeur de 40 à 50 verst et plus, et une longueur de 200 verst, s'étend le long de l'Araxe. Cette plaine est bornée, au nord, par l'Alaghès et ses ramifications; à l'ouest, par les monts Keroglin qui se prolongent jusqu'au territoire turc; au sud par l'Ararat et le Sinegh qui en dépend. Au village de Sardaiack, elle se rétrécit un peu; mais elle s'élargit de nouveau à Abas-abad. Autrefois elle faisait une province de la grande Arménie, aujourd'hui elle comprend les districts d'Erivan, Sigat-Tchoukharou, Kirboulakh, Chouraghel, Ourdabot, Migri, et les territoires de Ghinei, Kanad et de Tchowrou. Le district de Sigat-Tchoukharou est situé de l'autre côté de l'Araxe, au pied de l'Ararat, et s'étend du château d'Akhory à Kolpi, sur une largeur de 7 à 20 verst.

Cette plaine a beaucoup de villages, de jardins, de prairies et de pâturages; du couvent d'Etchmiadzin à Dawalou, on ne compte pas moins de 60 villages, et autant de châteaux habités. Les habitans sont en partie des Arméniens, en partie des Tatares

de différentes tribus, tels que Charoules, Kurdes, Mougalines, Airioumen et Kacapapaches, qui demeurent sur la rive méridionale du lac Hoktchi.

Parmi les rivières qui arrosent cette plaine, l'Araxe est la plus considérable; il reçoit l'Abaran, le Karassou, l'Aparchaï, le Garnitchaï, le Veditchaï, le Natchichevanssou, et plusieurs autres; une multitude de petits ruisseaux qui tombent dans ces rivières, n'ont de l'eau qu'au printemps par les pluies et la fonte des neiges : en été, ils tarissent. On ne peut se flatter d'établir une navigation dans cette contrée, quoique l'Araxe ait une largeur de 40 à 70 brasses, et une profondeur suffisante; mais le grand nombre de gués rend la chose impossible. Dans les espaces où il n'y en a pas, on navigue avec des bourdjouks: ce sont des outres de peau de buffle et de bœuf enduites de naphte; on les enfle, on les réunit, et on pose des planches par dessus: on en fait usage en Perse sur le Tigre, et au-dessous de Mosoul; on entretient ainsi les communications dans une étendue de 400 verst. Ce fut aussi avec ces bourdjouks, qu'au siège d'Abas-abad on fit sur l'Araxe un pont sur lequel l'artillerie passa.

La population de la province d'Erivan, en 1818, était, suivant les habitans, de 100,000 ames, dont 4,400 familles arméniennes. Les revenus du sardar d'Erivan sont, dit-on, de 670,000 roubles en argent.

Le district d'Erivan passe pour le plus riche de la Perse; il est le plus peuplé, bien cultivé et fertile. Ses productions consistent en vin, riz, froment, orge,

coton et soie; on fait de l'huile avec la graine du ricin qui y croît abondamment; mais on ne sait pas recueillir la cochenille du kermès qui y est, dit-on, assez commune. Il se trouve aussi dans ce territoire un terrain salé, qui approvisionne de sel la plus grande partie du Caucase.

Le sol est généralement argileux et sablonneux; dans quelques endroits la couche supérieure est mêlée de vase, de terreau noir, ou de marne avec de l'argile; souvent le sel fait efflorescence à la surface de la terre qui alors est couverte de cristallisation, comme après un gelée blanche.

Il n'y a pas de forêts : en revanche, le pays a beaucoup de marais et de lacs, parmi lesquels le Sevtchan et le Hoktchi sont les plus considérables. Ce dernier a 80 verst de circuit; au milieu se trouve l'île de Sevanga, où nous avons vu un vieux couvent arménien, des moines l'habitent sous l'autorité d'un arkhiiereï. Les marais sont remplis de roseaux, notamment entre Etchmiadzin et Sardarabad, sur les bords du Karassou, et au pied de l'Ararat. Les habitans emploient cette plante au lieu de lattes pour le toit de leurs maisons, et la recouvrent d'argile qu'ils ont mêlée de paille longue et de paille hachée. Ces toits sont si compacts que, quoique très plats, la pluie ne les pénètre pas. On fait aussi avec les roseaux, pour les chambres à coucher, des lits qui souvent sont très élégans.

Le manque de bois à brûler est cause que les maisons sont construites en terre mêlée de paille et

de cailloux. Toutes les habitations, sauf celles des gens riches, sont enfoncées en terre; les cabanes des paysans ont, au lieu de fenêtres, une ouverture au toit : au-dessus des portes, qui chez les pauvres sont généralement en roseaux, on place toujours, du côté du nord, un auvent. Dans les villages, chaque maison a un jardin plus ou moins grand, suivant les facultés du propriétaire; on y cultive des vignes, des arbres fruitiers et des peupliers. Ces derniers servent de bois de charpente. Les villages sont bâtis très irrégulièrement; les rues en sont tortueuses, extrêmement étroites et plantées en peupliers; par-dessous passent des canaux souterrains dérivés des rivières; on y puisse l'eau nécessaire aux besoins du ménage et à l'arrosement du jardin. Tous les villages sont entourés de murs en terre, hauts et garnis de tours, ou ont au moins une citadelle. Il faut faire venir à grands frais le bois de construction de Tiflis. Chaque habitant, par suite de la jalousie orientale, enclot sa maison et son jardin d'un mur élevé.

Pour le chauffage, on emploie les sarmens de vignes, le gazon des steppes, les épines, les roseaux, des perches de peupliers, et une espèce de fougère qui a une tige courte, enfoncée en terre, s'élargissant au-dessus de la racine, et se terminant par des rameaux touffus, minces et épineux.

Le climat de ces plaines est très chaud et très sec; il y pleut rarement, le ciel y est constamment serein; au mois de juillet et d'août, le thermomètre de Réaumur y monte, au soleil, à 45 et 48°, et à

l'ombre, à 33 et 36° ; mais dans le ravin, la réfraction des rayons du soleil et le manque de courant d'air, rendent la chaleur beaucoup plus intense. La grêle y est rare et peu forte, probablement à cause du voisinage des montagnes.

Les habitans sont de taille moyenne, maigres et bruns, ils ont les cheveux noirs ; les femmes ne sortant pas de la maison, sont blanches et jolies.

L'habillement est à peu près le même en été et en hiver : il consiste en un juste au corps sur lequel on met un akhalouk, espèce d'habit court ressemblant à une veste de chasse ; on a de plus un tchoukha, ou sorte de robe de chambre en drap, et un manteau de feutre, dont on s'enveloppe dans le mauvais temps, et aussi quand il fait chaud. En hiver, et surtout dans les endroits froids, on ajoute à tout cela une pelisse. L'expérience prouve que le manteau de feutre préserve de la chaleur, et voici comment je l'explique : la chaleur du corps qui va jusqu'à 32°, est moindre que celle de l'atmosphère dans ces contrées, par conséquent, si sous le manteau de feutre, on ressent une chaleur considérable, elle ne peut néanmoins égaler celle de l'air qui est assez souvent de 45, 48 et 51° de Réaumur ; par conséquent la chaleur du corps n'est ni aussi nuisible ni aussi fatigante. Il est bon de remarquer à ce sujet, qu'un vêtement blanc renvoie les rayons du soleil et réfléchit la chaleur.

En été, beaucoup d'habitans se retirent dans les montagnes, afin d'échapper à l'ardeur de l'air ; d'au-

tres restent dans les villages, ne sortent pas dans le jour, et font leur ouvrage, soit le matin de bonne heure, soit dans la soirée. Les hommes se couvrent la tête de hauts bonnets de peau de mouton, nommés *papacki*; comme ils sont rasés, ils ne les quittent jamais.

A l'exception des Arméniens, tout le monde se nourrit de la même manière. De juillet en septembre, on ne mange pas du tout de viande, parce qu'on prétend qu'elle engendre des maladies; de même que les Géorgiens, les habitans de cette contrée ne font leur nourriture que de carottes, de persil et autres plantes potagères, de fruits et de lait aigre. Ils préparent avec ce dernier de l'arian, boisson très saine pendant la saison chaude, et très efficace pour les maladies du foie. Au lieu de pain, on pétrit des galettes avec de la farine détrempée dans l'eau; et sans la faire fermenter on la roule en lames minces, qu'on met sécher dans des pots de terre ronds, ou bien qu'on façonne en petits gâteaux. La partie principale du repas est le pilau, qui est chez eux du riz cuit dans de l'eau avec du sel, et qu'ils retirent avant qu'il crève; lorsqu'il est réduit en bouillie, ce mets prend le nom de *chilopliau*. Quand le riz est égoutté, on le fait un peu torréfier. On le mange sans autre préparation, ou bien l'on y ajoute du beurre, de la graisse de queue de mouton, des raisins secs, du gingembre et d'autres épiceries, de la chair de mouton, de la volaille ou du gibier. On boit de l'eau, en été, de l'arian. On mange des fruits à jeun, ou à peu près deux heures avant le repas, et l'on se garde soigneusement de

tout mets à la graisse qui pourrait engendrer des maladies. On dîne de bonne heure, et, en général, le peuple est sobre. Conformément aux préceptes du Koran, il ne boit ni vin, ni eau-de-vie; mais plusieurs enfreignent en secret la défense : ils se régalent principalement de rhum.

Les Arméniens mangent de la viande dans tous les temps; mais en revanche, sur deux semaines, ils en ont presque une de jeûne; ils boivent du vin et de l'eau-de-vie : de même que les Tatares, ils aiment beaucoup les plantes potagères, les oignons, l'ail et le lait aigre; les épiceries, et surtout le safran et le gingembre font leurs délices. Dans les repas des riches, on ne sert aucun mets qui ne soit épicé.

Les habitans de ce pays atteignent à un âge de soixante à soixante-dix ans; les femmes sont vieilles de bonne heure : par exemple, à vingt-cinq ans ce sont déja des matrones âgées, et à trente ans, le changement de leur visage est si grand, qu'il n'y reste pas la moindre trace de leur beauté. Mais elles sont formées de bonne heure; dès l'âge de huit à neuf ans, les filles sont nubiles et se marient. La cause de cette puberté précoce, provient de la vie sédentaire à laquelle elles sont condamnées : pour remplir leurs nombreux momens de loisir, elles filent du coton, et se livrent à cette occupation les jambes croisées; il s'ensuit naturellement qu'elles manquent d'appétit et mangent peu. Ainsi le corps n'acquiert pas la force nécessaire pour parvenir à un âge avancé.

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Voyages en Orient entrepris par ordre du gouvernement français de l'année 1821 *à l'année* 1829, ornés de figures et d'une carte; par V. Fontanier, ancien élève de l'école normale, membre de la commission centrale de la société de géographie. Tome Ier, Turquie d'Asie. — Tome II, Constantinople, Grèce, évènemens politiques de 1827 à 1829. — 2 vol. in-8°. Paris, librairie universelle de P. Mongie aîné.

M. Fontanier n'est point un de ces voyageurs entraînés par désœuvrement vers les régions lointaines, c'est dans un but tout scientifique qu'il est allé visiter les contrées de l'Orient. Naturaliste attaché à l'ambassade de France à Constantinople, il devait d'abord explorer la mer Noire et l'empire ottoman; les circonstances ont restreint son itinéraire à quelques parties de ce vaste empire, et l'ont très étendu sur d'autres contrées orientales. Dans ses longs voyages il a toujours eu en vue les progrès de la géographie et des branches secondaires qui s'y rattachent, et s'est en même temps livré à l'examen de la législation des peuples, de leur industrie, de leur commerce, de leur civilisation, des bases de leur état social et de leur adminis-

tration intérieure, et bien que la politique générale fût hors du cadre qu'il s'était tracé, il n'a pas reculé devant ce qui s'y rapportait. Il était difficile qu'il pût garder le silence en présence des grands évènemens dont il a été le témoin. Il a vu sur les lieux mêmes le commencement et la fin de la révolution grecque, il a entendu les derniers soupirs des janissaires, il a assisté à la destruction de ce corps jadis redoutable aux ennemis du croissant, et toujours dangereux à ses maîtres. Les menées ténébreuses et inutiles de la diplomatie européenne, et les stupides dédains du divan ne lui ont pas échappé; mais, avant de le suivre dans le détail de ses courses et de ses observations, prenons une idée de l'ensemble de son itinéraire.

Parti de France en 1821, M. Fontanier se rend d'abord à Constantinople, puis à Odessa, puis dans les provinces russes du Caucase. Il visite Bakou et quelques parties des rivages de la Caspienne. Il pénètre en Perse par Érivan, Nakchivan, Tauris, Caswin; il parvient à Bagdad par Hamadan et Kermanchah; il descend le Tigre jusqu'à Bassora, prend par le sud de la Perse et la traverse jusqu'à Tauris. Il se rend en Géorgie pour rétablir sa santé délabrée; il parcourt le Guriel et la Mingrelie et revient à Constantinople en longeant la côte des Lazzes jusqu'à Trébizonde, en explorant le pachalik d'Erzeroum, en visitant les villes de Cara Hissar, Sivas, Tocate, Amassée, etc., etc., et prenant enfin la route la moins parcourue, celle de Gueïvé, pour gagner la capitale de l'empire ottoman. Il s'y livre à de nouvelles observations, et la quitte pour se rendre à Smyrne par Brousse, Apollonie, Mohalich, etc. Son voyage se termine par les îles de l'Archipel qu'il visite à une époque fertile en grands évènemens dont il trace un tableau rapide et animé.

On voit par les deux volumes que M. Fontanier publie

aujourd'hui, qu'il ne s'astreint pas dans sa relation à l'ordre de son itinéraire, c'est à peu près par la fin de ses courses qu'il débute. Il commence par la Turquie d'Asie qu'il fait suivre du récit de ses deux séjours à Constantinople et de son retour par les îles grecques. Lui-même nous apprend ce qui l'a déterminé à cet arrangement. « J'aurais pu suivre, dit-il, l'ordre qui a dirigé mon voyage, j'y aurais trouvé l'avantage de passer de ce mélange de barbarie asiatique et de féodalité européenne qui distingue les Russes, à la civilisation toute asiatique des Persans; puis j'aurais examiné le passage des mœurs originales de la Perse aux mœurs des parties moins policées de la Turquie, et ensuite à celles qui le sont davantage. D'autres considérations ont prévalu, je désirais ajouter quelques notions sur un peuple qui attire aujourd'hui l'attention de l'Europe; mon voyage devant d'ailleurs contenir des détails sur la géographie et sur la géologie, d'autres raisons que j'indiquerai m'ont porté à commencer par la Turquie. »

Suivons-le d'abord sur les côtes de l'ancienne Colchide, fameuse par l'expédition des Argonautes, fameuse par son ancien commerce, alors qu'elle était le centre des communications entre l'Europe et l'Asie. Le Caucase est derrière nous, devant nous les hautes chaînes de l'Asie mineure, deux grands systèmes de montagnes à peu près parallèles et courant l'un et l'autre, quoiqu'avec quelque différence, du nord-est au sud-ouest. Au pied de ces montagnes s'étendent les plaines humides et marécageuses et les vastes forêts de la Mingrelie et du Guriel, où coulent le Phase et la Copi qui sortent du Caucase, où domine une végétation active d'un vert foncé, où des brumes épaisses couvrent le sol, où vivent des habitans au teint jaune, affaiblis par des fièvres endémiques, et hideux de maigreur.

En gagnant les rivages de la Turquie d'Asie la nature devient plus belle et plus pittoresque, elle est ravissante jusqu'à Trébizonde. Aucun pays ne serait plus fertile s'il n'était le théâtre de la plus complète barbarie et de guerres continuelles. M. Fontanier nous donne, sur la division du territoire dans le petit pachalik de Trézibonde, de curieux détails qui rappellent le morcellement féodal de l'Occident au moyen âge. Les chefs de ces petites seigneuries héréditaires ont le titre d'agas, et sont la plupart en révolte ouverte contre le pacha. Comme les seigneurs féodaux, ils habitent des châteaux fortifiés, quelques-uns garnis de pièces de canon, où ils renferment leurs familles et leurs trésors; ils marchent environnés de domestiques et de partisans armés, imposent des droits, lèvent des contributions, puis se réfugient dans leur retraite d'où ils bravent l'autorité du grand seigneur même. Protégés par la nature de leur territoire, on ne peut s'en débarrasser que par la ruse et la trahison. C'est l'anarchie la plus complète. Dans Trébizonde même il y des forteresses appartenant à des particuliers qui se font la guerre. M. Fontanier donne à cette ville, dernière capitale de l'empire grec, une population de 60,000 ames dont 800 chrétiens grecs, arméniens et catholiques divisés entre eux et se dénonçant réciproquement. Son commerce d'exportation est considérable, c'est un lieu de passage pour les marchands qui trafiquent entre la Perse et la Turquie, un lieu d'entrepôt pour les marchands d'esclaves. Ce sont des prisonniers de guerre que font les peuplades barbares du Caucase, des enfans de la Mingrelie et du Guriel dérobés à leurs parens ou vendus par eux-mêmes. Cette traite de blancs qui se fait le long de la côte ou par la voie d'Anapa diminue, grace aux entraves qu'y met le gouvernement russe, ce qui est loin de lui attirer les bénédictions des jeunes gar-

çons et des jeunes filles du pays comme l'a déja remarqué M. Klaproth, les premiers regretteront long-temps encore cette facilité avec laquelle ils échangeaient la vie rude et sauvage de leurs montagnes contre l'opulence et le pouvoir auxquels ils pouvaient parvenir, et l'imagination des jeunes filles les transportera plus d'une fois dans ce harem dont elles devenaient souveraines; elle leur montrera les riches habits, les joyaux précieux qui devaient remplacer la sale chemise de soie et les vêtemens grossiers qui les couvrent dans leur patrie.

La route de Trebizonde à Erzeroum fournit à M. Fontanier l'occasion de relever quelques erreurs géographiques, et d'augmenter nos connaissances positives sur une partie peu fréquentée de l'empire turc. La place de *Gumuch-Khané* ne lui semble pas exacte sur nos cartes, surtout sur celle de Danville; elle est plus au nord-est, et la distance de plus de vingt lieues, dont on la sépare de la mer, doit être réduite à une dizaine. Dans les montagnes au nord-est de Sunnur sont les sources du Kizil-Ermaq (rivière rouge) que les géographes font venir du sud. Ils devraient ne pas faire passer à Gumuch-Khané, le Kerkout qui coule près de Trebizonde, et dont la direction générale est vers le nord-ouest; une partie du système orographique et hydrographique du plateau d'Erzeroum est établi dans l'ouvrage de M. Fontanier. Ce plateau, si l'on prend pour guide les coupes de terrain jointes à ce volume, est un vaste nœud de montagnes, un centre d'où elles se répandent au loin et d'où partent de grands cours d'eau, qui se dirigent en sens divers.

L'auteur trace en peu de mots la marche et la direction du Taurus, et ce morceau nous a paru assez géographique pour mériter d'être cité tout en l'abrégeant. Le Taurus est cette montagne à une lieue de laquelle est bâti

Erzeroum, elle court du nord-est au sud-ouest. En face, au nord, s'élève l'Agh-Dagh ou l'Anti-Taurus; ces deux chaînes se rapprochent à six lieues à l'est de la ville, près de Hassan-Kalé, c'est là que Strabon avait placé les portes Caspiennes (1). Au nord de l'Anti-Taurus sont des chaînes parallèles moins élevées qui séparent l'ancienne Ibérie de l'Arménie; ce sont les monts *Moschiques* des anciens, les monts d'Akalsik d'aujourd'hui. Un rameau courant vers le nord, près de Souram, va rejoindre le Caucase, et domine au couchant les plaines de la Mingrelie et du Guriel, l'ancienne Colchide. L'Anti-Taurus suit sa direction en diminuant de hauteur, et après avoir formé les montagnes du Carabagh, il se termine à la jonction du Kour et de l'Araxe.

Le Taurus, au contraire, se divise en deux grandes chaînes bien distinctes; d'une part, dans sa direction sud-ouest, il forme le pic élevé de Dévé-Boïné; celui de l'Ararat borde le sud de la mer Caspienne, où il prend le nom d'Elbourz. Au nord, il encaisse l'Araxe; au sud, il borde les plaines de Tauris, de Caswin, de Téhéran; plus loin, il traverse le Khoraçan et va joindre l'*Himalaya* (2). A sa base est tracée une des routes qui conduisent de la Perse dans l'Inde. La seconde chaîne du Taurus s'incline vers le sud où elle renferme le lac de Van, forme le Curdistan, limite la Perse par les monts Zagros, puis suivant les bords du golfe Persique va se perdre dans le Scind. Des chaînes

(1) Les anciens géographes donnent ce nom à plusieurs autres défilés. L. R.

(2) Il serait, je crois, plus exact de dire que dans le plateau du Khoraçan vont se perdre, d'un côté, les derniers échelons de la chaîne qui longe le bord méridional de la Caspienne, et que, de l'autre côté, se montrent les derniers sillons de la chaîne du Caboul qui dépend du grand système de l'Himalaya. L. R.

parallèles et plus basses se montrent au sud; ce sont les monts Cordouennes qui forment la lisière de cette partie de l'Arabie. Au nord-est de cet ensemble domine le Caucase qui sépare les deux mers, et dont la direction est parallèle au Taurus. Cette chaîne, dit M. Fontanier, n'a de rameau commun avec les précédentes que celle qui vient de l'Arménie et traverse l'Ibérie; je crois, ajoute-t-il, que c'est le mont *Amarante* des anciens..

En regardant vers le couchant, on remarque d'abord une marche plus uniforme; le Taurus suit sa direction nord-ouest, et des chaînes parallèles dessinent les grandes vallées de Sunnur, de Sivas, de Tocate et d'Osmanjik. Ces chaînes diminuent d'élévation. Le Taurus placé au centre, borde les vallées où le climat est le plus froid. Quand on traverse le système on trouve les productions plus méridionales à mesure que l'on s'en éloigne. Jusqu'au près de Boli, on remarque cette espèce de symétrie; mais là on entre dans les montagnes de la Bithynie, dont l'Olympe et l'Ida sont les points les plus élevés. Celles-ci bornent la mer Égée, celle de Marmara, et leurs dernières ramifications s'étendant jusqu'à Constantinople vont y joindre les Balkans, tandis qu'au midi elles s'unissent aux monts Libans, et concourent à la formation de cette vaste ceinture qui embrasse dans un arc de cercle les plaines immenses de l'Arabie.

Nous devons à M. Fontanier quelques détails curieux sur la minéralogie du Taurus et de la grande vallée qui règne entre cette chaîne et l'anti-Taurus. « En considérant, dit-il, l'ensemble des roches, on peut assurer que le mont Taurus est formé d'un noyau calcaire sur lequel sont superposés l'euphotide et le grès schisteux primitif; par-dessus cette formation se trouvent les roches volcaniques. Le bassin, enfin, est composé du calcaire que nous avions reconnu

auparavant dans les montagnes situées au-dessus de la ville. C'est lui qui forme toute la vallée comprise entre le Taurus et l'Anti-Taurus. A Eldija, près des sources minérales, on rencontre du calcaire coquillier superposé; des débris de roches volcaniques sont répandus sur toute la plaine, et dominent les monticules sans y adhérer : tel est l'ensemble géologique que présente Erzeroum. »

L'Anti-Taurus présente la même formation, on y observe le même calcaire que dans le Taurus, avec cette différence que l'euphotide est remplacée par la serpentine, qui alterne trois fois avec le calcaire. Ce dernier, sur les bords de l'Euphrate, prend une apparence schisteuse, en s'adossant au calcaire primitif de l'Anti-Taurus.

Le point le plus élevé de cette dernière chaîne est le sommet de l'Agh-Dagh, d'où l'ensemble des montagnes se présente à la vue. La pureté de l'atmosphère ne contribue pas peu à la magnificence du spectacle. Douze lieues vous séparent d'Erzeroum, et cependant on l'aperçoit dans le lointain. En Perse, comme dans cette partie de la Turquie, l'air est d'une transparence parfaite. Rarement le soleil est voilé par des nuages, aussi les mêmes phénomènes s'observent-ils de part et d'autre. Celui qui a le plus frappé M. Fontanier est le peu de durée de l'aurore et du crépuscule; le soleil paraît se lever et se coucher spontanément. L'hydrographie de cette partie de l'Asie mineure, est rapidement indiquée par le voyageur, et seulement pour prouver ce que nous avons déja vu, qu'Erzeroum forme le plateau le plus élevé de ces pays. Toutefois, les grands cours d'eau qui prennent leur sources dans les montagnes arméniennes ne portent pas des noms vulgaires, ce sont entre autres l'Araxe, le Tigre, l'Euphrate, l'ancien Halys, tous noms intimement liés aux annales des vieux jours, ainsi qu'aux brillantes époques historiques de l'Asie musulmane.

M. Fontanier saisit cette occasion pour émettre une conjecture sur l'identité du Phase. Il croit que la Quirila a plus de droits à ce nom de Phase que la branche qui le porte aujourd'hui, et qui devient dans ce système l'Hippus des anciens.

De cette manière, ajoute-t-il, on comprendrait pourquoi Strabon dit que le fleuve vient des monts Arméniens (chap. 4, Ibérie); pourquoi Pline est du même avis; pourquoi Appollonius de Rhodes prétend qu'il dessine des forêts toujours vertes, épaisses et riches en pins. Tous ces détails s'appliquent parfaitement à la Quirila, et ne paraissent pas s'accorder, dit M. Fontanier, avec ce que nous nommons Phase dans ce moment.

Si la direction de tous ces cours d'eau, en sens divers, n'était pas la preuve de la position élevée de la plaine d'Erzeroum, la nature de la végétation tendrait à établir ce fait de géographie physique. Les fruits n'y croissent qu'avec difficulté. Le blé que l'on sème au commencement de juin doit être récolté trois mois après. De quelque côté qu'on se dirige en s'éloignant de cette hauteur, on trouve des productions de plus en plus méridionales. D'abord les arbres fruitiers, puis la vigne, les mûriers, le coton et le riz; enfin, sur les bords de la mer Noire comme sur ceux de la Méditerranée, comme sur les rivages de la Caspienne, comme sur les terres de l'Arabie, l'olivier et l'oranger.

« Erzeroum, dit M. Fontanier, est pour ainsi dire la limite de deux climats bien différens. Si nous tournons les yeux vers l'Orient, nous ne verrons que de vastes plaines nues et sans arbres, flanquées de rochers qui se présentent comme des murailles, et où la végétation n'arrêtant pas les éboulemens leur permet de se faire avec tant de régularité, qu'une ligne droite pourrait être tirée du pied des

montagnes jusqu'à leur sommet; telles sont la Perse et le Caucase. Vers le couchant, au contraire, le système étant plus serré, l'évaporation des eaux plus difficile, la végétation est plus abondante; aussi trouve-t-on de magnifiques paysages et une terre riche et fertile: telle nous voyons une partie du Caucase et de l'Asie mineure. »

Erzeroum, situé au pied du mont Taurus, dans une plaine divisée par l'Euphrate, joue un rôle trop important dans cette partie reculée de la Turquie d'Asie pour que nous la passions sous silence. On lui donne 100,000 habitans. On ne sait trop sur quelle base s'établit ce calcul, dit M. Fontanier. Toutefois il ne lui paraît pas exagéré. Le dictionnaire de M. Kilian lui fait présent d'une forteresse immense, à quatre portes, où il loge toute la population turque. M. Fontanier se contente d'y loger le pacha et sa garnison. Quant aux quatre portes, ce sont celles de la ville et non de la citadelle. L'eau d'Erzeroum est en grande réputation. Elle descend du Taurus, et se rend dans la ville en abondance. Hors les murs, une belle fontaine est destinée à la recevoir. Un café est établi dans cet endroit, afin que les caravanes qui arrivent de la Perse, et qui n'ont pas terminé leurs affaires de douanes, puissent au moins jouir de deux choses que l'on estime le plus dans ce pays: de l'eau et du café. Les Arméniens sont ici en grand nombre; il n'y a point de Grecs, et la faible population catholique est dirigée par un vicaire apostolique. M. Fontanier, dans une visite qu'il fit à l'évêque arménien, remarqua, suspendus dans la salle d'étude des enfans, les portraits de l'empereur et de l'impératrice de Russie, que, pour le dire en passant, tous les schismatiques de l'empire turc considèrent comme leurs légitimes souverains, ce qui n'est pas très rassurant pour la Porte. La position géographique d'Erzeroum lui assure une im-

portance commerciale; ses relations avec la Géorgie ont acquis peu d'intérêt, à raison des inimitiés russe et turque; ses rapports avec la Perse sont le résultat de la situation politique du Curdistan, qui éloigne le commerce de cette route dangereuse. Les Persans ont fait d'Erzeroum le lieu d'entrepôt, entre leur pays et Constantinople. Les productions locales du pays sont la gomme adragant, provenant d'une espèce d'astragale qui croît dans les montagnes, à deux journées de la ville. On apporte aussi des montagnes du poil provenant de la poitrine des chèvres, que l'on appelle chevron de Perse. L'on expédie à l'intérieur beaucoup de chevaux et de moutons, et une grande quantité d'armes, réputées les meilleures de l'empire. Les armuriers tirent leur fer de la Sibérie et de l'Inde. Ce dernier sert pour faire ces sabres damasquinés qui ont un si grand prix. Un armurier d'Erzeroum, dit M. Fontanier, s'était acquis une grande réputation par l'habileté avec laquelle il damasquinait les sabres. Le pacha du lieu le chargea de lui en faire un qui, à une belle apparence, joignît le mérite d'une grande pesanteur. Mais l'armurier voyant qu'après plusieurs expériences il ne réussissait pas, s'avisa à la fin d'en fabriquer un de plomb. Le sabre convint et resta longtemps dans le fourreau, sans qu'on s'aperçût de la supercherie. Un jour, cependant, le pacha ayant parié que son sabre était meilleur que celui d'un de ses amis, on les frappa l'un contre l'autre, et l'étonnement fut grand quand on vit l'arme favorite coupée si facilement. Le seigneur turc manda aussitôt l'armurier; mais comme il ne voulait que plaisanter sans perdre un artiste précieux, il se contenta de lui faire couper le nez, et l'obligea de prendre le nom de Bournou-sez (sans nez). Aujourd'hui les meilleurs sabres de la contrée ont conservé le nom de l'ouvrier, et une lame qui porte son chiffre acquiert une grande valeur. Son

fils racontait ces détails à M. Fontanier avec un sentiment d'orgueil et de plaisir. Il faut être turc pour cela.

Je ne sais si le pacha actuel d'Erzeroum se permet de ces plaisanteries-là; Galib pacha en serait bien capable. On l'a vu à Paris, sous Napoléon, comme ambassadeur du sultan. Il conserve certaine admiration pour le grand général; il ne s'en cache pas, ce qu'on peut se permettre à Erzeroum sans craindre la police. Il entretint M. Fontanier de ses bonnes fortunes, et, s'il ne mentait pas, il n'avait point à se plaindre des Françaises; il préférait cependant, à la vie de Paris, la douce quiétude des rives du Bosphore. C'est un petit homme à barbe noire et longue, à l'air malade, aux formes féminines, élégantes et distinguées, à l'esprit fin et délié. La manière dont il s'y prit pour faire exécuter les ordres de son maître, relatifs à la suppression des janissaires, ferait honneur au ministre de la police le plus rusé. Les janissaires étaient par milliers à Erzeroum, répartis en corporations, dont les chefs Baïractars, pris dans toutes les classes de la société, exerçaient cette influence que donne la richesse ou la réputation de courage et de dévotion. Quelques-uns d'entre eux avaient sous leurs ordres jusqu'à trois mille partisans. Lui, pacha, n'avait pas plus de cinq cents hommes à sa disposition : une des principales forteresses n'était même pas en son pouvoir. Il avait affaire, d'ailleurs, à des hommes sans frein, qui exerçaient la tyrannie la plus révoltante, et c'était à de pareils brigands qu'il fallait faire comprendre qu'ils allaient être soumis aux lois et au souverain. Galib les réunit, leur communique le firman. Après la lecture de cette pièce officielle, le pacha prenant un air piteux et d'abandon, déclara que s'ils ne voulaient pas lui laisser exécuter ses ordres, ce qui dépendait d'eux parce qu'ils étaient les plus forts, lui,

pauvre infirme et dévoué à son maître, était prêt à se retirer : il ajouta qu'il ne craignait pas pour sa tête, mais qu'il redoutait la vengeance du sultan pour le pays qu'il avait administré, et qui allait avoir à combattre toutes les forces de l'empire. Cette artificieuse éloquence fut couronnée d'un plein succès. Les janissaires furent touchés, et l'adroit orateur profita de ce bon moment pour demander les clefs de la forteresse qu'il n'avait pas, et pour y faire entrer ses troupes; puis il manœuvra habilement auprès des chefs, les tint éloignés les uns des autres, et accomplit sans violence une mesure qui, moins bien prise, eût fait couler des torrens de sang.

Tout est ricochet en Turquie, ces despotes si terribles pour leurs administrés voient toujours l'épée de Damoclès suspendue sur leur tête. Ils craignent de payer de leur vie les services qu'ils rendent au divan. Des nuées d'espions rodent autour d'eux; ils se défient les uns des autres comme des bandits sans foi et sans honneur. M. Fontanier fut témoin pendant son séjour à Erzeroum de l'arrivée du pacha de Kars que l'on envoyait comme gouverneur à Cahissarié. Ce pacha était en route à la tête d'environ deux mille hommes. Tous les villages voisins mettaient à l'enchère la faveur de ne point le loger. Le fardeau tomba sur une pauvre bourgade arménienne dont les habitans prirent la fuite, en ne laissant que ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. Cependant les portes d'Erzeroum étaient fermées; Galib pacha envoya un de ses officiers complimenter son confrère, et ne sortit point de la ville. Après des conférences en règle, il n'en permit l'entrée au pacha de Kars qu'avec une escorte déterminée; le soir, après son départ, on fermait les portes et l'on faisait bonne garde; et telle était la confiance réciproque, que ni l'un ni l'autre des pachas ne prenait de café de

peur qu'il ne fût empoisonné. Ne dirait-on pas deux espions de police, chargés de se surveiller mutuellement.

Je me suis arrêté plus que de raison à Erzeroum; il est temps d'en sortir avec M. Fontanier qui ne perd pas l'occasion de nous donner d'utiles renseignemens sur la manière de voyager dans la Turquie d'Asie, qu'on est à peu près obligé de traverser comme si on fuyait, et dans laquelle il faut souvent faire ses observations entre les mauvais procédés de la peste, des pachas, des cadis, des rayas Grecs, des Arméniens, des Musulmans et des brigands nomades qu'on appelle Curdes. Une physionomie toute spéciale, des formes rudes et franches, une vie de pillage, une grande passion d'indépendance et de liberté, et des mœurs hospitalières et patriarcales, répandent sur ces tribus vagabondes des couleurs dramatiques et piquantes, qui appellent tout l'intérêt de l'observateur, enchanté d'échapper pour un moment à la barbarie systématique des Turcs.

Ces hommes sont répandus dans toute la partie orientale de l'empire où ils sont appelés Curdes, et Turcomans à partir de Tocate, en allant à l'ouest. Toutefois ils n'appartiennent point à ce peuple qui habite les montagnes du Curdistan. Ces derniers sont véritablement une nation à part, dont la langue est mi-partie de turc et de persan. Ceux des environs de Sivas habitent les montagnes au sud de la ville; ils forment là une puissance tout-à-fait à part, reconnaissant la suprématie du grand-seigneur, mais ne se soumettant aux pachas que selon les circonstances. C'est à l'aide de la ruse que ceux-ci en triomphent. Quand les tribus sont unies, elles se lèvent quelquefois d'un commun accord, interceptent la route et pillent les villages. Une fois le pacha de Mossul s'empara d'un de leurs chefs qui était venu le vi-

siter sans défiance ; il allait le faire périr lorsque les habitans de la ville redoutant la vengeance des Curdes, obtinrent sa liberté. A quelque jours de là, le pacha faisait sa tournée, tout à coup une femme se présente à sa rencontre à la tête de dix mille cavaliers ; elle lui reproche sa déloyauté, le traite avec tous les dédains d'un cœur outragé et finit par lui déclarer qu'elle ne lui accorde la vie qu'à la prière de son amant. Alors elle lève sa lance et force le turc orgueilleux de passer avec sa suite sous le fer de l'amazone. C'était la fiancée du prisonnier du pacha. Ces Curdes sont de grands voleurs, et n'aiment guère à restituer. Lorsqu'ils avouent le vol, ce qu'ils ne font pas du premier coup, ils ne manquent pas d'ajouter : Je t'ai pris ton bien par la force, reprends-le de même, ou tu ne l'auras pas. Ils se font justice eux-mêmes. Quand un membre de la famille a été tué, son plus proche parent, s'il est homme d'honneur, comme on l'entend dans le pays, ne doit pas dormir sans s'être défait du meurtrier ; il doit prendre du sang pour du sang, et s'il réussit la famille du défunt doit à son tour le venger. Heureusement que les lois de l'hospitalité arrêtent ces terribles représailles. Si un meurtrier parvient à s'introduire dans la tente d'un parent du défunt, s'il s'y établit sans être aperçu, s'il se met au pouvoir de son hôte sans condition, celui-ci est obligé de faire la paix avec lui et de lui donner un baiser sur le front comme marque de réconciliation. L'état social de ces Curdes ressemble à celui de tous les nomades du désert. C'est le gouvernement patriarcal avec des formes démocratiques, inoffensives, et la supériorité naturelle des familles anciennes, riches et fortes par leurs alliances. Musulmans de nom, superstitieux sans intolérance ; ces tribus vivent fraternellement avec les chrétiens et leur montrent une franchise et une générosité

qu'ils chercheraient vainement chez les Turcs. Les Yezedis, ou Manichéens, fameux par leurs brigandages, se trouvent au milieu des Curdes, depuis Sivas jusqu'en Perse. Près de Sivas aussi se rencontre une autre secte composée d'hommes nommés Kozul-Bâch. Ceux-là reconnaissent le pape comme souverain pontife; ils appellent leurs prêtres *dedés*, ils n'ont pas de livres de religion et font leurs prières en chantant; ils consomment le mariage en public. Pour cette cérémonie, ils se placent en cercle dans l'appartement, tandis que le dedé chante à la porte en s'accompagnant de la petite guitare usitée dans le pays; la jeune fille tourne sur un pied pendant que le futur court autour de l'appartement: à un signe du père, il se rapproche d'elle, puis la cérémonie terminée, ils hurlent tous ensemble comme des derviches, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue. Ils communient avec recueillement sous les deux espèces. Les jours de fête, ils consacrent un mouton qu'ils couvrent de tapis et de leurs étoffes les plus précieuses, ils se prosternent ensuite devant lui et finissent par le manger. Dans la société mahométane, ils vont à la mosquée et tiennent leur culte secret. Lorsque l'un d'eux est découvert il est inévitablement mis à mort. M. Fontanier est, je crois, le premier qui ait fait connaître cette secte bizarre; mais comme il en parle d'après un ouï-dire il faut attendre de nouveaux renseignemens avant d'inscrire au rang des vérités historiques cette nouvelle folie de l'imagination humaine. Toutefois il résulte de ces détails qu'il existe près de Sivas une population dont le culte secret diffère de celui des Manichéens.

Nous l'avons déja dit, l'itinéraire de M. Fontanier le conduit successivement dans les grandes villes de la Turquie asiatique. Sa marche est rapide, et ne l'empêche cependant pas de recueillir bon nombre de faits géogra-

phiques, de renseignemens géologiques et de détails de mœurs. Il donne 20,000 ames à Cara-Hissar, où les descendans de Mahomet sont en fort grand nombre. Dans le voisinage se trouvent des mines d'alun, qui fournissent tout ce qui en est consommé par les fabriques. Les campagnes bien cultivées des environs de Sivas, et l'heureuse condition des paysans, attirèrent ses regards. Le propriétaire perçoit ses fermages en nature, et ces fermages ne sont pas plus élevés qu'en Europe. L'ancienne Sebasta, qu'on croit la Sivas actuelle, lui semble devoir être cherchée à six lieues au sud de la ville, dans des ruines dont le site paraît plus conforme au récit de Xénophon, que la position de la moderne Sivas. Ici, l'air pur et sain, l'élévation du plateau et le voisinage des montagnes ne permettent pas à la peste d'étendre ses ravages, tandis qu'à Tocate, contrée plus chaude où l'on élève le vers à soie, où mûrissent le raisin et les fruits des pays méridionaux, le terrible fléau moissonnait la population. Tocate, jadis l'apanage de la sultane Validé, fait partie du domaine de la couronne; elle compte 17,000 maisons, il y a en outre, 1,000 familles arméniennes et 500 catholiques. On peut porter sa population à plus de 100,000 habitans. Cette ville est riche; elle est industrieuse; son commerce fait des progrès, ses toiles peintes s'exportent dans la Russie méridionale. A Tocate, les mœurs ont déja quelque élégance, et quand on y entre en venant de l'Orient, on croit quitter le pays de la barbarie pour celui de la civilisation. La ville a une apparence tout européenne; vue de loin, elle ne présente pas l'aspect monotone des cités mahométanes. On peut aussi remarquer que là commence l'influence de la richesse, et que la différence de religion met moins de distance entre les hommes.

Amasée, ou Amassia, patrie du plus philosophe des géo-

graphes de l'antiquité, est encore placée comme elle l'était du temps de Strabon; elle compte 10,000 mille maisons, dont 1,000 arméniennes et cent grecques. Les environs en sont délicieux, les fruits y abondent et s'y vendent à vil prix. Sa fertile vallée, que baigne l'Iris des anciens (le Tocat leu sou), est parsemée de jolies maisons de campagne; la soie est la principale branche de son commerce. M. Fontanier en évalue la récolte à cent charges de mulet, et le produit à 2,000,000 de piastres par année. Des négocians de Diarbékir, d'Alep, de Damas, viennent chaque année s'établir dans le caravansérail pendant la récolte, et achètent successivement ce que les paysans apportent des villages. C'est le vendredi que ce marché a le plus d'activité. « J'ai été souvent témoin, dit notre voyageur, de l'honnêteté des vendeurs et des acheteurs. Lorsqu'on criait l'heure de midi, et qu'il fallait se rendre à la mosquée, chacun des villageois déposait sa marchandise dans la première boutique, courait faire sa prière, puis revenait prendre son dépôt, sans que jamais il y eût la moindre contestation. »

Amasée, comme plusieurs autres villes de la Turquie d'Asie, est administrée par un conseil communal, conseil oligarchique où sont admis les ayans ou grands propriétaires terriens. Quand le pacha est trop faible pour peser sur les habitans de la ville, c'est le conseil qui se charge de la tyrannie : car, en Turquie, il faut toujours que quelqu'un opprime. Au nombre des privilèges d'Amasée est celui d'envoyer jusqu'à une certaine distance battre la campagne, et piller les voyageurs qui ne prennent pas la précaution de se munir, avant de partir, d'un teskeré contre le vol, espèce de police d'assurance qu'il faut payer à beaux deniers comptans.

Lors du passage de M. Fontanier, vivaient, exilées à

Amasée, les grandes familles grecques du Fanar. Elles y traînaient, dans des rêves d'orgueil, une vie sans énergie; elles y regrettaient leurs palais du Bosphore, leurs intrigues, leur importance diplomatique; elles n'avaient de soupirs que pour des honneurs perdus, honneurs couverts de servitude, et pas une larme pour les hautes infortunes de leurs courageux compatriotes. M. Fontanier se plaint de ce qu'on n'a pas assez estimé les services qu'ils rendaient aux ambassades. Il les présente comme d'utiles intermédiaires entre les Européens et les Turcs. C'était possible alors que les puissances chrétiennes jouaient à la politique européenne avec un divan qui ne connaît que les argumens de la force et les exigences de la victoire. Cette vérité a été mise au grand jour dans les derniers temps. Que ferait-on aujourd'hui des Grecs du Fanar. Les Russes n'ont pas eu besoin d'eux pour dicter leurs volontés, et la France et l'Angleterre n'ont qu'à parler haut pour être écoutées. Jamais peut-être en aucun temps ces deux puissances unies, n'ont été en meilleure position d'accroître leur influence sur les affaires turques; jamais elles n'ont été plus en mesure d'obtenir des faveurs et des garanties pour leur commerce. La Porte, quels que soient son aveuglement et son orgueil, doit savoir que sa vie politique est entre leurs mains.

Les détails de mœurs ne manquent pas dans le récit de M. Fontanier. Les contrées qu'il explorait sont favorables à cette branche d'observation. Dans la Turquie d'Asie, le type national n'est presque pas altéré : le Turc musulman, sans rapports habituels, sans mélange avec les nations européennes, y conserve bien son insolent orgueil, sa vaniteuse ignorance, ses préjugés, ses antipathies religieuses, son apathie native, sa routine, sa barbarie froide et mesurée. Là, plus qu'ailleurs, il vit sous la loi de la destinée

et des passions violentes. La cour des pachas est une école de cupidité honteuse : places, distinctions, privilèges, tout y est à l'encan. C'est avec le droit de vendre les emplois, et de piller avec impunité, que les gouverneurs turcs paient leurs officiers. Quand ceux-ci restent pauvres, les pachas s'en moquent, comme d'imbécilles qui n'ont pas su profiter de leur position. Ces satrapes musulmans ont encore des fous en titre et des médecins renégats, qu'ils estiment d'autant plus qu'ils courent bien à cheval, et qu'ils savent lancer un djirit. Ecoutez, dans ces contrées, les Turcs discourir de guerre et de politique, et voyez leurs progrès. Si vous nous avez vaincus, disaient-ils à un Persan qui se pavanait des succès de ses compatriotes, c'est parce que vous vous appliquez plus que nous au Koran, parce que vous remplissez mieux vos devoirs de religion ; car le courage vient de Dieu, et le gain des batailles vient de Dieu ; celui qui adore Dieu est toujours le plus fort ; enfin, il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Voilà la tactique des Turcs de de l'Asie mineure. Leur politique est de même force : ils croient que le chef des chiens de Moscovites a profité de la destruction des janissaires pour se révolter contre le fils de l'esclave (le grand-seigneur), *parce qu'il n'a pas voulu le faire roi*, non plus que son frère Constantin, le fou. Ils s'imaginent que les autres rois infidèles se révolteront aussi, qu'ils ne *paieront plus de tribut*, et que les vrais croyans seront forcés de les châtier. La plupart d'entre eux déplorent les innovations du sultan ; ils craignent qu'il n'adopte les usages des infidèles, et n'établisse des quarantaines comme s'il n'y avait plus de destinée. Il faut avouer cependant que, malgré la destinée, ils commencent à fuir la peste, et prennent même quelques précautions contre ce terrible fléau qui accompagnait M. Fontanier

sur toute sa route. J'avoue que j'ai plus d'une fois désiré de le voir trempé jusqu'aux os dans les chlorures de M. Labarraque; avec cela il aurait pu toucher à tout et se faire une jolie réputation de courage. Son livre, au surplus, lui fera certainement celle d'un bon esprit et d'un bon observateur. LARENAUDIERE.

MÉLANGES.

Fruit à pain de la Terre Van Diemen.

En creusant la terre à la profondeur d'un pied à un pied et demi, on trouve une production singulière et non encore décrite. Elle a la forme d'une pelote ronde, recouverte d'une enveloppe mince, semblable à celle d'un igname ou d'une pomme de terre; elle est quelquefois aussi grosse que la tête d'un homme. Coupée en deux, elle présente une substance d'une nature fongueuse ou spongieuse, mais plus solide, et contenant une proportion considérable de nourriture. On n'a, jusqu'à présent, découvert nulle espèce de racine qui tienne à ce corps. Les indigènes le connaissent à une petite feuille qui croît à la surface du terrain, et avec laquelle il communique par des fibres extrêmement tenues, et qui cassent quand on le tire de terre.

Chevaux de la Terre Van-Diemen.

On peut dire que les chevaux de la terre Van Diemen sont remarquables par la faculté de supporter la fatigue d'un long voyage. Des colons ont souvent parcouru des

distances de 30 à 40 milles sans s'arrêter pour faire rafraîchir leurs chevaux; et il arrive fréquemment qu'un cheval aille en deux jours de Hobart Town à Launceston, quoique ces deux villes soient éloignées de 12 milles l'une de l'autre. Quand on veut réunir ensemble les bestiaux sauvages, le travail que font les chevaux est incroyable. On les voit, avec un cavalier sur leur dos, traverser les plaines, monter et descendre les défilés les plus escarpés et les plus raboteux, toujours au galop, depuis le matin jusqu'au soir. On peut, en quelque sorte, attribuer ce courage infatigable à ce que ces animaux vivent tant en plein air, le jour et la nuit, et ne sont pas énervés par la chaleur de l'écurie. (*Hobart Town courier.*)

Lac dans l'intérieur du New-South-Wales.

Voici des détails donnés par des indigènes à un colon anglais, sur un lac dans l'intérieur du pays.

Trois indigènes des environs de Bathurst, interrogés séparément par un guide de leur nation, se sont accordés dans leurs réponses sur les faits suivans :

En partant d'une habitation désignée sur les rives du Lachlan, on suit pendant trois jours le cours de cette rivière; ensuite on marche au N.O. pendant un jour, et l'on arrive à ce qui était autrefois une nappe d'eau aussi étendue que les plaines Bathurst, mais qui est réduit maintenant par la sécheresse, à un marais dans sa partie centrale: les indigènes le nomment *Cowel.* Ils peuvent, de l'habitation ci-dessus indiquée sur le Lachlan, aller en trois jours au Cowel, mais ce chemin direct, quoique ouvert et herbeux, est sans eau : on est donc forcé, pour se désaltérer, de boire la liqueur acidulée que l'on peut se procurer en per-

çant des arbres à fruits, que les colons nomment des pommiers.

Au-delà du Cowel, on longe pendant six jours, en se dirigeant à l'ouest, les bords d'un ruisseau dont l'eau est abondante; le septième, on tourne au nord-ouest, et l'on atteint le grand lac Oualambinghie; il faut trois jours pour en faire le tour, ce qui équivaut à 72 milles. L'eau de ce lac est très profonde; il en sort une grande rivière qui paraît couler parallèlement avec le Wellington. L'Oualambinghie abonde en gros poissons; on y voit des animaux qui ressemblent à de grands chiens, qui agitent beaucoup la surface de l'eau : les indigènes craignent extrêmement d'être pris par ces animaux. L'eau de l'Oualambinghie est non-seulement douce, mais très bonne. Les plaines qui entourent ce lac sont beaucoup plus vastes que celles de Bathurst. Le pays est, en général, médiocrement boisé; la terre y est noire et fertile; il y a de gras pâturages; il est très bien arrosé. On y voit de nombreuses troupes d'émious, et une grande espèce de kangarou, de couleur rouge. Les indigènes y sont bien plus nombreux que dans le pays de Bathurst. (*Sydney gazette*, 1829.)

Cimetières turcs.

Ils sont rarement visités par les hommes; au contraire, dans tous ceux où je suis entré, j'ai toujours rencontré quelque femme affligée, assise sur le tertre verdoyant ou le tombeau de marbre qui couvrait les restes d'un objet aimé et encore chéri; elle s'imaginait lui avoir déja dit un adieu éternel, car les préceptes de sa religion la privent de toute espérance de s'unir de nouveau dans un autre monde avec ceux sur lesquels les portes de la mort se sont fermées dans celui-ci. Les Turcs ne sont pas non plus dénués

d'affection domestique ; mais l'usage national et un sentiment alimenté par l'idée de la supériorité de l'homme, leur ont persuadé qu'il est dégradant pour sa dignité de faire, comme les femmes, un étalage de sensibilité. Chez les Grecs, qui semblent copier l'extérieur brillant plutôt que les qualités solides des Musulmans, cette idée de la supériorité des hommes l'emporte sur toutes les suggestions de l'amour ou d'un attachement perpétuel. L'Osmanli enseigne l'infériorité de la femme dans un autre monde, mais il lui accorde ce qui lui paraît être son domaine légitime dans le monde présent ; le Grec, au contraire, la soumet à une dégradation actuelle, comme pour lui faire entendre que l'abaissement de la vie présente est payé du bonheur de la vie future : la conduite du premier est due à une erreur de la tête, celle du dernier l'est à une théorie tyrannique du cœur. J'ai souvent entendu même les Hydriotes parler avec ravissement de leurs petits enfans, les vanter comme des amours brillans de beauté, et se glorifier de la vigueur mâle que promettent leurs formes enfantines ; tandis que ni leurs filles, non moins belles et aimables, ni leurs tendres épouses ne sont jamais nommées, ou que si quelqu'un fait mention d'elles, ils ne s'en occupent qu'un moment, et tout de suite la conversation revient sur leurs fils.

Dans plus d'une circonstance de danger imminent, M. Hamilton, capitaine du *Cambrian*, homme bien connu par son amitié pour les Grecs, a été sollicité par les chefs de recevoir à bord de son vaisseau leurs fils, pour y trouver abri et protection ; mais les femmes et les filles étaient laissées à attendre leur sort au milieu des gros meubles de la maison. De même, tandis qu'il imite, dans les choses les moins importantes, les coutumes de ses ancêtres, le Grec abandonne la substance pour l'ombre. Ses pistolets relevés en bosses et richement dorés, ne sont magni-

fiques que dans la monture, tandis que le canon et les parties les plus importantes ne valent généralement rien. Le pommeau de son sabre est souvent garni de pierreries, et la lame est rongée de rouille. Les vêtemens légers et flottans des Musulmans, qui réunissent si admirablement la grace à la commodité, sont rejetés par les Grecs, parce qu'ils ne peuvent pas être couverts de galons et de broderies en or, comme sa veste serrée et dépourvue d'élégance, et l'écharpe fraîche en soie qui serre l'habillement du Turc, sans ajouter à la chaleur accablante du climat, est mise de côté pour la roide ceinture en cuir à pistolets, telle que la portent les Albanais; mais elle peut être ornée, ce qui fait oublier son inconvénient d'échauffer au point de donner la fièvre.

(*Letters from the Ægean, by J. Emerson.*)

Les Betjouanas de Latakou.

Extrait d'une lettre de Graaff-Reynet.

Le 18 juillet 1829, dans la soirée, nous arrivâmes au Nouveau Latakou. Le lendemain nous reçûmes la visite de Matibé, roi de la tribu des Matchappis. Cet homme de figure chétive, était vêtu d'une souguenille fort sale, en peau de chacal; son visage était couvert d'une crasse épaisse de quelques lignes. Il avait autour du cou quelques cordons de grains de verroteries noirs et blancs, et auxquels pendaient une corne de mouton tenant lieu de tabatière, quelques os vieux et malpropres, des sabots de mouton, dont les Betjouanas se servent en guise de dés pour faire des prédictions et annoncer les changemens de temps, d'après le côté dont la surface est en haut. Enfin, à un collier fait des intestins de quelque animal, étaient suspendus un couteau

betjouana et une aiguille ou un poinçon employé pour façonner les tuniques.

« Il nous accosta par la phrase ordinaire aux Betjouanas: *m'pa mackoukou* (donne-moi du tabac), et appliquant en même temps son doigt à son nez, comme s'il eût pris du tabac. Ayant fait droit à sa demande, les autres chefs qui l'accompagnaient repétèrent la phrase de leur maître, et par le même geste significatif, firent promptement connaître ce dont ils avaient besoin. Rien de plus misérable que toute la personne de Matibé : sa barbe en désordre, couverte d'ordures de toutes les sortes, et qui je crois n'a jamais été nettoyée depuis qu'elle a commencé à croître, ses cheveux enduits de *sibilo* et sa souguenille grasse, crasseuse, pendant en lambeaux sur son dos, n'étaient pas de nature à donner à un étranger une idée avantageuse du monarque des Betjouanas. Il n'y avait dans toute sa physionomie aucun de ces traits expressifs qui caractérisent en général cette nation; on y retrouvait plutôt l'indolence flegmatique des Cornannas. On dit que, par sa mère, il est issu de ce peuple. Après que je lui eus présenté un rouleau de tabac et quelques autres bagatelles, il me demanda des grains de verroterie; nous promîmes de lui en apporter dans l'après-midi à sa maison, et de les offrir à Matchéta, sa femme. Alors il s'en alla, l'air très satisfait de notre promesse : sa suite sortit avec lui.

« L'après-midi, nous traversâmes la rivière pour aller à la ville, qui est à peu près à un demi-mille de l'établissement des missionnaires. Nous trouvâmes le monarque accroupi dans un kraal, au milieu de ses principaux capitaines. Quand nous nous approchâmes, il se leva et nous conduisit à sa maison qui était à moitié finie; nous eûmes l'honneur d'être présentés à la reine. Elle était accroupie à terre, et entourée de ses enfans; en ce moment elle s'oc-

cupait à faire la chasse à certains insectes dont l'intérieur de sa tunique fourmillait. Il paraissait qu'elle avait de quoi se divertir ; le roi s'étant placé dans la même posture gracieuse, nous prouva qu'il était très habile à ce passe-temps nécessaire dans ces régions.

« Nous trouvâmes que Matchéta était une personne bien plus intéressante que son époux ; quoiqu'elle approchât de la cinquantaine, elle avait encore des restes de beauté. Son portrait fait il y a quatorze ans par M. Burchell, est très ressemblant, tandis que celui que l'on voit dans le voyage de Campbell, n'offre rien qui se rapproche de la vérité.

« Je ne puis dire que peu de choses des maisons ou même de la ville du Nouveau Latakou, les habitans venant de commencer les bâtisses, parce qu'ils étaient très récemment venus s'établir dans cet emplacement, après avoir abandonné la vieille ville, située à trois milles au N. O. de la source du Kourouman. La résidence de Matibé n'était qu'une cabane temporaire pour être à l'abri du vent ; j'aperçus dans un coin une vieille culotte de soie noire, un vieux sabre rouillé, une vieille plaque de cercueil, et plusieurs autres objets de manufacture européenne, auxquels il ne semblait pas attacher un grand prix, quoique les donateurs les eussent sans doute considérés comme des présens d'une certaine importance ; mais une livre de tabac ou une masse de verroterie, auraient été des dons beaucoup plus agréables pour Matibé. Au milieu de l'habitation s'élevait un mimosa dépouillé de son écorce, et aux branches duquel pendaient une demi-douzaine de camelos ou vases en bois pour le lait, une écaille de tortue remplie de peinture rouge dont ces gens se barbouillent le corps, un sac plein de sauterelles, deux sacs à lait, et quelques autres choses dont je ne pus apprendre l'usage. Dans un autre

coin, il y avait un grand tas de tuniques de toutes les façons, une demi-douzaine de zagaies, et un tchacka (hache de bataille), très artistement fait. Je manifestai le désir de l'acheter; mais Matibé répondit d'abord qu'il ne lui appartenait pas, ensuite que c'était tout ce qu'il avait pour se défendre contre ses ennemis, et qu'en conséquence il ne pouvait s'en défaire.

La conversation de ce monarque n'étant pas très intéressante, et nos yeux se fatigant bientôt de contempler l'occupation du roi et de sa femme, qui n'avaient pas cessé un instant de s'y livrer, nous sortîmes du palais avec un sentiment de dégoût inexprimable.

Notice sur Alger.

L'État d'Alger qui occupe l'ancienne Numidie et la Mauritanie chrétienne, si vantées autrefois par leur étonnante fertilité et par leur nombreuse population, s'étend sur le littoral de la Méditerranée du levant au couchant sur une longueur de 180 lieues. Sa largeur moyenne du nord au sud-est est d'environ 50 lieues, non compris l'aride Gétulie au-delà de l'Atlas.

Traversé d'orient en occident par une double chaîne de hautes montagnes, le petit et le grand Atlas, il est arrosé par une multitude de rivières et de ruisseaux qui en descendent et qui y répandent la fraîcheur et la fécondité.

Garanti par l'Atlas des vents du midi, il jouit de la plus douce température et de la plus grande salubrité; les maladies y sont très rares, et les Européens qui l'habitent n'y sont jamais exposés à ces épidémies meurtrières qui les moissonnent dans les Antilles avec une si effrayante rapidité.

L'ophthalmie même, si commune en Egypte, y est inconnue.

Inculte dans la plus grande partie, livré à des tribus nomades et pastorales que leur vie errante dérobe facilement aux exactions et aux violences d'un gouvernement tyrannique, ce pays pourrait devenir un asile fécond pour ces nombreuses émigrations européennes qui se précipitent sans cesse vers l'Amérique.

Sa proximité de l'Europe et son étonnante fertilité obtiendraient à coup sûr la préférence sur des pays éloignés et à demi-sauvages.

Outre les laines fines, les huiles, la soie et la cire qu'il fournirait dans la plus grande abondance à l'État qui en ferait la facile conquête, une grande partie de son territoire se prêterait sans peine à la culture de la canne à sucre, du coton et de l'indigo; enfin, il nourrit dans les pâturages de l'Atlas des essaims des meilleurs chevaux de cavalerie que l'on connaisse.

La population totale du pays peut s'élever de 1,800,000 à 1,900,000 ames environ, savoir :

Maures, Arabes, cultivateurs et ouvriers. .	1,200,000
Arabes indépendans.	400,000
Berbers établis dans des villages.	200,000
Juifs.	30,000
Turcs, renégats, formant l'aristocratie. . .	20,000
Descendans des mêmes, mais d'une classe inférieure.	20,000
Total.	1,870,000

La ville d'Alger a, du côté de terre, environ 1,200 toises de circuit. Extrêmement forte du côté de la mer, où son mole et ses remparts bastionnés sont hérissés d'une nombreuse artillerie, elle n'est pas du côté de la terre susceptible d'une grande résistance. Sa courtine et ses bastions sont faibles et mal entendus, sans chemins couverts, et ses

fossés peu larges et peu profonds. A l'angle occidental, dans l'endroit le plus élevé, est la citadelle nommée Cassaubah. L'angle du sud et l'angle oriental sont défendus par des fortins et quelques batteries. Deux faibles châteaux, placés sur des mamelons hors de son enceinte et garnis d'artillerie, en défendent encore l'approche. Elle est entourée et dominée par un grand nombre de coteaux élevés, d'où on pourrait la foudroyer avec facilité.

La garnison est composée de 6,000 à 6,500 Turcs ou renégats. Les coulolis et les Maures qu'on pourrait y armer s'élèvent de 7,500 à 8,500. Total, 14 à 15,000 hommes. Dans ce nombre se trouvent compris 2,000 hommes de cavalerie.

Le dey, chef de l'aristocratie militaire qui domine à Alger, a sous lui 3 lieutenans ou vassaux presque indépendans, connus sous le nom de bey.

Celui du Levant réside à Constantine, l'ancienne Cirta, peuplée d'environ 60,000 ames. Bâtie à 16 lieues de la mer, dans les terres, elle est éloignée de 70 lieues d'Alger; le bey qui y commande a sous ses ordres environ 2,000 soldats turcs, et peut réunir sous ses drapeaux 5 à 6,000 hommes de cavalerie maure et arabe, tout-à-fait indisciplinée.

Le bey du couchant a sa résidence à Trémécen et à Mascara, villes sans défense et peu distantes de la mer, mais éloignées de 90 lieues d'Alger. Sa force militaire est d'environ 1,500 Turcs, à laquelle pourraient se réunir 4 à 5,000 cavaliers maures et arabes, en tout comparables aux précédens.

Un vaste désert de sable, celui d'Anga, sépare dans cette partie occidentale l'État d'Alger du royaume de Fez.

Le bey du midi n'a pas de résidence fixe; depuis longtemps même le dey n'en nomme pas; il se contente d'envoyer un de ses principaux officiers, à la tête de 1000

Turcs, rançonner les tribus d'Arabes et de cabiles ou berbers qui habitent l'Atlas et les plaines qui sont aux pieds de ces montagnes. Du reste, ces soldats, sans tactique et sans courage, sont armés d'un mauvais fusil sans baïonnette, d'un poignard et de deux pistolets à la ceinture.

Nous passerons sous silence la nomenclature de quelques petites villes ouvertes et sans importance dans l'intérieur, à l'exception pourtant de Tifeh, petite place médiocrement forte sur les frontières d'Alger, du côté de Tunis; mais la côte offre sur son littoral, ou à peu de distance de la mer, une assez grande quantité de villes, autrefois florissantes, mais aujourd'hui pauvres et dépeuplées depuis qu'elles gémissent sous la barbarie d'un gouvernement oppresseur.

En suivant la côte du couchant au levant, on trouve les villes de Nédroma; Oran, qui a 12,000 ames; Mustagnan, cité assez considérable, qui exporte beaucoup de blé; Tenis; Sercelle, dont les environs sont couverts de vergers; Alger, la capitale, située au milieu de vallées et de coteaux fertiles; Bugie, bon port, d'où l'on tire de l'huile, des figues et du bois, défendu par 500 janissaires; Culen Coulhou, d'où l'on exporte des cuirs; Bona, l'ancienne Hippône, bon port dont le territoire est couvert de magnifiques oliviers et d'orangers, défendu par 200 janissaires; plusieurs autres villes moins importantes, et enfin le Bastion de France, et La Calle qui nous appartient.

Les tribus d'Arabes les plus puissantes, et qui jouissent en raison de cela d'une espèce d'indépendance, sont :

1° Celle des Benni Ammer, à peu de distance de Trémécen; 2° trois autres auprès de Bléda, et dans la même province, qui, quoique moins nombreuses et moins redoutables, n'en repoussent pas moins les prétentions du bey de Trémécen et lui paient souvent à coups de fusil le

tribut qu'il exige; 3° les Beni Albas et les Couces, dans le voisinage de Bugie, tribus nombreuses qui en agissent de même avec le bey de Constantine; enfin, vers les sources de la Mejerda, aux frontières de Tunis, habitent les Henneïschas, tribus de berbers presque indépendante. Ils occupent une assez grande étendue de territoire dans les vallées et les montagnes de l'Atlas; d'autres camps assez multipliés d'Arabes, à raison de leur faible population, sont incapables de résistance et paient le tribut.

Les revenus de la régence consistent :

1° Dans les redevances des deux beys;

2° Dans les tributs que l'on perçoit sur les Juifs et sur les Maures cultivateurs ou ouvriers;

3° *Idem* sur les camps d'Arabes et de berbers nomades;

4° Dans le monopole des blés;

5° Dans le produit des douanes à l'importation et à l'exportation;

6° Dans les amendes et les avanies, casuel fiscal auquel le gouvernement donne le plus d'extension qu'il lui est possible;

7° Enfin, dans les tributs déguisés sous le nom de présens qu'il reçoit des puissances chrétiennes.

La totalité s'élève à environ deux millions de piastres d'Espagne, non compris les bénéfices considérables des percepteurs et des beys dont nous avons parlé.

La tyrannie du gouvernement qui pèse sur le pays d'Alger, la peste qui y pénètre tous les douze à quinze ans, les a dépeuplés insensiblement. La population, il y a deux à trois siècles, était peut-être double de celle que l'on y compte à présent. La civilisation et l'industrie n'y ont fait aucun progrès; l'art de la guerre même, le seul auquel les barbares attachent quelque prix, est resté stationnaire, tel, en un mot, qu'il était au seizième siècle.

La première expédition tentée contre ce pays, sous le règne de Ferdinand d'Aragon, en 1508, fut commandée par Fernand de Cordoue. L'embarquement eut lieu à Malaga, l'armée était de 12,000 hommes; on prit Oran, il fut impossible, avec une si faible armée de pénétrer dans le pays. Oran fut perdu.

En 1510, nouvelle expédition de 11,000 fantassins et 4,000 cavaliers sous Pierre de Navarre. Oran est repris, on s'empare de Bugie.

En 1516, Diego Vera veut assiéger Alger à la tête de 9,000 hommes, il perd un tiers de son monde et revient en Espagne.

Charles-Quint part de Malaga, dans la plus mauvaise saison, avec 25,000 hommes, il débarqua sans obstacle le 20 octobre 1541 dans la baie de Temensfust à 4 lieues d'Alger. Une tempête furieuse fait manquer l'expédition; Charles ne ramène que la moitié de ses troupes.

En 1681, Louis XIV envoya 3,000 hommes à Gigeri pour y établir une colonie française et tenir les Algériens en bride; mais attaqués par des forces supérieures, les Français furent obligés de se rembarquer après avoir perdu 400 hommes.

Bombardement d'Alger par les Français en 1683 et 1684. Diverses expéditions furent envoyées par l'Angleterre et la Hollande contre ce repaire de pirates, dans le cours du 18me siècle. Il y en eut aussi une faite par les Espagnols en 1775; ils avaient 20,000 hommes, elle fut infructueuse.

En 1816, lord Exmouth, commandant une escadre anglaise attaque Alger et brûle la flotte des pirates.

Côtes maritimes du pays d'Alger.

Article extrait de la géographie de Ritter.

Le savant auteur dit que l'on a diverses descriptions du pays soumis à cet État barbaresque, et cite un ouvrage

allemand (1), où sans doute elles sont indiquées, puis il ajoute : « Depuis ces voyages il a été publié un ouvrage classique du célèbre Shaw (2), témoin occulaire, sur l'intérieur de cette contrée devenue plus inaccessible qu'autrefois. La dernière expédition des Anglais contre Alger, en 1816 (3), a fixé de nouveau l'attention sur la capitale de cet État dominé par des pirates. Pananti en a parlé avec beaucoup de détails (4). D'ailleurs il n'apprend aucun fait nouveau sur le reste de la côte. M. Blaquiere, capitaine de vaisseau, le marin qui connaît le mieux les côtes de la Barbarie, avoue qu'avec le peu de connaissance que nous avons sur ce pays, il y aurait de la témérité à vouloir en donner une description géographique détaillée (5). Un nouveau Vasco de Gama (6) a publié par fragmens sur cet État quelques observations générales dignes d'être lues.

C'est donc la relation de Shaw qui, bien que la plus ancienne est encore la meilleure autorité connue relativement à la côte qui s'étend entre l'embouchure du Malouia à l'ouest et celle du Zaïné à l'est ; Pananti donne également ces deux

(1) *Nachrichten und Bemerkungen über Algier.* Altona, 1798, 3 parties in-8°.

(2) *Travels or observations on several parts of Barbary and the Levant.* Oxford, 1738, in-folio avec cartes et figures. Traduit en français sous ce titre : *Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant.* Lattaye, 1743, 2 vol. in-4°. Seconde édition de l'original anglais. Londres, 1757, in-4°.

(3) SALAMÉ *Narrative of the expedition to Algier.* Londres, 1819, in-8.

(4) *Avventure e osservazioni di Filippo Pananti sopra le coste di Barberia.* Milan, 1817, 3 vol. in-12. Cet ouvrage traduit en anglais l'a ensuite été en français sous ce titre : *Relation d'un séjour à Alger.* Paris, 1820, in-8°.

(5) BLAQUIÈRE *letters from the Mediterranean.* Londres, 1823, 2 vol. in-8°.

(6) Vasco de Gama. — Dans l'ouvrage de Jackson sur Maroc.

fleuves pour limites à l'État algérien. Mais une suite constante d'incursions récentes par terre dans la province limitrophe entre Constantine et l'ancienne frontière de la régence de Tunis, ont fait oublier celles qui séparaient autrefois les deux États de ce côté, et ont singulièrement changé l'aspect de ces cantons d'ailleurs très peuplés et très fertiles. M. Blaquière donne sur cette partie orientale de la côte, les détails les plus récens, fournis par des témoins oculaires.

Constantine, capitale de cette province orientale du royaume d'Alger, comptait encore 30,000 habitans ; cette ville est située dans un canton très fertile, qui obéit maintenant à un bey particulier pouvant mettre 20,000 hommes sur pied, mais qui pourtant dépend encore d'Alger. Constantine est dans une position très forte et a beaucoup de ruines romaines; ses habitans sont hospitaliers; on dit que l'on peut aller de là en sûreté dans l'intérieur du pays. Entre Constantine et la côte, vers La Calle et Tabarca, sur les bords du Zaïné qui sépare le pays d'Alger du pays de Tunis, on trouve beaucoup de forêts, chose rare dans ces contrées, et très précieuse pour les constructions navales.

La Calle, port médiocre mais très bien situé près du Cap-Bon, était autrefois le principal comptoir de la compagnie française d'Afrique; il est très bien fortifié; les environs en sont très fertiles. La France le perdit pendant la guerre de la révolution. En 1806, les Anglais proposèrent au dey d'Alger de leur céder, moyennant une rente annuelle de 1,100 livres sterling : c'était pour y établir un poste militaire qui aurait contribué à soutenir leur domination maritime à Malte; ils échouèrent dans cette négociation.

Sur les limites des États d'Alger et de Tunis; à l'embouchure du Zaïné, se trouve la petite île de Tabarca, dont les Génois furent maîtres jusqu'en 1798. Depuis cette époque, les Barbaresques la possèdent. C'est sur cette

partie de la côte que la pêche du corail a le plus d'importance; elle se fait principalement par des Français, des Sardes de Cagliari, des Siciliens de Trapani; les Barbaresques la troublent souvent, mais dans les temps ordinaires elle peut occuper neuf cents bâteaux et neuf mille hommes.

Ouvrages sur Alger.

On conçoit qu'un pays tel que celui dont nous nous occupons n'offre nul attrait aux voyageurs guidés par la seule curiosité. Ainsi nous n'avons de descriptions spéciales d'Alger que celles qui ont été données soit par des Européens faits prisonniers et réduits à l'esclavage, soit par des hommes ayant exercé des fonctions publiques, auprès du dey, soit par les religieux qui allaient à la rédemption des captifs. On en trouve la notice dans le tome IV de la *bibliothèque des voyages* par M. Boucher de la Richardière. Cet auteur remarque, au sujet de *l'histoire d'Alger* par Laugier de Tassy, ouvrage excellent, que ce livre fait le fond d'un *Etat général et particulier du royaume et ville d'Alger* par Leroi, et qu'ensuite un Anglais y ayant joint une analyse des *Mémoires sur Tunis* par Saint Gervais, publia le tout dans sa langue sous ce titre: *A compleat history of the piratical States of Barbary*, et ne cita pas les auteurs dont il employait le travail. Plus tard, il fut traduit en français par quelqu'un qui certainement ignorait l'origine du livre anglais.

Aujourd'hui tout ce qui concerne Alger, attirant naturellement l'attention, on a vu paraître en peu de jours quatre ouvrages sur ce pays. Nous n'en entretiendrons pas nos lecteurs, mais nous devons leur faire observer que celui qui est intitulé *Histoire d'Alger*, 1 vol. in-8°, avec une carte du pays et une vue de la capitale, est tout simplement la réimpression du livre de Laugier de Tassy; l'éditeur aurait bien dû l'annoncer sur le titre; il y a ajouté une relation du bombardement d'Alger par lord Exmouth.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

MÉLANGES.

REVUE.

NOUVELLES.

PLANCHE.

T. E. GIDE père.

